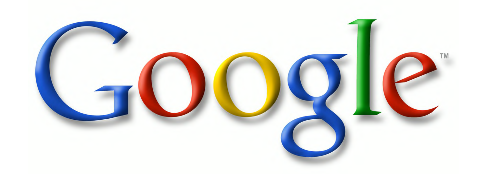
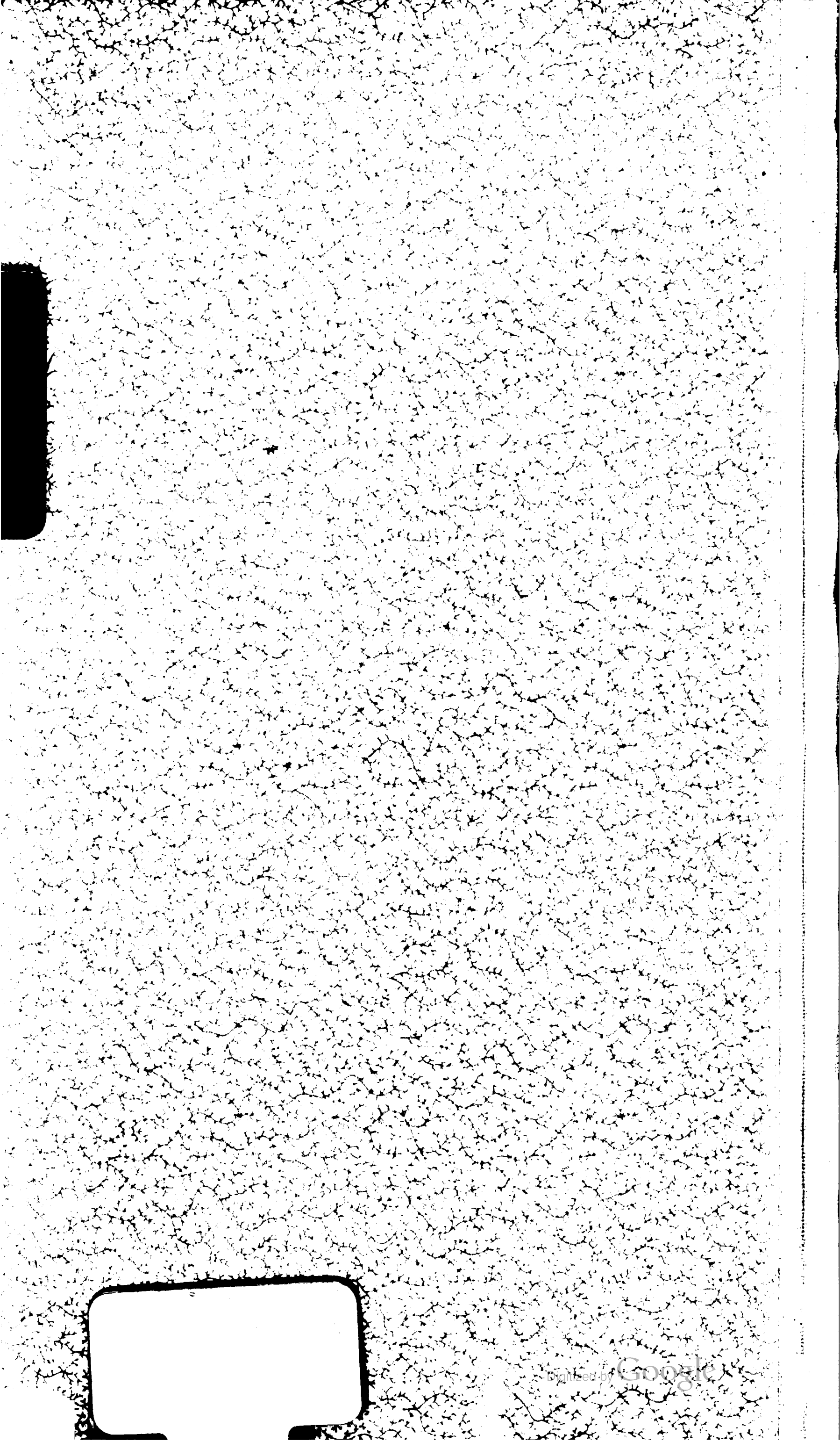




HISTOIRE

DE LA CHUTE

DE

L'EMPIRE DE NAPOLÉON.

Cette Histoire se trouve à

Amsterdam.	. . . chez	Les frères VAN-CLEEF.
Bayonne.	. . . .	GOSSE.
Berlin.	. . . .	SCHLESINGER.
Breslau.	. . . .	KORN.
Bruxelles.	. . . .	DE MAT.
Calais.	. . . .	LELEUX.
Coimbre.	. . . .	AILLAUD.
Delft.	. . . .	DE GROOT.
Florence.	. . . .	PIATTI.
Francfort.	. . . .	BRONNER.
Genève.	. . . .	J. J. PASCHOUD.
Kœnigsberg.	. . . . .	NICOLAWIUS.
Leipsig.	. . . .	GRIESHAMMER.
Lisbonne.	. . . .	PIERRE et GEORGES REY.
Londres.	. . . .	TREUTTEL et WURTZ.
Madrid.	. . . .	DENNÉ.
Manheim.	. . . .	ARTARIA et FONTAINE.
Milan.	. . . .	GIEGLER.
Mons.	. . . .	LEROUX.
Naples.	. . . .	Les Associés du Cabinet Littéraire.
Ostende.	. . . .	SCHELDEWART.
Pétersbourg.	. . . .	SAINT-FLORENT. CH. WEYHER.
Rome.	. . . .	DE ROMANIS.
Turin.	. . . .	CHARLES BOCCA. PIERRE PIC.
Vienne.	. . . .	SCHAUMBURG et Compagnie.
Warsovie.	. . . .	GLUCKSBERG.

On trouve aussi chez les mêmes Libraires, et du même auteur :

Histoire abrégée de la République de Venise, 2 vol. in-8°.

Réflexions sur les Inconvéniens et les Avantages de l'Histoire Contemporaine, in-8°. Prix, 2 fr.

Relation complète de la Campagne de Russie, 1 vol. in-8°, orné de planches. Prix, 6 fr.

Vers la fin de mai, il sortira des presses de Pierre DIDOT, *une sixième édition de ce dernier ouvrage.*

HISTOIRE

DE LA CHUTE

DE

L'EMPIRE DE NAPOLÉON,

ORNÉE de huit Plans ou Cartes, pour servir au récit des principales Batailles livrées en 1813 et 1814.

PAR EUGÈNE LABAUME,

Chef de Bataillon au corps royal d'Etat-Major; Chevalier de la Légion d'Honneur et de l'ordre impérial de la Couronne de Fer d'Autriche.

Sine irâ et studio.

TOME PREMIER.

PARIS,

ANSELIN ET POCHARD (successeurs de MAGIMEL), Libraires pour l'art militaire, rue Dauphine, n° 9;

REY ET GRAVIER, Libraires, quai des Augustins, n° 55;

TREUTTEL ET WURTZ, Libraires, rue de Bourbon, n° 17;

JANET ET COTELLE, Libraires, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 17.

1820.

De l'Imprimerie de DEMONVILLE, rue Christine, n° 2.

SOMMAIRE

DES LIVRES

CONTENUS DANS LE TOME PREMIER.

LIVRE PREMIER.

LA PRUSSE.

Introduction. Napoléon revient de Moskou. Son discours au Sénat. Destitution du préfet de Paris. Appel d'Alexandre aux nations européennes. Discours de lord Liverpool au parlement d'Angleterre. Lord Walpole part pour Vienne. Défection du corps d'Yorck. Conduite du cabinet de Berlin. Sénatus-consulte pour une levée de deux cent mille hommes. Dévouement des Français. Les débris de l'armée française sur la Vistule. Le roi de Naples en abandonne le commandement. Prétendu concordat avec le Pape. Projet de régence. Politique du cabinet de Vienne. Le roi de Prusse quitte Berlin. Conduite du prince Eugène. Situation de l'Empire.

LIVRE SECOND.

LUTZEN.

Création d'une nouvelle armée. Blocus de Dantzig, et des places de la Vistule. Schwarzenberg rentre en Gallicie. Sentimens de l'armée de Silésie pour le roi de Prusse. Emeute de Berlin. Révolte de Hamburg. Alliance de la Prusse avec la Russie. Déclaration de guerre. Le roi de Saxe quitte Dresde. Création des gardes d'honneur. Politique du ministère autrichien. Marie-Louise, nommée Régente. Opérations militaires sur l'Elbe. Rassemblement de l'armée française. Conférences entre le duc de Bassano et le prince Schwar-

zenberg. Instructions de Napoléon à l'Autriche. Politique de cette puissance dévoilée. Entrée en campagne. Combat de Weissenfels; mort et éloge du duc d'Istrie. Jonction de l'armée de Napoléon avec celle du prince Eugène. Bataille de Lutzen. Sensation que produit cette victoire.

LIVRE TROISIÈME.

WURSCHEN.

Prise de Dresde. Napoléon installe le roi de Saxe dans sa capitale. Retour du prince Eugène en Italie. Napoléon propose à M. de Bubna, un armistice et la paix générale. Il arrive à Bautzen. Position de l'ennemi. Belle manœuvre du prince de la Moskowa. Les ducs de Tarente et de Raguse s'emparent de Bautzen. Bataille de Wurschen. Mort du duc de Frioul. L'armée française entre en Silésie. Combats d'Hoyers-Werda, de Haynau. Prise de Liegnitz. Délivrance de Glogau. Prise de Breslau. Conclusion de l'armistice. Napoléon retourne à Dresde. Réflexions sur cette trêve.

LIVRE QUATRIÈME.

L'ARMISTICE.

Politique des cours de l'Europe. Efforts du parti de l'opposition en Angleterre. Exaltation des peuples d'Allemagne. Portrait du Prince royal de Suède. Ses conseils à Napoléon. Il fait rappeler Moreau, et s'allie avec l'Angleterre. Conduite du Danemarck. La cour de Vienne offre sa médiation. L'empereur François II en Bohême; son entrevue secrète avec Alexandre. M. de Metternich se rend à Dresde. Prolongation de l'armistice. Situation de nos affaires en Espagne. Bataille de Vittoria. Le Prince royal de Suède adhère à la coalition. Napoléon se rend à Mayence. Ouverture du congrès de Prague. L'Autriche se présente comme arbitre. Note du duc de Vicence. Réponse des ministres étrangers. Le congrès est dissous. L'Autriche entre dans la coalition. Arrivée du roi de Naples. Napoléon se rend à l'armée.

LIVRE CINQUIÈME.

DRESDE.

Ouverture de la nouvelle campagne. Force de l'armée ennemie. Arrivée de Moreau. Son entrevue avec le Prince royal de Suède. Accueil qu'il reçoit des Souverains alliés. L'armée de Silésie ouvre la campagne. Napoléon menace la Bohême. Bataille de Gross-Beeren. Dresde est attaqué. Napoléon vole à son secours. Grande victoire. Mort de Moreau. Napoléon rentre à Dresde. Désastre de l'armée française sur le Bober. Défaite de Vandamme. Le prince de la Moskowa marche sur Berlin. Bataille d'Interbock. Napoléon se porte contre Blucher. Il tente l'invasion de la Bohême. Il revient de nouveau contre Blucher. L'armée de Silésie se réunit à celle du Nord. Napoléon se porte sur la Mulda; le roi de Saxe l'accompagne.

LIVRE SIXIÈME.

LEIPSIG.

Situation des armées françaises aux Pyrénées et en Italie. Opérations du prince Eugène en Illyrie. Siége de Dantzig. Incursions de Thielmann, Czernischew et Tettenborn. Le Prince royal de Suède et Blucher se retirent derrière la Saale. La grande armée alliée s'avance vers Leipsig. Défection de la Bavière. Combat de Wachau. Bataille du 16 octobre. Les Alliés reçoivent des renforts. Bataille du 18. Trahison des Saxons. Cruelle situation de l'armée française. Adieux de Napoléon au roi de Saxe. Bravoure du troisième corps. Les maréchaux Macdonald et Poniatowski font l'arrière-garde. Le pont de l'Elster est rompu. Mort de Poniatowski. Eloge de ce héros. Douleur des Polonais. Bataille de Hanau. Napoléon à Francfort. Il repasse le Rhin et arrive à Paris. Réflexions sur cette funeste campagne.

HISTOIRE
DE LA CHUTE
DE
L'EMPIRE DE NAPOLÉON.

LIVRE PREMIER.

LA PRUSSE.

La grandeur de l'Empire dont je vais raconter la décadence et la chute, prit un accroissement rapide et formidable, en suivant une marche progressive et régulière. Une main ferme et habile, profitant de la faveur publique, s'appropria les moyens qu'avait préparés la révolution, et qui, consacrés au salut de tous, devinrent terribles lorsqu'ils furent à la disposition d'un seul. Napoléon, dont le premier bonheur fut de succéder à l'anarchie, vit la France et l'Europe applaudir à son élévation, parce qu'il promettait l'extinction de la guerre civile, le retour de la morale, et qu'il semblait n'aspirer qu'au titre de pacificateur. On se flattait même qu'à l'exemple de Washington,

il n'aurait d'autre ambition que celle du bien public, et que la sagesse de son gouvernement égalerait la gloire de ses armes.

Mais cet homme, doué de si hautes qualités, dédaigna le plus beau rôle que le ciel pût offrir au mortel généreux qui eût compté pour quelque chose, l'amour des nations. Il commença par étouffer, au lieu de l'affermir, la république à laquelle il devait toute son illustration : après avoir combattu pour notre indépendance, il ne songea qu'à nous donner des fers. Un dessein si coupable ne pouvait se consommer sans forfaits : pour enchaîner la révolution, il s'associa à ses crimes; et n'imitant de Romulus que la cruauté, il se crut obligé de commettre un meurtre pour fonder son empire.

Dès lors, il ne dissimula plus le projet qu'il avait de tout soumettre à ses volontés ; il trouva dans les premiers corps de l'état des instrumens si dociles, qu'ils ne se souvinrent jamais du principe de leur institution. Les sénateurs prêtaient sans cesse leur ministère pour violer la constitution dont ils devaient être les plus zélés défenseurs; des prélats négligeaient le culte divin pour briguer, comme autrefois, les faveurs de la cour; des militaires acceptaient la noblesse héréditaire, et avides de priviléges, nous reportaient à grands pas vers la féodalité. Par les progrès de la corruption, il ne restait plus de ces âmes élevées qui, au milieu de nos discordes,

avaient manifesté des sentimens si héroïques. Des cordons, des rubans et des titres les séduisirent à l'égal des autres hommes; presque tous rampèrent sous un nouveau maître, car, la cupidité leur eut bientôt appris à plier leur indépendance à toutes les servitudes.

Les abus qui avaient amené la révolution, allaient se reproduire sous une forme nouvelle; pensée d'autant plus humiliante pour un siècle éclairé, que les prérogatives étaient ambitionnées par ceux qui jadis s'étaient déclarés contre elles! Mais, s'ils regardaient d'un œil jaloux les fortunes anciennes, pouvaient-ils se flatter que nous supporterions leur arrogance, eux que nous avions vus nos égaux. Aussi, après un revers de fortune, ces hommes dont la prospérité changea le caractère, éprouvèrent le châtiment ordinaire de l'orgueil : ils furent calomniés par les flatteurs qui les avaient bassement encensés. Terrible leçon, pour ceux qui usurpent les honneurs, qui s'ennoblissent au nom de l'égalité, et à qui la liberté sert de prétexte pour nous conduire à l'esclavage ! Un asservissement moral dégradait alors toutes les âmes, il enchaînait toutes les pensées à une seule pensée; la faculté de parler et d'écrire était interdite; la conscience même était subjuguée par la volonté d'un homme; enfin, sa sombre tyrannie nous eût enlevé jusqu'au souvenir du bien, si en comprimant la parole, il eût pu nous faire perdre la mémoire.

A cette époque, une fausse politique et un égoïsme mal entendu divisaient les principaux cabinets de l'Europe : Napoléon sut profiter de cette circonstance. Ses premiers succès lui donnèrent la force de l'opinion. A l'aide de ce puissant auxiliaire, il eut la certitude d'une prospérité constante. Aucune puissance humaine n'était capable de l'arrêter, s'il n'eût porté en lui-même, le principe de sa chute avec celui de son élévation, et si, destructeur de son propre ouvrage, il ne se fût placé dans une situation telle, qu'il était obligé de toujours vaincre et de tout subjuguer, pour éviter les vengeances de l'univers.

Notre courage lui ayant donné une puissance irrésistible, il fit peser sur l'Europe, le poids de son despotisme ; presque toute envahie, elle semblait n'être pas encore le terme de ses conquêtes. Monarque nouveau, il avait ébranlé ou détruit les plus anciennes dynasties, et dans peu, la plus vieille aurait été la sienne. Des colonnes d'Hercule aux rives du Volga, il conduit ses phalanges victorieuses ; avec elles, il porte en tous lieux nos mœurs, notre esprit et nos lois. Les déserts pouvaient seuls arrêter ses conquêtes ; bientôt, la solitude en montra le néant.

Cette campagne attesta, d'une manière déplorable, qu'une entreprise, quoique conduite par un grand homme de guerre, à la tête d'une armée immense, doit devenir funeste, lorsqu'on ne respecte ni les barrières de la nature, ni

les conseils de la prudence. Le prestige de la gloire, les égaremens de l'ambition et de fausses vues politiques avaient persuadé à Napoléon, qu'il pourrait à Moskou, imposer des conditions qui arrêteraient les progrès de la puissance russe. Ces prétentions échouèrent devant la fermeté du chef de cet Empire; l'incendie du Kremlin devint pour l'Europe, l'aurore de sa liberté. Alexandre, protégé par les élémens, après avoir vu disparaître cette armée qui n'avait point eu d'égale, prit à son tour la résolution de conduire ses guerriers au-delà des frontières de ses états. Sur tout le continent, il fit retentir l'appel aux armes contre un ennemi qui, non content d'avoir outragé les peuples et les rois, avait osé braver la puissance de celui qui règle le retour des hivers.

Napoléon ayant mieux aimé distribuer des trônes à sa famille que d'acquérir par la loyauté, des alliés fidèles, il était naturel que toutes les cours asservies à ses volontés, conspirassent en secret contre lui; elles devaient l'abandonner avec la force qui les tenait soumises. Le moment de sa mort était l'époque la plus rapprochée vers laquelle se reportait l'espoir de leur délivrance. Ce n'était que dans cet avenir éloigné, que pouvait se former une nouvelle coalition. La perte de son armée produisit la même sensation qu'aurait causé sa mort, et tous les germes de mécontentement se hâtèrent d'éclore. Sur-le-champ, les états de l'Europe, selon leur position et les rap-

ports où ils se trouvaient, firent tout ce que leur prescrivaient le devoir, l'honneur et une saine politique.

L'Angleterre, unique puissance qui n'eût jamais plié sous le joug de Napoléon, favorisée par sa position topographique, guidée par des principes constans, toujours féconde en stratagèmes politiques, pouvait tirer vanité d'avoir entretenu sans relâche, la résistance contre l'ennemi commun, et de n'avoir jamais désespéré du salut de la république européenne. Aussi profita-t-elle avec empressement des dispositions d'Alexandre, pour renouer les liens d'une ligue qui tant de fois avait été dissoute. La Prusse préférait ne plus exister plutôt que de demeurer dans une humiliante oppression : d'après les calculs ordinaires elle paraissait épuisée; mais, la cour de Berlin, pleine de confiance dans son ancienne renommée, pénétrée de sa dignité morale, et assurée du concours de toute la nation, ordonna en secret à ses généraux, d'abandonner nos rangs, et par la politique la plus raffinée, prépara au milieu de nos troupes, les armemens destinés à les combattre.

Cependant, la catastrophe de notre armée, justement attribuée à la rigueur du climat, ne diminue point le prestige attaché à son chef; et si ses légions se dissipent là où il n'est plus, là où il se trouve, s'en forment de nouvelles. Tandis qu'une poignée de braves, échappés aux horreurs

de tous les fléaux, arrête les efforts de l'ennemi, Napoléon profite de l'amour de la gloire qui anima toujours les Français, et rentre en campagne avec une autre armée. L'éclat de son début semble garantir l'infaillibilité de ses conceptions. Un retour de prospérité fut permis, pour voir si le malheur aurait corrigé la violence de son caractère; c'était-là le point assigné par la Providence, pour lui continuer ou lui retirer son appui. Les plus heureuses circonstances semblaient avoir été ménagées, afin de le réconcilier avec la fortune; son orgueil venait d'être châtié, mais sa gloire lui restait toute entière. L'intérêt de l'Europe paraissait ainsi l'exiger. Loin d'adopter des principes plus sages, il ne songea qu'à reconquérir des états qu'il regardait comme son patrimoine; et, lorsque la brillante valeur, lorsque le dévouement incroyable des nouveaux soldats qui le suivaient, eurent fait reverdir ses lauriers, il refusa une paix avantageuse à la France, mais insuffisante pour son ambition.

Les efforts des trois puissances réunies n'auraient point été couronnés d'un plein succès, sans le concours de l'Autriche: celle-ci, excitée par l'intérêt général de ses états, adhéra à la coalition, dès que Napoléon, dans l'excès de son aveuglement, eut rompu les derniers liens qui pouvaient les unir. Le cabinet de Vienne, indigné de son insultante fierté, se décida à tout risquer, et mit en mouvement ses nombreuses

armées qui devaient faire pencher la balance du côté vers lequel elles se rangeraient. D'autres petits royaumes suivirent cet exemple; les peuples impatiens, prévenaient les intentions de leurs princes. Tous les étendards de l'Allemagne se levaient pour assurer son indépendance, et partout, l'indignation contre le joug étranger se manifestait avec les démonstrations les plus passionnées.

Cette grande croisade ne devait pas réussir, par le seul mérite du plan et l'unique bravoure des troupes réglées. Napoléon avait prouvé, dans plusieurs campagnes successives, qu'il sortait toujours triomphant d'une pareille lutte; il fallait donc que les peuples ne restassent point neutres, et qu'on pût compter sur leur active coopération. Cette guerre avait pour garantie du succès, un caractère particulier: elle était entreprise non-seulement dans l'intérêt des trônes, mais encore pour le bien public, reconnu et senti par les nations qui préféraient obéir à des Souverains, nés parmi elles, et aux lois de leurs pays, plutôt qu'à un guerrier qui, en les assujettissant à son sceptre, avait adopté la fausse politique de vouloir changer leurs moeurs, leurs coutumes, et même leur langage. Il aurait été chéri des vaincus, s'il leur eût apporté de véritables libertés. Mais, à leurs anciennes chaînes il en ajouta de nouvelles et de plus dures; il donna aux Allemands, des lois propres aux Français,

et fit occuper un de leurs trônes, par un de ses frères. Ces fausses mesures inspirèrent aux peuples, la crainte d'un système d'asservissement contre leur patrie; les rois en profitèrent pour soutenir une guerre qu'ils qualifièrent de sainte. Les Germains, appelés au nom de leurs droits, à la défense du trône, conçurent l'espoir de les recouvrer; on leur promit une représentation nationale: la délivrance du territoire fut marquée comme le terme de cette concession vers laquelle tendaient tous les vœux. Le but de la guerre en consacra la nécessité, et séduisit tous les esprits. Pour les animer contre la France, on la représentait comme l'unique obstacle à leurs libertés; tout ce qui était Français encourut leur haine; ce sentiment influa particulièrement sur les déterminations d'une jeunesse prompte à s'enflammer, et qui, éprise d'une indépendance sauvage, crut améliorer son état de civilisation, en se rapprochant des mœurs et des coutumes des barbares Teutons.

La question était donc décidée dans le cœur de tous les Allemands, et il ne fallait point les contraindre pour les engager à défendre leur cause: on vit alors, comme à l'aurore de notre révolution, une infinité de citoyens de tout âge et de toute condition, pleins d'amour pour la patrie, courir aux armes, et sous peu de jours, devenir d'intrépides soldats. Dans cette lutte, entrèrent non-seulement les gou-

vernemens absolus, mais même les peuples libres. La force du mouvement combiné des membres du corps social, où tout le monde, depuis le Souverain jusqu'au paysan, fit ce qu'il pouvait, devait amener un triomphe complet pour le bien commun, et dont chacun aurait le droit de s'applaudir. Sans l'union intime du concours de toutes les volontés, cette grande confédération n'aurait, comme les autres, éprouvé que des défaites, et Napoléon serait encore sur le trône.

Jamais la scène politique n'avait offert rien de comparable, en intérêt et en grandeur, aux objets et aux personnages qui l'occupaient, à l'ouverture de cette mémorable lutte. Il s'agissait de de la ruine ou de l'absolue prépondérance de notre Empire, de la servitude ou de la liberté de l'Europe, enfin, de la cessation ou du renouvellement des fléaux qui avaient épuisé le courage et lassé la patience des nations. Toute l'Europe allait marcher contre Napoléon. Resté seul avec ses invincibles soldats, rien ne peut le ramener, ni le contraindre à se borner à l'Empire le plus puissant et le plus glorieux; après avoir arrêté le cours de ses victoires, pour conclure une trève funeste, il ouvre une campagne nouvelle sous les plus sombres auspices; ses meilleurs généraux, amis de leur pays, lui représentent le danger de sa position: il s'obstine à y demeurer jusqu'au moment où il ne peut plus

en sortir, sans être enveloppé par des armées innombrables, et assailli par la haine des peuples dont il a causé tous les maux. L'homme le plus extraordinaire, celui qu'on appelait le dieu de la guerre, dont les succès furent toujours aussi prompts que la pensée, ayant dispersé toutes ses troupes sur la surface de l'Europe, se laisse cerner dans Dresde, et se voit forcé de combattre sur un champ de bataille qui ne lui offre rien d'avantageux pour la victoire, et rien que d'affreux pour la défaite. Enfin, les marais de Leipsig furent le gouffre où s'engloutit cette armée qui, quelques mois auparavant, avait réhabilité notre gloire; pour la première fois, Napoléon vaincu en bataille rangée, dut courber son front humilié, ne pouvant plus attribuer sa défaite qu'à ses propres combinaisons.

Enfin il repasse le Rhin, et vient apprendre à son Sénat, l'affreux désastre qui de nouveau, nous enlevait la fleur de nos guerriers. Malgré les calamités qu'engendrait cette déplorable ambition, les Français sentirent que leur sort se rattachait au chef de l'Etat, et ils l'auraient encore secondé si, comme les Souverains d'Allemagne, il avait eu la sagesse de faire de la cause du trône, la cause nationale. Mais, son despotisme, qui voulait tout obtenir par violence et non par amour, plaça la nation dans cette situation unique, qu'en haïssant les Etrangers, ou en faisant des vœux pour Napoléon, elle ignorait si elle était

injuste dans sa haine ou malheureuse dans son affection.

Les princes de la ligue européenne étaient pleins d'ardeur pour la délivrance de leurs trônes et l'affranchissement de leurs peuples; mais, peu intéressés à s'occuper de nos destinées, on pouvait craindre que la France ne fût sacrifiée au repos de l'Europe. Les Souverains alliés, jaloux de prévenir le retour de la domination française, et poussés par le désir naturel d'acquérir, devaient préférer que nos provinces frontières et nos places fortes, plutôt que la personne de Napoléon, répondissent de notre affaiblissement et de leur sûreté. Cette haute considération parlait en sa faveur; aussi la nation dans son anxiété, d'une main lui rendait le sceptre, qu'elle brisait de l'autre dans son indignation. Voilà comment cet homme, quoique chassé de tous les cœurs, se trouvait soutenu par la crainte et par la communauté d'intérêts. A l'aide de nos fausses terreurs, il régnait encore; mais, sa puissance devait se dissiper aux premières lueurs d'un meilleur avenir.

Après sa défaite, inébranlable dans son système, inflexible dans son obstination, il ne songe point au salut du peuple dont il a épuisé les ressources; de toute part, il appelle de nouveaux combattans, non pour sauver la France qu'il a replacée sur le bord de l'abîme, mais dans l'espoir de ressaisir ses conquêtes. Il double les

impôts par un acte arbitraire, et range sous ses funèbres drapeaux, les derniers de nos enfans qu'il arrache à leurs familles éplorées. Avec ces soldats d'un jour, il espère repousser des armées innombrables, aguerries et victorieuses; tandis que les places qu'il ne peut plus secourir, sont remplies de vétérans familiarisés avec tous les dangers de la guerre. Pendant que l'ennemi menace sa capitale, il voit sans être ému, la moitié de la France envahie. L'adversité le rend plus irritable que jamais: il congédie les représentans de la nation dont il attendait les secours, et qui, à ce trait de démence, demeura glacée de douleur et d'effroi.

Alors notre patrie, asservie par un vrai dictateur, se trouva dans une situation cruelle : là régnaient les alarmes et l'inquiétude silencieuse qu'inspire la terreur; là, le sang humain ruisselait à grands flots, sans qu'il fût permis de proférer une plainte, sans qu'on osât élever les mains vers le ciel; tout pliait sous le poids de la force ou de la nécessité; une lassitude générale, un sentiment précurseur d'une dissolution prochaine se faisait sentir; chacun en connaissait la cause, personne n'avait le courage d'indiquer le remède. Napoléon, n'étant occupé que de sa conservation, ne voyait dans les désastres publics, que l'espoir de ramener la victoire infidèle à ses drapeaux. Sa froide tyrannie se donnait pour odieux auxiliaires, l'astuce et le mensonge; aussi n'obte-

nait-il des Français qu'une obéissance passive : la résistance morale, devenue universelle, faisait gagner à ses ennemis, en force d'inertie, tout ce qu'il perdait en confiance et en considération.

Quoique chacun entrevît le précipice vers lequel nous entraînait Napoléon, cependant la masse de la nation se rattachait encore aux vagues espérances que donnait sa fortune; tant on était persuadé qu'un grand bouleversement était inséparable de sa chute; comme si l'on pouvait éprouver après lui, des maux plus grands que ceux qu'on endurait sous lui ! Au milieu de tant de périls, le moindre semblait être celui qui nous associait au sort de notre oppresseur. Dans cette affreuse perplexité, aucun secours ne paraissait sur l'horizon; l'opiniâtreté et le désespoir de notre chef ajoutaient à l'horreur de notre situation; ses regards étaient sinistres, et son attitude menaçante. Il entendait de loin, le bruit d'un million d'ennemis qui s'avançaient pour renverser cette puissance qu'il n'avait su étayer que par la force, au lieu de la fonder sur des institutions. Il se repentit alors d'avoir embrassé un système dont il sentait toute l'absurdité. Il se rappelait avec amertume, les jours qu'il avait perdus à gagner des batailles, au lieu d'apprendre à régner. Il déplorait surtout, cette auguste folie qui l'avait porté à vouloir régénérer l'Europe en l'opprimant. La partie éclairée de la nation l'ayant jugé, il ne pouvait en imposer qu'au vul-

gaire. Ses compagnons d'armes n'étaient plus guidés que par l'instinct du courage, le sentiment de l'honneur et l'habitude du devoir. Ils ne combattaient plus pour lui ni pour eux, car ils n'avaient alors d'autre ambition que de sauver l'immense dépôt de gloire confié à leur valeur.

Cette noble ambition enfanta des prodiges: l'on vit de jeunes soldats disputer de courage avec les vétérans. Des marches étonnantes, des manœuvres hardies nous procurent les succès les plus inattendus. Les coalisés, effrayés de se voir battus et repoussés dans toutes les directions, s'étonnent d'un si grand courage et d'une si noble persévérance. Ils admirent les talens d'un guerrier qui, dans cette occasion brillèrent d'un nouvel éclat; persuadés que ce soleil couchant retournait à son aurore, ils auraient cédé à la force de ses combinaisons, si à cette époque, les partis, réunis dans Paris et conjurés contre lui, ne fussent devenus pour les Alliés, de puissans auxiliaires.

Un point nébuleux de la politique étrangère contribuait à prolonger notre cruelle anxiété. Les vues douteuses du cabinet de Vienne semblaient entraver la marche de la coalition, et reculaient le terme de notre patience. Dès le commencement de cette lutte inégale, les amis les plus ardens de Napoléon comprirent qu'il ne pourrait y résister; jaloux de conserver leur crédit, même aux dépens de l'honneur national, ils voulaient que l'aigle autrichienne vînt couvrir le

berceau d'un enfant, comme si les acclamations qui devaient saluer ce nouveau roi, n'eussent pas été discordantes, en se mêlant aux malédictions qui auraient accompagné la catastrophe de son père.

Si les Alliés avaient voulu préciser quelles seraient les destinées de la France après Napoléon, il n'y a pas de doute que cette déclaration franche et loyale n'eût fait renaître de ses cendres, le parti royaliste; mais, laisser aux Français la faculté de se choisir un gouvernement, c'était les assujettir aux manœuvres artificieuses de la politique étrangère, ou bien, les exposer à retomber dans les horreurs de l'anarchie. D'après cette affligeante perspective, tout devenait pour nous, un sujet de méfiance et d'inquiétude. Les Souverains trompés par le courage de nos soldats, et par les dispositions des habitans des campagnes, crurent que cette résistance venait de l'attachement voué à Napoléon, tandis qu'on ne combattait que par amour pour la patrie. De là ils augurèrent que la famille des Bourbons avait peu de partisans. Aussi, dans tout le cours des négociations, leurs droits furent-ils constamment oubliés. L'Angleterre seule, après que Wellington eut mis le pied sur notre territoire, permit que les Princes de cette maison vinssent consulter nos vœux et réveiller notre fidélité. Mais, en même temps, les généraux déclaraient aux royalistes, qu'ils protègeraient le gouvernement adopté par la majorité, et les aver-

tissaient du danger qu'il y avait à redemander leurs anciens maîtres. Malgré les conseils de la prudence, les cris de *vive le Roi* retentissaient dans le midi, et dans les Vosges que venait de traverser le comte d'Artois.

Ainsi fut rompu le silence universel qui régnait encore sur la haute destinée des Bourbons; l'amour qu'on leur portait, conservé dans un parti fidèle, se trouva revivre dans tous les cœurs, fortifié de tout l'intérêt qui s'attache au malheur persécuté. Il éclata avec transport, dès que Paris se fut prononcé. Avec la rapidité de l'éclair, les mêmes acclamations retentirent, des rives de la Seine à celles du Rhône et de la Loire. Napoléon, s'étant isolé de tous les cœurs, vit tout le monde s'éloigner de lui. Ses alliés, ses parens, avaient déjà abandonné sa cause, et ses sujets opprimés, en voyant tomber ce colosse, applaudirent à sa chute, et demandèrent le retour des princes dont le gouvernement doux et paternel promettait à tous, un heureux avenir. Ce ne fut point l'ouvrage d'une conjuration secrète qui ramena les Bourbons; les étrangers ne se servirent des partis que pour sonder l'esprit de la nation, et ils exaucèrent ses vœux lorsque, dans une espèce de concert unanime, elle se fut levée toute entière pour demander la paix et son Roi. Elle seule eut l'honneur de rétablir l'ancienne monarchie avec laquelle, pendant quatorze siècles, nos pères s'étaient identifiés, et elle se

glorifie de l'avoir obtenue, non comme imposée par la force, mais bien par l'effet de sa libre volonté, et par l'énergique expression de son cœur.

Tel est l'abrégé rapide du vaste sujet que je me propose de traiter; je l'ai choisi dans l'espoir que des événemens aussi mémorables, racontés avec impartialité, ajouteront à la gloire de ma patrie dont les malheurs n'eurent rien d'humiliant pour elle, si l'on songe qu'après avoir cueilli les palmes de la victoire, il ne lui manquait plus que de montrer sa dignité dans les revers, et de trouver dans les douceurs de la justice et de la paix, des fruits assez abondans pour faire oublier les maux qu'attirèrent sur nous de funestes lauriers. Ces vertus si rares et si héroïques calmèrent les nations irritées; saisies d'admiration, à la vue d'une capitale d'où partaient les foudres qui les opprimaient, elles ne voulurent, pour prix de notre délivrance, qu'abjurer dans nos bras, ces sentimens de haine et de discorde qu'un génie antisocial leur avait suggérés. Puisse la muse de l'histoire, en me dévoilant ses secrets, me donner des inspirations assez heureuses pour reconnaître, dans nos prospérités comme dans nos disgrâces, la main invisible qui soumet tout à sa volonté suprême, et qui semble avoir voulu faire de nous, le sujet d'une histoire nouvelle, pour servir de leçon à tous les peuples de la terre!

La France et la moitié de l'Europe ignoraient le sort de notre armée, depuis qu'elle avait abandonné les ruines de Moskou. Si pour calmer l'inquiétude publique, le gouvernement communiquait une partie de ses dépêches, le contenu en était si vague, si incertain, ou tellement contraire aux conjectures que faisait naître ce silence inaccoutumé, que tout ce qu'on publiait à cet égard, contribuait plutôt à confirmer les craintes, qu'à nourrir les espérances. Pendant qu'on vivait dans cette cruelle anxiété, des mouvemens tumultueux avaient agité plusieurs grandes villes de l'empire, et la capitale même, où l'autorité de Napoléon paraissait si redoutable et si bien établie, venait d'être convaincue que ce gouvernement, en apparence fortement constitué, avait failli être renversé par les étonnantes combinaisons de quelques hommes audacieux qui tinrent un moment captif le ministre dont ils étaient les prisonniers.

Ces événemens, survenus dans un état dont on proclamait sans cesse la solidité, effrayèrent les citoyens les plus hardis; pour la première fois, ils comprirent que cette puissance si formidable ne consistait que dans ses armées, et qu'en portant ses forces vers les frontières de l'Asie, n'ayant pour elle ni l'opinion ni l'amour des nations, elle s'affaiblissait par l'immense intervalle qui séparait Paris de la capitale des czars. Cependant les troubles de l'intérieur avaient

été calmés, la conspiration déjouée, et les conjurés punis; mais l'éloignement de Napoléon, en compromettant notre existence et la sûreté de l'état, causait de l'effroi aux âmes les plus intrépides, et ajoutait à la douleur des familles qui, aux approches des rigueurs de la saison, portaient leurs regards inquiets vers ces contrées sauvages dont l'âpreté du climat pouvait leur enlever un père, un époux, ou un fils.

Plus de deux mois s'étaient écoulés dans cette perplexité déplorable, lorsqu'on vit paraître le 29e bulletin, où les désastres de l'armée étaient avoués avec franchise. Deux jours après que Napoléon l'eut rédigé, il quitta l'armée, traversa la Lithuanie sous le plus strict incognito, et arriva à Warsovie : là il se présente à son ambassadeur dans une situation qui offrait le spectacle le plus frappant de la vissicitude des grandeurs humaines; il mande de suite les principaux ministres du grand-duché; par la conversation qu'il eut avec eux, il montra dans tout son jour, l'incohérence de ses idées, sa froide insensibilité, le vague de ses projets passés, et son aveuglement sur ses dangers à venir.

De Warsovie, l'Empereur vint à Glogau; obligé de traverser le territoire prussien avant d'arriver en Saxe, il se fit accompagner par un détachement des gardes d'honneur d'Italie nouvellement arrivés; le froid était si violent qu'à la première poste, tous ces jeunes gens eurent les

membres gelés. Arrivé à Dresde, Napoléon descend chez le comte de Serra, son ambassadeur; ensuite il prend un bain, soupe et se met au lit; il fait appeler le roi de Saxe; ce monarque étonné d'une apparition aussi étrange, quoique indisposé, se rend en chaise à porteur, auprès de Napoléon qui, à la suite d'un entretien fort prolongé, lui prescrivit tout ce qu'il devait faire pour tâcher de parer à l'envahissement du grand-duché de Pologne; puis il se remit en route. Le lendemain matin, les ministres accrédités près de la cour de Saxe, expédièrent des courriers à leurs souverains, pour les informer du passage inattendu de l'empereur des Français.

Enfin, le 18 décembre, à minuit, il entra dans Paris. Mais cette fois ses courriers ne le précédèrent point avec des branches de laurier, comme après le traité de Tilsit; son entrée eut lieu, pour ainsi dire, clandestinement; la capitale en pleurs se livrait au désespoir qu'avait porté dans toutes les familles le fatal bulletin, lorsqu'au point du jour, le *Moniteur* apprit aux Français consternés, l'arrivée de Napoléon aux Tuileries, et donna la nouvelle de sa brillante santé, comme une assez grande compensation de tant de maux.

Émù des dangers qu'il avait courus en traversant, après sa déroute, les états qu'il tenait dans l'oppression, il songe à la sûreté de sa personne et à la fragilité des liens où se rattache sa puissance; effrayé par ces deux terribles pensées, il s'occupe de rassembler des soldats,

pour reprendre son ascendant, et de proclamer, d'après les anciennes lois du royaume, les principes de la légitimité, afin de mieux assurer à sa famille, l'héritage de son brillant diadème.

Le lendemain, le Sénat vint le féliciter sur son heureuse arrivée, et lui fit envisager l'incertitude de la succession au trône comme la cause des agitations civiles qui tourmentent les peuples. Ce corps manifesta le désir qu'un serment solennel liât d'avance tous les Français à la nouvelle dynastie, et qu'à l'exemple des rois de la première race, on plaçât une couronne sur la tête du jeune prince appelé à régner, comme gage de sa future autorité. Le Conseil d'état exprima les mêmes vœux et ajouta, que le tableau fidèle de nos pertes imprévues inspirerait de nobles sentimens à la nation, reconnaissante envers le génie tutélaire de la France qui, *en prévenant les effets de tant de désastres, en avait fait l'occasion d'une gloire nouvelle.*

Dans ces graves circonstances, Napoléon, aussi préoccupé de la haute administration de son empire que des prompts secours qu'exigeait son armée détruite, répondit aux sénateurs, que toutes ses pensées tendaient à perpétuer la tranquillité intérieure et à mettre ses peuples à l'abri du déchirement des factions; que son trône s'était élevé sur les débris de l'anarchie, et par la volonté unanime des Français. Il compara le courage des magistrats à celui des soldats, et fit sentir que le

premier besoin d'un état, était d'avoir des fonctionnaires courageux, puisqu'ils étaient les défenseurs naturels de l'empire, des lois, des droits de la couronne et de l'ordre social. « Nos pères avaient » pour cri de ralliement : *Le Roi est mort, vive* » *le Roi!* Ce peu de mots, ajouta-t-il, contient le » principal avantage de la monarchie. » Puis, ayant assuré que la guerre contre la Russie était une guerre politique, et qu'il l'avait entreprise sans animosité, il répondit au discours du Conseil d'état, par une allocution dont la postérité retiendra la finale, pour prouver combien Napoléon avait étudié les causes de notre révolution, et combien il était l'ennemi des principes que proclament ceux qui osent encore l'invoquer....... « C'est à l'idéolo» gie, à cette ténébreuse métaphysique qui, en re» cherchant avec subtilité les causes premières, » veut fonder sur ses bases la législation des » peuples, au lieu d'approprier les lois à la con» naissance du cœur humain et aux leçons de » l'histoire, qu'il faut attribuer tous les malheurs » qu'a éprouvés notre belle France. Ces erreurs » devaient et ont effectivement amené le régime » des hommes de sang. En effet, qui a proclamé » l'insurrection comme un devoir? Qui a adulé » le peuple, en l'appelant à une souveraineté qu'il » était incapable d'exercer? Qui a détruit la sain» teté et le respect des lois en les faisant dé» pendre, non des principes sacrés de la na» ture des choses et de la justice civile, mais

» seulement de la volonté d'une assemblée
» composée d'hommes étrangers à la connais-
» sance des lois civiles, criminelles, administra-
» tives, politiques et militaires? Lorsqu'on est
» appelé à régénérer un état, ce sont des prin-
» cipes constamment opposés qu'il faut suivre.
» L'histoire peint le cœur humain : c'est dans
» l'histoire qu'il faut chercher les avantages et
» les inconvéniens des différentes législations.
» Voilà les principes que le Conseil d'état d'un
» grand empire ne doit jamais perdre de vue;
» il doit y joindre un courage à toute épreuve,
» et à l'exemple des présidens Harlay et Molé,
» être prêt à périr en défendant le souverain, le
» trône et les lois. »

Napoléon, après avoir accusé directement les amis des idées libérales d'être les provocateurs de la conjuration qui avait éclaté en son absence, admit auprès de lui, tous les autres grands corps de l'état. Tous lui déclarèrent que les Français, instruits par l'expérience, ne pouvaient fonder un gouvernement solide sans consacrer l'hérédité de la couronne, justement regardée comme l'article fondamental de la foi de nos pères; et que les corps de l'état, dépositaires des vieilles doctrines, désavoueraient *ces nouveautés hardies qui, en renversant toutes les institutions, entraînent avec elles toutes les royautés*. Ces principes reconnus et adoptés par une dynastie nouvelle, étaient autant d'argumens portés en faveur de celle qui, plus

tard, réclamera ses droits. Mais à cette époque, la légitimité de Napoléon ne lui était point contestée par la masse de la nation; sa conscience ombrageuse excitait seule ses alarmes et lui faisait toujours craindre de n'avoir point assez fait pour cimenter son trône.

Pour prévenir les effets de la conjuration de Mallet, dont il sentit plus que personne les graves conséquences, il voulut donner à cette procédure la plus grande publicité. Toutes les sections du Conseil d'état furent convoquées, afin qu'elles prononçassent sur la conduite qu'avait tenue en cette circonstance, le préfet de la Seine. Elles déclarèrent toutes que, si ce magistrat n'avait pas trempé dans la conjuration, il avait du moins montré une pusillanimité indigne d'un pareil fonctionnaire, et qu'il méritait d'être puni, pour avoir oublié les obligations que ses sermens lui imposaient envers la dynastie de Napoléon; mais que les difficultés qu'entraînerait une nouvelle procédure, faisaient juger que le parti le plus convenable était de le priver de l'exercice de ses fonctions. Le lendemain M. Frochot perdit sa place de préfet et son titre de conseiller d'état.

Napoléon était trop dur, trop absolu, et traitait les hommes avec trop de mépris, pour être aimé d'une nation instruite, généreuse, mais fière. Cependant son odieuse politique, ayant lié le sort de l'état à celui de sa personne, on s'estimait heureux d'avoir pour chef, un homme dont le

génie pouvait seul réparer le mal qu'il avait fait; au lieu de murmurer sur ses fautes, on se résignait à des sacrifices extraordinaires pour détourner des malheurs qui paraissaient inévitables. Tous ayant partagé ses victoires, tous désiraient ses succès, dans la crainte d'encourir le châtiment dont nous menaçait sa défaite.

Les journaux de France et les adresses des principaux fonctionnaires publics, ne retentissaient que des protestations de dévouement et de fidélité qu'on renouvelait à Napoléon, et de la vive impulsion que sa présence donnait au développement des forces militaires. Pour prouver le haut degré d'autorité qu'il conservait, malgré l'étendue de ses revers, il suffit d'apprendre que des députés romains, vinrent le remercier d'avoir voulu donner à son fils le titre de souverain de leur ville, et qu'ils poussèrent la flatterie jusqu'à lui dire, à son retour de Moskou, qu'on le suppliait d'honorer Rome de sa présence, afin que ses habitans pussent contempler sa personne auguste, assise sur un trône élevé dans le palais des Césars; que là, dans cette enceinte, les Romains orneraient son front d'un laurier toujours vert; que son entrée au capitole serait le plus solennel et le mieux mérité de tous les triomphes, et qu'il effacerait ceux tant vantés des anciens guerriers et des empereurs les plus célèbres.

Les Russes, après la destruction de notre ar-

mée, entrevirent que rien ne pouvait plus contrarier leurs vues. En entrant à Wilna, l'empereur Alexandre publia une proclamation mémorable, dans laquelle il annonçait la délivrance de l'Europe. Les généraux anglais, attachés à son conseil, et dont les plans avaient beaucoup contribué au nouveau système de guerre, firent part à leur gouvernement, des résultats d'une campagne si fatale à nos armes, et que la nation anglaise regarda comme le fruit de sa persévérance. Déjà le Prince régent, en apprenant les malheurs de la Russie, avait fait demander au parlement, des subsides pour venir au secours d'un peuple généreux qui, constant dans ses principes, confiant dans les vues de l'Angleterre, préféra s'ensevelir sous les ruines de la patrie, plutôt que de consentir à son asservissement.

Lord Liverpool, en sa qualité de chancelier de l'échiquier, attira l'attention de la chambre des communes, en rappelant des événemens inattendus qui allaient avoir la plus haute influence sur les affaires de l'Europe. « La France, dit-il, a » fait contre la Russie, des efforts qu'elle n'avait » jamais déployés contre aucune autre puissance. » Napoléon a envahi cette contrée avec une armée » formidable, dans un moment où les Turcs oc» cupaient une grande portion des forces mosco» wites. Il n'y a pas d'exemple dans les guerres » modernes, ajouta-t-il, d'un dévouement aussi

» magnanime que celui de brûler une capitale,
» pour empêcher l'ennemi de prendre ses quar-
» tiers d'hiver. Les sacrifices ne se sont pas bornés
» à la seule ville de Moskou : mille villes ou vil-
» lages furent détruits à l'approche des Français.
» Pourquoi ceux-ci ont-ils envahi la Russie?
» parce qu'elle n'a pas voulu adhérer au système
» continental; parce qu'elle n'a pas voulu con-
» sentir à exclure de ses ports, les productions
» de l'industrie anglaise. La Grande-Bretagne a
» donc été attaquée par la voie de Moskou; et en
» examinant la question sous le rapport de nos
» intérêts, nous avons retiré un grand profit du ré-
» sultat de cette entreprise. N'est-ce rien que d'avoir
» le marché de trente-six millions d'habitans ?
» Déjà nous ressentons l'avantage d'une hausse
» dans le prix de nos denrées coloniales. Nos ma-
» nufactures n'ont pas été moins favorisées par les
» nombreuses demandes des productions de l'in-
» dustrie anglaise. Enfin toutes les branches de
» notre commerce ont reçu une nouvelle vie;
» montrons-nous disposés à effacer les malheurs
» de la Russie, et par-là, cimentons entre les
» deux puissances l'union à laquelle leurs inté-
» rêts sont attachés, ainsi que ceux du reste de
» l'Europe. »

Trois jours après que ce projet eut été soumis, le comte de Liewen, aide-de-camp de l'empereur des Russies, vint à Londres, en qualité d'ambassadeur; lord Castlereagh, après l'avoir

présenté au Prince-régent, convoqua un conseil privé, où assistèrent les principaux hommes d'état. Lord Walpole, qui depuis quelque temps était à Pétersbourg, reçut l'ordre de se rendre à Vienne, avec la mission secrète d'influencer les ministres autrichiens; ceux de la Grande-Bretagne, pleins de confiance dans la sagacité de ce jeune diplomate, se flattaient qu'il effectuerait bientôt des changemens dans les conseils de François II, et que ce prince, entraîné dans la coalition, contribuerait à dépouiller son gendre de toutes ses conquêtes. A Londres, on parlait déjà de replacer l'Europe sur le pied où elle était, vingt ans auparavant. Chacun prévoyait que la carrière ambitieuse de Napoléon était terminée, et qu'il devait se borner à la France. Mais loin de s'effrayer de ses revers, il ne paraissait que plus menaçant; dans les journaux ainsi que dans ses relations diplomatiques, il prédisait malheur à ceux qui se laisseraient entraîner par les conseils de l'Angleterre, disant, qu'une population de quarante millions d'âmes ne craignait rien; que l'entier développement de ses forces, ajouterait à l'étendue de sa puissance; qu'il n'avait besoin ni d'hommes ni d'argent; mais que si ses destinées étaient menacées, rien ne coûterait aux Français, pour maintenir la sûreté générale de l'empire, de l'Italie, et de la confédération du Rhin.

Dans une circonstance où la politique obli-

geait Napoléon à se contraindre pour conserver ses alliés, un langage aussi superbe contribuait beaucoup à détacher de sa cause, les nations assez puissantes pour rompre leurs chaînes, au premier signal de son affaiblissement. Quoique l'Autriche voulut maintenir l'empire Français, comme le contre-poids de l'empire Russe, néanmoins la cour de Vienne avait essuyé de si grandes pertes, et récemment encore, le refus de satisfaire aux stipulations par lesquelles son alliance avait été achetée, fut pour elle un affront tel, que les ministres autrichiens n'hésitèrent plus à faire parler hautement les intérêts de l'état; tous déclarèrent qu'il fallait profiter des désastres de Napoléon, pour lui arracher ce qu'il avait tant de fois promis. Cette opinion était si généralement reçue que, quand même la faiblesse paternelle eût fait oublier à François II, ses devoirs de souverain, il n'aurait pas été le maître d'arrêter la volonté de la nation qui trouvait dans la défaite de l'armée française, une circonstance unique pour recouvrer ce qu'elle avait perdu, et venger l'honneur de ses armes si long-temps humiliées.

Le corps auxiliaire autrichien qui, durant la campagne de Russie, avait agi selon les instructions secrètes du conseil aulique, au lieu de fermer aux Russes, l'entrée du grand-duché de Warsovie, se retira devant eux. Ainsi furent abandonnés les malheureux Polonais, dont les

efforts étaient impuissans pour préserver leur patrie de l'invasion qui la menaçait. En vain la diète fut réunie, et la confédération générale convoquée; en vain les proclamations de ces assemblées et celle du Roi ordonnèrent des levées immenses; ces mesures tardives devenaient illusoires, tant l'imminence du péril en faisait précipiter l'exécution.

Tous les hommes d'état de l'empire d'Autriche furent mandés à Vienne. Le comte de Goës, gouverneur d'une des provinces les plus éloignées de la capitale, s'y rendit aussi; cette circonstance fut remarquée; car, depuis la captivité que Napoléon lui fit souffrir, ce ministre nourrissait contre lui la haine la plus forte. Dans cette conférence solennelle, on décida de lever de nombreuses recrues, afin de déployer au printemps, des forces imposantes. En même temps, le comte de Bubna, général aussi estimé par son caractère insinuant que par ses talens militaires, fut choisi pour aller exercer à Paris, des fonctions diplomatiques. Le choix de cet envoyé faisait pressentir la nature des négociations, puisque M. de Bubna, depuis la paix de Presbourg, avait toujours été choisi par son souverain, pour défendre auprès de Napoléon, les intérêts de l'état. Cet habile négociateur, dans toutes ses missions, déploya des formes si séduisantes auprès de l'homme le plus brusque et le plus emporté, qu'il était parvenu à s'en faire aimer, et

à trouver l'art de pénétrer ses secrets, sans lui avoir jamais causé aucun ombrage.

L'alliance que la Prusse avait contractée avec nous, ayant été acceptée par la crainte, offrait encore moins de garantie que celle de l'Autriche; les amis de cette première monarchie, qui s'intéressaient à sa gloire, inconsolables de la défaite de Jéna, ne pouvaient se résoudre à laisser le brillant héritage du grand Frédéric, dans l'état d'humiliation où l'avait plongé le traité de Tilsit. Tous les Prussiens nous voyaient avec répugnance, et dès que nos malheurs en Russie furent connus, le peuple et la noblesse manifestèrent l'espoir de leur prochaine délivrance. Cependant les soldats prussiens combattirent jusqu'alors, avec une valeur qui souvent nous arracha des éloges mérités; et le bruit de leur défection anticipée, est une de ces assertions avancées par des écrivains passionnés, en qui l'esprit de parti étouffe le sentiment de la justice.

Pendant que l'armée française était à Moskou, le duc de Tarente, ayant sous ses ordres le corps prussien, avait été chargé du siége de Riga; à la nouvelle de l'entière destruction de l'armée française, il fit ses dispositions pour se retirer derrière le Niemen, avec la division Grandjean et la brigade du général Massembach : le reste du corps prussien commandé par le général Yorck, formait l'arrière-garde, et le suivait à une jour-

née de distance. Le général russe Paolucci sortit alors de Riga, s'empara de Mittau sans obstacle, et fit suivre notre 10e corps par le général Lewis, tandis que lui-même se dirigea de Polangen sur Memel, dont il prit possession, ainsi que de la citadelle. Le 26 décembre, le duc de Tarente rencontra aux environs de Tilsit, la division russe du général Laskow; aussitôt le général Bachelu et la cavalerie prussienne l'attaquèrent, et la mirent dans un désordre tel, qu'ils obligèrent deux de ses régimens à mettre bas les armes.

Trois jours après, le duc de Tarente entra dans Tilsit que venait d'évacuer le général Tettenborn, ancien *aide-de-camp du prince* Schwarzenberg et nouvellement entré au service de Russie. Pendant ce temps le général Yorck, faisant l'arrière-garde, conclut avec le général russe Diebitch, une convention par laquelle les Prussiens abandonnèrent l'armée française, et sous l'apparence de la neutralité, restèrent avec les Russes, pour attendre les ordres de leur Roi. Le général Yorck fit part au duc de Tarente de sa détermination, et lui écrivit que bravant le jugement de la postérité, sa conduite lui avait été dictée par les motifs les plus purs. Le lendemain, le général-major Kutusow vint sommer le général Massembach, de se conformer à une convention qu'il déclarait lui être commune. Le général prussien s'empressa d'obéir et abandonna le poste qui lui avait été confié. Avant de partir il

manda également au Maréchal, que s'il n'était pas venu lui faire part d'un ordre auquel il était obligé de se soumettre, c'était afin de s'épargner une sensation pénible, et dans la crainte que les sentimens de respect et d'estime qu'il portait à sa personne, ne le détournassent de faire son devoir. Ainsi la conviction de leur faute força les généraux prussiens à faire des aveux qui font de leur conduite la censure la plus sévère. Tel fut le premier acte de la défection successive des alliés de Napoléon, qui justifiée par le succès, n'en sera pas moins blâmée par l'histoire. Elle dira, que devant Tilsit, les Prussiens crurent effacer, par une trahison, les humiliations auxquelles ils avaient légalement consenti, par le traité qu'ils signèrent auprès de cette ville.

Le roi de Prusse guidé par les conseils de ses ministres, en apprenant que ses troupes s'étaient conformées aux instructions qui leur avaient été transmises en secret, écrivit au roi de Naples, *combien il était indigné de la conduite d'un corps qui précédemment avait donné tant de preuves de bravoure et de fidélité*, et qu'il allait envoyer le prince de Hatzfeld à Paris, pour protester à Napoléon que cet événement inoui ne changerait rien aux dispositions amicales de la Prusse; ajoutant que *cette mission éclatante prouverait, à l'Europe, l'invariabilité de ses sentimens*. Mais cette mission promise le 5 janvier, ne s'effectua que le 11. Enfin le Roi poussa les

apparentes démonstrations de son mécontentement, jusqu'à destituer les généraux Yorck et Massembach; outre cela, le major de Natzmer, son aide-de-camp, fut chargé d'aller à Kœnigsberg pour faire arrêter le général Yorck, et remettre son commandement au général Kleist. Mais on assure qu'à la faveur de cette mission, le major Natzmer entrait en négociation avec l'empereur de Russie : cet officier ne s'était point rendu auprès du général Yorck, et celui-ci déclara que sa destitution ne lui étant annoncée que par les gazettes, il continuerait à exercer son commandement.

Alexandre, en arrivant à Wilna, certain des intentions du cabinet de Berlin, fit donner à des agens prussiens, soixante mille fusils ramassés sur la route que notre armée avait suivie : la Russie les cédait pour armer les recrues que la Prusse faisait lever, *pour réparer*, disait-elle, *le vide qu'avait laissé dans nos rangs la défection du général Yorck*. Le duc de Castiglione, et même M. de Saint-Marsan, qui à cette époque résidaient à Berlin, l'un en qualité de gouverneur, et l'autre comme ambassadeur, se laissèrent abuser par ces fausses démonstrations. Tous deux parlaient du mécontentement du Roi comme s'il eût été sincère; bien plus, ils crurent à l'indignation qu'affectait contre Yorck, le baron Hardem berg, justement regardé comme l'âme de la po-

litique prussienne. Enfin, ils assurèrent qu'en cette occasion, le monarque et toute sa cour manifesteraient bientôt leur attachement à Napoléon, et le vif désir de conserver son alliance, en réparant une désertion inopinée, par l'augmentation du contingent qu'on devait lui fournir.

Jusqu'alors, Napoléon pour dissimuler l'étendue de ses revers, n'avait point osé demander à la nation les immenses secours que sa situation exigeait. Cent cohortes formées de tous les jeunes gens de la garde nationale, échappés aux précédentes levées, allaient être à sa disposition; ces cohortes avaient demandé, par l'organe de leur chef, à faire partie de l'armée active. Quoique joyeux d'un si beau dévouement, Napoléon feignait de ne pas vouloir l'accepter; mais lorsqu'il apprit la défection du général Yorck, cette circonstance le favorisa, et il ne mit plus de retenue dans les immenses armemens que nécessitait la lutte terrible où il allait être engagé. Sur-le-champ il convoque son sénat et lui déclare, que les seules forces réunies en France et en Italie, auraient suffi pour soutenir la guerre contre la Russie, en supposant que l'Autriche, le Danemarck et la Prusse restassent fidèles à leur alliance; que rien n'annonçait la variation de leur politique, mais que les bonnes intentions des princes ses alliés, ne pouvaient nous préserver des manœuvres de l'Angleterre qui, par ses intrigues, avait déjà amené

la défection du général Yorck; qu'ainsi il fallait recourir à un grand développement de forces, pour mettre l'honneur national à l'abri de cette funeste influence.

Le sénatus-consulte qui fut présenté en cette occasion, demandait qu'on rendît à l'armée active les cent cohortes de gardes nationales, qu'on prît cent mille hommes sur les quatre dernières conscriptions; enfin, qu'on en levât cent mille autres sur celle de 1814, destinés à garder nos places fortes et nos côtes, en attendant qu'ils fussent assez exercés pour entrer en ligne. Regnault de St-Jean-d'Angely, chargé de défendre le projet, accusa l'active corruption des Anglais d'avoir préparé l'éternel déshonneur du général Yorck. Il rejeta sur le cabinet britannique, tous les germes de haines, les semences de discorde et les principes de désorganisation qui peuvent éloigner ou séparer les sujets de leurs princes, les peuples de leur gouvernement. « C'est ainsi, dit-il, » que des sociétés nombreuses, sous les noms » d'*amis de la vérité, de la nature*, etc., ou sous » d'autres dénominations non moins bizarres, ont » été formées, encouragées, soutenues, prêchant » la haine, l'insurrection, la désobéissance contre » tout souverain ami de la France et de la paix » du continent. » Dans cette occasion, l'orateur ne se borna pas à tonner contre cette défection, mais au mépris de l'humanité en pleurs, il osa avancer que *la retraite de Moskou avait été glorieuse pour*

le génie qui l'avait dirigée, expression la plus basse et la plus adulatrice de toutes celles qui sortirent de la bouche d'un homme, dont la faconde s'était consacrée à préconiser les fautes politiques et à justifier tous les abus du pouvoir. Aucune voix généreuse ne s'éleva pour provoquer un changement de système qui permît à la France d'éviter les nouveaux malheurs dont elle était menacée. Tout ce qui avait été demandé fut pleinement accordé.

L'adhésion de la Prusse aux projets de Napoléon avait été plus contraire que favorable au succès de ses opérations. Aussi commit-il une faute en acceptant une alliance qui l'avait livré à une cour trop ulcérée pour être de bonne foi dans ses démonstrations amicales, et qui le priva de toutes les ressources qu'il eût retirées de ce royaume, s'il avait pu le gouverner comme un pays conquis.

Aussitôt que la défection des Prussiens eut été pressentie, et qu'on eut connaissance des immenses armemens que réclamaient les dangers de la patrie, il parut de toute part des adresses où chaque ville, chaque département exprimaient la douleur que leur avait fait éprouver la conduite d'Yorck. Il faut l'avouer: cette perfidie, à la suite de tant de calamités, rendit Napoléon intéressant et fit que l'indignation se manifesta avec une énergique franchise. C'est un hommage dû à la civilisation, de remarquer que, depuis l'établissement du droit public en Europe, l'opi-

nion déserte toujours la cause de celui qui s'écarte des principes de l'équité. Aussi la trahison des Prussiens fit honneur un moment au caractère de Napoléon, et la sévère politique lui reprocha comme une faute, de n'avoir pas totalement anéanti la puissance dont il éprouvait alors toute la déloyauté.

Depuis vingt ans la France faisait la guerre avec gloire, et si quelques échecs affligèrent ses armes, ils ne servirent, par la suite, qu'à donner à ses trophées un lustre nouveau. Les armées formées durant la révolution avaient toujours été alimentées par des masses de conscrits qui, en s'instruisant au milieu de leurs aînés, acquéraient en peu de temps l'esprit militaire, et donnaient à la nation la faculté de réparer ses pertes annuelles. Durant la dernière campagne, l'armée entière ayant été détruite, il paraissait impossible d'en improviser une nouvelle. On trouvait des hommes, mais on ne pouvait leur donner sur-le-champ cet esprit et ce caractère que les vétérans transmettaient aux recrues. La valeur innée dans le cœur des Français, faisait espérer une prompte organisation ; mais malgré leur zèle et leur courage, comment suppléer à l'expérience qui ne s'acquiert que par le temps? Où trouver des instructeurs pour dresser des cavaliers, et assez d'officiers d'artillerie pour diriger les jeunes canonniers? Enfin, avec quoi former une nouvelle garde, et des compagnies

de sapeurs et de pontonniers? Cependant toutes ces choses étaient indispensables, et la nature des circonstances voulait que dans deux mois elles fussent créées.

Pendant qu'on faisait un appel à la générosité des Français, et que la ville de Paris prenait l'initiative du dévouement, les journaux, pour mieux exciter l'esprit national, donnaient, par des citations tirées de l'histoire de France, une série non interrompue des sacrifices glorieux offerts au pied du trône et sur l'autel de la patrie. Les cœurs Français, toujours émus aux mots sacrés d'honneur, de gloire et d'indépendance, allaient au-devant des besoins que réclamaient les dangers de l'état. Le corps municipal de Paris promit de lever un régiment de chasseurs à cheval. Ce noble exemple, donné par la capitale, fut bientôt suivi par les principales villes de l'empire. Partout un mouvement généreux animait les citoyens; fonctionnaires publics, propriétaires, négocians, corporations savantes et manufacturières, s'empressaient d'offrir des chevaux, de l'argent, et de contribuer, par tous les moyens, à consolider notre prospérité. Les nouveaux Français, jaloux de conserver ce titre glorieux, rivalisaient d'ardeur avec les anciens. Les départemens situés par-delà les Alpes et ceux en-deçà du Rhin, par l'organe de leurs magistrats, déclarèrent qu'aucun sacrifice ne leur coûterait pour triompher de nos ennemis, et tous offraient

avec joie leurs bras et leur fortune pour la défense de l'empire et pour le maintien de sa gloire.

Tandis que Napoléon cherchait à rassembler une nouvelle armée, les débris de celle qu'il avait abandonnée diminuaient chaque jour. Après son départ, le malheur ayant aigri les généraux, ils ne craignirent plus de manifester leur mécontentement, et beaucoup d'entre eux jaloux les uns des autres, s'isolèrent pour agir selon leur détermination particulière. Le roi de Naples qui s'était fait une brillante réputation en commandant à des soldats victorieux, prouva dans cette marche déplorable, que la valeur était insuffisante là où il fallait du sang-froid, de la constance et de l'habileté. Au lieu de ces vertus, il avait toutes les faiblesses de ceux qui aiment la suprême autorité, sans savoir en supporter les rigides devoirs. Les courtisans napolitains placés dans son état-major, consternés par les privations et les souffrances d'une retraite inouie dans les fastes militaires, regrettaient les délices de Naples: ils profitèrent de la circonstance où la dignité royale se trouvait d'accord avec leurs intérêts, pour dire à Joachim, que le commandement des misérables restes d'une armée détruite, ne convenait point au souverain d'un si beau royaume; qu'il se devait au bonheur de ses sujets, qui depuis longtemps désiraient que leur Roi fût au sein de ses états, et non dans des pays lointains dont

la conquête n'ajouterait rien à l'éclat de sa couronne.

Ces discours en flattant l'amour-propre de Joachim, tendaient à le débarrasser d'un fardeau qu'il ne pouvait plus supporter; aussi montra-t-il dans cette circonstance en quel excès d'aveuglement la vanité peut nous plonger. Déjà sans respect pour les vénérables débris de la garde impériale, il leur préféra quelques détachemens de la garde napolitaine qu'il rencontra sur sa route, et dont il s'entoura, croyant relever sa dignité par la fraîcheur de leur équipement. En arrivant à Kœnigsberg, au lieu de prendre des dispositions militaires, il parut tout joyeux d'avoir retrouvé des habits dont la magnificence lui rappelait sa royauté; il étala un grand faste, et reçut avec pompe et dignité, les autorités prussiennes qui ne se laissèrent point éblouir par le ridicule appareil d'un généralissime sans armée. Le corps du duc de Tarente, sur lequel il comptait pour la défense du Niemen, venant à lui manquer, cette circonstance acheva de le troubler. Dès-lors il évacua Kœnigsberg et laissa dans cette capitale des magasins estimés à plus de trente millions; on les perdit plutôt que d'en payer un à des entrepreneurs qui se chargeaient de les évacuer : outre cela, on fut contraint d'abandonner quantité d'officiers, tous accablés par les fatigues de la retraite. C'est dans cette ville que moururent les généraux Lariboissière, Eblé,

Baraguey d'Hilliers, et plusieurs autres moins connus; mais par leur mérite, également chers à la France. Le 10[e] corps ne pouvant plus contenir l'ennemi, se retira derrière la Passarge.

Tous les débris de la grande armée, au commencememt de l'année 1813, furent cantonnés sur la Vistule; le 1[er] corps était à Thorn et à Bromberg, le 2[e] et le 3[e] à Marienbourg, le 4[e] et le 9[e] à Marienverder, le 5[e] et le 7[e] à Warsovie, le 6[e] à Polotz; enfin tout ce qui avait appartenu à la cavalerie, devait se rendre à Elbing, qui dans la campagne de 1807, avait été d'une grande utilité pour l'armée. Cette ville était encore un des plus riches dépôts de la Prusse. Le voisinage de l'île de Nogat, renommée par sa fertilité, donnait l'espoir de trouver des ressources en grains et en fourrages pour la cavalerie dont le général Boursier organisait les dépôts.

L'inaction dans laquelle vivaient les hommes échappés aux désastres de la retraite, avait engendré les plus cruelles maladies; les villes, les hôpitaux et les maisons étaient remplis de soldats hors d'état de servir; aux uns on avait amputé des membres gelés, et beaucoup d'entr'eux expiraient au milieu des convulsions; les autres exténués par les souffrances et privés de toutes leurs facultés morales, mouraient sans qu'il fût possible de leur donner le moindre remède. Bientôt des fièvres nerveuses et pestilentielles achevèrent de moissonner ceux que les fureurs de la guerre avaient

si long-temps respectés. La sobriété, après d'aussi grandes privations, paraissait insupportable; et si l'on n'avait pas assez de force pour s'y astreindre, on trouvait la mort dans les alimens qui auraient dû rappeler à la vie. Ainsi après avoir enduré tous les fléaux, il fallait pour comble de malheur, redouter l'abondance à l'égal de la famine.

Quoique les autorités prussiennes satisfissent à nos besoins tout comme si nous avions été puissans et dangereux, néanmoins le peuple blâmait son souverain de ne s'être pas encore prononcé contre la France, et son esprit national approuvait la conduite du général Yorck : partout on élevait la voix contre nous; les militaires réunis à une bouillante jeunesse, irrités de la défaite d'Iéna, se réjouissaient par l'espoir de sortir bientôt de l'humiliation où nous les avions plongés ; les diatribes injurieuses que Napoléon prodigua à une jeune reine dont la mort fut causée par l'amertume répandue sur sa vie, excitaient aussi leur vengeance ; enfin la servitude du Roi qui n'était notre allié que par contrainte, tout concourait à enflammer l'indignation de ce peuple; mais sa haine se bornant à éclater contre notre chef, ne s'exerça jamais sur des Français en particulier. Les Russes en entrant dans Kœnigsberg, furent reçus par les habitans avec transport ; pour accélérer leur future alliance, ils fraternisaient avec tous les Prussiens, qu'ils appelaient camarades et bons voisins ; ils les ex-

hortaient à prendre les armes et à se réunir au corps d'Yorck qui marchait avec eux. Enfin, ils leur promettaient qu'aucun excès ne serait commis, et que toujours justice leur serait rendue.

Dans cette situation déplorable pour l'armée française, la plupart des chefs ne savaient comment se conduire; toute communication entre eux était presque interrompue. A trois cents lieues de nos frontières, sans armes, sans soldats, sans artillerie, ne pouvant garder aucune position, on était à la merci des peuples que nous avions opprimés, et qui, ne nous craignant plus, ne dissimulaient pas même en notre présence, les affronts qu'ils avaient à venger; tous les moyens venant à manquer à la fois, les espérances s'évanouirent et l'abattement devint général.

Le prince de Neuchâtel était resté à l'armée, mais se tenait éloigné des affaires. Les uns attribuaient son inaction à son âge et aux infirmités prématurées d'une si douloureuse campagne; d'autres, avec plus de raison, soupçonnaient que l'insouciance du roi de Naples, en excitant son mécontentement, lui faisait un devoir de ne point participer à des opérations si mal conçues. Quoi qu'il en soit, il est positif que, lorsque le prince de Neuchâtel eût acquis la certitude que Joachim abandonnait les choses à leur cours naturel, il écrivit à Napoléon une note dans laquelle il lui marquait que le roi Joachim, excellent pour

conduire et animer une armée triomphante, n'était pas propre à la commander lorsqu'il fallait avoir cette force d'âme qui ne désespère jamais, même au milieu des circonstances les plus difficiles.

A mesure que les restes du 10e corps se retiraient pour gagner la Vistule, ils eurent avec les Russes plusieurs engagemens où nos troupes, quoique accablées par des malheurs inouis, prouvèrent, par beaucoup de valeur, combien leur défense serait opiniâtre dès qu'elles seraient délivrées des misères qui, jusqu'alors, les avaient accablées. Pendant ce temps, on ne savait ce qu'était devenu le roi de Naples : on le disait à Elbing; mais n'ayant point fait part aux chefs de corps, de sa marche rétrograde, chacun d'eux agissait isolément et ne s'occupait plus qu'à rassembler les faibles débris de notre grand naufrage.

A Bromberg, le prince d'Eckmulh voulant réorganiser une de ses plus fortes divisions, ne put jamais compter plus de quatre cents hommes, dont la plupart avaient les membres gelés; tous étaient sans armes, sans souliers ni schakos; des lambeaux dégoûtans cachaient leur nudité; la vue de ces malheureux, restes infortunés de tant de braves, offrait un spectacle si touchant, qu'on ne pouvait les contempler sans avoir les yeux humides de larmes. Dans cet état déplorable, plusieurs généraux étaient d'avis qu'on cessât de sacrifier chaque jour des détachemens

isolés, sans obtenir aucun résultat avantageux, et qu'il fallait aller au-devant des secours attendus, en se portant sur la ligne qu'on espérait défendre.

Depuis quinze jours que les débris de l'armée étaient campés sur la Vistule, on ne cessait de parler des progrès rapides de l'ennemi : personne n'y ajoutait foi. La défection d'Yorck n'était pas encore connue, et l'on se reposait sur le duc de Tarente pour contenir les Russes. On répandit même le bruit que le roi de Naples était revenu sur Kœnigsberg, et qu'il avait remporté, auprès de cette ville, une victoire éclatante, tandis qu'au contraire il rétrogradait sur Dirschau. Ne donnant point de ses nouvelles, son silence était interprété tantôt d'une manière favorable, et tantôt comme une calamité. Cependant les succès des ennemis n'étaient que trop réels; la terreur panique ayant gagné les troupes qu'on envoyait à leur rencontre, ils prenaient de l'audace à mesure que nous devenions timides.

Le prince Eugène, dont la position avancée était la plus exposée, ordonna à un escadron badois d'aller en reconnaissance; cette cavalerie était à peine hors de Marienverder que les Kosaques fondirent sur elle, et firent prisonniers tous ceux qui ne furent pas tués; un de leur détachement, conduit sans doute par les habitans, pénétra jusqu'à l'entrée de la place où se trouvait logé le Vice-Roi. La garde italienne ne s'étant pas laissée

surprendre, fit feu sur les premiers Kosaques qui avançaient. Aussitôt la générale bat, chacun se lève et se rend sur la place d'armes. Ces dispositions prouvèrent que nous étions en mesure, et contraignirent l'ennemi à se retirer, emmenant avec lui quelques prisonniers, parmi lesquels était l'ordonnateur en chef.

Après cette alerte, le Prince quitta Marienverder, le duc de Bellune le suivit, et tous deux se retirèrent par-delà la Vistule. Ce fleuve était fortement gelé, plusieurs escadrons de Kosaques profitèrent de cette circonstance pour le traverser; ils allaient tourner la hauteur de Neidembourg sur laquelle nous étions campés, si une centaine d'hommes armés ne les avaient contenus jusqu'à l'heure où il fut décidé qu'on se retirerait sur Posen.

Pendant que nous abandonnions la Vistule, le grand-duché de Warsovie était harcelé par les Russes, et les fonctionnaires publics abandonnaient leur poste. Schwarzenberg, ne dissimulant plus le mécontentement de sa cour, cessa de seconder les opérations des généraux Français, et éleva des plaintes sur la mauvaise foi de Napoléon qui, selon lui, avait promis à l'Autriche, pour prix de son alliance, six millions et la restitution des provinces illyriennes. « Si encore, disait-il, » l'empereur des Français effectuait cette dernière » promesse, mes officiers et mes soldats, quoique » privés de solde, seraient disposés à se battre; » mais ne voyant dans cette guerre rien d'avan-

» tageux pour leur patrie, ils murmurent contre » mes ordres, et m'accusent de sacrifier l'Au- » triche à l'ambition de Napoléon. » Ces plaintes n'étaient que trop fondées : outre qu'on ne faisait rien pour rendre les provinces illyriennes, pendant tout le temps que les Autrichiens furent nos auxiliaires, ils ne retirèrent, pour leur trente mille hommes, que cinq cent mille francs, au lieu des six millions qu'on leur avait promis.

Déjà les Kosaques approchaient de Warsovie, et le corps de Schwarzenberg se retirait devant celui de Sacken dont la force numérique n'égalait pas la moitié du sien. Les généraux Reynier et Durutte, avec des débris de régimens, s'efforçaient, mais en vain, de contenir un ennemi qui, en se dispersant, causait la désolation des habitans et s'emparait de toutes les ressources. Les grands de la Pologne, consternés des malheurs de la patrie, luttaient de zèle pour s'opposer à son asservissement. Deux guerres sanglantes, et le long séjour des troupes cantonnées dans leurs terres, avaient épuisé leur fortune. Affligés de s'entendre demander de nouveaux secours, afin de soutenir une cause pour laquelle ils s'étaient ruinés, tous furent douloureusement affectés lorsqu'ils virent que tant de sacrifices n'avaient servi qu'à les livrer aux Russes. Néanmoins, ils excitèrent la nation à s'armer, et firent enrôler leurs paysans et leurs nombreux domestiques dont ils formèrent des Kosaques. Ces recrues, peu accou-

tumées au maniement des armes, et n'étant soutenues par aucune troupe réglée, ne pouvaient offrir une force capable de résister à celle devant laquelle se retiraient trente mille Autrichiens. Les Polonais, après avoir manifesté une violente haine contre les Russes, crurent qu'ils arrivaient avides de sang et de vengeance : tourmentés par cette cruelle idée, ils se livraient à un désespoir et à un abattement qu'on ne saurait dépeindre. Ils furent bientôt rassurés par la proclamation de l'empereur Alexandre. Ce souverain, qui désirait triompher par sa clémence, garantit la sûreté des biens et des personnes aux habitans du grand-duché; il invita les autorités à ne point abandonner leur poste, et promit que les chefs de ses armées leur prêteraient toujours assistance et protection.

En abandonnant la ligne de la Vistule, on décida qu'on ne garderait que les places de Modlin, de Thorn et de Dantzig. La garnison de Thorn fut formée des débris du premier corps d'armée, auxquels on ajouta quelques Bavarois; Modlin et toutes les autres petites places du grand-duché furent confiées aux soldats polonais; on s'attendait qu'elles seraient bien défendues, tant ceux-ci redoutaient les Russes et leur avaient voué une haine implacable.

Les restes du 10e corps, après une retraite glorieuse, arrivèrent sur le territoire de Dantzig (13 janvier). Le duc de Tarente, le même jour, en remit le commandement au général

Rapp. Cette ville, située à l'embouchure de la Vistule, est une des plus considérables de la Prusse, par son étendue, son commerce, ses richesses, et la force de sa position. D'un côté elle était protégée par d'immenses marais, et de l'autre par des redoutes formidables. Six cents canons défendaient ses murailles. Mais aucun des grands ouvrages récemment ordonnés n'étaient terminés, et la gelée rendait nuls les fossés et la partie du terrain inondé qui en défendait les approches. Ces circonstances firent délibérer si l'on conserverait Dantzig. On eut d'abord l'idée d'en faire sauter les fortifications et de se retirer derrière l'Oder; ce conseil fut rejeté parce qu'on tenait à sauver de vastes magasins remplis d'habillemens, une immense artillerie, et douze millions prélevés sur la Courlande. Ces richesses qu'on ne pouvait évacuer au milieu du désordre et de la précipitation de notre retraite, auraient suffisamment justifié la défense de cette place, lors même qu'elle n'aurait pas été le refuge de trente mille soldats en proie à toutes les misères.

Par un manque de prévoyance qui caractérisa la campagne qui en exigeait davantage, Dantzig se trouvait sans médicamens, et n'était approvisionnée d'aucune des choses les plus nécessaires à la vie. On fit des réquisitions chez les habitans; ils ne purent fournir des secours suffisans. Les malades, sans asile, imploraient en vain la commisération publique : l'impuis-

sance de les soulager rendait la pitié stérile. Les infortunés vainqueurs de Smolensk et de la Moskowa expiraient au pied des remparts qu'ils voulaient défendre, au lieu d'y trouver la santé qu'ils venaient y chercher, et ceux à qui une complexion plus robuste prolongeait l'existence, erraient comme des spectres, au milieu des rues que la contagion rendait désertes. Trois cents personnes mouraient par jour (1); déjà plusieurs généraux étaient comptés parmi les victimes, et le convoi des officiers de marque, se croisant avec le char funèbre des premiers citoyens, allait au cimetière qui rassemblait pour toujours, l'Espagnol et le Batave, le Polonais et le Napolitain.

Sur cette entrefaite, le roi de Naples fit annoncer aux maréchaux et chefs de corps, son arrivée à Posen, et les invita à se rendre auprès de lui, pour former un conseil de guerre où l'on discuterait un plan sur la défensive. Le Vice-Roi s'étant conformé à cette invitation (17 janvier), Joachim lui annonça qu'il allait retourner dans ses états, et qu'il lui laissait le commandement de l'armée. Le prince Eugène lui fit sentir qu'il ne pouvait conférer à personne la haute fonction dont il n'était que le dépositaire; persuadé que le départ du Roi était irrévocablement fixé, il l'engagea à convoquer les maré-

(1) Siége de Dantzig en 1813, par M. de M...., page 10.

chaux, et lui dit que si, en sa qualité de lieutenant de l'Empereur, on le choisissait pour général en chef, il en exercerait les fonctions, mais qu'il n'en prendrait le titre qu'après l'avoir reçu de celui qui seul avait le droit de le donner. La discussion devenait vive quand, pour la calmer, le roi de Naples promit d'attendre la décision du conseil des maréchaux; mais dans la nuit Joachim partit, et le prince Eugène se trouva le lendemain investi, malgré lui, du commandement qu'il ne voulut exercer que provisoirement, quoiqu'il eût été salué comme généralissime par tous les maréchaux qui se trouvaient à Posen. Dans les ordres qu'il donna, il conserva toujours le titre de chef du 4e corps, et il ne s'en désista, en faveur du général Marchand, qu'après qu'il eut été confirmé dans la dignité qu'il avait jusqu'alors refusée. Napoléon, en apprenant la conduite de son beau-frère, fit annoncer, dans le *Moniteur*, qu'une indisposition avait obligé le roi de Naples de quitter le commandement de l'armée, qu'il était remplacé par le prince Eugène, et que *ce dernier, plus au fait d'une grande administration, possédait toute la confiance de l'Empereur.*

Napoléon, en politique soupçonneux, dut concevoir de violentes inquiétudes lorsqu'il vit que son parent, son compagnon de gloire, celui enfin, que de simple soldat il avait élevé au trône, donnait le premier l'exemple de l'insu-

bordination envers une autorité à qui l'Europe était encore soumise, il dut pressentir qu'il lui serait impossible de tenir plus long-temps sous sa dépendance les princes qu'il avait outragés, puisqu'en cessant d'inspirer la crainte, il ne pouvait pas même contenir ceux qu'il se flattait d'avoir enchaînés par des bienfaits. Déjà la politique de l'Angleterre, appuyée par les forces de la Russie, commençait à influer sur les décisions ultérieures de ses alliés; et la suite des événemens prouvera que les princes et les rois qu'il avait faits, ne lui fournissaient des secours que pour lui ôter le soupçon de la défection qu'ils négociaient en secret.

La conduite de Napoléon envers le chef de l'Église, était placée au rang de ses plus grandes iniquités politiques: dans l'espoir que le respect pour les principes religieux lui ramènerait beaucoup de partisans, et lui faciliterait les moyens d'effectuer de nouvelles levées, destinées à remplacer son armée détruite, il voulut calmer le peuple par une feinte réconciliation avec le pontife qu'il avait tant outragé. Depuis son retour de Moskou, il traitait ce respectable vieillard avec plus de ménagement; et déjà l'on parlait du projet de conclure avec lui un nouveau concordat. Sous le prétexte d'une partie de chasse aux environs de Grosbois, l'Empereur se rendit spontanément à Fontainebleau, où depuis plus de huit mois le Saint-Père était prisonnier

(19 janvier). Dans une longue conversation, il lui annonça qu'il allait séparer l'Eglise gallicane de l'Eglise romaine, et sévir contre les prélats qui s'obstineraient à contrarier son autorité. Le Saint-Père, effrayé des malheurs qui allaient affliger la chrétienté, pour épargner à la religion de nouvelles violences, finit par accepter les voies de conciliation qui lui étaient offertes. D'après cet acte, Sa Sainteté devait exercer le pontificat en France et en Italie, de la même manière que ses prédécesseurs; ses ministres ou légats jouissaient des immunités et priviléges réservés aux membres du corps diplomatique; on lui rendait tous ses domaines, et on l'indemnisait de ceux qui avaient été aliénés, jusqu'à la concurrence de deux millions de revenu. A ces conditions, le Pape consentait à donner l'institution canonique à tous les évêques nommés par l'Empereur.

Ce traité n'avait été accepté que sous la réserve expresse, que les clauses ne seraient publiées, qu'après avoir été soumises à un consistoire de cardinaux ; jusqu'alors, elles ne devaient être considérées que comme les préliminaires d'une paix entre l'Église et l'Empereur. Mais celui-ci, ravi d'avoir obtenu les bases d'un traité, se hâta de les communiquer, comme si le traité eût été consommé. Le cardinal Maury, en cette circonstance, seconda les vues de Napoléon ; mais le cardinal Fesch, plus digne de la pourpre dont il était revêtu, eut le courage de

déclarer à son neveu qu'il attentait aux droits du Saint-Collége. En vain le Pape écrivit à Napoléon pour lui déclarer rompu l'arrangement dont il violait la condition principale, ce concordat n'en fut pas moins publié comme authentique, et comme approuvé par celui à qui on enleva la faculté de pouvoir le démentir. Enfin, la résistance à l'oppression devenant plus grande, Napoléon publia un décret fulminant contre quiconque oserait attaquer son prétendu concordat.

Après avoir cru dompter la conscience religieuse, il voulut prévenir les dangers de l'esprit politique. Dans la crainte que les révolutionnaires ne profitâssent de son absence pour renouveler l'agitation dans les provinces et dans la capitale, il ordonna à tous ses publicistes de faire des recherches sur le couronnement des fils aînés des rois de France, et la prestation du serment de fidélité qu'on leur devait du vivant de leur père, ainsi que sur tout ce qui était relatif aux reines régentes. Au moyen des articles qu'il feignait de jeter au hasard, et que les journaux recueillaient, il cherchait à sonder l'opinion publique, par l'impression que produiraient sur les esprits, ces espèces d'avant-coureurs de ses futurs projets. Ainsi pour contenir les partis dont il craignait le réveil, il annonçait l'intention de faire couronner son fils de son vivant, et de confier la régence à Marie-Louise. Mais l'idée d'être gouvernés par une femme, charmait peu les Français. On découvrait dans

cette mesure, l'intention secrète de plaire à l'Autriche. De-là on augurait que le gouvernement Français commençait à douter de sa légitimité ; et c'était une faiblesse de recourir à des moyens aussi puérils, lorsqu'il était reconnu que cette déférence ne changerait rien aux résolutions du cabinet de Vienne. D'ailleurs Napoléon, par un nouvel abus de son autorité, indisposait la nation, puisqu'en la replaçant sous l'autorité d'une princesse de la maison de Lorraine, il lui faisait craindre le retour des fatales intrigues qui furent une des principales causes de la révolution.

Les conjectures du public ne furent point trompées ; peu de jours après (2 février), Cambacérès vint au nom de son maître, présenter un projet de régence, par lequel il avouait sentir le besoin de faire revivre les usages consacrés dans nos fastes, et fondés sur les anciennes mœurs de la nation, alléguant que le souverain avait le droit non contesté de disposer du pouvoir. Et comme la flatterie était inséparable des discussions les plus solennelles, l'archichancelier assura qu'il était doux d'espérer que suivant l'ordre de la nature, l'application de ces principes ne se présentait que dans un avenir éloigné et incertain. Ce sénatus-consulte, composé de cinquante-huit articles, renfermait tout ce qui devait assurer l'hérédité dans la famille Buonaparte. On mit tant d'importance à sa rédaction, et on l'adopta avec un tel empressement, qu'on eût dit que de cet

acte seul, dépendait la conservation de la nouvelle dynastie qu'on cherchait à consolider.

Ce n'était pas avec de pareilles chimères qu'on pouvait se rassurer sur le sort de l'état, ni captiver les souverains dont on voulait conserver l'alliance. La politique de l'Autriche surtout, se fondait sur des vues plus relevées. Habile à dissimuler son ressentiment, elle excellait dans cet art au point que, dans les négociations qui allaient s'ouvrir, Napoléon joua le rôle d'un ingénu. Cette puissance va bientôt paraître sur le premier plan dans tout le cours de cette histoire; il est donc important d'approfondir les causes et la nature des intérêts qui, dans cette grande circonstance, furent le mobile de sa conduite. Je m'attacherai surtout à faire ressortir l'habileté de ses diplomates, afin de prouver que l'ascendant de la politique contribua plus encore que les armes, à la catastrophe de l'empire Français.

Les résultats de la campagne de Wagram prouvèrent à l'empereur d'Autriche, qu'il lui était impossible de résister seul au torrent qui menaçait de renverser son trône; afin de prévenir l'entier démembrement de ses états, il consentit à donner au vainqueur une preuve de son ardent désir pour la paix. Sa fille fut le gage du traité. Ainsi se forma une alliance qui, après tant de disgrâces d'un côté, et de l'autre tant de gloire, devait rassurer le vaincu, et porter le vainqueur à la modération. L'empereur d'Autriche pouvait se flatter

d'un si doux espoir, puisque l'empereur des Français était arrivé à un tel degré de puissance, qu'il ne devait plus aspirer qu'à conserver ce qu'il avait acquis.

La guerre d'Espagne prenait le caractère le plus envenimé, et les peuples n'avaient point encore cicatrisé leurs plaies, lorsque Napoléon réunit une portion de l'Allemagne septentrionale à son empire : Brême, Lubeck et Hambourg furent privés de leurs droits politiques. Cette usurpation se fit sans qu'on eût daigné en donner communication à aucune puissance. On mit à exécution dans ces malheureuses contrées le système continental, si funeste au commerce maritime; on sacrifiait ainsi à une chimère, la véritable existence des peuples, pour les reporter vers les siècles de pauvreté et de barbarie. Une telle conduite devait inspirer aux souverains de vives inquiétudes; mais ils furent encore plus alarmés des envahissemens continuels que faisait Napoléon. Sous le prétexte de rectifier les limites de l'empire Français, il ne respectait plus celles des autres états. Tout fut envahi sans plan, sans motif. Non-seulement le Rhin, mais le Weser et l'Elbe furent franchis. Le Danemarck était subjugué, et la monarchie Prussienne circonvenue de toute part, dépouillée de sa dignité, entrevoyait sa prochaine destruction. Enfin, tout indiquait que ces actes de violence n'étaient que le prélude de l'entier asservisse-

ment de l'Allemagne. La Russie étant la plus forte et la moins assujettie, sentit le péril où allaient la jeter d'aussi grandes usurpations. Ses provinces étaient aussi menacées, puisqu'après le traité de Tilzit, Dantzig avait été converti par nous en une place d'armes, et qu'une grande partie de la Pologne était également érigée en provinces françaises.

L'Autriche vit avec regret s'élever de nouvelles discordes : elle craignit que le rétablissement de la Pologne ne l'obligeât à restituer la partie de la Gallicie qu'elle conservait encore. La sûreté de ses frontières exigeait des précautions que rendait impossibles l'épuisement de ses finances. Dans ces circonstances, la lutte qu'Alexandre voulait soutenir, n'offrait aucune probabilité de succès. François II, intéressé à éloigner le fléau de la guerre, offrit sa médiation. Qui aurait pu imaginer alors, que le refus de Napoléon à écouter ces paroles de paix, serait un jour plus funeste à lui qu'à ses ennemis ?

A l'approche des hostilités, l'empereur d'Autriche dut songer à sa propre sûreté. L'inaction ne lui convenait plus, et lui aurait fait perdre son influence sur les événenens qui se préparaient. Se déclarer contre la France n'eût pas été prudent. Son intérêt exigeait qu'il conjurât la tempête, s'il ne voulait pas être abattu par elle. L'Autriche forcée de s'unir à la France contre la Russie, sous peine de licencier ses armées et d'encourir la haine de

Napoléon, fit une convention secrète avec le cabinet de Pétersbourg, qui s'engageait à respecter le territoire de l'Autriche, si à son tour, elle promettait de temporiser et de ne pas pousser avec trop de vigueur les hostilités contre la Russie. Ce traité explique pourquoi, lorsque nous marchions sur Moskou, le corps auxiliaire autrichien ne voulut jamais dépasser le Boristhène.

Aussitôt que la cour de Vienne eut la certitude de nos désastres en Russie, Schwarzenberg eut un entretien à Warsovie avec le conseiller russe comte d'Amstett, et convint avec lui, qu'il se retirerait à mesure que les Russes avanceraient. En même temps, M. de Metternich apprit à M. Otto, notre ambassadeur, que si l'empereur François II changeait de politique, il en retirerait les plus grands avantages. Cette insinuation fit pressentir qu'on avait fait à l'Autriche, des offres pour la détacher de la France. Il paraît que pour la déterminer à agir contre nous, nos ennemis lui assurèrent dès cette époque, l'Italie, les provinces illyriennes, et le rétablissement de son ancienne suprématie sur l'Allemagne.

Les ministres autrichiens séduits par de si brillantes promesses, étaient d'avis qu'il fallait se déclarer contre la France; ils assurèrent qu'elle n'était plus la même; que sa fortune l'avait abandonnée; que l'élite de ses armées avait été dévorée par les rigueurs de l'hiver : ils disaient, que quand même l'Autriche n'aurait que des recrues, ce se-

rait aussi contre des revers qu'elles se battraient; qu'il fallait relever l'aigle autrichienne, humilier la nôtre, faire rentrer la France dans ses limites naturelles, enfin, qu'il était temps de rendre aux peuples leurs anciennes lois et leur indépendance.

L'opinion publique à Vienne, commençait à se déchaîner contre M. de Metternich qu'on regardait comme le chef de l'alliance française. Pour hâter sa disgrâce, on parlait du rappel de M. Stadion. Mais M. de Metternich, en homme de cour consommé, se garda de heurter la volonté nationale. Pour lui plaire et conserver son crédit, il se plia aux circonstances, et les entrevit sous le jour le plus favorable : à la faveur des vues pacifiques de l'empereur François II, il forma le projet de rendre le cabinet de Vienne un intermédiaire nécessaire entre les puissances belligérantes.

Ce système, par lequel on espérait obtenir de grands avantages, sans risquer les chances d'une campagne, lui donna une haute influence dans l'esprit de son souverain. Comme on n'avait pas encore des moyens de faire valoir une médiation armée, M. de Metternich calcula qu'il faudrait à l'Autriche, six mois, avant de pouvoir se présenter avec assurance sur le champ de bataille; en attendant, on forma en Bohême un corps d'observation qui fut mis sur le pied de guerre.

A la même époque, le chancelier d'Ugarte annonça par un rescrit, à tous les chefs des administrations autrichiennes, que les derniers événemens

militaires ayant rapproché le théâtre de la guerre, il convenait à la monarchie d'assurer sa tranquillité par un développement de forces plus considérable : il dit que la paix devait être le premier besoin de l'état, mais que si on la demandait vainement, la réunion de ces forces servirait à préserver la patrie de nouvelles calamités. Ces dispositions hostiles furent si bien accueillies, qu'on donna un successeur au ministre des finances, pour les avoir présentées comme nuisibles au trésor de l'état; de plus, on créa pour quarante-cinq millions de florins de billets, dits d'anticipation. Dans cet intervalle, M. de Metternich chargeait M. de Bubna, résident à Paris, de déclarer à Napoléon, que tous ces préparatifs étaient dirigés contre la Russie. Celui-ci le croyait d'autant plus volontiers, que depuis long-temps il pressait vivement son beau-père d'entrer dans la lutte avec lui, comme partie principale. A la faveur de cette ruse, l'Autriche poursuivait ses armemens avec une prodigieuse activité.

Pour mieux cacher ses vues secrètes, et donner à sa politique un plus grand caractère de franchise, le premier ministre de l'Autriche confiait à M. Otto notre ambassadeur à Vienne, qu'il était *cajolé* par tous les ennemis de la France. En même temps il poussait Napoléon à sa perte, en flattant son orgueil et en lui assurant que malgré ses revers, il était toujours le premier potentat de la terre : que l'Autriche ayant des maux à réparer, devait na-

turellement désirer la paix, mais que c'était à lui à la dicter, et qu'une fois ses intentions connues, on s'empresserait de les appuyer et de les faire valoir. Il lui annonçait, par la voie de notre ambassadeur, que l'Angleterre offrait dix millions sterlings à son souverain, s'il voulait changer de système; mais que ces offres avaient été rejetées avec mépris, et qu'on n'entrerait en relation avec le cabinet britannique, qu'avec l'autorisation de la France; enfin que l'Autriche, en sa qualité de puissance la moins intéressée aux conditions d'une paix générale, ne prétendait qu'à inspirer assez de confiance pour faire agréer son intervention.

Peu de jours après, M. de Metternich communiqua à M. Otto, que M. de Wessemberg allait être rappelé de Munich, comme l'homme le plus capable de s'acquitter d'une mission diplomatique pour l'Angleterre, dont le but serait, disait-il, d'informer le ministère anglais, que le cabinet de Vienne, touché des calamités de l'Europe, après avoir sondé les dispositions de la France, les avait trouvées favorables, et qu'il avait conçu le projet de travailler au rétablissement de la paix. Si nos efforts ne produisent aucun effet, ajouta M. de Metternich, nous prendrons pour nous la mortification du refus, et déclarerons alors à l'Angleterre, qu'on va travailler à une pacification générale qui entraînera la prohibition totale de son commerce. Napoléon, trompé par ces promesses artificieuses, permit ces relations, tout en exhortant l'Autriche

à faire les plus grands préparatifs pour une nouvelle campagne. Pendant ce temps, le cabinet de Vienne stipulait avec celui de Londres sur leurs propres intérêts et contre ceux de l'empire Français. Jamais M. de Metternich ne s'était montré plus fin et plus délié que dans tout le cours de ces importantes négociations.

M. de Stakelberg, plénipotentiaire russe, après notre retraite de Moskou, fut envoyé à Vienne pour annoncer que son gouvernement venait au secours des puissances opprimées, et particulièrement pour aider l'Autriche à recouvrer ses provinces perdues. A ce sujet, M. de Metternich eut une longue conversation avec M. de Stakelberg, dont *il fit* part à M. Otto, mais en dénaturant toutes les circonstances, qu'il présenta sous un jour si artificieux, que dans cette occasion, l'ambassadeur français fut joué par la dextérité consommée de ces deux hommes d'état. L'empereur Alexandre désirait entrer en relation directe avec le cabinet de Vienne, et le prétexte de l'intervention fut, comme à l'égard de l'Angleterre, le voile mystérieux qui servit à cacher toutes les trames qu'on ourdissait alors contre Napoléon. M. de Lebzeltern avait été envoyé à Wilna par M. de Metternich; mais celui-ci assura à notre ambassadeur, que l'unique mission de ce diplomate était de parler de paix, et d'aller sonder la Russie sur ses dispositions. C'est un grand pas, lui dit ce ministre, que cette première dé-

» marche; comptez sur nous, nous ne lâcherons rien, absolument rien; nous y sommes, » pour le moins, aussi intéressés que vous; tout » dépend de notre attitude. Nous allons mobiliser cent mille hommes, y compris le corps » auxiliaire. En ajoutant trente mille hommes » à ce corps, nous irons au-delà des obligations de notre traité : par-là, les Russes refuseront notre intervention; alors la guerre deviendra autrichienne, et c'est avec toutes les » forces de la monarchie que nous les attaquerons (1).

Pendant que la cour de Vienne abusait Napoléon par ces trompeuses apparences, en secret elle promettait à nos ennemis de se réunir à eux, au mois de juin, avec cent cinquante mille hommes. Pour hâter la défection de nos alliés, ses agens dépeignaient l'Autriche comme la véritable protectrice de la confédération du Rhin; et même auprès de Jérôme et de Joachim, ils firent des promesses insidieuses qu'ils surent déguiser, en alléguant ce besoin de repos et de stabilité dont même les favoris de Napoléon commençaient à devenir partisans. On leur démontrait, combien il était contraire à leur dignité, de travailler à affermir une puissance dont ils étaient les pre-

(1) Lettre de M. Otto au duc de Bassano. Vienne 26 janvier 1813.

miers vassaux, et qu'en affaiblissant l'empire Français, ils jouiraient enfin des droits de la souveraineté; qu'il ne s'agissait plus de faire la guerre, mais bien de forcer ceux qui la désiraient à souscrire la paix, pour laquelle le monde entier faisait des vœux ardens; enfin, que l'Autriche mettrait toutes ses forces dans la balance contre celui des deux partis qui refuserait sa médiation.

Après la désertion du général Yorck, la cour de Berlin mit une confiance entière dans celle de Vienne, et lui envoya toutes les pièces propres à l'instruire d'un événement qui allait influer sur les déterminations de l'Allemagne. Pour répondre à cette ouverture amicale, M. de Metternich prescrivit à M. de Hardemberg, de faire à la France des protestations semblables aux siennes, et de ne pas les démentir, tant que Berlin demeurerait en notre pouvoir. Mais l'Angleterre, impatiente de nous susciter de nouveaux ennemis, de concert avec le général Yorck, devait convoquer les états de Prusse et proclamer l'indépendance du royaume, en supposant que le Roi persistât dans son alliance. Cette mesure violente n'était pas nécessaire pour stimuler la cour de Berlin. Partout elle ordonnait des levées considérables, et envoyait ses recrues et ses généraux dans la Silésie, qu'elle s'était réservée, et où se trouvaient ses places fortes, ses arsenaux, ses magasins, enfin l'armée que depuis long-temps elle organisait en secret.

Lorsque le Roi et ses conseillers eurent appris que les Russes étaient entrés dans Warsovie, ils se décidèrent à quitter Berlin. Ce départ devenait indispensable pour effectuer les projets de la cour qui, impatiente de briser ses chaînes, trouvait sa dignité compromise au milieu d'une armée dont elle avait tout à craindre, et qui, forcée de refluer sur sa capitale, se serait peut-être portée à des extrémités que la trahison d'Yorck aurait légitimées; tandis qu'en se rendant en Silésie, le Roi se rapprochait du point par où les Russes devaient arriver, et où les Français ne pouvaient pénétrer sans violer les conventions.

Il était difficile d'effectuer un pareil départ, sans une rupture éclatante avec la France qui feignait de croire au motif que donnait la Prusse, lorsqu'elle alléguait que pour compléter le contingent qu'elle nous avait promis, il lui fallait former ses rassemblemens dans un pays exempt des malheurs de la guerre. La présence du Roi contrariait nos chefs militaires, et Napoléon ne voulait point attenter à sa sûreté, parce que lui seul empêchait la nation d'éclater. Telles furent les raisons qui nous déterminèrent à le laisser partir, et à feindre d'ajouter foi au contenu d'une ordonnance (22 janvier) où le comte Hardenberg, annonçait que le premier devoir de la commission qui gouvernerait en l'absence du souverain, serait d'entretenir avec les autorités militaires françaises, les mêmes relations ami-

cales qui, à la grande satisfaction du Roi, avaient été jusqu'alors maintenues par la conduite juste et prévenante du duc de Castiglione; enfin, de traiter toujours les Français en alliés, et conformément à la bonne intelligence qui subsistait avec l'empereur Napoléon dont l'ambassadeur, ainsi que celui d'Autriche, devait accompagner le Roi à Breslau. Mais les conseillers intimes de ce Prince étaient plus sincères, en donnant à ce départ un motif qu'on pouvait interpréter de deux manières différentes. « Sa » majesté, disaient-ils, se rend en Silésie, pour » présider elle-même aux préparatifs de la pro- » chaine campagne, et à l'organisation de vingt » nouveaux régimens dont elle vient d'ordonner » la levée. »

Dès-lors, les troupes toutes formées que la Prusse avait au-delà de l'Oder, au lieu d'arrêter les incursions des Russes, ne voulurent plus opérer avec nous. Pour préparer avec plus de sécurité les armemens qu'allait nécessiter sa défection, le ministère prussien, sous le prétexte de travailler à la paix, proposait à notre ambassadeur de faire accepter une trève à l'empereur Alexandre, durant laquelle les troupes de ce monarque ne dépasseraient pas la Vistule, si les nôtres, après avoir abandonné les places de l'Oder, se retiraient sur la rive gauche de l'Elbe. Il est superflu de dire que cette proposition fut rejetée.

L'armée n'avait cessé de rétrograder, mais de

puis que le vice-roi d'Italie exerçait le commandement en chef, il était toujours à Posen, cherchant à rétablir le moral des hommes et à réorganiser le matériel des choses. Dans l'espérance de se maintenir sur la Vistule, il voulut retirer une partie de la garnison de Dantzig; le blocus de cette place ne lui permit pas de réaliser ce projet. Lorsqu'il eut fait armer et approvisionner les forteresses de l'Oder, et que par sa grande activité, il fut parvenu à donner une forme régulière aux détachemens isolés, la totalité de ses troupes partagées en trois divisions, s'éleva à dix mille hommes, qu'il fit porter en avant pour défendre la ligne de la Wartha et une partie de la Vistule.

Deux bataillons de voltigeurs et de flanqueurs, avec les vélites de la garde piémontaise et toscane, réunis aux débris de notre vieille garde, formèrent une division de réserve. Un corps de six cents cavaliers, où se trouvait un échantillon de chaque régiment, était le reste infortuné d'une cavalerie qui, six mois auparavant, couvrait toutes les plaines du plus vaste des empires. Jamais les affaires politiques n'avaient eu, comme à cette époque, un caractère aussi alarmant pour Napoléon, et jamais elles ne furent pour l'Europe, d'une nature aussi grave. Les âmes les plus stoïques ne pouvaient s'empêcher d'être troublées par la pensée que le sort du monde allait dépendre des prochains événemens, dont on attendait l'issue avec tant d'anxiété. On ne doutait pas des efforts que

ferait la France, pour éviter une cruelle invasion. Le courage de nos soldats et le sentiment de l'honneur dans la plupart des officiers, donnaient la certitude que tout irait à bien, si l'on faisait un bon emploi de toutes nos ressources; mais on frémissait en songeant que l'existence de tant de braves et le destin de la patrie seraient de nouveau confiés à ces mêmes hommes qui, comblés des bienfaits de l'Empereur et de récompenses nationales, paraissaient fatigués de la guerre et n'aspiraient plus qu'au repos pour jouir de leur immense fortune. Ceux dont les espérances n'étaient pas satisfaites, avaient du zèle et du patriotisme; mais les talens de la plupart répondaient rarement à leur ambition; ou s'ils avaient de la capacité, leurs fonctions bornées ne leur permettaient pas d'acquérir la confiance. Beaucoup d'officiers réformés, inconnus dans nos dernières campagnes, ayant repris du service, avaient perdu l'habitude de la guerre et remplissaient mal leurs fonctions; d'autres faisaient des rapports absurdes, ou par défaut de jugement, excitaient les alarmes au lieu de les calmer. En général, dès que Napoléon n'était plus à l'armée, tous les ressorts paraissaient détendus; il n'y avait plus ni zèle ni émulation; chacun voulait se trouver avec le dispensateur des grâces, cet égoïsme achevait d'enlever aux officiers, la force morale sans laquelle le courage et la discipline du soldat ne sont plus que des vertus inutiles.

La conduite équivoque des Autrichiens avait obligé le Vice-Roi d'envoyer à Warsovie, un de ses aides-de-camp, doué de beaucoup de pénétration, pour le tenir au courant de tous les mouvemens du prince Schwarzenberg. Lorsqu'il fut informé que les Autrichiens venaient de livrer aux Russes la capitale de la Pologne (8 février), il sentit que la ligne de la Vistule était rompue, et que son flanc droit allait être compromis. En même temps, il reçut la nouvelle que le roi de Prusse avait quitté Berlin; cette dernière circonstance lui donna la certitude de la prochaine défection des Prussiens.

Quoique le général Girard eût constamment repoussé les efforts que faisait le général Woronzow pour forcer vers Bromberg le passage de la Vistule, le prince Eugène ne vit plus la possibilité de se maintenir en Pologne, et résolut de se retirer derrière l'Oder, pour se réunir au duc de Castiglione qui, depuis le départ du roi de Prusse, pouvait à peine comprimer l'effervescence de la population de Berlin.

Le corps du général Grenier, arrivé d'Italie sur l'Oder, donnait la double espérance de dompter la sédition et d'arrêter les progrès des Russes. Ceux-ci avaient prodigieusement souffert dans la dernière guerre, et chaque jour, ils éprouvaient les ravages d'une horrible épidémie. Outre un grand nombre de soldats qu'elle leur avait enlevé, ils déploraient aussi la mort de quelques-uns de

leurs meilleurs généraux. Le prince d'Oldembourg, beau-frère d'Alexandre, à l'âge de 29 ans, périt victime des fatigues de la guerre. Malgré tant de pertes, les Russes étaient enflammés par leurs succès inattendus, et redoublaient d'ardeur afin de se réunir aux Prussiens impatiens d'obtenir l'adhésion de leur Souverain pour faire cause commune avec eux.

La position du Vice-Roi était vraiment critique: il ne pouvait lutter contre les Russes, et plus il se retirait, plus il donnait de l'accroissement à l'étendue de leurs ressources. Aussi attachait-il la plus grande importance à réunir ses renforts, et surtout à conserver la ligne de l'Oder, de préférence à celle de l'Elbe; car personne ne doutait que toutes les forces de la monarchie prussienne agiraient contre nous, dès que Berlin ne serait plus en notre pouvoir. Si le corps de Lauriston, fort de trente mille hommes (1), qu'on annonçait venir par Magdebourg, eût pu, à cette époque, passer l'Elbe et occuper Berlin, il n'y a pas de doute qu'étant réuni à celui de Grenier, nous contenions les Prussiens jusqu'à ce que la grande armée que formait Napoléon, nous eût permis de reprendre l'offensive; et alors, ni la Prusse ni l'Autriche n'auraient osé se liguer avec la Russie.

---

(1) Ce corps était composé de cinq divisions. Celui du général Grenier n'en avait que trois.

Le Vice-Roi, après s'être maintenu dans Posen, bien au-delà de la durée qu'avaient assignée les généraux les plus intrépides, quitta cette ville le 11 février. Encore sa marche rétrogade fut-elle nécessitée par des motifs si impérieux, que beaucoup la jugeaient trop tardive et craignaient que cette ténacité ne nous attirât quelque violent échec. Après avoir culbuté plusieurs escadrons de Kosaques qui voulurent s'opposer à son passage, ce Prince entra dans Francfort-sur-l'Oder, où il trouva le général Grenier avec la division Charpentier, et un faible corps de cavalerie formé du 4e chasseurs italiens et des débris de tous nos régimens. Il dut d'autant plus s'applaudir de sa retraite, qu'en arrivant il reçut la nouvelle que Schwarzenberg allait rentrer en Gallicie, et que le général Reynier, avec les Saxons et la division Durutte, se repliaient sur Kalitsch. Enfin, il apprit que les Russes s'avançant toujours, se réuniraient bientôt à l'armée prussienne cantonnée en Silésie. Déjà les Kosaques avaient été reconnaître la place de Glogau, pour en effectuer le blocus.

La contenance assurée du Vice-Roi commençait à rendre aux soldats le sentiment de leur supériorité, mais ils n'en étaient pas moins consternés en songeant qu'il fallait battre en retraite, et que la seule faiblesse du nombre leur faisait perdre tout le fruit de nos glorieuses campagnes. Les villes et positions militaires qu'on abandonnait, nous causaient encore moins d'amertume que la

triste conviction qu'on acquérait chaque jour, de la fragilité de notre puissance, puisque le moindre revers allait détacher de nous, les alliés que Napoléon tenait accablés sous le poids de sa pesante protection. Tous les esprits, en récapitulant nos pertes, se demandaient sans cesse: la France pourra-t-elle rester seule contre toute l'Europe? pourra-t-elle encore renouveler cette époque glorieuse où elle mit sur pied quatorze armées? Mais alors, le cri de liberté inspirait ces prodiges; il excitait l'enthousiasme et portait à l'abnégation de tous les biens qui ne constituent pas l'indépendance. Cependant, l'honneur national et l'appât des récompenses que distribuait un seul homme, enflammaient les Français; et la certitude d'une juste répartition de grâces en faveur du mérite, aurait produit des merveilles plus grandes encore que celles de la révolution, si Napoléon eût joint aux honneurs et à la fortune dont il nous ouvrait la route, cet amour d'une sage liberté qui, dans l'origine, lui concilia l'estime générale. Mais il commit la faute d'en étouffer jusqu'aux dernières étincelles, dès qu'un excès de prospérité lui eût fait méconnaître le bienfait des principes généreux qui l'élevèrent au trône. C'est ainsi que, possédant tout, son despotisme lui faisait tout perdre, lorsque la fortune lui rendait tout possible.

Les Parisiens, la France et l'Europe entière, attendaient avec impatience l'ouverture de la nou-

velle session du Corps législatif, afin de recueillir les paroles de l'Empereur et d'en tirer des inductions propres à découvrir ses pensées. Depuis ses revers, il n'avait point encore parlé en public. La défection de l'armée prussienne, le prétendu concordat, et l'esprit de la nation française violemment émue par la perspective de ses futures misères, étaient des circonstances si grandes, qu'on attendait le discours de l'Empereur avec cette secrète inquiétude que l'on éprouve lorsqu'on est dans l'attente d'une nouvelle destinée. Ce jour étant arrivé (14 février), Napoléon ne prononça qu'une longue harangue où il récapitula tous les événemens survenus dans l'année, et n'attribua les malheurs de la retraite de Moskou qu'aux seules rigueurs d'un hiver prématuré. Quant à l'exposition de ses vues politiques, il déclara qu'il avait signé *directement* avec le Pape, un concordat qui aplanissait tous les différens survenus dans l'Église; que sa dynastie régnait et règnerait en Espagne; qu'il était satisfait de tous ses alliés, qu'il n'en abandonnerait aucun, qu'il maintiendrait l'intégrité de leurs états; enfin, que les Russes rentreraient dans leur affreux climat.

Peu de jours après (25 février), le ministre de l'intérieur exposa au Corps législatif la situation de l'empire. Toutes les branches d'une aussi vaste administration furent analysées dans le plus grand détail : l'on vit avec étonnement que,

malgré nos guerres continuelles, la population s'était accrue, que l'industrie avait fait de nouveaux progrès, que jamais les terres n'avaient été mieux cultivées, les manufactures plus florissantes, et qu'à aucune époque de notre histoire, les richesses n'avaient été répandues dans une proportion plus égale entre les diverses classes de la société : heureux effets de la suppression des corvées, des droits féodaux et des ordres monastiques!

Les travaux publics furent aussi un sujet de surprise : l'on apprit que depuis l'avénement de Napoléon au trône, l'état avait dépensé plus d'un milliard en routes, canaux, fortifications et édifices. L'instruction publique offrait les plus heureux résultats. Les efforts tentés pour créer une marine, étaient attestés par l'accroissement que l'empire avait pris en s'étendant le long des côtes, afin d'acquérir des ports et des vaisseaux. Quant à l'armée de terre, son effectif était exagéré; mais en le réduisant à sa force réelle, malgré nos désastres, il n'en était pas moins formidable.

Cet exposé, vrai dans ses différentes parties, représentait la France telle qu'elle était quelques mois auparavant, où nos grandes richesses venaient en partie des impôts et taxes prélevés sur les pays étrangers. Mais quand le budget de 1813 parut, l'arriéré se porta à plus de 230 millions; et si, durant une longue prospérité, on avait fait des dettes, que devait-on augurer de l'avenir

où les dépenses allaient augmenter et la recette diminuer ? Cette révélation effaça les brillantes couleurs du tableau qu'avait fait le ministre de l'intérieur, surtout lorsque celui de la justice annonça que, pour subvenir aux besoins de l'état, on vendrait les biens des communes. Dans la péroraison obligée de son discours, il soutint que la France n'avait jamais été plus florissante, et que si un homme du siècle des Médicis et de Louis XIV revenait sur la terre, et qu'il demandât combien de règnes heureux, combien d'années de paix il avait fallu pour opérer tant de prodiges; on pourrait lui répondre : *il a suffit de douze ans de guerre, et d'un seul homme.*

Malgré cette emphase, qui aujourd'hui semble n'être plus qu'une sanglante ironie, l'écrivain fidèle et impartial qui voudra s'identifier avec les temps dont il écrit l'histoire, ne pourra nier l'excellence de l'administration de ces temps-là, qui, comme nous le verrons par la suite, ne relâcha jamais ses ressorts, même au milieu des circonstances les plus critiques.

La France était alors si bien administrée, que les désastres éprouvés par ses armées auraient été promptement réparés, si celui pour qui elle faisait de si grands sacrifices, avait su employer convenablement les immenses ressources qui de toute part lui étaient offertes. Quoiqu'il soit vrai que la nomenclature des dons volontaires, qui depuis deux mois remplissaient les gazettes, était plutôt l'an-

nonce des sacrifices que le gouvernement voulait qu'on fît, que la réalité de ceux qui avaient été faits; néanmoins, on ne peut disconvenir que toutes ces offrandes, réduites à leur juste valeur, n'aient été immenses, et n'eussent suffi pour préserver la France de l'invasion dont elle était menacée. Mais comme nous l'avons observé, Napoléon ne voulut jamais réfléchir à la position dangereuse dans laquelle il allait se trouver; l'ébranlement de son pouvoir découvrit à ses ennemis, des secrets pour le vaincre, et leur inspira une exaltation de courage qui ne pouvait être domptée que par des moyens moraux; c'était à la sagacité de la politique, aux bornes imposées par la raison, et aux sentimens de justice dont l'Europe éclairée était avide, que Napoléon aurait dû remettre la décision de sa cause. Ses adversaires les plus acharnés le craignaient encore assez pour écouter tous les moyens de conciliation que dictait la sagesse; et puisque sa politique lui prescrivait de ne pas céder à la suite d'une défaite, il devait du moins se pénétrer que si son heureuse étoile lui accordait encore des succès, il ne fallait en profiter que pour réhabiliter l'honneur de ses armes, rendre à chaque nation son indépendance, se déclarer le sage défenseur de tous les droits politiques, enfin, par l'égalité des forces, rétablir l'équilibre de l'Europe.

LIVRE SECOND.

LUTZEN.

Loin d'écouter les conseils de la prudence et de la modération, Napoléon ne se montra jamais plus irascible qu'à l'époque où il devait être modeste et conciliant. Sa destinée dépendait de sa sagesse. Tant de peuples, prêts à se soulever contre lui, ne demandaient pour persister dans leur alliance, qu'une garantie contre son ambition. Les vues pacifiques, bien plus que les dispositions militaires, pouvaient l'aider à raffermir sa couronne; mais, au lieu de manifester l'amour de l'ordre et de la paix, et de renoncer à son système pour se déclarer le protecteur de ses alliés et le père de ses sujets, il ordonne les préparatifs les plus extraordinaires; les moyens violens sont employés pour effrayer et lasser les nations qu'il gouverne; sur tous les points, il rassemble des armes, des munitions et des chevaux. Pour former de nouvelles troupes, il arrache les jeunes gens échappés aux cinq dernières conscriptions, et malgré les lois, il les enlève à leur état, à leur famille, à leurs plus douces inclinations. Les cohortes organisées pour la seule défense des frontières, sont

destinées à les franchir, pour aller de nouveau combattre sur les bords de l'Elbe ou de l'Oder. Sous toutes sortes de dénominations, il forme de nombreux régimens; en les passant en revue, il parle avec feu aux officiers et aux soldats, il les anime à venger son amour-propre humilié, et promet à tous des récompenses et des décorations. Pour mieux renverser les calculs de ses ennemis, il fait à dessein répandre le bruit, que le corps d'observation que commandait Lauriston, au nord de la Hollande, serait l'avant-garde de sa grande armée; que lui-même irait à Anvers, à Amsterdam et à Hambourg, et que de-là il se rendrait au quartier-général. Par ces fausses données, il espérait attirer les forces de l'ennemi vers le nord de la Westphalie, tandis que son intention réelle était de porter toutes ses troupes en Franconie, afin de marcher sur la Saxe.

En même temps, Napoléon instruisit le public de la situation de ses armées, et principalement de l'état où se trouvaient la plupart des places fortes des pays que nous avions évacués. Par lui, on apprit que cinq cents hommes de la garnison de Pillau avaient rejoint les troupes françaises avec armes et bagages. L'abandon de cette forteresse l'indisposa vivement, et dans son humeur chagrine, il annonça qu'un conseil d'enquète examinerait la conduite du général Castella. Son injustice à cet égard était fondée sur la répugnance qu'il avait à avouer, que la majorité de la gar-

nison de Pillau étant prussienne, avait suivi l'exemple du corps d'Yorck, en forçant le général Castella à signer la capitulation qui lui fit évacuer la place.

Le comte Rapp commandait à Dantzig; sa réputation de bravoure le rendait digne d'un poste aussi important, et qui bientôt allait devenir le plus difficile et le plus périlleux. Il entretenait le bon esprit des troupes par sa brillante valeur, et flattait l'espoir de ceux qui aspiraient à des récompenses, par le crédit dont il jouissait auprès de l'Empereur. Enfin, la franchise de son caractère joint à son titre d'alsacien, lui conciliait l'affection des soldats allemands placés sous ses ordres. Il était dignement secondé dans les travaux de la place, par les talens du général du génie, Campredon. Le général Lepin dirigeait l'artillerie; les généraux Heudelet et Grandjean commandaient chacun une division; la cavalerie, forte de deux mille chevaux, était confiée au général Cavaignac; enfin, le contre-amiral Dumanoir avait dans ses attributions, le service de la marine.

A cette époque, les Russes marchant avec rapidité sur les derrières de notre armée, ne firent qu'apparaître dans les environs de Dantzig; n'étant qu'en petit nombre et sans artillerie, ils se bornaient à reconnaître la place, et à l'arrivée de nouveaux corps, ils cédaient leur position. Dantzig vit ainsi passer une grande partie de l'armée russe. Par le manque d'espions, la garnison ignorait

même l'état approximatif des forces qu'on allait déployer contre elle. En faisant des sorties, elle parcourut les environs, détruisit les préparatifs des assiégeans, et se procura des vivres de toute espèce dont elle était dépourvue. Pendant les deux premiers mois, il y eut beaucoup d'affaires semblables, mais trop peu importantes pour être mentionnées.

La place de Thorn était défendue par le baron de Maureillan; sa garnison se composait de dix-huit cents Bavarois et de mille Français. Le général Tschaplitz, dans le courant de février, fit des tentatives pour enlever les ouvrages construits en avant de la place; mais il fut repoussé, et l'on répondit à ses sommations avec fermeté. Modlin, situé également sur la Vistule, était défendu par environ trois mille Polonais et deux mille Saxons ou Français, commandés par le général Daendels. Quoique cette place fût abondamment pourvue, néanmoins ses ouvrages n'étaient qu'en terre, et se trouvaient très-faibles sur la rive droite de ce fleuve. De-là on augurait que la résistance de cette place dépendrait plutôt du courage de la garnison que de la nature de ses retranchemens. Enfin, les forteresses de Zamosc et de Czenstochau furent confiées à des troupes polonaises décidées à se défendre vaillamment.

Tandis que le cabinet de Vienne protestait que le corps auxiliaire de Schwarzenberg ne cessait pas d'etre aux ordres de l'empereur des Français, ce corps, à la suite d'un arrangement secret pris

avec les Russes, occupa un des derniers districts du grand-duché de Warsovie, voisin de la Gallicie, où Schwarzenberg différait d'entrer, seulement pour épargner les états de la maison d'Autriche. Alors le général Reynier, chef du 7e corps, que commandait sous lui le général saxon Leeoq, se retira sur Kalitsch par Pétrikau et Rawa; mais un gros corps de cavalerie russe, ayant passé la Vistule sur la glace, entre Thorn et Plotzk, arriva auprès de Kalitsch (13 février), et tomba sur le corps saxon, ainsi que sur un bataillon français destiné à renforcer la garnison de Modlin. Les Saxons, après une valeureuse résistance, furent battus et jetés dans la Prosna, avec une perte très-considérable; pendant la nuit ils se rallièrent à Kobylin, et arrivèrent à Glogau le 19 février. Le général Gablentz, commandant la cavalerie saxonne, officier plein d'activité et de bravoure, se voyant coupé par l'ennemi, joignit avec le bataillon français, le corps du prince Poniatowski campé auprès de Pétrikau.

Ce brave et généreux polonais, en apprenant l'affaire de Kalitsch, se retira sur Czenstochau; trop franc pour se méfier du cabinet de Vienne, il crut trouver un appui auprès de Schwarzenberg qui se trouvait entre la Pilica et Cracovie. Mais lorsque les Polonais se furent convaincus de l'intelligence secrète qui régnait entre les Russes et les Autrichiens, ils ne voulurent point se condamner à l'inaction, ni se soumettre aux timides

conseils que leur donnaient ces derniers : ils luttèrent avec bravoure contre toutes les attaques des Russes, et souvent les harcelèrent avec succès. Ceux-ci, pour n'avoir plus sur leurs flancs des ennemis aussi acharnés, excitèrent l'Autriche à les abandonner; et bientôt après, Schwarzenberg, sous le prétexte que ses cantonnemens étaient épuisés, rentra en Gallicie par ordre de sa cour. Les malheureux Polonais que commandait Poniatowski, réunis à la brigade de cavalerie du général Gablentz et au bataillon français, sur le point d'être enveloppés par l'armée russe, se retirèrent dans cette province.

L'Autriche ne voulait pas permettre que ce faible corps séjournât sur son territoire, mais ne pouvant pas le repousser sans lever totalement le masque, elle prétendit qu'il allait affamer la contrée. Ces troupes, quoique commandées par un Poniatowski, l'un des plus loyaux seigneurs de toute la Pologne, furent accusées de s'être conduites en ennemies dans le pays qui leur donnait l'hospitalité. Il fallut alors conclure avec l'Autriche, une convention par laquelle on renvoyait sur les derrières de l'armée française, ce corps dont la présence en Gallicie causait de vives inquiétudes à la Russie. Ce ne fut qu'après de longs détours, et après avoir renfermé leurs fusils dans des caissons, que ces soldats parvinrent en Saxe, où peut-être ne seraient-ils pas arrivés si, du-

rant leurs marches, les débuts brillans de la campagne nouvelle n'avaient obligé la cour de Vienne à dissimuler les actes hostiles qu'elle préparait contre la France.

La politique obligeait l'Autriche à tenir à notre égard une conduite incertaine, mais celle des Prussiens n'était plus douteuse : depuis long-temps ils gémissaient dans l'esclavage, et, ne pouvant attendre de Napoléon, ni bienveillance, ni justice, il était naturel qu'ils saisissent avec avidité l'occasion de briser leurs fers, et de rompre une alliance contractée par la force et si contraire à leurs intérêts, qu'en la prolongeant, elle aurait ajouté l'ignominie à tous les maux qu'ils souffraient.

Le roi de Prusse était à peine au milieu de son armée de Silésie, que Breslau devint, par le fait, la capitale du royaume. Les habitans de cette ville, en revoyant le monarque chéri qu'ils avaient cru prisonnier, firent éclater la plus vive allégresse; les militaires surtout, pour mieux exprimer la joie qu'ils éprouvaient de pouvoir enfin donner un libre cours à leurs sentimens, se rassemblèrent le soir, aux flambeaux, sur la place du palais : conduits par le feld-maréchal de Kalkreut, ils se présentent au Roi, et lui annoncent, avec exaltation, que le moment était venu de venger le trône, la patrie et leurs armes humiliées. Ils donnèrent ensuite à sa majesté un

concert précédé et suivi d'un triple *hourra!* qui, dans cette circonstance, était l'expression des sentimens de tous les Prussiens.

Le lendemain, le Roi passa les troupes en revue; deux fois il les fit défiler devant lui; il les regarda avec bonté, et, par ses discours et ses prévenances, redoubla l'enthousiasme qu'elles faisaient éclater. Déjà le chancelier Hardemberg avait fait un appel à la jeunesse, pour l'exciter à prendre les armes. Quoiqu'il ne dit point contre qui étaient dirigés les armemens, il l'indiquait assez en annonçant qu'il fallait sauver l'état et réaliser ses justes espérances; il convoqua à Breslau, la réunion des hommes signalés comme chefs de toutes les sectes politiques qui, sous des noms supposés, travaillaient à l'indépendance de leur patrie. Enfin, le baron Knierbeek et le prince Biren, de Courlande, ainsi qu'une foule d'agens moins connus, se rendirent (26 février) au quartier-général des Russes, et ne laissèrent plus de doute sur la résolution qu'allait prendre le cabinet prussien.

Peu de jours auparavant, le Vice-Roi s'était déterminé à abandonner la ligne de l'Oder; après avoir confié la défense de Custrin et de Stettin à des généraux éprouvés par leurs talens et leur bravoure, il s'achemina vers Berlin que des rapports officiels lui peignaient comme étant au moment de se soulever. La population de cette capitale, privée de son Roi, et encore

soumise à la domination française, lorsque tous les actes émanés de Breslau donnaient à comprendre qu'on allait s'en affranchir, était dans une grande fermentation ; plusieurs fois nos troupes furent forcées de dissiper des rassemblemens tumultueux : partout les habitans se déclaraient contre nous ; dans les cafés, dans les spectacles, ils affectaient une joie dont la vivacité augmentait avec les espérances que leur donnait notre retraite. Les autorités, néanmoins, ne refusaient point ce qui était dû d'après nos anciennes stipulations; mais, lorsqu'elles étaient appuyées par leurs troupes, ou enhardies par le voisinage des Russes, elles ne voulaient plus rien fournir, et traitaient nos militaires avec beaucoup de dureté.

Le général prussien Bulow, cantonné entre New-Stettin et Tempelbourg, ayant froidement laissé défiler les Russes devant lui, deux mille de leurs cavaliers franchirent le Bas-Oder et se réunirent à Czernischew, qui passa ce fleuve entre Custrin et Francfort. Le duc de Castiglione, persuadé que la seule apparition de cette troupe suffirait pour exciter un soulèvement dans Berlin, chargea le général Poinsot de marcher à la rencontre de l'ennemi avec deux bataillons et un escadron; en même temps, il écrivit au Vice-Roi pour lui demander des secours. Aussitôt ce Prince résolut de contenir la capitale de la Prusse par un coup de vigueur : la division Charpentier fut

envoyée sur le Bas-Oder, pour couper le corps russe qui avait traversé ce fleuve. Le 4e régiment de chasseurs à cheval italiens se porta sur Strausberg, pendant que l'infanterie suivait la route de Furstenvald; enfin le Vice-Roi, à la tête de cinq cents chevaux de la vieille garde, courut à Berlin où la populace était dans une effervescence extrême. Les troupes sorties de cette ville pour arrêter l'ennemi, étant rentrées avec précipitation, les cavaliers russes, auxquels se mêlèrent des partisans prussiens, rôdèrent la nuit autour des murailles, et au moyen des intelligences qu'ils avaient, parvinrent à surprendre la garde chargée de la porte d'Oranienbourg. Trois ou quatre cents cavaliers, ayant pénétré dans la ville, osèrent la traverser; le duc de Castiglione fit tirer sur eux quelques coups de canon, et ne put les chasser qu'avec de l'infanterie; les habitans de Berlin voulurent, à la faveur de ce coup hardi, accélérer leur délivrance; mais l'artillerie qu'on tourna contre eux, déjoua ce projet.

Sur cette entrefaite, le Vice-Roi arrive (22 février), et par ses sages dispositions, achève de maintenir l'ordre et la tranquillité. S'étant porté du côté d'Oranienbourg, où Czernischew avait établi son quartier-général, il le repoussa jusqu'à la distance de deux lieues. Immédiatement après, il partit pour Kœpenick, où le gros de ses troupes était rassemblé; mais en arrivant, il reçut de fâ-

cheuses nouvelles. Les mille chevaux qu'il avait envoyés du côté de Strausberg, entourés par une cavalerie nombreuse, furent presque tous enlevés. Le colonel avec trois cents chasseurs échappèrent seuls à la destruction d'un corps qui, la veille, attirait notre attention, et avait un moment réveillé nos espérances, étant le premier qu'on eût envoyé pour la recomposition de l'armée. En même temps, le commandant des vélites piémontais, chargé de garder le pont de Furstenvald sur la Sprée, fut sommé par six cents cavaliers, et consentit à quitter le poste qui faisait la sûreté de l'armée, sous la condition qu'il aurait la faculté de rentrer en ligne. Des ordres sévères furent donnés contre ce chef de corps; le Vice-Roi en tempéra la rigueur, et dut s'en féliciter, puisque dans la suite, cet officier effaça par sa bravoure, l'impression de sa précédente conduite.

Pendant son séjour à Kœpenick, le Vice-Roi s'efforçait de maintenir Berlin sous la domination française. Dans cet espoir, le maréchal Gouvion Saint-Cyr avait été placé avec un corps de troupes sur la route de Muncheberg, tandis que le général Gérard, resté à Francfort pour brûler le pont, ayant trouvé la position de Furstenvald occupée, ne put rejoindre l'armée qu'en se faisant jour au milieu des Russes. Enfin, le général Charpentier, qui avait été détaché pour couper trois mille kosaques, les poursuivit vai-

nement; ces barbares, devenus hardis par leurs succès faciles, se dérobèrent à toutes les manœuvres de notre infanterie.

Le général Lauriston, après avoir organisé son corps d'observation de l'Elbe, quitta la 32e division territoriale, pour s'avancer sur Magdebourg, où il était impatiemment attendu. Le corps de Vandamme qui devait le remplacer, se rassemblait à Wesel. Dans cet intervalle, Hambourg n'était contenu que par une faible garnison. Cette ville marchande et populeuse ne se soumettait qu'avec répugnance au gouvernement qui lui avait ravi ses priviléges et son commerce. De nombreux corps de cavalerie légère russe, commandés par les généraux Tettenborn, Dornberg, et par le colonel Rapatel, ancien aide-de-camp de Moreau, après avoir parcouru le nord de la Prusse pour la soulever, poussèrent des reconnaissances jusqu'à Hambourg, où des intelligences depuis long-temps préparées, leur donnaient la certitude d'opérer une prompte révolution. Leur arrivée coïncidant avec un débarquement qu'allaient effectuer les Anglais, les Hambourgeois saisirent cette occasion pour s'affranchir d'un joug qu'ils ne portaient qu'à regret. Ils obligèrent le général Carra Saint-Cyr, qui occupait encore leur ville, à repasser l'Elbe pour aller s'établir à Artlembourg, toutefois après avoir laissé un bataillon à Zollenpischer, pour assurer le passage de l'Elbe au général

Morand, gouverneur de la Poméranie, et qui, forcé d'abandonner cette province, devait se joindre aux troupes de la 32e division territoriale.

Les Hambourgeois, maîtres de la ville, ouvrirent leurs portes à Tettenborn, et leur port aux Anglais; excités par le ressentiment d'une violente oppression, ils s'emparèrent de quelques postes militaires où nous avions laissé garnison, et exercèrent sur nos soldats, d'atroces vengeances. Sur-le-champ, un kosaque fut expédié à Londres, pour annoncer la délivrance d'Hambourg. La populace de cette capitale accueillit avec transport cet ambassadeur sauvage, et le lord maire en le recevant, lui dit, qu'il se trouvait honoré de donner la main à un militaire aussi distingué.

Berlin, depuis quelques jours, paraissait fort tranquille; le calme commençait à se rétablir; mais tous les bourgeois, par ordre de l'autorité, portaient une cocarde en signe de ralliement. Quoique la sédition fût apaisée, néanmoins une prochaine délivrance était toujours le vœu de la nation. La cavalerie russe, qui parcourait les environs, se bornait à rôder le long de la Sprée, et renonçait à pénétrer dans la ville, depuis que les efforts pour la soulever, avaient été infructueux. Pendant douze jours qu'on demeura campé autour de cette capitale, il ne se passa aucun événement militaire digne d'être raconté. Les Russes attendaient le corps de Wittgenstein, pour entreprendre une attaque

sérieuse. Le maréchal Gouvion Saint-Cyr remplaçait le duc de Castiglione, depuis que celui-ci avait été organiser les troupes qu'on rassemblait entre Francfort et Wurtzbourg. Lorsqu'il eut reçu l'avis que l'avant-garde du prince Repnin était arrivée, et que l'ennemi voulait, à tout prix, nous arracher Berlin, il ordonna au général Gifflenga de se préparer à évacuer la place. On éleva quelques légers retranchemens en avant des portes qui n'avaient pas été murées, et par où l'ennemi se préparait à entrer. Quoique depuis longtemps cette retraite fût prévue, l'inertie des autorités nous força de laisser dans les hôpitaux, douze à quinze cents malades.

Le lendemain (4 mars), avant le jour, nos troupes évacuèrent les postes; aussitôt les kosaques de Czernischew entrèrent dans Berlin, et avec une rapidité telle, qu'ils suivaient nos soldats à mesure qu'ils sortaient de la ville. Sans une réserve de grenadiers, ils auraient enlevé notre faible arrière-garde. Les Russes, pour épargner à Berlin les dangers d'un combat, ne poursuivirent qu'à l'arme blanche, la colonne de troupes qui évacuait la ville; mais à peine fûmes-nous hors des murs, qu'ils attaquèrent vivement une des divisions du corps Grenier. Cette division, assez forte pour résister, repoussa avec succès, auprès de Bielitz, les charges de la cavalerie ennemie; c'est dans cette journée que les gardes

d'honneur toscans et piémontais, reçurent des éloges justement mérités.

L'armée parvenue sur l'Elbe, cessa d'être inquiétée dès qu'elle eut dépassé Wittemberg. En quinze jours, cette ville fut mise en état de défense : un pont en bois facilitait les communications entre les deux rives, et nous permettait de considérer Wittemberg comme une excellente tête de pont; sa proximité de Berlin nous donnait l'espoir de rentrer dans cette capitale, lorsque nous reprendrions l'offensive.

L'abandon du territoire prussien devait être regardé comme le plus grand malheur qui pût survenir à Napoléon. Cette vaste contrée, que nous occupions depuis plus de six années, allait déployer contre nous, des efforts d'autant plus énergiques qu'elle avait été violentée par tout ce que l'abus de la force peut imposer de plus rigoureux. Peut-être aurait-elle oublié l'affront de sa défaite, et serait-elle devenue notre sincère alliée, si l'on eût respecté ses malheurs. Au lieu de mépriser l'école que Frédéric avait formée, il fallait convenir qu'elle avait servi de type à celle qu'adopta Napoléon; et en accordant un juste tribut de vénération à la mémoire du véritable fondateur de la Prusse, on eût mieux fait que de vaincre ses armées, on aurait gagné la nation. La première loi des conquérans devrait être d'acquérir l'affection de ceux dont ils recherchent l'alliance. Et puisque

Napoléon, pour assurer sa dynastie, voulait opérer des changemens dans les états d'Allemagne, il eût été sage de commencer par les Prussiens. L'esprit du 18e siècle, en leur inoculant la facilité de nos mœurs, les avait préparés à toutes nos innovations, et le règne de Frédéric les avait habitués aux rigueurs du despotisme.

En arrivant à Leipsig, le Vice-Roi eut la certitude que les Russes venaient d'opérer leur jonction avec l'armée prussienne, que des conférences diplomatiques s'en étaient suivies, enfin, qu'un traité d'alliance entre les deux nations, avait été signé à Breslau, le premier mars. Cet acte consomma ce que le général Yorck avait commencé ; par un édit du Roi, non-seulement ce militaire fut acquitté et justifié, mais encore, pour lui donner un témoignage de satisfaction, on lui confia le commandement en chef d'un nouveau corps d'armée. Yorck, en rentrant dans Berlin, fit afficher une proclamation, pour chercher à se laver du reproche d'infamie que lui avait attiré sa conduite : justification surperflue, car lors même qu'il eût été un traître aux yeux de ses compatriotes, le succès ne changeait-il pas en sujet d'éloge, la signification de ce titre odieux?

Le cabinet prussien, pour profiter des avantages que lui donnait l'incertitude de sa position envers la France, et achever tous ses préparatifs avant de se déclarer, ne publia pas le traité de Breslau. Peu de jours après qu'il eut été signé, l'empe-

reur Alexandre alla visiter le roi de Prusse, qui versa des larmes de joie en embrassant celui contre qui la nécessité l'avait forcé de s'armer. Le Czar, attribuant l'émotion de Frédéric-Guillaume au souvenir de ses malheurs, lui dit avec l'accent de la plus douce sensibilité : « Consolez-vous, mon frère, » mes mesures sont si bien prises que vous touchez » au terme de vos maux. Je jure que je ne poserai » les armes, que lorsque l'Allemagne sera délivrée » de son joug. »

Cette assurance, donnée par un monarque si puissant et dont les vertus avaient toujours garanti les promesses, rendit au roi de Prusse, la force d'âme si difficile à conserver dans l'adversité. Plein de courage et d'espérance, après quatre jours d'entretien avec Alexandre, et ne pouvant cacher plus long-temps sa détermination, il fit appeler le comte d'Hardemberg, son conseiller intime, dont la politique, après avoir fait plier la monarchie prussienne devant un violent orage, préparait tout pour la relever de l'avilissement où elle était plongée. Sur-le-champ, il sortit du cabinet du Roi, une proclamation énergique, adressée à ses sujets, pour exciter en eux des sentimens qui n'attendaient que cette approbation, pour éclater avec transport. « Obligés de » nous courber sous la puissance supérieure de la » France, je me flattais, disait-il dans ce mani- » feste, qu'en observant de la manière la plus » scrupuleuse, les stipulations des traités, j'obtien-

» drais un allégement pour mon peuple; il n'est
» résulté de notre modération, que hauteur et
» perfidie; voici le moment où nous ne devons
» plus nous abuser sur notre situation; souvenez-
» vous du grand Frédéric, souvenez-vous bien que
» nos ancêtres combattirent long-temps pour la
» liberté, l'honneur, l'indépendance, le commerce,
» l'industrie et les sciences. Ayez toujours présens
» à l'esprit, nos alliés les Russes; pensez aux Espa-
» gnols et aux Portugais. Il n'y a point de milieu
» entre une paix honorable ou une chute glo-
» rieuse; et si nous sommes destinés à succomber,
» nous le ferons avec honneur. » Pour mieux exciter les citoyens, il déclara que nul ne pourrait être employé par le gouvernement, s'il ne répondait à cet appel; en même temps, il créa l'ordre de la croix de fer destiné à décorer ceux qui se distingueraient dans cette nouvelle campagne.

Cet appel du Roi à ses sujets, causa dans toute la monarchie prussienne, une véritable explosion. Toutes les classes rivalisèrent de zèle, pour seconder les intentions de leur souverain. Le chancelier Hardemberg, ayant mandé auprès de lui, les chefs de toutes les associations secrètes qui depuis long-temps travaillaient à l'affranchissement du Royaume, leur ordonna d'exciter et de soulever tous ceux qui avaient gravé dans leur cœur, l'amour du trône et de leur pays. Les Prussiens, assurés que l'heure de la vengeance était sonnée, se lèvent en masse, courent aux armes, et s'organi-

sent en nombreuses légions. Les paysans volent au-devant de l'appel que leur font les magistrats. Souvent nous vîmes des détachemens de grossiers campagnards qui se rendaient en Silésie, sans discipline, sans armes et sans chefs, traverser nos bataillons en poussant des cris de joie; ils regardaient d'un œil menaçant, nos soldats étonnés; tant l'enthousiasme qu'inspire l'amour de la patrie, est supérieur à cette force passive qui souvent n'obéit qu'à regret, au pouvoir qui la maîtrise.

Le ministre Hardemberg, se dépouillant enfin de sa longue dissimulation, se hâta de rédiger une note qui fut remise à Breslau, entre les mains de M. de St.-Marsan, où il récapitulait tout ce que la Prusse avait souffert, depuis que le traité de Tilsit livra cette florissante monarchie au ressentiment d'un vainqueur irrité; ajoutant, que par un abus de la force, ce vainqueur n'avait pas été satisfait des dures conditions que lui-même avait imposées; qu'après avoir vainement tenté de conjurer l'orage qui porta la guerre en Russie, la Prusse, forcée d'adhérer au traité d'alliance, espérait du moins obtenir un appui solide qui la mettrait à l'abri de nouveaux revers, et se flattait que la France serait fidèle à ses engagemens; mais, pendant que les soldats prussiens versaient avec courage leur sang pour la cause de Napoléon, celui-ci ne remplissait aucune de ses obligations: quoiqu'il eût été convenu que toutes les avances faites

par la Prusse seraient liquidées dans trois mois, on ne put pas même obtenir un faible à-compte, lorsqu'au bout de l'année elles se furent elevées à des sommes énormes. Ensuite M. de Hardemberg allégua, que les commandans des places fortes occupées par des garnisons françaises, avaient fourragé les pays prussiens, afin de compléter leurs approvisionnemens; que le Vice-Roi avait voulu placer le corps de Bulow sous les ordres du duc de Bellune; enfin, que ce prince s'était opposé au recrutement qu'on faisait dans les états Prussiens occupés par les troupes françaises.

Ces derniers faits, tous postérieurs à la défection du général Yorck, ne prouvaient rien en faveur de la Prusse qui dès-lors, devait nous être suspecte. Malgré cela, Napoléon réfuta mal ce fameux manifeste; loin de s'appesantir sur la trahison du général Yorck qui le força à ordonner les mesures de rigueur qu'exécuta le Vice-Roi, il soumit à son Sénat, toutes les pièces diplomatiques dont la plupart étaient pour lui, plus à charge que justificatives; il fit aussi publier la note de de M. Krusemarck à laquelle le duc de Bassano répondit, et dit en finissant, à l'ambassadeur: que la Providence avait produit les événemens de cet hiver, pour démasquer les faux amis et signaler les amis fidèles, et qu'elle avait donné assez de puissance à son maître, pour assurer le triomphe des uns et le châtiment des autres. Enfin, l'Empereur fit accompagner le manifeste prussien, d'un com-

mentaire dans lequel l'irascibilité de son auteur trahissait l'anonyme.

Le chancelier Hardemberg profita de la sécurité de Napoléon, avec une telle confiance, que M. de Beguelin son envoyé à Paris, quatre jours avant le traité conclu avec les Russes, assurait encore au duc de Bassano, qu'il ne dépendait que de l'empereur des Français, de conserver l'alliance avec la Prusse, s'il voulait seulement accorder la moitié des sommes dues pour toutes les fournitures faites à l'armée française. Bien plus, M. Hardemberg, le lendemain de la convention faite avec Alexandre, protestait encore de l'ardent désir qu'avait le Roi son maître, de remplir ses engagemens avec Napoléon. Mais le cabinet des Tuileries, si crédule qu'il fût, ne pouvait plus être la dupe de pareilles protestations, et je ne les ai rapportées qu'afin de prouver qu'en cette occasion, le ministère prussien manqua dedignité, en voulant user d'artifice, pendant que sa politique était toute à découvert par les actes de sa conduite, et entièrement fondée sur cette maxime qu'adopte la faiblesse pour se mettre à l'abri des violences d'une force passagère: que les traités varient selon les chances de la guerre, et subissent toutes les vicissitudes de la fortune.

Après le fatal combat de Kalisch, le général Reynier opéra sa retraite vers la Saxe, et fut suivi par l'armée russe réunie à celle des Prussiens commandés par le général Blucher. Cette belle

et malheureuse contrée, qui allait être le théâtre principal d'une guerre sanglante, se trouva dès l'origine, engagée dans cette lutte par des considérations d'une telle nature, qu'elles devaient toujours la pousser vers un système totalement opposé à celui de la Prusse. Après le traité de Tilsit, une partie des dépouilles de cette dernière puissance, échut au nouveau royaume de Saxe, et la partie de la Pologne érigée en grand-duché, fut réunie à la même couronne; aussi l'on peut dire que, de tous les alliés de Napoléon, la Saxe avait été la mieux partagée, et qu'elle s'était agrandie aux dépens de la Prusse, tout comme le royaume de Bavière avait été formé des dépouilles de l'Autriche; la cour de Dresde, autant par reconnaissance que par politique, se trouvait donc liée à Napoléon, et de toutes les vengeances qu'elle eût à redouter, aucune ne lui paraissait plus à craindre que celle des Prussiens.

Les Saxons prévirent alors que les Français s'appuieraient sur les places fortes de l'Elbe, pour attendre les renforts que Napoléon amènerait de l'intérieur de son empire. Une forte garnison défendait Magdebourg; Wittenberg était à l'abri d'un coup de main; la nouvelle forteresse de Torgau, quoique n'ayant que des ouvrages en terre, fermait néanmoins la grande route de Posen à Leipsig. La ville neuve de Dresde devait aussi être défendue. Enfin, le rocher de Kœnigstein formait l'extrême droite de cette ligne. Depuis cette for-

teresse jusqu'en Bohême, les bords de l'Elbe, par leur escarpement, étaient à l'abri des opérations militaires.

On faisait sur ce fleuve, des préparatifs de défense, lorsque l'avant-garde russe entra dans la Lusace, pour attaquer le général Reynier qui, de Bautzen, se dirigea sur Dresde. Ces événemens déterminèrent le Roi à quitter sa capitale. Avant de partir, il publia (23 février) une proclamation pour annoncer, qu'il persistait dans la résolution de rester fidèle au système politique auquel la Saxe, dans les momens les plus critiques, avait dû son salut et son agrandissement. Après avoir exhorté ses sujets à demeurer calmes et paisibles, il les engageait à le seconder, pour soutenir l'ancienne gloire du peuple saxon. En son absence, une administration particulière et indépendante devait veiller au maintien de la tranquillité du royaume, et décider de toutes les mesures urgentes qu'on croirait convenables au bien de l'état.

Deux jours après, le Roi, accompagné de la Reine et de sa fille, prit la route de Plauen. Le peuple avait vu s'éloigner la famille royale, dans une circonstance pareille; mais celle-ci se présentait sous des apparences si tristes, qu'aux approches du danger, tous les esprits furent frappés de douleur, et crurent que l'état et son chef allaient être engloutis dans cette violente tempête. Les malades et les blessés, ramenés de Pologne, fu-

rent dirigés dans l'intérieur du royaume. Tous les cœurs étaient navrés à la vue de ces infortunés; leurs misères et leurs souffrances retraçaient aux yeux des habitans de la capitale, toutes les horreurs de la retraite de Moskou, dont le récit ne leur avait jusqu'alors offert qu'une imparfaite image.

Dresde était privé de garnison : une partie de la garde du Roi avait été envoyée dans la forteresse de Kœnigstein, où se trouvaient déposés les trésors de la couronne, et les tableaux les plus précieux de sa célèbre galerie; le reste suivit ce monarque. Le peu de soldats qu'on put rassembler, campaient en avant de Dresde, lorsque le général Reynier, après avoir tenu dix jours, sur la rive gauche de la Sprée, arriva devant cette capitale, avec sa division composée de Saxons et de Français, dont la totalité ne s'élevait pas au-delà de deux mille cinq cents hommes.

Ce général, déterminé à défendre les deux points principaux du passage de l'Elbe, avait envoyé vers Meissen, quatorze cents Bavarois, réunis à son corps depuis le départ du général de Wrede pour Munich. Le lendemain de son arrivée à Dresde, il fit faire des préparatifs de défense. Neustadt, de tous côtés, fut renfermé dans des palissades, tandis que sur les murs de la vieille ville, était de l'artillerie, pour balayer le pont et la rive droite du fleuve. Toutes les barques qui ne purent gagner la rive gauche, furent coulées à fond.

Le même jour, où l'ambassadeur français quitta Dresde, pour suivre le Roi à Plauen, on fit sur le pont, des préparatifs qui firent craindre au peuple, la destruction de ce superbe monument. D'abord, on crut que ces travaux n'avaient d'autre but que de le barrer par des palissades, ou bien de le fermer au moyen d'une batterie. Lorsqu'on vit des travailleurs, protégés par des soldats, miner la sommité des piles, la populace voulut s'y opposer, en arrachant aux ouvriers, leurs pelles et leurs pioches; mais la garde bourgeoise et l'infanterie saxonne dissipèrent les mutins, et la sédition fut calmée. Vers la fin du jour, l'insurrection recommença; une multitude en rumeur, jeta des pierres aux fenêtres du Roi, et sur celles du palais de Brühl où demeurait le général Reynier. On parvint à dissiper ces attroupemens tumultueux, en fermant les issues qui aboutissaient à ces palais. Pendant la nuit, de fortes patrouilles à cheval parcoururent la ville, tandis que le reste des troupes campait sur les places et dans les rues.

En cette occasion, le général Reynier donna une nouvelle preuve de sa sagesse; alliant à la fois la prudence et la fermeté, il sut tout faire rentrer dans l'ordre, sans compromettre sa dignité, ni sans recourir à des mesures sévères. Aussi éprouva-t-il la satisfaction d'entendre les officiers saxons se récrier contre la licence du peuple, auquel ils donnaient l'assurance que ce brave général, sous lequel ils servaient depuis

quatre ans, ne méritait pas une pareille offense. Le lendemain, des députés vinrent lui témoigner leurs regrets sur ce qui s'était passé la veille; il les reçut avec bonté, et leur promit de ne point faire d'exécution militaire. La commission immédiate se réserva de punir les séditieux, et annonça, que la destruction du pont serait différée, et n'aurait lieu, que dans le cas d'une nécessité absolue. Dès-lors, les mineurs se retirèrent et rien ne troubla plus la tranquillité publique.

Le bruit s'étant répandu que les Russes n'étaient qu'à deux lieues de la ville, la consternation s'empare des habitans: ils se renferment chez eux, tandis que les soldats courent aux armes et vont au-devant de l'ennemi; bientôt, on apprend que le prince d'Eckmuhl, après avoir fait brûler le pont de Meissen, s'avance vers la capitale, avec la division bavaroise; il arrive; les préparatifs de défense sur le pont et dans la Neustadt, sont continués avec une nouvelle activité. Le général Reynier, rappelé à Paris, quitte son commandement qu'il remet au baron Durutte. Le prince d'Eckmuhl envoie de fortes reconnaissances du côté de Kœnigsbruch, et donne l'ordre aux habitans, si quelques combats venaient à s'engager, de ne pas sortir de chez eux. Aussitôt il fit reprendre la mine du pont: sa sévérité connue produisit un effet tel sur les habitans, qu'on y travailla de jour, sans éprouver la moindre opposition.

Après différens combats soutenus en avant de Neustadt, le maréchal se renferma dans l'enceinte de ce faubourg, et fit passer sur la rive gauche de l'Elbe, les malades, les fourgons et bagages. Enfin, toutes les troupes reçurent l'ordre de partir au premier signal. Le lendemain, au point du jour, (20 mars) on distribua dans les maisons, un avis imprimé, où il était ordonné aux habitans, qu'au bruit de trois coups de canon, ils rentrassent dans leurs maisons, et n'en sortissent que trois heures après. Le signal annoncé s'étant fait entendre, on vit une traînée de feu serpenter sur la pile qui avait été minée : le pont demeure enveloppé d'une épaisse fumée ; tout à coup s'élève un jet de feu d'une blancheur éclatante ; la ville tremble, la pile s'entr'ouvre, les arches qu'elle soutient, se soulèvent, retombent, et, aux affreux mugissemens des flots qui cherchent un passage à travers les ruines, se joint l'horrible détonation qui, en retentissant dans les vallées de l'Elbe, annonce aux Saxons effrayés, que la moitié du plus beau pont de l'Europe avait cessé d'exister.

Le pont étant rompu, le prince d'Ekmuhl descendit la rive gauche de l'Elbe, se porta sur Meissen, et de-là vers Leipsig ; il ne laissa à Dresde que le général Durutte, avec trois mille soldats, et quelques Saxons commandés par le général Lecoq. Les Russes entrèrent aussitôt dans Neustadt, sous la condition qu'il y aurait une trève de quatre jours, durant laquelle aucune hosti-

lité ne serait commise. Cet armistice expiré, les troupes qui défendaient Dresde, opérèrent leur retraite. Les Français prirent la route de Wildruf, et les Bavarois, formant l'arrière-garde, sous les ordres du comte de Rechberg, se retirèrent sur la Saale, et repoussèrent vaillamment les attaques de la cavalerie russe qui voulait les inquiéter. Quant aux Saxons, l'infanterie se réfugia dans Torgau, et la cavalerie se rendit à Plauen, pour servir d'escorte à son souverain qui, de cette ville, alla à Ratisbonne, accompagné de notre ambassadeur. En quittant sa capitale, le roi de Saxe envoya le baron Juste à Paris. Pour dérober au public, le motif de sa mission, ce ministre fut reçu avec le cérémonial réservé aux ambassadeurs. Mais, on peut dire qu'en cette occasion, les lettres de créance n'étaient que des dépêches, dans lesquelles le roi de Saxe exprimait la douleur qu'il éprouvait, d'avoir été forcé d'abandonner son peuple.

Le Sénat et le Corps législatif, informés du soulèvement de Hambourg, de la déclaration de guerre de la Prusse, et du mouvement rétrograde qui nous avait forcés d'évacuer Berlin et Dresde, décrétèrent la levée de cent quatre-vingt-dix mille hommes, à prendre sur le premier ban de la garde nationale, ou sur la conscription qui ne devait être levée que l'année suivante. On arrêta de plus, la formation de dix mille gardes d'honneur. Napoléon avait institué ce corps en Italie,

afin de s'assurer la soumission des grandes familles de cette contrée ; il voulut aussi, en France, user de ce moyen, depuis que la conjuration de Mallet lui eut prouvé la nécessité d'avoir auprès de lui, des ôtages qui lui garantissent en son absence, la sûreté de son trône. En divisant les gardes d'honneur en quatre régimens, il laissa entrevoir qu'à l'avenir, on en formerait quatre compagnies de gardes-du-corps. Nouvelle preuve de cette tendance irrésistible qu'avait Napoléon, à tout ramener aux institutions anciennes. Toutes les fois que sa puissance était ébranlée, il sentait la nécessité de recourir aux coutumes de notre vieille monarchie; et si son règne eût duré plus long-temps, un mélange de faiblesse et d'ambition eût fait rétrograder nos mœurs vers ces temps barbares où le trône était fondé sur le bouclier des soldats.

Prêt à rouvrir une nouvelle campagne, il lui fallait pour champ de bataille, une contrée avec laquelle il fût en guerre. Ne pouvant se faire une idée de l'élan que donne aux nations l'esprit de liberté, il ne doutait pas de ses futures victoires; et comme dans sa position, une victime lui était nécessaire, il dut se réjouir de l'abandon de la Prusse, dans l'espoir que sa défection lui donnerait le droit de la saccager et d'en partager les provinces. Il se flattait que, si les possessions de cette puissance ne séduisaient pas la Russie, du moins l'Autriche ne serait pas insensible à l'of-

fre de la Silésie. Cette illusion était entretenue par la marche tortueuse et habile du cabinet de Vienne qui, se préparant à la guerre, cherchait à endormir Napoléon par les protestations les plus amicales. Dans nos relations diplomatiques, M. de Metternich ne cessait de dire, que la Russie seule était à craindre, et que si elle n'adhérait pas aux propositions modérées de la puissance médiatrice, ce ne serait plus un corps auxiliaire de trente ou de soixante mille hommes qui se réunirait à nous, mais bien toutes les forces de la monarchie. « Si l'alliance avec la France » était à faire, disait-il à notre ambassadeur, » nous n'hésiterions pas un moment à la conclure; » non, jamais l'ambition d'accroître notre terri» toire, ne pourra nous mettre en guerre avec votre » empereur. » Toutes ces trompeuses assurances étaient répétées par le comte Bubna qui, depuis ces grandes négociations, était l'intermédiaire entre le cabinet de Vienne et celui des Tuileries.

M. Otto, qui ne cessait de penser et d'agir avec une excessive candeur, assura que le premier ministre autrichien mettait le plus grand soin à relever tout ce qui pouvait convaincre les cours de Londres et de Pétersbourg, de l'accord intime qui subsistait entre celles des Tuileries et de Vienne, au point qu'il voulait que les agens de cette dernière, dans leurs relations diplomatiques, substituassent le mot d'intervention à celui de médiation, puisque, selon lui, l'Autriche n'était

qu'une alliée, aspirant à mettre un terme aux fléaux de la guerre.

Enfin M. de Metternich annonça un jour, à notre ambassadeur, qu'il venait de recevoir des dépêches de l'empereur Alexandre qui acceptait l'intervention du cabinet de Vienne. Pour mieux s'insinuer dans sa confiance, il ajouta, qu'il était très-satisfait des prétentions modérées de la Russie; qu'à la vérité elle cherchait à entraîner l'Autriche dans son alliance, et l'exhortait à profiter de cette occasion, pour réparer ses pertes; mais il protesta de nouveau, que toutes ces tentatives seraient vaines, l'empereur François II n'ayant d'autre ambition, que de contribuer à une paix générale. Enfin, M. Otto se laissa tromper au point que, jusqu'au moment de son rappel (20 mars), il affirma que l'Autriche était de bonne foi. La lettre de M. de Nesselrode, qui lui fut communiquée par M. de Metternich, était, selon lui, une preuve irrévocable de la franchise de ce dernier; mais elle avait été écrite avec l'intention de cacher les trames secrètes qui, depuis long-temps, existaient entre ces deux premiers ministres; et le langage qu'ils tenaient auprès de notre ambassadeur, était chose convenue pour mieux abuser sa crédulité.

De tous les gouvernemens prêts à se déclarer contre lui, Napoléon ne craignait et ne voulait ménager que l'Autriche; aussi redoutait-il l'influence des ministres anglais dont l'or devait être un puissant

mobile pour un empire qui aspirait au rétablissement de ses finances. Cependant les séductions de l'Angleterre et de la Russie n'auraient point tenté le cabinet de Vienne, si réellement Napoléon eût tenu la promesse de lui restituer les provinces illyriennes. Il paraît que la mission du général Bubna avait pour objet de réclamer cette indemnité, et que ce diplomate habile était parvenu à triompher d'un homme qui avait tant de peine à se dessaisir des états dont il s'était emparé : on assure même que l'ordre avait été donné au général Bertrand, de faire à l'Autriche la remise solennelle de ces provinces, et que douze heures après, arriva un autre courrier, porteur d'un contre-ordre qui lui prescrivit de les garder, et de faire arrêter tous ceux qui, par leurs spéculations depuis long-temps préparées, pourraient faire croire que l'Illyrie allait être rendue.

Napoléon, abusé par des sentimens inconnus aux têtes couronnées, se flattait que son union avec une archiduchesse rendrait indissoluble l'alliance entre les deux empires. Dans une assemblée du Sénat (1er avril), il fit annoncer, par l'organe de son archichancelier, qu'il allait bientôt se mettre à la tête des armées; que Marie-Louise était nommée régente avec des pouvoirs très-étendus : toutefois, il ne l'autorisait point à publier des sénatus-consultes, ni à proclamer au-

cune loi de l'état. Dans le discours qui fut adressé à cette Princesse, on lui prodigua les éloges les plus flatteurs. Elle y répondit par ces paroles remarquables, en ce qu'elles étaient regardées comme une émanation des principes de celui qui les lui avait dictées. « L'Empereur est vivement » affligé des nombreux sacrifices qu'il est obligé » de demander à ses peuples; mais puisque l'en- » nemi, au lieu de pacifier, veut nous imposer des » conditions, et exciter la guerre civile, la tra- » hison et la désobéissance, il faut bien que l'Em- » pereur en appelle à ses armes toujours victo- » rieuses, pour confondre ses ennemis et sauver » l'Europe civilisée et ses souverains, de l'anarchie » dont on les menace. »

D'après ce discours, on voit que Napoléon considérait comme révolutionnaires, les efforts des peuples jaloux de recouvrer leur indépendance. A la faveur de sa politique cauteleuse et de ses fausses démonstrations d'amitié, il avait cru conserver encore l'estime des souverains qu'il avait trahis tant de fois. Accoutumé à ne souffrir aucune contradiction, il voulait que ces souverains, assujettis à ses volontés, traitassent de révolte le mouvement sublime que faisaient des sujets fidèles, pour affranchir le trône et la patrie, de la plus humiliante servitude. En nommant Marie-Louise régente, il espérait fortifier son gouvernement, et confondre ses ennemis, par

une institution qui concentrait la confiance et la fidélité dans la personne de son épouse. Il crut enfin, que l'orgueil de la nation Allemande, et le sentiment paternel de l'empereur François, seraient flattés qu'une princesse autrichienne eût à elle seule, l'administration du plus puissant des empires. L'acte de régence semblait être une amende honorable faite à l'Autriche, pour l'outrage sanglant qu'avait reçu la maison de Lorraine, dans la déplorable catastrophe de Marie-Antoinette. Cette mesure charmait l'ancien parti royaliste qui, fortement prononcé pour les institutions monarchiques, se rattachait de bonne foi à Napoléon, depuis que toutes ses vues tendaient de plus en plus au gouvernement absolu. Aussi sa politique cherchait-elle dans ces derniers temps, à faire considérer les atteintes portées à son trône, comme l'œuvre du parti révolutionnaire dont les excès justement abhorrés, avaient ramené tous les esprits à la nécessité d'un chef unique.

Mais l'élévation de Marie-Louise à la dignité de régente, n'offrait pas à l'Autriche, d'assez grands avantages pour compenser les restitutions territoriales qu'elle réclamait. M. de Narbonne, en remplaçant M. Otto (fin de mars) dans ses fonctions d'ambassadeur, après avoir pénétré la conduite de cette cour, dévoila enfin toute sa politique, en écrivant : « Nous ne pouvons nous dissimuler » que l'Autriche, soit qu'elle persiste dans l'al-

» liance, soit qu'elle se déclare contre nous, ne » peut avoir dans cette circonstance, que le même » langage et la même marche, jusqu'au dénoue- » ment. » Ces paroles furent pour Napoléon, un trait de lumière; dès-lors il eut la certitude que le cabinet de Vienne était lié avec ses ennemis; néanmoins, il feignit de croire aux protestations amicales qu'on ne cessait de lui faire, persuadé que l'Autriche, retenue par son rôle de médiatrice, n'oserait pas, dans une négociation où il ne s'agirait que d'intérêts généraux, exiger des sacrifices trop avantageux pour elle, et qui pourraient effrayer les anciens électeurs de l'Empire Germanique, élévés par lui à la dignité royale ou à des souverainetés indépendantes.

Au fond, la France et l'Autriche cherchaient à se tromper mutuellement. Dans ce dessein, Napoléon pressait les événemens de la guerre, pour arrêter les déterminations vers lesquelles cette dernière marchait à grands pas; ses intrigues avaient pour but, non d'obtenir la paix, mais seulement d'avoir le temps de refaire ses armées, et de s'opposer à la coalition qui se formait contre lui. Plus on approfondit les actes diplomatiques d'alors, et plus on acquiert la certitude qu'il n'entra jamais dans les idées de Napoléon, de se résigner à faire des sacrifices. Cependant le prince Schwarzenberg, par une nouvelle ruse du cabinet de Vienne, ayant

laissé son commandement au général Frimont, fut envoyé à Paris, en qualité de chef de corps, pour prendre, disait-on, les ordres de l'Empereur; en arrivant, il remit une lettre de son souverain, où il était dit, que la cession des provinces illyriennes maintiendrait l'Autriche dans sa neutralité, et qu'à ce prix, elle se déclarerait même contre la Russie, si elle refusait sa médiation. Ensuite Schwarzenberg, reprenant son caractère d'ambassadeur, protestait que, malgré les changemens de circonstances, l'alliance de sa cour avec celle des Tuileries subsistait toujours, qu'il n'y avait rien de changé à ce traité. Enfin, il ne cessait de dire au duc de Bassano, que le corps auxiliaire autrichien, quoique rentré en Gallicie, était prêt à exécuter les ordres que lui enverrait l'empereur des Français. Telles étaient nos relations avec l'Autriche, au moment où Napoléon faisait avec activité, les préparatifs d'une nouvelle campagne sur laquelle il fondait des espérances plus flatteuses que celles que pouvaient lui faire entrevoir les voies de la conciliation.

Les tristes et difficiles opérations d'hiver étaient toujours confiées au vice-roi d'Italie. Ce Prince s'efforçait, par la sagesse de ses dispositions, de conserver la ligne de l'Elbe, d'autant plus importante, qu'après cette ligne, il ne restait à Napoléon, que celle du Rhin qui l'eût renfermé dans les limites de son empire. Le quartier-général, après avoir séjourné onze jours

à Leipsig, se porta (21 mars) sur Magdebourg qu'occupait le corps du général Lauriston. Ses divisions s'étendaient jusqu'à Wittenberg; depuis cette place jusqu'à Meissen, l'Elbe était gardé par des Bavarois et des Saxons, et par le corps de Grenier, dont la majeure partie campait auprès de Wartemberg où l'ennemi paraissait vouloir tenter un passage, en profitant des barques du canal de Schwartze-Elster.

Le Vice-Roi portait aussi son attention sur Torgau. Cette place entourée par une plaine marécageuse, avait des fortifications si étendues qu'elle aurait été comptée au rang des forteresses du premier ordre, si tous ces ouvrages avaient été en maçonnerie. En avant, et sur la route de Wittenberg, était le fort Zinna qui devait éloigner l'ennemi du côté par lequel un terrain moins humide lui permettait d'approcher. Mais, le Vice-Roi concevait de justes alarmes sur Torgau. Il soupçonnait que la cour de Saxe renfermait ses troupes et son matériel dans cette place, avec l'intention de la rendre indépendante, pour en disposer selon les circonstances. Le gouverneur Thielmann manifestait peu de zèle pour la cause française. Déjà il avait refusé de recevoir les Bavarois, et quoique son souverain l'eût mis à la disposition du prince Eugène, il ne voulut point lui donner l'artillerie dont nous avions besoin pour armer la place de Wittenberg. Sans vouloir ternir la religieuse fidélité dont le malheureux roi de Saxe a été la vic-

time, je crois néanmoins devoir faire comprendre que, lorsque ce souverain fut arrivé à Ratisbonne, ses ministres se confièrent tout entiers à la cour de Vienne qui leur recommanda de conserver intactes, les ressources que renfermait Torgau, et de les offrir, à titre de réconciliation, à la puissance qui, dans le cours de la campagne nouvelle, serait le plus favorisée par la fortune.

Les Russes et les Prussiens, occupés à terminer les arrangemens qui devaient constituer leur alliance, mirent beaucoup de lenteur dans leurs opérations militaires. La formidable ligne de l'Elbe dont nous occupions toutes les places, les obligeait à rassembler des forces imposantes avant de franchir ce grand fleuve. Cependant, à la faveur de l'embouchure du Havel, l'ennemi avait forcé cette barrière, et par Derben, il dirigeait des troupes légères sur les villes anséatiques, tandis que sur notre droite, la Saxe était envahie par l'armée russe et prussienne qui se portait sur la grande route de Zeist et de Weimar. Le Vice-Roi, à cette époque, avait environ cinquante mille combattans. La grande étendue de sa ligne d'opération ne lui permettait pas de concentrer un corps de troupes assez considérable pour reprendre l'offensive. Dans la certitude que Napoléon ne tarderait pas à venir à son secours, il voulut, en général expérimenté, effrayer Berlin, gagner du temps, et se convaincre si l'ennemi n'avait pas

dégarni son centre, en détachant sur ses ailes, des forces si considérables.

Déjà, à la tête de son état-major (25 mars), il s'était assuré que la division prussienne de Borstel, chaque jour resserrait davantage la place de Magdebourg, et que Wittgenstein se disposait à franchir l'Elbe entre Dessau et Wittenberg. Le Prince feignit alors d'abandonner Magdebourg, et fit repasser l'Elbe à toutes les troupes qui, de la rive droite, paraissaient menacer Berlin; puis, avec le corps du général Grenier et trois divisions de celui de Lauriston, il se reporta rapidement sur la rive qu'il feignait d'abandonner (2 avril), tandis que la division Lagrange gardait l'Elbe inférieur, et le duc de Bellune l'embouchure de la Saale.

Wittgenstein qui nous croyait en retraite, se disposait à poursuivre sa marche, lorsque le lendemain, au point du jour, il apprit que notre armée rangée en bataille, campait derrière lui. Berlin effrayé de notre attitude menaçante, crut que l'armée française allait reprendre l'offensive, et renforça les Russes, des corps d'Yorck et de Bulow. Après qu'on se fut observé pendant deux jours, l'action s'engagea aux environs de Mockern, avec une grande vivacité. Nous soutînmes avec assurance le choc de l'ennemi, mais une charge de cavalerie ayant manqué, notre gauche, qu'elle protégeait, fut attaquée par des forces supé-

rieures et plia. La brigade italienne que commandait le brave Zucchi, quoique cernée, ne répondit aux sommations qui lui furent faites, qu'en tirant sur les parlementaires; deux de nos bataillons de nouvelle levée, firent bonne contenance contre une brigade entière. Au reste, cette affaire fit honneur aux Prussiens; pour la première fois, ils combattaient pour leurs foyers, et l'acharnement avec lequel ils secondèrent les Russes, prouva le haut degré de courage qu'inspire toujours un vrai patriotisme. Cette affaire, où le général Grenier fut blessé d'une balle à la figure, nous coûta deux pièces d'artillerie et plus de mille hommes hors de combat; par-là, nous acquîmes la certitude que l'ennemi, malgré ses opérations sur nos flancs, n'avait pas dégarni son centre, et que la conservation de Berlin, où nous avions tant d'outrages à venger, serait le point vers lequel se dirigeraient ses plus grands efforts. Les habitans de Berlin, revenus de leur épouvante, firent chanter un *Tè Deum* pour célébrer la délivrance de leur ville.

Selon son usage, le Vice-Roi, avec une forte escorte, alla le lendemain reconnaître le champ de bataille de la veille, et se porta à plus d'une lieue en avant, lorsqu'un pulsk de kosaques, embusqué derrière un bois, chargea le Prince et l'obligea de tourner bride. Deux de ses chasseurs furent tués à coups de lance; un autre, à qui l'on avait confié le porte-feuille, l'ayant laissé tomber,

un kosaque le ramassa et allait l'emporter, si des dragons ne l'avaient obligé à l'abandonner pour se débarrasser de leurs poursuites. Le Prince, en observant cette action qui l'intéressait vivement, s'aperçut que le colonel Kliski, s'était imprudemment laissé entourer par plusieurs kosaques : sur-le-champ, il vole au secours de ce brave polonais, et d'un coup de pistolet, disperse les barbares.

Après l'affaire de Mockern, les Russes réunis aux Prussiens, forcèrent le passage de l'Elbe à Dessau, avec l'intention de venir nous attaquer. Aussitôt, le Prince se transporte à Stassfurt (8 avril), et envoye le cinquième corps (Lauriston) et une partie du onzième, pour appuyer le duc de Bellune qui, depuis que l'ennemi était à Dessau, craignait de voir forcer la ligne de la Saale, qui lui avait été confiée, et que le corps d'Yorck se préparait à franchir. Le Vice-Roi, par ce changement de front, appuyait sa droite aux montagnes du Harz, et plaçait sa réserve autour de Magdebourg, d'où il observait les manœuvres de l'ennemi, et le tenait en suspens par des démonstrations hostiles.

Quoique la position de l'armée Française fût critique, néanmoins elle était belle aux yeux des militaires habiles qui, dans cette circonstance, admirèrent avec quelle sagacité le génie peut tirer parti des situations que les hommes ordinaires regarderaient comme désespérées. Les colonnes

ennemies, d'un côté s'avançaient vers le nord de la Hollande, et de l'autre, par la Saxe, se portaient en Franconie. Le Vice-Roi et ses troupes se trouvaient par conséquent cernés ; déjà trois mille chevaux avaient pris position à Elrich, pour lui couper toute communication. Mais, loin d'être alarmé d'une situation qui, le séparant de la France, le livrait à ses seules ressources, il agit en rase campagne, avec la même sécurité que s'il eût été dans une place fortifiée.

Après avoir fait reconnaître les deux routes d'Elrich et de Goslar, le Prince prit la résolution de se maintenir en avant des montagnes du Harz, où l'immense plateau, situé derrière Quedlimbourg, lui offrait un abri inexpugnable. Sa droite ne pouvait être tournée, et de front, le plateau était si escarpé, qu'il était presqu'inaccessible à la cavalerie. D'ailleurs, si l'ennemi eût voulu en approcher, il se mettait à dos, la nombreuse garnison de Magdebourg, et s'il cherchait à nous attaquer par le côté opposé, en cas de défaite, cette forteresse nous servait de refuge. Au moyen de cette position savamment combinée, et qui lui donnait les moyens de se porter avec rapidité sur tous les points menacés, le Prince protégeait la Westphalie, et profitait de toutes les ressources renfermées dans Magdebourg, certain que son système, de défensif qu'il était, deviendrait offensif, et forcerait l'ennemi à une prompte re-

traite, dès qu'on apprendrait l'arrivée de la grande armée qu'amenait l'Empereur.

Les Prussiens et les Russes effectuaient sur l'Elbe inférieur, de fréquens passages, afin d'accélérer l'insurrection de la Westphalie et de protéger celle des villes anséatiques. Pour garantir davantage ce point important, le Vice-Roi avait envoyé le prince d'Eckmühl, du côté de Werben, tandis que le général Vandamme réunissait à Brême, trois divisions destinées à former le premier corps de la future grande armée. A cette époque, ce général était chargé de reprendre Hambourg, et de punir les habitans insurgés. La division du général Carra Saint-Cyr, réunie à toutes les troupes rassemblées dans ces provinces, devait former le treizième corps, et agir dans le Mecklenbourg, pendant que l'Empereur, réuni au Vice-Roi, opérerait en Saxe.

Le général Carra Saint-Cyr se retirait sur Brême, depuis que les Anglais avaient effectué un débarquement aux bouches du Weser. Lorsque le général Morand, après s'être réuni à lui, apprit que les insurgés, protégés par la cavalerie du général Tettenborn, occupaient Lunebourg, il marcha sur cette ville et s'en empara. Sur cette entrefaite, les troupes légères de Czernischew et de Dornberg, malgré la vive opposition du général Montbrun, forcèrent le passage de l'Elbe ; de Brunswick, elles poussèrent des reconnaissances

jusque vers la capitale du fragile royaume de Westphalie; mais, pendant que le roi Jérôme les contenait, le Vice-Roi les fit poursuivre par la cavalerie de Sébastiani, et les força de se réunir au général Tettenborn. Celui-ci, à la faveur de ces renforts, se porta sur Lunebourg qu'il reprit, à la suite d'une affaire sanglante dans laquelle le général Morand fut blessé mortellement. Ses soldats, n'ayant plus pour chef qu'un colonel saxon, capitulèrent en grande partie, et furent conduits prisonniers à Hambourg, avec leur général qui expira au milieu de la populace exaltée par ce succès et par la joie que causait la révolution qui venait d'éclater.

Le prince d'Eckmühl, de Werben s'était dirigé sur Lunebourg, mais il n'y arriva que le lendemain de cette malheureuse affaire. Réuni aux généraux Sébastiani, Maurin et Lagrange, ils purgèrent l'Elbe de toutes les troupes ennemies qui s'étaient jetées sur la rive gauche de ce fleuve. Le Vice-Roi rapprocha cette aîle trop éloignée de son corps, lorsque les divisions Dufour, Dumonceau et Carra Saint-Cyr se furent rassemblées entre Brême et Minden; mais il la laissa toujours loin de lui, pour garder l'Elbe inférieur.

Aussitôt que l'Empereur fut informé que Hambourg et Lubeck venaient de briser les chaînes dont il les avait chargés, il redoubla d'efforts pour augmenter le nombre des troupes qui devaient être envoyées dans la trente-deuxième di-

vision territoriale. Le gouvernement en fut confié au prince d'Eckmühl (26 avril), ainsi que la conduite du corps d'armée destiné à reprendre Hambourg. D'après ses instructions, on lui donnait le droit d'appliquer les peines du Code pénal, et la faculté de lever une contribution de cinquante millions sur les villes insurgées. Fatales conséquences d'une aveugle ambition! en laissant à ces peuples leur liberté, ils eussent été nos amis, et en voulant les subjuguer, on n'en fit que des sujets rebelles.

Les Russes et les Prussiens venus par la Saxe, ne rencontrant point d'obstacles, s'avançaient vers la Franconie, avec une prodigieuse rapidité. A Eisenach, un bataillon saxon des familles ducales, au lieu de les contenir, déserta et prit rang dans l'armée prussienne. Les ennemis, maîtres de Weimar et d'Erfurt, entrèrent la nuit dans Gótha, et enlevèrent M. de Saint-Aignan, persuadés que la correspondance de cet ambassadeur leur donnerait quelques lumières sur les opérations que préparait Napoléon. Ce monarque avait quitté Paris, le 15 avril, et quarante-huit heures après, il arriva à Mayence où se trouvait réunie une immense quantité de soldats qu'avaient fournis les classes arriérées de conscrits, et celles des années 1813 et 1814. Le sentiment de l'honneur animait ces jeunes gens, et leur fit surmonter toutes les fatigues d'une marche si précipitée. Pour mériter le titre de soldats français dont ils étaient glorieux,

tous couraient avec empressement vers ces champs de bataille qu'avaient illustrés leurs aînés.

Les confédérés du Rhin contribuaient aussi à la recomposition de notre nouvelle armée; mais ce n'était qu'avec lenteur, qu'ils obtempéraient à la volonté qui leur prescrivait de ne rien négliger pour hâter leurs armemens. Napoléon, n'ayant plus la force pour les contraindre, ils feignaient d'obéir alors qu'ils méditaient leur défection. Cependant le roi de Wurtemberg et le grand-duc de Bade agissaient avec plus de sincérité. La Bavière, quoique spécialement favorisée par l'alliance de Napoléon, semblait être la première à s'en détacher, surtout depuis que le général de Wrede, en exhalant son juste mécontentement, avait effrayé la nation et refroidi le zèle de la cour, par le récit qu'il fit de la retraite de Moskou. Quoique la Bavière eut mobilisé sa garde nationale et levé de nouveaux régimens de cavalerie, toutes ces troupes restaient autour de Munich, sous le prétexte de mettre le royaume à l'abri de la versatilité du cabinet de Vienne. Surmontant l'aversion qu'elle avait contre l'Autriche, elle resserrait de plus en plus ses relations amicales avec cette puissance. Enfin, elle rappela la division Rechberg qui comptait encore dans nos rangs, toutefois avec la promesse de la remplacer par une plus nombreuse.

La nation française, malgré les déplorables aveux du vingt-neuvième bulletin, ne s'était point

encore formé une idée juste des pertes irréparables qu'elle avait éprouvées, et jamais elle ne put croire que, malgré l'énormité de ses sacrifices, ils seraient encore insuffisans pour faire face à toute l'étendue des besoins de l'état. C'était avec une pleine confiance dans le succès, que nos soldats couraient aux frontières, et que les villes, les administrations, et tous les fonctionnaires et propriétaires se résignaient aux sacrifices qui pouvaient amener la paix tant désirée. L'orgueil national surtout était stimulé, par la crainte de voir s'évanouir cette gloire militaire si chèrement achetée, et par l'affront de recevoir la loi des mêmes nations que nous avions vaincues. Mais l'unique vœu des Français, dans un moment si critique, était d'écarter l'ennemi en gagnant une première bataille, et de signer avec lui une paix modérée , après lui avoir montré les ressources que la France tirerait de son sein , et le degré d'énergie qu'elle développerait, toutes les fois qu'on menacerait son honneur et son indépendance. Ces vues sages n'étaient point celles de Napoléon; impatient de commander une nouvelle armée, il lui tardait de prouver que l'inclémence de l'hiver avait seule compromis l'infaillibilité de son génie.

On venait de former plusieurs corps de cavalerie; mais leur organisation avait été si précipitée, qu'il régnait peu d'ensemble dans une arme jusqu'alors illustrée par des succès prodigieux.

Depuis que nous avions évacué la Pologne, la Prusse et le Mecklenbourg, les remontes devenaient difficiles, et le moral des hommes était affaibli par le souvenir des précédentes calamités. Il restait peu de ces anciens officiers dont l'intrépidité et la force d'âme impriment à leurs soldats, ce courage surnaturel qui caractérise les braves. L'artillerie pouvait plus aisément réparer ses pertes : Strasbourg, Mayence et Wesel renfermaient un matériel bien supérieur à celui qu'engloutit la Russie; et les canonniers de marine, quoique peu familiarisés au service de terre, avaient néanmoins l'expérience de leur arme, et apportaient ce courage et ce sang-froid imperturbable qui fait braver, dans les combats sur mer, la fureur de tous les élémens. Parmi les immenses convois d'artillerie, on remarquait celle de la jeune garde, toute remise à neuf, et défilant avec pompe et dans le plus grand ordre. Quoiqu'elle ne consistât qu'en soixante pièces, c'était un puissant secours; employée comme réserve, elle avait presque toujours décidé de la victoire. Faute de chevaux, l'armée ne comptait guère plus de trois cent cinquante bouches à feu; mais ce nombre augmentait chaque jour, et sous peu, l'artillerie allait être formidable.

L'infanterie devait se composer de douze corps, dont trois se trouvaient avec le Vice-Roi (2e, 5e et 11e). Le premier se formait à Brême, sous les ordres de Vandamme, et devait agir contre Ham-

bourg. Le duc d'Elchingen, récemment élevé à la dignité de prince de la Moskowa, commandait le troisième corps fort de cinq divisions. Le quatrième, connu sous le nom d'armée d'observation d'Italie, était amené par le général Bertrand qui, en quittant les provinces illyriennes, avait été remplacé par le duc d'Abrantès, dans ses fonctions de gouverneur. Le sixième, sous les ordres du maréchal Marmont, comptait trois divisions. Quant aux septième et huitième, ils furent formés par les Saxons et Polonais, toujours commandés par le général Reynier et par le prince Poniatowski. Il n'existait point de neuvième corps, et la garnison de Dantzig forma le dixième. Le douzième, confié au duc de Reggio, avait trois divisions, dont une bavaroise. Enfin l'armée du Bas-Elbe, auquel on donna le nom de treizième corps, était sous le commandement du prince d'Eckmühl. Dans chacun de ces corps se trouvait le cadre d'une division de cavalerie légère. Quatorze divisions de cavalerie allaient être réparties en quatre corps de réserve, commandés par les généraux Latour-Maubourg, Sébastiani, Arrighi et Kellerman. La maison militaire de l'Empereur se composait de deux régimens de vieille garde; la jeune en avait quatre. Sa cavalerie devait former plusieurs divisions. En ne comptant que les forces avec lesquelles Napoléon allait agir, on trouvera qu'en entrant en campagne contre les Russes et les Prussiens, il avait cent cinquante mille fantassins à leur op-

poser. Quant à la cavalerie, tous les corps désignés n'étaient pas encore formés, et l'on donnait à quelques faibles escadrons tirés des dépôts, le nom de division. Ce ne fut qu'après l'armistice, que cette arme fut portée au complet, et suffisamment instruite pour entrer en ligne. Ainsi l'on peut dire, que Napoléon entreprenait une guerre nouvelle, puisqu'avec quatre mille chevaux seulement, il allait attaquer deux puissances dont la force principale consistait en cavalerie.

En se rendant à Mayence, il voyagea avec une rapidité telle, qu'il devança de beaucoup ceux de sa suite. Pendant son court séjour, ses momens furent consacrés à presser l'organisation de l'armée. Sans s'inquiéter si ce qui devait la constituer était prêt, il s'occupa sans relâche, à former des régimens de tout ce qui pouvait faire le coup de fusil, comptant avec raison que c'était sur les masses d'infanterie, qu'il devait fonder ses espérances. C'est à ces prodigieux efforts qu'il dut cette armée dont l'apparition fut un sujet d'étonnement, et qui, dès son début, devait lui procurer des succès qui rendirent à son étoile, l'éclat dont elle avait brillé.

Enfin, Napoléon, ayant ordonné de fortifier Mayence, quitta cette ville le 24 avril, après avoir passé en revue divers régimens de toutes armes, et envoyé à Wetzlar le duc d'Istrie, pour inspecter la division polonaise du général Dembrowski. Dans le duché de Wurtzburg, dont le Souverain

s'était absenté, pour aller prendre conseil de l'Autriche; le duc de Castiglione rassemblait une nouvelle armée, composée de six divisions et d'un corps de cavalerie; elle paraissait destinée à protéger la Bavière, qu'il était prudent d'observer, depuis que ses relations secrètes avec le cabinet de Vienne, faisaient pressentir son changement de politique. Napoléon s'arrêta peu de temps à Francfort. Ensuite il inspecta les fortifications d'Erfurt. Les princes de Weimar et de Saxe-Gotha, dont les états venaient d'être occupés par notre avant-garde, se présentèrent à son lever, et, selon l'expression d'alors, eurent l'honneur de dîner avec Sa Majesté.

Le prince Schwarzenberg venait de quitter Paris, onze jours après le départ de Napoléon; dans ses conférences avec le duc de Bassano, il se servit de tous les détours qui pouvaient contribuer à masquer les desseins de l'Autriche; de son côté, notre ministre lui fit les plus belles promesses, espérant qu'une prochaine victoire nous permettrait bientôt de changer de langage. Napoléon, voulant savoir à quoi s'en tenir sur les protestations du cabinet de Vienne, lui envoya des instructions dont voici les bases principales: « Lorsque, dès les premiers jours de » mai, l'empereur des Français sera rendu sur » les bords de l'Elbe, avec trois cent mille hommes, » le corps auxiliaire, commandé par le général » Frimont, dénoncera l'armistice conclu avec les

» Russes, afin d'agir contre eux, pendant que l'ar-
» mée française préludera à l'ouverture de la
» nouvelle campagne. En même temps, l'Autriche
» renforcera le corps de Poniatowski, campé au-
» tour de Cracovie, et le portera à cent cinquante
» mille hommes; il se concentrera, se tiendra sur
» la défensive, et au moindre signal, sera prêt à
» agir. Un corps de trente à quarante mille hommes
» sera formé en Bohême, et le jour où l'Empe-
» reur, à la tête de l'armée du Mein, arrivera sur
» l'Elbe, le ministre de l'Autriche fera sa décla-
» ration de guerre à la Russie. L'armée de Cra-
» covie dénoncera l'armistice, et celle de la Bo-
» hême sortira de ses cantonnemens. » Enfin, le reste des troupes autrichiennes, campées en Gallicie ou dans la Bukovine, devait être à la disposition de la France.

M. de Narbonne, ayant soumis ce plan à la cour de Vienne, M. de Metternich dut sourire à la lecture d'une instruction aussi impérieuse. En effet, comme nous l'avons observé, le corps auxiliaire, sans attendre le terme de quinze jours, stipulé par son armistice avec les Russes, était entré en Gallicie. En vain le cabinet de Vienne alléguait, que cette démarche ne préjugeait rien contre les bases de l'alliance avec la France. M. de Narbonne ne se laissant pas abuser par des réponses vagues et captieuses, et par tous ces subterfuges qu'emploient les diplomates lorsqu'ils

veulent que leur politique suive toutes les fluctuations des circonstances, demanda une explication, et cinq jours après (26 avril), M. de Metternich lui annonça, que l'Autriche ne se permettrait aucune hostilité contre les Russes. C'est ainsi qu'on annulait le traité d'alliance avec la France, sous le prétexte de travailler au rétablissement de la paix.

Le résultat de la lutte qu'allait engager Napoléon, et dont le début, s'il n'était pas heureux, pouvait amener sa ruine, préoccupait sa pensée et répandait un air triste et soucieux sur toute sa figure. Renfermé dans son cabinet, et méditant son plan de campagne, il ne se montrait qu'à la dérobée, lorsqu'il entendait défiler de la cavalerie. Une grande partie de l'armée prenait le mauvais chemin de Kranifeld, pour opérer sa jonction avec le corps d'Italie qui devait déboucher par Coburg. Cette manœuvre avait aussi pour but de faire retirer des forêts de la Thuringe, les troupes légères russes et prussiennes, dont les incursions s'étaient étendues jusqu'aux frontières de la Bavière.

Aux approches de Weimar, le Souverain de cette principauté alla au-devant de Napoléon qui, en quittant cette ville, abandonna sa voiture pour ne plus voyager qu'à cheval, voulant ainsi effectuer la promesse qu'il avait faite, en passant le Rhin, de faire la campagne comme général Buo-

naparte, et non pas comme Empereur. Dans la crainte que le prince de Neuchâtel ne pût exercer ses pénibles fonctions, on assure que Napoléon avait appelé près de lui, le duc de Dalmatie, pour en faire son major-général; mais le Prince, malgré son âge et ses fatigues, recouvra sa santé dès qu'il fut auprès de l'Empereur, et continua ses fonctions qu'il remplit avec son activité accoutumée. Dès-lors, le maréchal Soult fut censé avoir le commandement supérieur de la garde impériale.

Avant d'entamer le récit des grands événemens militaires qui vont signaler l'ouverture de la campagne, jetons un coup-d'œil sur la position des armées étrangères, et la situation des places dont elles entreprenaient le siége. Quoique la nation prussienne se fût levée spontanément, néanmoins son armée ne put s'organiser avec promptitude; car, de toutes les formes d'administration, aucune n'est aussi favorable que la nôtre, au soudain développement des forces militaires. La Russie ne complétait qu'avec lenteur, l'effectif et le matériel de ses armées. Les maladies, suites inévitables d'une abondante nourriture, prise avec excès après de longues privations, avaient affaibli les hommes et diminué la force des régimens. Dans toute l'étendue de ce vaste empire, on faisait des levées immenses. Les images vénérées de la Sainte-Vierge qui, de Smolensk et de Moskou, avaient suivi l'armée

orthodoxe, furent replacées avec pompe dans leur sanctuaire. Au milieu de ces cérémonies religieuses, on profitait de la ferveur du peuple, pour publier des mandemens contre les Français, qu'on accusait d'impiété pour avoir fait déplacer ces saintes images. A l'appel de leurs prêtres et de leurs seigneurs, tous les paysans moskovites prenaient les armes; le gouvernement, secondé par la noblesse, fournissait des chevaux et de l'argent. Malgré tant de zèle, les distances apportaient de si grands obstacles, que jusqu'alors, Alexandre n'avait reçu qu'une très-faible partie des recrues et des remontes qu'il attendait de l'intérieur de son vaste empire.

Aussi les Russes et les Prussiens n'osaient-ils entreprendre le siége régulier d'aucune des places que nous occupions. Ils se bornaient à les bloquer avec des forces trop faibles et trop peu aguerries, pour empêcher les garnisons de faire de fréquentes sorties. Toutes les forteresses que nous avions laissées sur la Vistule, l'Oder et l'Elbe, tenaient encore, à l'exception de Thorn que le mauvais état de ses fortifications ne nous permit pas de conserver plus long-temps. Ses défenseurs, réduits à dix-huit cents hommes, malades ou convalescens, et dont les quatre cinquièmes étaient bavarois, furent forcés de capituler (16 avril), à des conditions qui n'eurent rien d'humiliant pour l'honneur de nos armes. De même, le général Bruny, gouverneur de la

forteresse de Spandau, par un de ces accidens si communs dans l'histoire des siéges, vit renverser son système de défense. A la suite d'un violent bombardement, le feu prit à un magasin, et communiqua jusqu'au bastion où la poudre était renfermée. L'explosion ayant démantelé la place, ce général capitula, aux mêmes conditions qu'on avait accordées à la garnison de Thorn; mais en traversant le Havelberg avec sa troupe, il faillit être égorgé par les paysans armés de ce district. Cette tentative féroce aurait souillé les annales de la Prusse, sans la loyauté du colonel Guriew qui, avec ses soldats, dissipa la populace mutinée. Napoléon fut très-mécontent de ces deux capitulations : lorsque la fortune lui redevenait propice, il n'en était que plus sévère envers ceux qu'elle accablait de ses rigueurs. Enfin, la forteresse de Czentoschau, vivement bombardée par le corps de Sacken, à la suite d'un incendie, fut obligée de se rendre. Quant aux autres places, leurs garnisons, composées de vieilles troupes, n'attendaient que d'être débloquées, pour déployer une valeur qui depuis long-temps, languissait dans le repos.

Les ennemis, comme nous l'avons observé, avaient placé un corps considérable devant Berlin, afin de couvrir cette capitale constamment menacée par la garnison de Magdebourg. Le reste de leur armée divisée en deux longues colonnes, dont l'une manœuvrait sur l'Elbe inférieur, et

l'autre, depuis Dresde jusqu'en Thuringe, cherchait, par ces incursions hardies, à soulever les peuples que nous avions contraints à accepter notre alliance. L'empereur de Russie et le roi de Prusse étaient à Dresde, depuis le 24 avril; leur armée, contre laquelle la nôtre se dirigeait, s'étant éparpillée sur une étendue de plus de cent lieues, il nous fut facile de reprendre sur elle l'offensive, d'autant plus que le Vice-Roi, instruit de la prochaine arrivée de Napoléon, commençait à resserrer le flanc droit de l'ennemi; il le menaçait même sur les derrières, en supposant qu'il eût voulu tenir. Cette circonstance, joint à la faiblesse de leur première ligne, força les Russes et les Prussiens de se retirer sur la rive droite de la Saale.

Le prince de la Moskowa avait confié le commandement de son avant-garde, au général Souham qui chassait devant lui, la cavalerie prussienne. Arrivé auprès de Weissenfels, il se trouva en présence de la division russe du général Lanskoï, que nos voltigeurs culbutèrent. Quoique notre infanterie fût de nouvelle levée, elle montra tant d'ardeur et d'enthousiasme, qu'elle fortifia Napoléon dans l'idée où il était, qu'il lui fallait des soldats sans expérience, et que les anciens, lassés de la guerre, étaient incapables d'avoir un pareil élan. En effet, les jeunes soldats se battaient avec une bravoure qui faisait présager nos succès. Epris de gloire, avides d'avance-

ment et de décorations, n'ayant jamais connu les revers, ils allaient au combat avec cette intrépidité que donne l'aveugle confiance. Ce fut au pas de charge qu'ils enlevèrent la position de Weissenfels, et qu'ils forcèrent à la retraite, la division Lanskoï qui voulait se maintenir dans la ville.

Pendant que l'Empereur obligeait l'ennemi à évacuer la Saale, le Vice-Roi qui, depuis plusieurs jours, avait concentré ses troupes dans la principauté d'Anhalt-Bernburg, ayant été informé que Napoléon s'avançait, se porta à Eisleben. Il fit ensuite enlever, par le corps Lauriston, les têtes de pont de Wettin et de Halle qu'avaient construites les Prussiens. En même temps, plusieurs reconnaissances eurent lieu sur la Saale, pour s'assurer si l'arrivée de notre nouvelle armée faisait replier les avant-postes ennemis. Au retour d'une de ces expéditions, le prince Eugène trouva à Schraplau, un officier polonais qui, en lui remettant des dépêches de Napoléon, nous annonça que son quartier-général avait couché à Nauburg, et qu'incessamment, la grande armée opérerait sa jonction avec la nôtre. A la vue de ce brave et de sa vaillante escorte, tous les cœurs se livrèrent à la joie; chacun revit avec transport ces intrépides lanciers, dont la tournure martiale nous rappelait nos jours de triomphe. On les accoste, on leur serre la main, puis avec empressement, on les accable de questions; tout ce qu'ils racontent sur la force de l'armée, sur sa tenue,

sur sa bravoure et sur la manière miraculeuse dont elle avait été créée, exalte nos cœurs, et rehausse à nos yeux la gloire et le génie de celui qui, portant le gage de la victoire, avait produit en si peu de temps, d'aussi grandes merveilles.

Le Vice-Roi qui, depuis près de quatre mois, avec peu de troupes, contenait l'ennemi par de savantes manœuvres, à la réception de cette heureuse nouvelle, versa des larmes de joie, et se félicita d'avoir atteint le terme d'un commandement si pénible et si glorieusement rempli. Dans la nuit, ne pouvant se livrer au sommeil, il lui semblait que le jour allait éclairer une grande victoire, qui serait le résultat de ses calculs et le prix de sa longue persévérance. Lorsqu'il récapitulait tout ce qu'il avait fait dans le cours d'un rigoureux hiver, son âme satisfaite lui faisait regarder cette triste mais honorable campagne, comme la plus brillante de toutes, puisque c'était celle où il avait le mieux servi sa patrie affligée.

Le duc de Tarente qui, la veille, avait pris le commandement du 11[e] corps, se présenta devant Mersburg. Cette ville, d'une assiette très-forte, était défendue par deux mille Prussiens appartenans à ce même corps d'Yorck qui avait abandonné le maréchal. A la suite d'une action assez vive, Mersburg et deux cents prisonniers tombèrent en notre pouvoir; le Vice-Roi, après avoir établi son quartier-général dans cette ville, ras-

sembla son armée, et acquit la certitude que l'ennemi formait sur l'Elster, une ligne qui s'étendait depuis Halle jusqu'à Altemburg.

En arrivant à Naumburg, Napoléon fit aux magistrats, plusieurs questions sur les armées russes et prussiennes: il demanda quelles étaient les dispositions que manifestaient les habitans de Leipsig; il prit aussi des renseignemens sur l'état des places de Torgau et de Wittenberg, et s'informa surtout avec un soin extrême, de la distance de Zeitz. L'importance qu'il attachait à recueillir de nombreux détails sur la route qui conduisait à cette ville, donnait à comprendre qu'elle entrait pour beaucoup, dans le plan de ses opérations, ou bien dans celui de l'ennemi; il prit aussi des informations sur les environs de Lutzen, où il se rappelait que Gustave-Adolphe avait perdu la vie. A ces mêmes magistrats, il demanda avec affectation: Croyiez-vous que j'arriverais si-tôt? Cette question était celle pour laquelle Napoléon avait une prédilection particulière, et quand on lui répondait que non, alors ses yeux brillaient de joie, tant il était doux pour lui, d'apparaître comme un prodige et de frapper les peuples d'étonnement, par la rapidité de ses actions et la force de sa puissance.

L'armée se portait en avant de Weissenfels, malgré une forte pluie (1er mai), lorsque nos éclaireurs poussant un cri d'alarme, signalèrent l'ennemi. La

division Souham s'avança aussitôt vers Rippach, avec la cavalerie du comte de Valmy. Les autres corps, auprès desquels était Napoléon, se dirigèrent sur les hauteurs de Poserna, en attendant qu'on eût forcé le défilé de Rippach. L'attaque de ce défilé ne s'effectuant pas aussi promptement qu'on aurait désiré, le duc d'Istrie, à qui son zèle pour Napoléon faisait un devoir de prévenir ses ordres, laissa ses fonctions de colonel-général de la garde pour remplir celles d'aide-de-camp : emporté par son courage, il s'avança à la tête de nos fantassins. Ce guerrier était à peine arrivé sur le flanc d'une hauteur occupée par l'artillerie ennemie, qu'il tomba frappé d'un boulet de canon sur la poitrine. Son cadavre ayant été enlevé, on tint cet événement si secret, que les officiers même n'en furent informés, que lorsque la compensation d'une victoire put affaiblir l'impression pénible que devait produire la mort d'un maréchal. Ainsi périt, dès l'ouverture de la campagne, un des plus fidèles amis de Napoléon, également recommandable par sa bravoure et par son expérience : on pouvait dire de lui, que le relevé de ses services formait l'énumération de nos plus mémorables exploits. Pendant dix-huit ans, il fut l'illustre compagnon des travaux de Napoléon, et s'il en partagea les honneurs, il en courut tous les dangers. Cette mort fut pour l'armée, un sujet de

douleur; combien, depuis, n'a-t-elle pas été enviée par ces âmes ardentes, pour qui la guerre est un triomphe et la gloire un besoin!

La division Souham, maîtresse du défilé, s'empara des hauteurs qui barraient le passage; sur le point d'être chargée par deux régimens de cavalerie, elle fut renforcée par les divisions Girard et Marchand qui, sur tous les points, obligèrent l'ennemi à se replier. Le jour où eut lieu cet événement (1er mai), le général Dejean, aide-de-camp de l'Empereur, se rendit à Mersburg, pour porter au Vice-Roi, l'ordre de s'avancer. Aussitôt l'armée que ce Prince commandait, se mit en mouvement, à l'exception du duc de Bellune qui continua à être chargé de la défense de la Saale. En s'avançant, elle chassait des pulsks de kosaques, et l'artillerie tirait sur eux, à mesure qu'ils cherchaient à se former. Cette manœuvre dura jusqu'à Lutzen : après avoir traversé des prairies boisées, nous entrâmes dans une immense plaine, entièrement couverte par l'armée ennemie qui fuyait, et par celle de l'Empereur dont la marche était un véritable triomphe. Nos yeux qui, pendant toute la durée d'un long hiver, n'avaient jamais vu que des objets susceptibles de nous affliger, contemplèrent avec ravissement, ce spectacle merveilleux. Du fond de l'horizon, s'avançait le dieu de la guerre; le bruit de ses canons était pour nous, un bruit flatteur, semblable à ces salves d'artil-

lerie qui célèbrent des triomphes et marquent l'allégresse publique. Dans les intervalles de poussière et de fumée que dissipait un brillant soleil, on voyait de longues colonnes de cavalerie ennemie, attaquées de face et en flanc, par Napoléon et par nous; elles fuyaient devant nos voltigeurs qui nous servaient de cavaliers.

A cet aspect, des cris de joie retentirent dans les deux armées françaises : toutes les deux, se souvenant des beaux jours de leur gloire, crurent que le ciel, redevenu propice, nous annonçait qu'avec le printemps, nos lauriers allaient reverdir; cette idée électrisait les cœurs; elle forçait les âmes les plus incrédules à se laisser toucher par ces vulgaires pronostics; ceux dont l'instruction relevait la pensée, étaient absorbés par tout ce que l'histoire pouvait rappeler de grand et d'héroïque. La vue de cette vaste plaine, riche par les dons de la nature, mais plus riche encore de glorieux souvenirs, arrosée du sang des plus braves soldats de l'Allemagne et de la Scandinavie, où deux rois de Suède avaient glorieusement campé (1), nous inspirait les réflexions les plus nobles et les plus relevées. Cette ville, disait-on, est celle de Lutzen, où tant de fois se sont livrés des combats acharnés; voilà le moulin d'où partit le coup fatal qui priva la

(1) Gustave-Adolphe, en 1632. Et Charles XII en 1706.

Suède, du plus grand de ses rois (1). Tous ces objets étaient pleins d'intérêt pour des guerriers qui, sur ces mêmes lieux, allaient peut-être décider des destins de l'Europe.

En voyant les peupliers qui au milieu de la plaine, marquent l'endroit où périt le généreux libérateur de l'Allemagne, tous les cœurs furent émus, et un silence respectueux attesta notre vénération pour la mémoire de ce héros. Poussés par un mouvement de curiosité religieuse, nous nous portions vers ces peupliers lorsque, soudain, un groupe de cavaliers étincelans d'or et d'argent, sort de Lutzen, et s'avance vers la tombe de Gustave-Adolphe; nous reconnûmes Napoléon à la tête de son brillant état-major. Les officiers des deux armées s'embrassent, et dans ces effusions réciproques, les uns reçoivent des félicitations pour les espérances qu'ils apportaient, les autres des témoignages de gratitude pour l'accomplissement de leurs pénibles travaux. C'est sur la place même où périt un grand guerrier, que Napoléon, après une longue absence, revoit le prince Eugène; sur cette tombe illustre, il donne à sa belle conduite, des éloges mérités qui furent, pour nous comme pour notre chef, une noble

(1) La bataille où périt Gustave-Adolphe, eut lieu le 6 novembre 1632; la route de Lutzen à Leipsig, séparait les combattans. Les Autrichiens occupaient la plaine de Mersburg, et les Suédois celle de Pegau.

récompense de nos longs efforts, et un puissant aiguillon pour de nouveaux combats.

Dans les divers engagemens que l'ennemi eut avec nous, il déploya une nombreuse cavalerie et fort peu de fantassins. Cette circonstance fit augurer à Napoléon, que l'armée alliée n'était point encore réunie, et qu'il pourrait arriver avant elle, à Leipsig; dans cette persuasion, il projeta de passer l'Elster, auprès de cette ville, et de faire faire un mouvement à droite, à toute son armée, pour prendre l'ennemi à revers. Soit qu'il fût préoccupé par l'idée de se retrouver sur le même terrain où Gustave-Adolphe avait péri, ou qu'il trouvât dans sa position, quelque similitude avec celle du héros suédois, il s'informait dans les moindres détails, de tout ce qui était relatif à l'ancienne bataille de Lutzen.

Pendant ce temps, le 5e et 11e corps, commandés par le Vice-Roi, prenaient position, l'un à Treberndorf, et l'autre à Eutsch, près la route de Marck-Ranstedt. Le prince de la Moskowa était à Kaya ; le duc de Raguse campait à Poserna, et formait la droite; le général Bertrand, de Stohsen, s'était mis en marche pour l'appuyer; le duc de Reggio était à Naumburg; enfin, toute la garde impériale campait à Lutzen, où se trouvait alors le grand quartier-général (1).

(1) Voyez le plan de la bataille de Lutzen; il est indispensable pour l'intelligence du texte.

L'armée russe prenait aussi ses positions pour livrer bataille. Trois jours auparavant, elle avait éprouvé une grande perte; son général en chief, le prince Kutusow-Smolenskoë venait de mourir à Buntzlau, d'une fièvre nerveuse, âgé de soixante-dix ans. Ce guerrier, que nous avions battu à Austerlitz, s'était acquis une grande réputation dans la dernière campagne contre les Turcs. Lors de notre invasion en Russie, il sut, en temporisant, profiter de toutes les circonstances qui pouvaient nous détruire, sans compromettre le sort de son armée : son triomphe, quoique peu glorieux sous le rapport du mérite militaire, eut néanmoins un succès tel, qu'il dépassa toutes les espérances, et consacra pour long-temps, l'irrésistible puissance de la Russie. Kutusow, justement regardé comme le sauveur de son pays, descendit dans la tombe, emportant l'estime de l'Europe et la reconnaissance de ses concitoyens. Par une rare faveur, la fortune prolongea ses jours, tant que dura la prospérité des armes moskowites; et, au moment où cette prospérité allait s'éclipser, il expira sans éprouver la douleur de voir s'évanouir les espérances qu'avaient données jusqu'alors, ses sages combinaisons.

Le comte Wittgenstein commandait en chef l'armée russe, depuis que le prince Kutusow l'avait quittée : ce commandement lui ayant été continué, il voulut s'illustrer par un plan très-

hardi, et dont le succès lui paraissait d'autant plus assuré, que Napoléon n'avait jamais livré de bataille défensive, et qu'on espérait, en l'attaquant, le surprendre et le vaincre. Mais, son habileté sut déjouer tous les projets de Wittgenstein. Ce dernier, persuadé que l'armée du Vice-Roi et celle de l'Empereur allaient se porter sur Leipsig, feignait de se retirer derrière l'Elster, avec l'intention de profiter de l'éloignement de ces deux armées, pour attaquer notre arrière-garde : s'étant réuni au corps de Tormasow, dans la nuit, il repassa l'Elster par Zwenkau et Pegau; le lendemain, il se porta sur Lutzen, lorsque Napoléon s'attendait à n'avoir affaire tout au plus, qu'à un corps de cavalerie qui cherchait à l'inquiéter sur ses derrières.

Le but de cette manœuvre était de lancer derrière nous, vingt-cinq mille chevaux, de reprendre Naumburg, Weissenfels et Mersburg; et de nous renfermer entre la Saale et l'Elster, pendant que nous nous porterions sur Leipzig. Ce projet était calculé sur la certitude que nous manquions de cavalerie. Il n'échappa point à la sagacité de Napoléon; et voici comment il parvint à le faire échouer.

Le 2 mai, au matin, le comte Lauriston et le maréchal Macdonald avaient été dirigés sur la grande route de Leipsig. L'épaisse poussière que formaient sur ce point, nos longues colonnes d'infanterie, ne laissa plus de doute à Witt-

genstein, que toute l'armée française se portait sur Leipzig, et que l'instant était arrivé de profiter de l'extension de notre ligne, pour enfoncer le centre qui s'affaiblissait par les grandes forces que nous portions sur la gauche. Déjà, tous nos corps d'armée avaient dépassé Lutzen, ou se rassemblaient autour de cette ville, à l'exception du corps d'Oudinot, prudemment laissé vers Naumburg, pour observer les Russes qui pouvaient déboucher de Zeitz, et attaquer nos derrières.

Pendant que notre aile gauche était en marche, notre centre et notre droite prenaient position pour faire face à l'ennemi; afin de le mieux tromper, Napoléon feignit d'aller à Leipzig, avec une suite considérable : arrivé auprès de Döhlen, il trouva un bivac de sa garde, et s'y arrêta, comme s'il avait eu l'intention de passer les soldats en revue. Le prince de la Moskowa était avec lui, et l'inspection allait commencer lorsque, soudain, vers dix heures du matin, une vive canonnade se fit entendre sur la direction des villages où les troupes de ce maréchal se trouvaient campées : immédiatement après, débouchèrent, sur le même point, plusieurs colonnes d'une épaisse profondeur, amenées par Blucher et par Yorck; l'horizon en était obscurci, et les soldats partageaient vivement l'enthousiasme de leurs chefs. Mais, Wittgenstein calcula mal la position réelle de notre armée, il tomba dans notre centre au

lieu de couper notre arrière-garde. Le combat s'engagea par l'attaque du village de Gross-Görschen qui fut défendu avec une opiniâtreté sans exemple, par les divisions Souham et Girard (1). Cependant, cette position allait être enlevée, ainsi que les villages de Kl.-Görschen et de Rhano qui faisaient toute la force de notre centre.

Napoléon comprit alors, que le plan de l'ennemi allait s'effectuer ; sans paraître ému ni troublé, il ordonne au prince de la Moskowa d'aller se mettre à la tête de son corps. Au même instant, le prince de Neuchâtel apporte de Lutzen, des nouvelles qui lui étaient arrivées à la fois de tous les avant-postes. Il s'engage entre eux deux, une conversation animée, ainsi qu'avec plusieurs autres généraux. Ensuite, Napoléon reste seul ; il observe la direction de la fumée, il écoute le bruit de l'artillerie, et médite en silence sur les rapports successifs qu'on lui envoyait à chaque instant, et qui tous s'accordaient à dire, que notre centre était attaqué par des forces immenses.

Alors, le génie militaire de l'Empereur se montre tout entier ; il appelle autour de lui ses généraux et ses officiers d'ordonnance, pour faire exécuter des mouvemens qui, sur-le-champ, improvisent un nouvel ordre de bataille. Une di-

(1) Précis de la campagne de 1813, par M. de Clausewitz, colonel de la légion Russe Germanique.

vision Hessoise et Badoise, qui marchait sur Leipsig, avant d'arriver à Marck-Ranstedt, reçut contre-ordre, et se porta directement vers l'endroit où l'action paraissait être engagée. L'auteur de cette histoire, qui, depuis la matinée accompagnait l'Empereur, fut renvoyé auprès du Vice-Roi, pour lui recommander de faire rallentir l'attaque du général Lauriston sur Leipsig. Le prince Eugène qui, avec deux faibles divisions de grosse cavalerie, du corps Latour-Maubourg, s'était porté en avant, pour assister à la prise de cette ville, était déjà à Lindenau, et sur le point de franchir l'Elster, lorsqu'il reçut l'ordre de Napoléon, de se porter avec le 11ᵉ corps, sur la gauche du champ de bataille. Ayant laissé le général Lauriston en observation devant Leipsig, il revint sur Marck-Ranstedt, où campait le 11ᵉ corps, et se dirigea, avec le duc de Tarente et le général Latour-Maubourg, vers l'endroit où retentissaient de nombreuses pièces d'artillerie, dont le feu continu traçait une ligne de flamme qui s'étendait depuis Pegau jusqu'auprès de Lutzen.

Le changement rapide de nos manœuvres s'effectua avec précision. Toutes nos masses se concentrèrent aux environs de Kaya, où le maréchal Ney, quoique vigoureusement pressé, se maintenait avec une admirable constance. Napoléon étant arrivé au milieu de l'action, sa vue fit éclater un enthousiasme supérieur à celui qu'au-

raient manifesté de vieilles troupes. Dans la crainte que le manque de cavalerie ne décourageât ses soldats, il leur dit avec assurance : *C'est une bataille d'Egypte; une bonne infanterie, soutenue par du canon, doit savoir se suffire.* Les blessés, les amputés et les mourans, en le voyant, le saluaient de leurs acclamations; les autres couraient au feu avec transport, et s'ils en sortaient avec des blessures mortelles, leur dernier cri était toujours pour l'Empereur. L'énergie qu'inspirait sa présence, suppléait à l'habitude des combats. Pénétré de l'importance de cette bataille qu'il voulait gagner à tout prix, il s'exposait plus qu'il ne l'avait fait depuis qu'il portait la couronne, bien convaincu que son exemple donnerait l'impulsion à une jeunesse avec laquelle on n'employait jamais en vain les mots d'honneur et de patrie.

En arrivant auprès de Kaya, l'action semblait lui être défavorable; les troupes du prince de la Moskowa trouvèrent dans les soldats de Blucher, de dignes rivaux de gloire. Cette position et celle de Rhano, couvertes d'arbres et défendues par des fossés marécageux, étaient disputées par des adversaires qui, animés par la passion, se précipitaient les uns contre les autres, avec un acharnement qui tenait du délire. Le champ de bataille embrassait une ligne de deux lieues d'étendue, où l'on ne voyait que feu, fumée et tourbillons de poussière. Le prince de la Moskowa,

les généraux Souham et Girard, se portaient avec ardeur sur tous les points menacés : ce dernier, étant blessé, déclara vouloir mourir à son poste, plutôt que de se retirer avant que la victoire fût à nous. C'est alors que le comte de Lobau, justement regardé comme un de nos plus intrépides généraux, secondé par le général Ricard, parvint à reprendre le village de Kaya.

Néanmoins, l'ennemi paraissait certain du succès de son entreprise, et marchait avec assurance, pour déborder notre droite et s'emparer de Weissenfels; mais le général Compans, dont la division faisait partie du corps du duc de Raguse, l'arrêta. En cette occasion, les régimens de marine soutinrent plusieurs charges de cavalerie, avec autant d'assurance que les troupes les plus aguerries. Si les Russes et les Prussiens eussent réussi à enfoncer le centre, notre ligne aurait été rompue; leur immense cavalerie, en tournant notre droite, aurait fait une attaque décisive sur nos derrières; et si, lorsque l'action était douteuse, la retraite eût été coupée, on ne peut prévoir quelles en auraient été les fatales conséquences. Pour prévenir ce désastre, Napoléon resta toute la journée devant Kaya, où la vieille et jeune garde étaient en réserve auprès de sa cavalerie; car, c'était toujours là que l'ennemi portait le plus de forces, et où son attaque était la plus vive. Quoique ce village fût la clef de la position,

celui de Starsiedel, ayant des hauteurs et un canal difficile à traverser, aurait été pour les alliés, un meilleur point d'appui : ils auraient cherché à s'en emparer, si une division du corps du général Bertrand, ne fût venue renforcer le duc de Raguse, et si, au même instant, le beau mouvement du Vice-Roi n'avait menacé le flanc droit des Prussiens et des Russes.

Dans sa marche, ce Prince dissipa une immense cavalerie; de longues colonnes ennemies en le voyant déboucher, se retiraient avec précipitation; mais, le chef d'escadron Labedoyère, avec cette vivacité qui le caractérisait, prend les ordres du Prince, et fait avancer, avec la promptitude de l'éclair, plusieurs pièces d'artillerie qui arrivèrent encore assez à temps pour tirer sur ces colonnes, et leur faire éprouver de sensibles dommages. Pendant plus de demi-heure, l'ennemi fut sous le feu de ces batteries qui ne cessèrent de le harceler, que lorsque le village d'Eisdorf l'eut totalement dérobé à notre vue.

Dans l'espoir de décider, en sa faveur, cette lutte opiniâtre, le comte Wittgenstein ordonna au prince de Wurtemberg, de tomber sur notre gauche; mais, le Vice-Roi, accourant alors pour renforcer cette aile, marcha à la rencontre de ce Prince qui, au lieu de nous surprendre, fut au contraire assailli par nous. Il ne dut qu'à

son intelligence et à la bravoure de ses troupes, l'avantage de lutter contre les nôtres, jusqu'au moment où le général en chef russe, voulant le dégager, et arrêter les progrès du corps qu'amenait le Vice-Roi, fit avancer les réserves commandées par le lieutenant-général Kanowitzin. En même temps, un gros corps de cavalerie s'avançait sur notre extrême gauche.

Cette dernière masse espérait forcer le Vice-Roi à la retraite, ou bien cherchait à le couper du corps de Lauriston, et à enlever tout ce qui se trouvait dans cet intervalle. Mais, la division Gérard, qui avait été laissée en observation, se trouva si bien placée, que la tête seule de ses colonnes arrêta cette cavalerie. Tranquille sur ses derrières, le Vice-Roi ordonna aux généraux Charpentier et Freissinet, de marcher avec leur division sur le village d'Eisdorf, où Yorck s'était retranché, à la faveur d'un ruisseau large et profond. Ce ruisseau, qu'on ne pouvait franchir sur aucun point, était garni de tirailleurs russes et de pièces d'artillerie qui, de tout côté, vomissaient la mort. Les deux divisions chargées d'enlever le village, ne furent pas intimidées. La 35e, en attaquant par la gauche, parvint à tourner Eisdorf, au moment où la division Charpentier s'avançait pour l'enlever de front. Ces deux assauts simultanés produisirent le plus heureux effet, et nous rendirent maîtres de la position. Mais, à peine nos troupes y étaient-elles

établies que l'ennemi, sortant de Kl.-Görschen, accourut pour reprendre Eisdorf; ses batteries, réunies à celles qui étaient en face de ce village, nous prenant en écharpe, voulaient nous contraindre à battre en retraite; mais, l'intrépidité de nos soldats fit échouer une attaque dont le succès nous aurait été funeste.

Le combat se prolongeait jusque sur les hauteurs de Starsiedel où notre extrême droite cherchait à s'appuyer. Ce village, qui la veille avait été occupé par nos troupes, ainsi que Kl.-Gröschen et Kaya, fut la proie des flammes. L'action continuait toujours avec vivacité autour de ce dernier, où les ennemis concentrés se battaient en désespérés. Leurs batteries de Görschen et de Rahno, frappaient sur la garde impériale; plusieurs obus et boulets arrivèrent jusqu'auprès de Napoléon. Dans une des nombreuses attaques sur Kaya et Rahno, une brigade ayant été repoussée du premier de ces villages, quelques bataillons se débandèrent (1); Napoléon, témoin de cette défaite, jeta un regard inquiet sur le prince de Neuchâtel; un embarras visible se manifesta parmi les personnes de sa suite, à mesure que le feu se rapprochait, et que Kaya restait au pouvoir de l'ennemi. Il y eut un moment, où tout semblait perdu sur ce point im-

(1) Bulletin de la bataille de Lutzen. Voyez Journaux du 10 mai 1813.

portant ; alors l'Empereur, comme il l'a dit lui-même, jugea que cet instant de crise allait décider de la perte ou du gain de la bataille. Voyant qu'il n'y avait plus à hésiter, il ordonna au duc de Trévise de se porter avec une partie de la jeune garde, sur le village de Kaya, et de reprendre à tout prix, la position perdue. En même temps, les généraux Drouot et Dulauloi réunirent quatre-vingts pièces de canon, les firent placer en avant, sur les hauteurs de Starsiedel, pour battre en brèche, les masses ennemies qui sortaient de Kaya. Le feu de ces batteries devint si terrible, que tout fléchit devant nous. La jeune garde enleva ce dernier village, et continua à se porter en avant. L'Empereur qui suivait, à la tête de la seconde ligne, sentit renaître toutes ses espérances. Volant d'un point à l'autre, il excitait les chefs à s'avancer, afin que l'ennemi, tourmenté par la vivacité de l'attaque, ne pût persévérer dans sa résistance.

Tandis que notre droite triomphait, le Vice-Roi obtenait, sur la gauche, des succès éclatans. S'étant avancé vers le village d'Eisdorf, qu'on lui disputait avec furie, et à la possession duquel l'Empereur attachait la plus haute importance, il ranima le courage des troupes; bravant les boulets qui passaient devant lui, il parvint à donner à nos braves une telle impulsion, qu'ils déployèrent une intrépidité supérieure à celle des

Russes qui, depuis le commencement de l'affaire, excitait notre admiration. Les combattans étaient placés si près les uns des autres, que les morts et les blessés des deux partis se trouvaient confondus. Notre artillerie rivalisa de courage, et par la multiplicité de ses feux, fit taire celle de l'ennemi dont le jeu était effrayant. Des troncs d'arbres et des débris de caissons, sous lesquels gisaient des cadavres encore palpitans, lui servirent à franchir le ruisseau d'Eisdorf; en se plaçant en avant de ce village, elle acheva de balayer la plaine, des nombreuses masses qui se rassemblaient encore pour recommencer le combat.

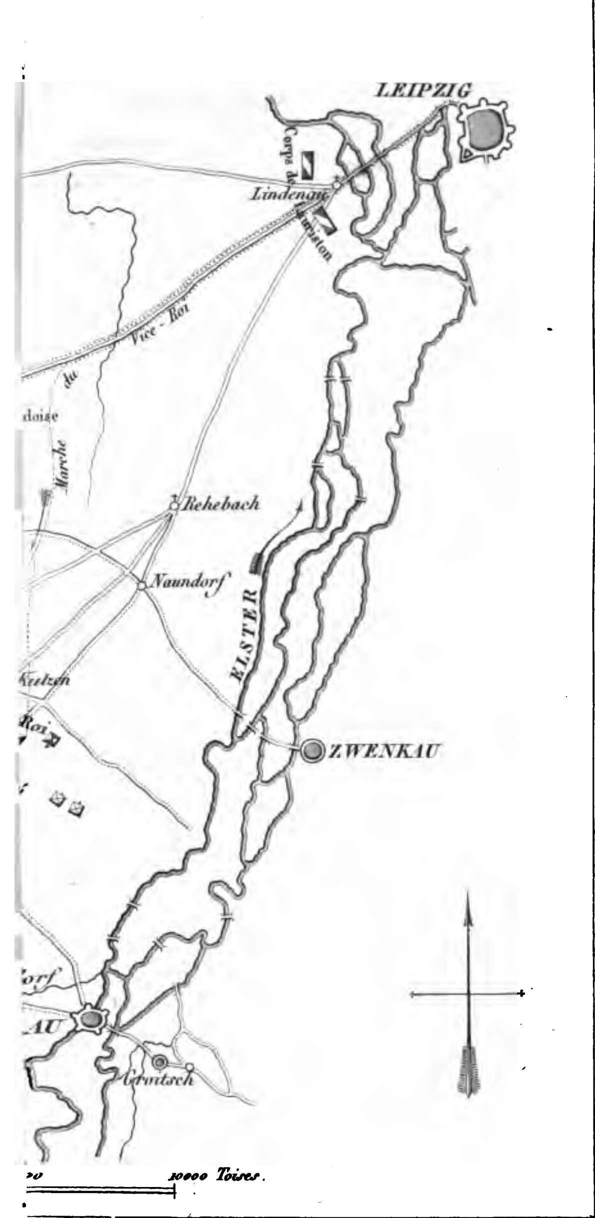
Enfin l'Empereur, prompt à saisir la fortune dans ses momens de faveur, redoubla d'efforts pour obtenir la victoire; et si, comme autrefois, il avait eu de la cavalerie, pour la lancer contre l'ennemi qui fuyait, ce jour aurait produit des résultats qui auraient assimilé la bataille de Lutzen à celles d'Austerlitz et d'Jéna. Mais, malgré notre ardeur, la retraite des Russes et des Prussiens s'opérait dans un ordre parfait. L'action était à peine finie, que l'Empereur fit appeler le général polonais Sokolnicki, et lui dit : « *Allez à » Cracovie, et répandez partout le bruit de ma » victoire.* » Ce général, en passant par la Bohême, devait produire dans tous les états d'Autriche, une grande sensation; par ce moyen, Napoléon croyait faire changer de langage à une

puissance naguère soumise, et qui, alors, rassemblait ses armées, pour nous forcer à accepter les conditions de paix qu'elle-même voulait dicter. Il espérait qu'en parlant en maître, on lui fournirait de nouveau un corps auxiliaire, et qu'il pourrait enfin sortir d'une dépendance insupportable pour un cœur que la fortune avait si longtemps habitué à n'éprouver aucune contradiction. Dans le même but, il se hâta d'expédier un courrier pour Paris, certain que ce grand événement allait confondre ceux qui ne croyaient plus à l'infaillibilité de son génie, et qu'alors, la France entière renouvellerait ses sacrifices, et seconderait une ambition qui, oubliant les leçons du passé, n'aspirait encore qu'à prolonger la guerre, pour exercer sur la Prusse, les effets d'une haute vengeance, et sur l'Europe, la continuité de son insupportable domination.

Aux approches de la nuit, trois villages incendiés éclairaient seuls le champ de bataille, lorsque tout à coup, sur le flanc droit de l'armée, une ligne de cavalerie ennemie se précipite contre nos postes avancés, les enfonce, et les culbute jusque vers les bataillons carrés derrière lesquels se trouvait l'Empereur. L'obscurité, sur ce dernier point, était si grande, et les combattans si rapprochés, qu'ils ne pouvaient se distinguer entr'eux; chacun ignorait si son parti était vainqueur ou vaincu. Napoléon disparut un instant, mais, ayant appris que cette attaque hardie avait été

qu'elle fut étonnante, et surtout très-honorable pour l'infanterie et l'artillerie qui seules en déterminèrent le succès. Enfin, si l'on songe aux talens que déploya Napoléon et aux inspirations que lui dicta son génie, pour faire échouer le plan des généraux alliés, on pourra mettre cette bataille au rang de ses plus belles combinaisons militaires, et la considérer comme une des plus brillantes de toutes celles dont les annales de la guerre conserveront le souvenir.

Planche I.



F.P. Michel Sculpsit.

LIVRE TROISIÈME.

WURSCHEN.

L'EMPEREUR Napoléon venait à peine de triompher dans les champs de Lutzen, qu'il fit écrire à tous les Princes de la confédération du Rhin, pour leur annoncer sa victoire, et dans des termes si peu mesurés, qu'ils contrastaient avec la modération dont il avait jusqu'alors emprunté le langage; de circonspect et dissimulé, il devint à leur égard, fier et impérieux. L'histoire remarquera qu'un retour de fortune lui fit reprendre l'arrogance à laquelle il devait sa précédente disgrâce. Le lendemain de la bataille, son orgueil fut porté à un tel degré, qu'il menaça d'inonder l'Europe de soldats, si l'on osait lui résister. Le bulletin, où sa victoire était mentionnée, se terminait par ces paroles : « Si les Souverains et les » ministres qui dirigent leurs cabinets avaient » été présens sur ce champ de bataille, ils renon- » ceraient à l'espoir de faire rétrograder l'étoile » de la France. Ils verraient que les conseillers, » qui veulent démembrer l'empire Français, et » humilier l'Empereur, préparent la perte de leurs » Souverains. »

A l'instant où il prononçait cette sentence, un courrier expédié par M. de Narbonne, lui apporta des dépêches qui prouvèrent que la volonté du cabinet de Vienne était de ne plus agir de concert avec la France. On raconte que le général Bubna venait auprès de Napoléon, pour lui confirmer les dispositions de sa cour, lorsqu'il apprit en route, la victoire de Lutzen. Déconcerté par cet événement, il revint sur ses pas en toute hâte, pour aller chercher de nouvelles instructions. Cette anecdote fut, pour le quartier-général, un vif sujet de joie, tant on était persuadé que la sensation que produiraient nos premiers succès, obligerait l'Autriche à prendre une attitude plus soumise.

Le général Lauriston s'était emparé de Leipsig, pendant que le gros de l'armée combattait auprès de Lutzen; en remontant l'Elster, il obligea l'ennemi d'accélérer sa retraite par-delà cette rivière. Depuis le point du jour, Napoléon était sur le champ de bataille où l'on avait combattu la veille. Il se promenait autour d'un grand feu, au milieu du carré que formait la vieille garde. Le Vice-Roi, qui était alors avec lui, reçut l'ordre de s'emparer de Pégau, où nous entrâmes sans difficulté. L'ennemi annonçait vouloir défendre la position de Groitsch; mais, apres avoir tiré quelques coups de canon, il s'éloigna, et nous permit de prendre possession de ce village. C'est à Pégau, que le major-

général fit enterrer, avec tous les honneurs dus à son rang, le prince Léopold de Hesse-Hombourg, blessé mortellement à Leipsig, et dont le cadavre fut trouvé dans une chapelle.

Le prince de la Moskowa, commandant l'aile gauche, avait sous lui le général Lauriston: tous deux se portèrent sur Wurtzen. L'un alla débloquer Torgau, et l'autre se dirigea sur Meissen, tandis que le duc de Bellune s'avançait pour délivrer Wittenberg. Quoique sommé et bombardé par Wittgenstein, le général Lapoype avait soutenu l'honneur de nos armes, en défendant cette place à moitié détruite, prouvant ainsi, que le courage des soldats et les talens du chef peuvent suppléer aux meilleures fortifications.

Le Vice-Roi, à la tête de l'avant-garde, s'empara de Borna (4 mai) et de Laussig; jusqu'à Colditz, rien ne semblait nous arrêter; mais l'ennemi, après avoir brûlé le pont de cette petite ville, prit position derrière la Mulda, et voulut se défendre. Le Prince ordonna de reconnaître les gués, et effectua son passage. Les Prussiens, car c'était eux qui formaient alors l'arrière-garde, se maintinrent dans la ville. Tandis que la division Gérard les attaquait, le reste du 11e corps parvint à gagner les sommités, et déborda le grand enclos situé derrière Colditz, où l'ennemi s'était retranché. Le jeune Labedoyère, qui venait d'être nommé, sur le champ de bataille, colonel du 112e régiment, se distingua dans

cette occasion, et se montra à la fois digne et reconnaissant des bienfaits de l'Empereur. Arrivés devant Gersdorf, les Prussiens trouvèrent une réserve russe, commandée par le général Saint-Priest, forte de huit mille hommes, et qui les releva d'arrière-garde. Nous ne parvinmes à nous emparer de ce village, qu'à la suite d'un combat obstiné qui dura jusqu'à la nuit, et où la brigade italienne Zucchi fit preuve d'une rare intrépidité.

En approchant de Valdaim (6 mai), une épaisse fumée nous prouva que les Russes brûlaient le pont sur lequel nous comptions passer. Cet obstacle n'arrêta que la seule artillerie; lorsqu'elle l'eut surmonté, l'avant-garde se porta sur Reichenbach; après avoir fait fouiller un grand bois, elle arriva sur un beau plateau, d'où l'on vit l'ennemi rangé en amphithéâtre, sur des collines opposées. On était séparé par un ravin profond, rempli de sapins, d'où l'on ne délogea les tirailleurs russes qu'avec de la mitraille. Parvenus sur le sommet des collines, ils firent sur nos troupes, un feu d'artillerie très-meurtrier. Le Vice-Roi qui dirigeait l'action, fit rassembler nos fantassins dispersés, pour s'avancer au pas de charge. Les Russes vaincus par le choc de nos intrépides soldats, se retirèrent, et le duc de Tarente, qui suivait avec le gros de l'armée, s'établit sur les hauteurs que l'ennemi nous avait si long-temps disputées.

Auprès de Nossen, nos tirailleurs furent de

nouveau arrêtés par ceux de l'ennemi; mais, notre infanterie, à la suite d'un combat très-acharné, se rendit maîtresse de la ville et du château. Elle poursuivait ses succès jusqu'aux montagnes de Taneberg, lorsqu'une pluie très-forte enveloppa les deux armées, et fit cesser le combat. La pluie continua toute la nuit: le tonnerre, qui retentissait dans ces profondes vallées, nous fit croire souvent que l'ennemi tentait une attaque nocturne. Le malaise qu'éprouvaient nos soldats, les rendait peu dispos à enlever des positions qui nous avaient paru inexpugnables. Mais, à notre grande surprise, elles furent évacuées. Les Russes, aux approches de l'Elbe, précipitèrent leur retraite; ils ne perdirent ni bagage, ni artillerie, et ne nous laissèrent que très-peu de prisonniers. Tous les obstacles étant surmontés, nous arrivâmes à Wildruf, et de-là, aux environs de Dresde. Auprès de cette capitale, quelques cavaliers tiraillèrent un instant avec nos éclaireurs; d'autres, craignant d'être coupés, couraient au galop, vers les deux ponts de radeaux qu'ils avaient construits en aval et en amont de Dresde. Celui en pierre, dont on avait fait sauter deux arches, était réparé, et servait aussi pour leur passage.

Le Vice-Roi, selon sa coutume, marchait avec l'avant-garde, et il arriva un des premiers devant la capitale de la Saxe; il apprit que l'em-

pereur de Russie et le roi de Prusse en étaient sortis de grand matin. Après s'être assuré que la rive gauche de l'Elbe était entièrement évacuée, il me chargea d'aller porter à l'Empereur, cette heureuse nouvelle. Je le rencontrai sur la route, à la tête de son état-major; il s'informa d'abord avec empressement, si on avait envoyé une députation; sur ma réponse négative, il se retourna avec vivacité, et dit à son aide-de-camp, Durosnel, d'aller prendre le commandement de la ville. Ce général fut suivi, un instant après, par un de ses officiers, à qui l'Empereur cria : *Amenez la députation chez moi.* Au ton brusque avec lequel il donnait ses ordres, on pouvait comprendre qu'il était irrité de la lenteur que mettaient les magistrats de Dresde, à venir lui rendre hommage.

De retour auprès du Vice-Roi, je lui fis part du mécontentement qu'éprouvait l'Empereur de l'indifférence des autorités saxonnes : en cette occasion, j'eus une nouvelle preuve de la bonté de ce Prince qui, sur-le-champ, chargea un autre officier d'aller dire à l'Empereur, que les magistrats n'avaient point envoyé de députation, parce qu'ils réservaient cette marque de respect et de soumission pour lui à qui seul elle était due. En même temps, le Vice-Roi fit avertir les principaux fonctionnaires, de se réunir promptement pour recevoir Sa Majesté, tandis que lui-même alla à sa rencontre, pour excuser les timides Saxons et

tâcher d'adoucir le sort de la ville qu'il venait de conquérir.

Napoléon rencontra la députation saxonne à l'entrée du faubourg; il la reçut avec froideur et interrompit brusquement la harangue obligée, en ordonnant aux députés de fournir du pain, du vin et de la viande ; puis, tournant son cheval vers la route de Pirna, il parcourut les dehors de la ville; arrivé près de l'Elbe, il alla avec le grand-écuyer, jusqu'à l'endroit où les Russes avaient construit un pont de bateaux. Le Vice-Roi ne tarda pas à le rejoindre : ils examinèrent les postes ennemis stationnés sur la rive opposée; après avoir ordonné de détruire la tête de pont que les Russes avaient faite sur ce point, ils coururent du côté de Priesnitz où se trouvait le second pont. Ce dernier n'étant brûlé qu'à demi, plusieurs de nos chasseurs se mirent dans de petites nacelles, pour aller éteindre le feu et recueillir les matériaux dont on voulait profiter pour reconstruire un nouveau pont.

Lorsque les bords de l'Elbe furent inspectés, Napoléon alla loger dans le palais du roi de Saxe; en entrant dans le grand salon qui précédait les appartemens, il trouva sur son passage, quantité de fonctionnaires publics et une foule de personnages revêtus de hautes dignités qui se pressaient autour de lui pour le saluer; au lieu de les accueillir, il s'arrêta au milieu d'eux, et s'écria, d'un ton fort brusque : « Je sais que parmi vous, il

» y a des gens faibles et des gens faux ; mais, je
» méprise les uns, et je me moque des autres. »

Pendant que nous cherchions à traverser l'Elbe, les Russes, restés dans la nouvelle ville (Neustadt), tiraient sur la rive où nous étions établis. Napoléon, contrarié de cette résistance, se lève avant le jour, et, dès trois heures du matin, fait mettre en batterie des pièces de gros calibre, sur le rempart voisin du palais royal, pour tirer sur Neustadt où se trouvaient encore les Russes. Le bruit de cette effroyable canonnade aurait fait croire aux habitans que leur ville allait être le théâtre d'une action sanglante, si la rupture du pont n'eût séparé les combattans. Chargé par le prince Eugène, d'aller m'assurer si c'était les Russes ou nous qui attaquions, j'approchais du palais royal, lorsque je vis l'Empereur au milieu d'un petit nombre d'officiers, et j'acquis la certitude que lui seul causait cet horrible vacarme. Par hasard, Napoléon me reconnut comme officier du Vice-Roi ; il me fit approcher, et il me tint ce discours, dans lequel il dévoilait le stratagème qu'il allait employer jusqu'à la conclusion de son fatal armistice. « Messieurs d'Ita-
» lie, me dit-il avec feu, vous dormez trop ; ce
» n'est pas ainsi qu'on fait la guerre ; les plaisirs
» vous ont amollis ; pourquoi n'avez-vous pas
» fait détruire la tête de pont que l'ennemi oc-
» cupait vers la porte de Pirna ? Sachez qu'il faut
» par des attaques promptes et hardies, en im-

» poser à nos adversaires. S'ils mettent une pièce
» en batterie, mettez-en quatre; s'ils en placent
» deux, il faut en présenter huit; enfin, déployez
» toujours des forces quatre fois supérieures. »
Bien pénétré de cet avis, j'allais en faire part au prince Eugène, lorsque, pour mieux m'inculquer l'idée dont il était dominé, l'Empereur me répéta de nouveau, avec la plus grande énergie : « Si l'en-
» nemi vous présente quatre pièces, vous lui en
» montrerez seize. »

Les Russes et les Prussiens, résolus de s'opposer à nos préparatifs hostiles, placèrent des troupes sur toute la rive droite, depuis Dresde jusqu'à Meissen. Mais, le général Lauriston, maître de cette dernière ville, rétablit le pont que les Prussiens avaient brûlé dans leur retraite; il se disposait à franchir l'Elbe, pendant que le prince de la Moskowa marchait sur Torgau, qu'il importait de délivrer et de faire occuper par nos troupes. Pour protéger la construction du pont de Priesnitz que l'Empereur avait ordonnée, le Vice-Roi fit mettre des pièces en batterie contre deux bataillons russes sortis du village d'Ubigau. L'artillerie ennemie, embusquée derrière Pieschen et Neudorf, blessa dangereusement plusieurs de nos canonniers. Enfin, l'Empereur, dont l'impatience était manifeste, arriva sur cette entrefaite, en criant au général Drouot, de faire avancer cent pièces de canon; alors notre feu devint terrible, et celui de l'ennemi cessa.

Quoique maîtres d'Ubigau, nous continuâmes la construction du pont de radeaux, mais contrariés par le courant rapide et par le manque de matériaux, nous trouvâmes plus prompt et plus commode de rétablir le pont en pierre. Ce travail fut favorisé par la retraite des Russes. Informés que nous avions passé l'Elbe à Meissen, ils évacuèrent Neustadt. A la faveur d'échelles placées au pied des arches détruites, nous primes possession de ce faubourg, et envoyâmes sur la route de Bischofswerda, quelques troupes d'avant-garde. Le lendemain matin, Napoléon veillait en personne à la reconstruction du pont, et le général du génie Bernard, en dirigeait les travaux. Dans la journée (10 mai), tout le 11.e corps, avec son artillerie et sa cavalerie, passèrent l'Elbe. La promptitude de cette opération excita la gaîté de Napoléon : placé sur un banc de pierre, il vit défiler trois corps de son armée, qu'il s'amusa à compter par régimens et compagnies. Les soldats passant devant lui, ivres de joie et avides de combats, en le saluant de leurs acclamations accoutumées, se précipitaient au pas de course vers l'ennemi, dans l'espérance de l'atteindre et de le culbuter.

Cependant le Souverain, dont Napoléon occupait la capitale et le palais, se trouvait encore à Prague, au milieu de l'influence autrichienne. Ce Prince, en quittant Ratisbonne pour aller à Prague, annonçait l'intention de lier son système

politique à celui de l'Autriche. Il paraît en effet que, jusqu'à la bataille de Lutzen, le ministère saxon, guidé par les conseils de la cour de Vienne, prétextant comme elle la neutralité, cherchait aussi à se dégager de l'alliance contractée avec Napoléon. Dans ce but, on décida que Torgau, où l'armée saxonne s'était retirée, ne recevrait des ordres ni des Russes, ni des Français. C'est ce qui explique pourquoi le gouverneur Thielmann, obéissant aux ordres de son Souverain, ne voulut point obtempérer à ceux que lui avait transmis le prince Eugène. Mais après la bataille de Lutzen, Frédéric-Auguste, voyant son royaume livré au vainqueur, et craignant que ses relations avec l'Autriche ne nuisissent aux intérêts de son peuple, manifesta le désir de rentrer dans ses états. Napoléon, ravi d'une demande si favorable à ses desseins, et qui allait faire cesser la sensation pénible que produisait l'absence du Roi sur l'esprit de ses sujets, lui écrivit pour le presser vivement de revenir dans sa capitale.

L'Autriche, partageant les craintes qu'inspirait alors le vainqueur de Lutzen, quoique intéressée à détourner le roi de Saxe d'une démarche si contraire à ses vues, n'osa pas néanmoins le retenir, tant elle usait de ménagement avant de lever le masque. Cette timidité tourna tout à l'avantage de Napoléon; elle augmenta ses troupes,

et lui donna un grand développement dans ses moyens, comme dans ses ressources. Les Saxons, toujours fidèles à leur prince, auraient été, sans sa présence, rebelles aux ordres de Napoléon. Peu de jours auparavant, le prince de la Moskowa se présenta devant Torgau ; le gouverneur, se fondant sur les ordres du roi de Saxe, refusa de nous ouvrir les portes. Dès que la cour de Dresde fut forcée de céder à nos volontés, elle voulut faire cesser les soupçons qu'inspirait sa timidité, en sacrifiant le général Thielmann qui, pour éviter le ressentiment de Napoléon, alla se placer sous la protection de l'empereur de Russie.

Le roi de Saxe avait à redouter la vengeance de la Prusse, et, par une grande opposition d'intérêt, ne pouvait plus se rapprocher d'elle, tandis qu'il avait toujours été comblé de biens par Napoléon, et n'avait cessé d'etre traité en ami par l'homme de notre siècle à qui les sentimens affectueux paraissaient les plus étrangers. Toutes ces circonstances réunies doivent justifier Frédéric-Auguste, dont la conduite, comme roi, était alors approuvée, parce qu'elle suivait les variations de la fortune et assurait l'existence du royaume ; l'armée saxonne applaudissait aussi à ce changement ; ce ne fut que lorsque des revers inattendus eurent fait envisager notre alliance comme un pesant fardeau, que nous la verrons souiller ses

drapeaux, et se détachant de son roi, n'obtenir, pour prix du sacrifice de son honneur, que des humiliations et le démembrement de sa patrie.

Le 12 mai, ce Monarque arriva à Seidnitz, pendant qu'on faisait à Dresde, les plus grands préparatifs pour le recevoir. Napoléon tenait à être considéré comme le restaurateur de la monarchie qu'il avait créée ; et il voulut donner à cette cérémonie, tout l'éclat qui pouvait la rendre imposante. La garde nationale de Dresde occupait le poste d'honneur ; la garde impériale, rangée sous les armes, formait une haie qui s'étendait depuis le palais jusqu'au-delà des barrières. Lorsque tout fut prêt, l'Empereur envoya le général Flahault, son aide-de-camp, auprès du roi de Saxe, pour lui désigner le *grand jardin* comme le lieu de leur rencontre. Le Roi, en arrivant, mit pied à terre, et fut reçu par Napoléon qui l'embrassa, au milieu de plusieurs maréchaux et d'un grand nombre de généraux ayant à leur tête le prince Eugène, décoré de l'ordre saxon de la couronne verte (1). Frédéric-Auguste se montra sensible jusqu'aux larmes, aux preuves d'attachement que lui donnait son bienfaiteur. Cette scène imposante produisit une vive sensation sur tous ceux qui en furent témoins. Les deux Souverains entrèrent à cheval, le Roi donnant la droite à l'Empereur ; les autorités civiles et militaires, les tribunaux

(1) Fondé en 1807, avec cette devise : *Providentiæ memor*.

et le clergé se présentèrent à la porte de Pirna. Le bourgmestre s'étant avancé vers Frédéric-Auguste, celui-ci indiqua que c'était au vainqueur que devait être adressée l'expression de la reconnaissance. Mais, Napoléon interrompant l'orateur avec vivacité, lui dit : « Aimez votre Roi, voyez en » lui votre sauveur; s'il se fût laissé entraîner aux » insinuations étrangères, la Saxe était perdue : » je l'aurais partagée. » Ces paroles servirent de texte à la proclamation qui parut le lendemain, et dans laquelle l'Empereur annonçait qu'il ménagerait la Saxe, et que ses troupes ne feraient qu'y passer. Le cortége entra dans la capitale, au bruit de l'artillerie, au son de toutes les cloches, et aux acclamations d'un peuple qui recevait son Souverain bien-aimé, comme un père chéri; démonstrations d'amour d'autant plus sincères, qu'elles ne furent point démenties, lorsque par les chances de la guerre, les Saxons durent à cette journée, toutes leurs infortunes.

Le retour du roi de Saxe, à qui l'Autriche avait donné asile, lors de l'invasion des Russes, semblait prouver que la cour de Vienne, depuis le résultat de la bataille de Lutzen, apportait des modifications à sa politique. Cependant, les grands rassemblemens que cette puissance formait en Bohême, devaient vivement alarmer l'Empereur, et lui faire entrevoir que si l'Autriche se déclarait pour la coalition, outre les deux cent mille hommes qu'elle pouvait armer, elle lui procurerait en-

core une excellente base d'opération, pour prendre la nôtre à revers, et nous empêcher de poursuivre nos succès.

Vouloir s'opposer au projet de domination universelle de Napoléon, était à ses yeux un acte de rébellion et d'hostilité; aussi considérait-il la médiation armée de l'Autriche comme une insulte dont il fallait, à tout prix, se venger. Plein de cette idée, il fait appeler le prince Eugène, et lui ordonne de partir, sur-le-champ, pour aller en Italie, veiller à la sûreté du royaume, et hâter l'organisation de la quatrième armée qui, dans l'espace de quinze mois, avait été formée sur les bords de l'Adige. Dès-lors, on ne douta plus que l'Autriche ne fût une de ces puissances qui voulaient faire rétrograder l'étoile de Napoléon, et que, d'après l'anathème lancé contre elle, on ne lui pardonnerait point d'avoir voulu contrarier les projets d'un conquérant que la victoire rendait de plus en plus irascible.

L'alliance du roi de Saxe nous valut le renfort d'un nouveau corps de troupes qui prit rang dans l'armée, sous le nom du septième corps, et dont le général Reynier, justement aimé et estimé des Saxons, continua à avoir le commandement. En même temps, deux régimens de cuirassiers que le Roi avait ramenés de Bohême, renforcèrent notre cavalerie, et furent incorporés dans le corps du général Latour-Maubourg. Quoique Napoléon fît sentir d'une manière impérieuse, la protection qu'il

accordait à son malheureux allié, néanmoins il affectait d'avoir pour lui, plus d'attentions qu'il n'en eût jamais montré à aucun Souverain de l'Allemagne. De nombreuses preuves d'estime et d'attachement donnaient à ces démonstrations un grand caractère de franchise, surtout aux yeux d'un prince vertueux qui n'attachait de prix à la souveraineté, que dans l'espérance de faire le bonheur de ses sujets. Napoléon, rattachant tout à ses vues particulières, et possédant, lorsqu'il le voulait, les manières les plus séduisantes, pour mieux captiver cette amitié précieuse, annonçait à Frédéric-Auguste tout ce qu'il croyait propre à le consoler, et à lui inspirer de la sécurité sur le sort de son royaume (1).

Pendant que l'Empereur était à Dresde, occupé à retirer des Saxons, les secours que lui promettait leur alliance, le duc de Tarente, chef de l'avant-garde, depuis que le prince Eugène était parti pour l'Italie, fut arrêté par le général Milloradowitch, devant les positions de Fischbach, de Capellenbourg et de Bischofswerda; trois combats successifs eurent lieu, et donnèrent à nos troupes, l'occasion de triompher de l'acharnement des Russes. Au milieu de l'action, un violent incendie se manifesta dans Bischofswerda; chacun des deux partis rejeta sur l'autre, la cause de ce

(1) Mémoires du baron d'Odeleben (colonel saxon, employé à l'état-major du prince de Neuchâtel); tome 1er; page 79.

désastre; les infortunés habitans de cette ville, très-peuplée, et riche par l'industrie de ses manufactures, pendant long-temps n'eurent pour asile, que les forêts de la Bohême.

Le séjour de Napoléon à Dresde, lui serait peut-être reproché s'il n'eût, en cette occasion, suivi les règles de la prudence qui lui prescrivait de s'assurer des dispositions et des ressources du royaume de Saxe, avant de se porter plus loin. La délivrance des places fortes de l'Elbe, et la retraite d'une partie de l'armée alliée vers Berlin, où tout était dans la consternation depuis la bataille de Lutzen, l'avait obligé de détacher sur sa gauche, quatre corps d'infanterie (2e, 3e, 5e, et 7e) qui, dans le principe, devaient menacer la capitale de la Prusse. Napoléon attendait de pouvoir disposer de toutes ses forces, et surtout de bien connaître le véritable plan des Alliés, avant de les attaquer dans la position de Würschen où ils se concentraient. Une raison non moins puissante lui faisait une loi de long-temps méditer avant de poursuivre le cours de ses conquêtes : c'était l'attitude de l'Autriche, qui chaque jour devenait plus menaçante, et dont les hostilités auraient mis un terme à nos succès, puisque les troupes rassemblées en Bohême n'avaient qu'à faire un pas pour couper toute la longueur de notre ligne d'opération.

Une nouvelle bataille, aussi terrible que celle de Lutzen, et peut-être plus décisive, paraissait

imminente. Napoléon, sentant combien sa présence était nécessaire, après avoir tout préparé pour être victorieux, résolut enfin d'aller se mettre à la tête de son armée. Déjà il avait donné l'ordre au prince de la Moskowa de se porter de Torgau sur Hoyerswerda et Spremberg. Le 15 mai, il reçut des nouvelles de la marche rapide de ce maréchal; le lendemain, il apprit que le duc de Trévise, après avoir repoussé derrière la Sprée, les corps de Kleist et de Platow, revenait sur Grossenhayn pour reprendre la route de Bautzen. Enfin, tout était prêt pour le départ, lorsque le général Bubna arriva de Vienne, avec une lettre de l'empereur d'Autriche.

Nous avons vu que le duc de Bassano était resté à Paris, pour continuer à avoir des relations avec le prince de Schwarzenberg qui ne quitta la capitale que onze jours après Napoléon. En l'absence de ce ministre, l'Empereur chargea le duc de Vicence d'entendre le comte de Bubna, et de pénétrer le motif de sa mission. Les protestations des sentimens pacifiques et d'attachement à la France, dont le cabinet de Vienne avait longtemps abusé, ne pouvaient plus être employées. Depuis sa victoire, Napoléon, affranchi de la contrainte à laquelle il était assujetti, ne dissimula plus les affronts qu'on voulait lui faire endurer; et sachant dans quel but on lui proposait de souscrire à d'autres dispositions plus adaptées aux circonstances, il parla en homme qui se croyait

assez fort pour ne plus dissimuler. Dès-lors, il reprocha à l'Autriche, que ses armemens étaient formés dans l'unique vue d'appuyer ses prétentions particulières, et non dans le désir sincère de travailler à la paix générale; qu'elle voulait les provinces illyriennes, une partie du duché de Warsovie, l'établissement de nouvelles limites du côté de la Bavière, enfin des arrangemens destructifs de la confédération du Rhin.

Avant de congédier le général Bubna, l'Empereur eut avec lui un entretien, qui dura jusqu'à deux heures après minuit. Il paraît qu'à la suite de cette longue conférence, le duc de Vicence reçut des pouvoirs pour négocier, et que Napoléon manifesta le désir de souscrire une suspension d'armes, afin de prévenir la bataille que la position choisie par l'ennemi rendait inévitable. Mais, aveuglé par la présomption, il avait la faiblesse de croire que son titre de gendre de l'empereur d'Autriche lui donnait le droit de parler impérieusement à cette Cour; il ne cessait de se flatter qu'il la contiendrait soit par des menaces, soit par de brillantes promesses, et cette chimère fut une des causes premières de la terrible catastrophe dont il était menacé.

L'armistice qu'il proposait, avait pour but d'ouvrir un congrès qui offrait à toutes les Puissances, de grands intérêts à discuter, et l'occasion d'établir une paix durable. Mais ce congrès était

presque impraticable par la difficulté de réunir les agens diplomatiques de toutes les Puissances qui devaient y concourir. Cette circonstance faisait soupçonner la sincérité de Napoléon: car, outre le Danemarck et les Etats-Unis, il mettait encore l'Espagne au rang de ses alliés; nouvelle preuve qu'il posait comme base du futur traité, l'usurpation de cette péninsule. D'ailleurs ce congrès eût été trop nuisible à l'Angleterre; son égoïsme et ses injustices auraient été dévoilées aux yeux de l'univers; et il n'y avait aucune Puissance en Europe qui ne mît autant d'intérêt à réprimer la tyrannie des mers, qu'à poser des bornes à l'ambition continentale.

Le but de Napoléon, en proposant un congrès, était d'obtenir le temps nécessaire pour détruire, par des intrigues diplomatiques, la coalition formée contre lui. S'il était permis de fouiller dans les archives de nos relations extérieures, on y trouverait la preuve matérielle des inconcevables efforts que faisaient alors nos ministres, pour lutter avec succès contre ceux de l'Angleterre et de la Russie. Personne ne doutait que la guerre entre les Etats-Unis et cette première Puissance, ne fût notre ouvrage; on savait aussi, que Napoléon expédiait de grandes richesses à Constantinople, dans l'espoir de renouer ses intrigues auprès du Divan, pour exciter les Turcs à se déclarer de nouveau contre la Russie, surtout, depuis

que les principaux membres de la famille Morousi avaient été décapités comme négociateurs du traité de Bucharest qui délivra l'empire moskovite des inquiétudes que lui inspiraient les Ottomans, lorsque nous marchions sur Moskou.

Napoléon, en quittant Dresde (18 mai), fut accompagné par le roi de Saxe jusqu'à la maison des Bains; resté seul, il marchait en avant, et paraissait plongé dans de profondes réflexions. Après être long-temps demeuré sombre et rêveur, il appela le duc de Vicence, et causa avec lui, durant toute la route. Cette conversation dut amener des changemens dans les résolutions de Napoléon, puisqu'il n'envoya pas ce général aux avant-postes pour proposer un armistice et l'ouverture d'un congrès, quoique ses pleins pouvoirs lui eussent été expédiés le même jour. Le duc de Vicence qui, par ses relations diplomatiques, avait des données qui pouvaient éclairer la politique tortueuse dont il s'agissait alors de faire usage, ne cessait de représenter à son maître, tout ce qu'il avait à craindre de l'attitude menaçante de l'Autriche, ainsi que du plan adopté par ses ennemis qui, en le laissant s'avancer, allaient inquiéter les derrières et les flancs de son armée. Mais il n'était pas donné à Napoléon de réussir d'après les conseils de la sagesse : toujours heureux lorsqu'il s'abandonnait à son étoile, il échouait lorsqu'il

prenait pour guide, la raison. Aussi, jusqu'à la fin de sa carrière, nous le verrons réussir tant qu'il sera téméraire, et ne succomber qu'en devenant prudent et timide.

Après avoir couché à Harthau, il arriva de bonne heure à l'endroit où avait existé Bischofswerda. Là, tous ceux qui l'entouraient le virent profondément ému du spectacle déchirant que présentaient les malheureux habitans de cette ville, qu'on voyait errer sur les débris fumans de leurs maisons incendiées. Habitué aux horreurs de la guerre, il ne put toutefois envisager le sort déplorable de tant de victimes, sans donner des preuves d'un attendrissement visible; il prit les informations les plus exactes pour s'assurer si la ville avait été incendiée par les Français; bien que les Russes, en se retirant, eussent mis le feu à leurs magasins et occasionné l'incendie de la ville, les habitans déclarèrent que ce malheur ne devait pas leur être imputé. Alors, Napoléon, dans un mouvement de générosité, promit de réparer les dommages; il voulut même que les députés de la ville vinssent à Kl.-Förstgen, où il allait passer la nuit, pour lui présenter l'état des pertes. Mais, les événemens de la guerre l'empêchèrent d'effectuer cette résolution bienfaisante.

En arrivant à Kl.-Förstgen, il employa le reste de la journée à reconnaître les avant-postes; suivi de quelques-uns de ses généraux, il s'avança

pour examiner la position des ennemis (1), et reconnut qu'ils étaient sur la rive opposée de la Sprée, retranchés sur des plateaux en forme de terrasse, depuis Bautzen jusqu'à Hohkirch et Wurschen; à leur gauche étaient les collines boisées de Cunewalde, et sur leur droite, les hauteurs de Krekwitz toutes couronnées de redoutes. A une lieue en arrière, était une seconde ligne formée par un ruisseau; l'une des extrémités, s'appuyant aux mêmes collines, s'étendait vers Kl.-Bautzen; le centre était défendu par trois villages si bien fortifiés, qu'on pouvait les considérer comme des places fortes; enfin, des redans, liés les uns aux autres, s'étendaient jusque sur la route de Lœbau, et formaient un camp retranché, destiné à défendre cette seconde ligne, en supposant que celle de la Sprée eût été forcée.

Dans cette position, que la guerre de sept ans avait déjà rendue célèbre, les ennemis se décidèrent à accepter une bataille dont toutes les chances paraissaient être en leur faveur. A sa force naturelle, ils avaient ajouté toutes les ressources de l'art; aussi leur donnait-elle l'espérance de la victoire. L'armée de Moldavie que commandait Barclay de Tolly, depuis la disgrâce de Tschichagow, lorsqu'elle eut pris Thorn, se réunit à la grande

(1) Voyez le plan de la bataille de Wurschen, où ce qui n'a pu être décrit, se trouve indiqué par le dessin.

armée alliée, avec les divisions de Langeron et de Sass; le corps prussien de Kleist avait aussi rejoint, en sorte que le nombre total des alliés était plus considérable qu'à la journée de Lutzen. Notre armée au contraire, vu l'étendue du théâtre de nos opérations, malgré les renforts du roi de Saxe, était moins nombreuse qu'à cette époque. Le duc de Reggio commandait la droite, le duc de Tarente le centre, et faisait face à Bautzen. Le maréchal Marmont occupant Nimschutz, formait notre gauche, tandis que sur l'extrémité de cette aile, le quatrième corps menaçait le flanc droit de l'ennemi.

Napoléon paraissait vouloir diriger son attaque principale contre l'aile gauche des Alliés, persuadé que son infanterie, à travers les bois et en gravissant les hauteurs, lui donnerait des avantages marqués, et rendrait nulle, la nombreuse cavalerie que l'ennemi tenait en réserve; les profondes vallées que forment les montagnes de Cunewalde, coupant les chemins par lesquels il fallait passer, le détournèrent de cette première idée. Examinant de nouveau le terrain, il forma le projet d'attaquer par l'autre extrémité, c'est-à-dire, du côté de la Sprée, où les Russes et les Prussiens avaient de nombreux détachemens, pour entretenir la communication avec les corps d'Yorck et de Barclay de Tolly, chargés d'arrêter la marche du prince de la Moskowa qui,

d'après des instructions récentes, devait se porter d'Hoyerswerda sur Weissenberg, derrière Bautzen, avec les 3e, 5e et 7e corps. Le second devait rester pour observer Bulow et Woronsow qui bloquaient Magdebourg et protégeaient Berlin.

Avant de commencer l'action, il fallait que Napoléon eût l'assurance que cette marche importante ne serait pas arrêtée par l'ennemi. Déjà, le général Bertrand (4e corps) avait détaché la division italienne du général Peyri, forte de sept mille hommes, pour favoriser l'arrivée du prince de la Moskowa. Auprès de Kœnigs-Warta, cette division, se gardant mal, fut surprise dans son bivouac, par un corps considérable que l'ennemi avait dirigé sur Rattibor, pour aller à la rencontre du maréchal. Battue et dispersée, elle perdit quatorze canons; mille de ses soldats furent faits prisonniers; un nombre égal prit la fuite, revint à Dresde, ou s'égara dans les bois.

Napoléon informé de cette défaite, et entendant sur sa gauche une vive canonnade, s'avança jusqu'à Kl.-Welke. La lueur d'un incendie et le bruit de l'artillerie, lui donnèrent la certitude que le prince de la Moskowa et le général Lauriston qui le précédait, étaient engagés dans une affaire sérieuse. Inquiet sur le résultat qu'allait avoir cette manœuvre, il resta en observation jusqu'à minuit: alors seulement, il eut la certitude que les corps de Lauriston et de Kellerman étaient arrivés à Kœnigs-Warta, quelques heures après la dé-

faite du général Peyri; qu'ils avaient recueilli les débris de la division italienne, et chassé devant eux les corps de Barclay de Tolly et d'Yorck qui se retiraient sur Steinitz et Weissig, pour leur disputer le passage de la Sprée.

Dans ce dernier village, le général Lauriston livra un combat sanglant. L'obstination des Prussiens céda trois fois devant l'impétuosité des Français qui, sans les obstacles d'un défilé, auraient anéanti tout ce qui s'opposait à leur passage. Enfin, après une action des plus meurtrières, qui dura jusqu'à dix heures du soir, et où nous prîmes des hommes et des canons, le village de Weissig fut emporté, et l'ennemi rejeté de l'autre côté de la Sprée. C'est ainsi que le corps de Lauriston, par des prodiges de bravoure, ouvrit la route par laquelle le prince de la Moskowa et le général Reynier devaient se diriger: mouvement si bien combiné que, par cette marche savante, on tournait la position de Bautzen où les Alliés croyaient trouver une victoire assurée.

Lorsque Napoléon eut la certitude que cette manœuvre s'exécutait au gré de ses désirs, il se retira, entièrement délassé de la grande agitation qu'il avait éprouvée durant toute la journée; se disposant à cueillir bientôt les fruits d'une victoire dont la marche du prince de la Moskowa devait être l'avant-coureur. A neuf heures du matin (20 mai), il se rendit sur les hauteurs de

Schmoeklitz qu'il avait parcourues la veille, et d'où, comme général en chef, il jouissait du spectacle imposant que présentaient ses troupes, à mesure qu'elles se développaient selon l'ordre de bataille.

Deux heures après, le corps de cavalerie de Latour-Maubourg, avec une nombreuse artillerie, alla renforcer à Dubrau, l'aile gauche qui devait passer la Sprée à Malschwitz. Une autre colonne se forma entre ce village et Œhne. Pendant ce temps, le duc de Reggio, vers l'autre extrémité, forçait le passage de la Sprée, en faisant une fausse attaque sur les hauteurs qui appuyaient la gauche de l'ennemi, tandis qu'un village en feu, du côté de Lomske, indiquait la marche du général Lauriston et du prince de la Moskowa, suivis par le général Reynier, qui, en chassant devant eux les Alliés, se portaient sur les derrières de leur flanc droit. Napoléon attendait impatiemment cette jonction pour engager le combat, et s'emparer des redoutes situées entre Bautzen et Wurschen, placées les unes sur les autres en forme de terrasses, toutes munies d'artillerie, et des deux côtés, fortement appuyées.

En attendant, le duc de Tarente commença par attaquer Bautzen, dont l'ennemi avait barricadé les portes et fortifié les avenues. Le duc de Raguse jeta un pont sur la Sprée et passa vers la rive opposée, avec les divisions Compans et Bonnet. Les voltigeurs de la première

de ces divisions, à la suite d'une vive fusillade, gravissent les rochers situés au pied des retranchemens; ils enlèvent une batterie russe, escaladent les murs et les remparts, et s'emparent de Bautzen. Ceux de la division Bonnet occupent aussi le village de Nied-Kayna, et au pas de charge s'établissent sur un plateau voisin du centre de la position. Malgré ce succès, l'ennemi se maintint sur les hauteurs qui appuyaient sa droite, et résista aux attaques réitérées du duc de Dalmatie. Depuis la défaite de la division Peyri, ce maréchal avait succédé au comte Bertrand, et outre le commandement du 4e corps, il avait encore celui de toutes les troupes du centre.

Vers notre aile droite, où se trouvaient les Russes, nous n'avançions que lentement; ils se retiraient dans le plus grand ordre, en s'appuyant en avant et autour d'Hohkirch et de Wurschen. Aux approches de la nuit, Napoléon, pour mettre l'infanterie à l'abri des *hourras*, fit former des carrés; puis, il rentra dans Bautzen, et l'armée bivouaqua auprès de cette ville. Les autres positions, en-deçà d'Hohkirch, étaient encore occupées par l'ennemi, à l'exception des hauteurs de Mehlthever et de Beikowitz.

Le lendemain (21 mai), l'armée française conservait la même ligne qu'elle occupait la veille. Celle des Alliés couvrait l'embranchement des grandes routes de Gœrlitz et de Lœbau. Leur droite, formée par les Prussiens et par le corps

de Barclay de Tolly, s'étendait jusqu'à Glein et Pratzschwitz. Au centre était Blucher, campé sur les hauteurs de Krekwitz, ayant sous lui Kleist et Yorck; en arrière étaient les gardes russes et une réserve d'environ trente mille hommes. L'aile gauche, gardée par les Russes que commandait Milloradowitch, et les princes Gorczakow et Eugène de Wurtemberg, était toujours sur les hauteurs d'Hohkirch, vers Cunewalde.

Depuis le point du jour, Napoléon attendait que les corps conduits par le prince de la Moskowa, se fussent rapprochés de l'aile droite ennemie, pour la débusquer de sa forte position. Mais les Alliés, ayant dirigé les troupes d'Yorck et de Kleist sur le centre, ne laissèrent sur leur droite, que Blucher et Barclay de Tolly. En même temps, ils crurent que le 5e corps venait seul prendre part à l'action, et que les autres étaient en marche sur Berlin. Pour les entretenir dans cette erreur, et les distraire du grand mouvement dont nous attendions un si heureux effet, le duc de Reggio reçut l'ordre de manœuvrer sur leur gauche. Un corps considérable de Russes, ayant débouché par la vallée de Beikowitz et de Raclau, repoussa à la baïonnette, les attaques du duc de Reggio qui, prudemment, refusa sa droite; enhardis par ce succès, ils cherchèrent, pendant toute la journée, à enlever des positions échelonnées par la division bavaroise. Le 11e corps qui s'avançait, acheva de persuader aux Alliés

que tous les efforts de Napoléon allaient être dirigés contre Milloradowitch; erreur qui leur fit commettre une faute grave, puisqu'en portant des forces considérables sur leur gauche, ils les éloignèrent du centre et de la droite où allaient se porter des coups décisifs. Enfin, plusieurs régimens de cavalerie ne leur furent d'aucune utilité dans ce pays montueux.

Napoléon était à déjeûner lorsqu'on entendit les premiers coups de canon de l'avant-garde du prince de la Moskowa qui, de Lomske, arriva auprès de Klix, où elle parvint à forcer le passage de la Sprée. Comme il n'attendait que cette jonction pour agir avec vigueur, il se lève joyeux, monte à cheval, et, sûr du gain de la bataille, il se porte avec célérité sur la hauteur de Nieder-Kayna d'où il pouvait découvrir tous les engagemens qui allaient avoir lieu autour de Kl.-Bautzen qui formait la clef de la position.

Les Alliés, trop faibles sur leur droite qu'ils croyaient inexpugnable, se repentirent alors de l'avoir dégarnie; en toute hâte, ils rappellent leurs réserves sur le point menacé, et les placent en équerre, de sorte que l'angle, formé par cette manœuvre, devint le centre de leur ligne de bataille; mais le flanc droit de Blucher se trouva découvert. Napoléon, qui regardait comme décisif le mouvement du prince de la Moskowa, le voyant arrêté par les réserves de l'ennemi, dirigea toutes les siennes sur la droite des Alliés,

devenue leur centre, et où la majorité de nos forces se trouvaient réunies. En même temps l'Empereur, voulant tenir occupé Millorado-witch, ordonna au corps de Marmont d'attaquer les retranchemens, par la route de Goerlitz et par Baschwitz.

Un feu violent d'artillerie se fit entendre sur ce point, et donna l'assurance à Napoléon que l'aile gauche ennemie était fortement engagée, et que son centre devait être affaibli par les troupes qu'il avait fallu détacher sur la droite; alors, il n'hésita plus à marcher de front contre Blucher. Les divisions Morand et Franquemont (Wurtembergeoise), réunies à la garde, à la voix du duc de Dalmatie, s'élancèrent à la baïonnette, sur les retranchemens qui plusieurs fois furent pris et repris, mais dont nous restâmes les maîtres, après les avoir enlevés de la manière la plus brillante. Blucher se retira sur Purschwitz, mais le corps d'York, ayant reçu l'ordre de reprendre Krekwitz, la division wurtembergeoise, vivement attaquée, fut contrainte de plier et d'abandonner dans ce village, un de ses bataillons qui se rendit après la plus belle défense. Pour réparer cet échec, Napoléon fit prendre en flanc le corps d'York, pendant que le général Devaux canonnait Blucher qui s'ébranlait pour soutenir les siens. Les généraux Dulauloi et Drouot se portèrent aussi en avant de la garde, avec soixante pièces en batterie : ils mirent en désordre le

corps d'Yorck, et le forcèrent de quitter la position qu'il avait reprise. Enfin, vers les sept heures du soir, le prince de la Moskowa, avec les généraux Lauriston et Reynier, s'empara de Wurschen, pendant que les ducs de Raguse et de Tarente s'avancèrent dans la direction d'Hohkirch, et occupèrent toutes les redoutes que les ennemis étaient obligés d'évacuer. Ceux-ci, pour éviter une déroute complète, donnèrent le signal de la retraite; leur centre et leur droite filèrent sur Weissenberg, le reste vers Lœbau.

Napoléon, toujours auprès de Nieder-Kayna, du haut d'un tertre, assis sur une chaise, ordonnait tout pour le succès de la bataille : voyant que le fruit de la victoire allait lui échapper comme à Lutzen, il frémit de colère, et commanda à la cavalerie de Latour-Maubourg de faire de grands mouvemens, dans l'espoir de ramasser des prisonniers; mais l'ennemi conserva son assurance, et ne fut point effrayé de notre cavalerie sur laquelle il avait, par le nombre, une immense supériorité. Malgré nos succès et la vivacité de nos poursuites, sa retraite s'opéra dans l'ordre le plus parfait. Jamais la guerre n'avait offert un tableau pareil à celui que présentèrent nos formidables colonnes, lorsqu'elles se précipitèrent dans la vallée de Kl.-Bautzen, et qu'on les vit, poussant des cris d'allégresse, gravir sur les hauteurs pour cueillir de nouveaux lauriers.

L'immense artillerie, qui tonnait de tous côtés, produisait l'effet de mille tonnerres grondans à la fois. Cette multitude de guerriers, affrontant les périls sous les yeux de leur chef qui, la lunette à la main, observait leurs mouvemens, et attendait, avec le calme de la satisfaction, l'effet des ordres qu'il venait de donner; enfin, ces villages en flammes, qui, aux approches de la nuit, éclairaient cette scène terrible, formaient le spectacle à la fois le plus imposant et le plus lamentable.

Nos escadrons déployèrent une valeur brillante; mais, leurs efforts n'eurent point de succès, et cette journée, si belle pour l'infanterie, ne put procurer à la cavalerie aucun avantage. Celle de l'ennemi, parfaitement instruite des localités d'un terrain qu'elle occupait depuis dix jours, se portait partout, et assurait la retraite avec facilité. Aussi les Alliés conservèrent-ils toute la nuit, leurs positions les plus importantes, et ce ne fut que le lendemain matin, que les derniers kosaques évacuèrent les hauteurs de Cunewalde, où ils avaient un corps d'observation, pour se retirer vers Lœbau.

Tout le profit que nous retirâmes de cette longue et sanglante bataille, fut d'avoir chassé l'ennemi des routes qui conduisaient en Silésie; car, du reste, malgré la savante manœuvre du prince de la Moskowa, nous ne pûmes parvenir

ni à faire des prisonniers, ni à prendre de l'artillerie et des bagages. Notre perte fut immense; Napoléon l'évalua à douze mille hommes hors de combat; elle dut être encore plus considérable, puisque l'ennemi, quoique retranché sur des positions qui dominaient les nôtres, porta à quinze mille, le nombre de ses morts et de ses blessés. Jamais victoire, aussi sanglante, n'avait été pour nous, aussi stérile.

Le prince de la Moskowa prenait position à Wurschen où, la veille, les Souverains alliés avaient encore leur quartier-général. L'empereur Napoléon fit dresser sa tente auprès de l'auberge de Kl.-Burschwitz; toutes les armées de l'Europe dormaient autour de lui, lorsqu'il conçut la noble idée d'ériger sur le Mont-Cenis, un monument pour consacrer sa reconnaissance envers les peuples de France et d'Italie; vingt-cinq millions devaient être consacrés à un ouvrage qui, en apparence, élevé par l'orgueil, eût été réellement l'œuvre d'un grand homme qui veillait sur l'avenir. Prévoyant qu'il faudrait peut-être se détacher de sa couronne de fer, il voulait à la fois éterniser l'alliance entre les Italiens et les Français, et préserver ceux-ci des dangers d'une rupture. Dans ce but, il décréta que ce monument serait une forteresse qui fermerait la route du Mont-Cenis. Sa pénétration lui faisait redouter que dans la suite des temps,

une nation ardente et ambitieuse, après une longue captivité, n'abusât de son indépendance.

Le jour suivant (22 mai), le brouillard du matin n'était pas encore dissipé que toute l'armée se mit en marche, à l'exception des troupes du maréchal Oudinot qui demeurèrent campées sur le champ de bataille. Les Russes et les Prussiens continuaient leur retraite, mais avec ordre et lenteur. Toutes les positions que leur offrait le terrain, ils les disputaient pas à pas, avec une admirable constance. Si l'on s'en emparait de force, elles étaient achetées par des pertes énormes. Pour déloger l'ennemi des hauteurs de Kötitz et de Weissenberg, il s'engagea un combat des plus animés. La sommité, située derrière Reichenbach, semblait, par sa nature, être destinée à couvrir une retraite. L'artillerie nombreuse dont elle était garnie, vomissait la mort dans nos rangs, et battait toutes les avenues de la ville et des environs; elle ne se retira que lorsqu'elle allait être tournée par notre droite. Sur la gauche, nos troupes, contenues par la cavalerie ennemie, ne pouvaient avancer. Napoléon ordonna au général Walter, de se mettre à la tête de celle de la garde, et de culbuter les Russes. Ceux-ci, ne voyant que les lanciers conduits par le général Lefebvre-Desnouettes, crurent n'avoir à faire qu'à des chevau-légers; et, pour les écraser, ils firent avancer une division de grosse cavalerie; mais, la nôtre

prit également part à cette action qui, sur ce point, devint très-vive, surtout quand le général Latour-Maubourg, avec son corps où se trouvaient les cuirassiers français et saxons, accourut à son secours. L'ennemi, qui nous croyait dépourvu de cavalerie, surpris d'en trouver une aussi nombreuse, se retira, pendant que son infanterie prenait encore position sur une autre hauteur, en avant de Markersdorf. Dans le combat que venait de livrer le comte de Latour-Maubourg, le général de division Bruyères eut la jambe emportée, et mourut peu de temps après, à Gœrlitz où on l'avait transporté.

La position de Markersdorf arrêtant notre marche, Napoléon en conçut de l'humeur, et voulut lui-même commander l'avant-garde, espérant que sa présence, en électrisant les troupes, ferait franchir plus aisément les obstacles, et lui procurerait des prisonniers qu'il s'étonnait de ne voir arriver qu'en si petit nombre. On assure que dans cette journée, il poussa le courage jusqu'à la témérité, et que s'il ne périt pas, il le dut uniquement à sa bonne fortune. Plusieurs boulets renversèrent à ses côtés quelques soldats saxons. La hauteur de Markersdorf étant abandonnée, Napoléon fit avancer ses troupes, à la lueur du soleil couchant; lui-même, toujours à leur tête, pressait la marche de deux immenses colonnes, l'une d'infanterie,

et l'autre de cavalerie, évaluées à cinquante mille hommes, tous renfermés dans une surface très-circonscrite. Nos braves, électrisés par l'honneur d'aller en avant, paraissaient invincibles étant dirigés par un guerrier à qui la victoire semblait être redevenue fidèle. Cependant, chaque portion de terrain gagné lui coûtait cher; acharné à poursuivre l'ennemi, cette réflexion l'occupait peu, mais la soirée de ce jour, si heureux en apparence, devait lui faire éprouver la perte la plus inattendue et la plus douloureuse.

Les Russes, de nouveau, venaient de prendre position sur un monticule, et ne tiraient plus, attendant, sans doute, que notre armée débouchât de Markersdorf; dans cet intervalle, nos troupes défilaient autour de ce village; Napoléon le traversait aussi accompagné de toute sa suite; au moment où il quittait la route que formait un chemin couvert, pour entrer dans une vallée qu'enfilaient les batteries ennemies, il part un premier coup de canon dont le boulet passe très-près de l'Empereur, et va tomber derrière lui. Immédiatement après, un aide-de-camp arrive, et annonce que ce même boulet, ayant rasé le duc de Trévise, avait enlevé le général du génie Kirgener, et frappé dans le bas-ventre, le grand-maréchal Duroc. A cette nouvelle, Napoléon ne put dissimuler la douleur profonde que lui causait la perte d'un de ses meilleurs amis et de ses plus fidèles serviteurs. Sans proférer

une seule parole, il s'éloigna comme pour se recueillir, et dérober à tout ce qui l'entourait, l'émotion dont il était saisi. S'étant avancé vers une petite métairie, il mit pied à terre dans un champ couvert de seigle, et là, il observa, avec attention, le point d'où était parti le boulet fatal qui, après avoir failli lui arracher la vie, l'avait privé de son favori. Puis, revenant sur ses pas, il s'arrêta sur une hauteur en deçà de Markersdorf, où l'on dressa les cinq tentes de sa maison, entourées de l'infanterie de sa garde formée en carré.

Peu de circonstances de sa vie avaient offert matière à de plus sérieuses réflexions : sur le soir d'une bataille gagnée, et lorsque le feu des bivouacs se confondait avec les étoiles étincellantes, on voyait sur ces mêmes hauteurs, où l'on avait si long-temps combattu, un puissant empereur qui, au lieu de faire le bonheur du monde, au sein de son palais, préférait dormir sous une tente, entouré de morts, de mourans, et de villages incendiés. A la vérité, l'encens de la victoire enivrait son cœur insatiable de louanges. Mais, pouvait-il appeler victoires, des succès qu'il n'obtenait qu'en prodiguant, sans résultats avantageux, les forces immenses qui lui avaient été données, non pour accomplir le triomphe de son orgueil, mais pour procurer la paix aux nations affligées? Malgré le brillant début de cette importante campagne, son âme était livrée à toute l'anxiété que donne

l'incertitude du succès; il gémissait en songeant que, dans l'intervalle de quelques jours, la foudre, réitérant ses coups, était venue frapper tout près de lui, et Bessières et Duroc, l'un son vieux compagnon d'armes, l'autre son confident chéri. Leur mort, jointe à celle de tant de braves, dont la guerre moissonnait chaque jour l'élite, semblait être un avertissement du destin; surtout en se rappelant qu'à pareil jour il avait perdu, dans les plaines d'Aspern, Montebello, son véritable ami, et l'un de ses plus intrépides lieutenans. Toutes ces circonstances devaient inspirer de sinistres pensées à l'homme qui, malgré sa force d'âme, avait souvent attaché une haute importance aux choses les plus puériles.

Plongé dans un profond accablement, il était renfermé dans sa tente; immobile et pensif, assis sur un lit de campagne, revêtu de sa capote grise, les bras pendans, le regard morne, et la tête penchée, il se tenait isolé de sa suite qui, à une certaine distance, se formait en groupe, sans oser ouvrir la bouche, tant elle respectait une douleur si auguste. A une agitation extrême, venait de succéder le repos le plus lugubre; chacun se regardait en soupirant: des figures consternées, et des regards abattus attestaient combien les courtisans partageaient l'affliction qu'éprouvait Napoléon, en perdant son meilleur ami. Ces regrets pouvaient être sincères; car Duroc, malgré sa grande élévation,

avait toujours été doux, modeste, et surtout très-affable, qualités rares dans une cour, où beaucoup cherchant à singer leur maître, n'empruntaient de son caractère, que les défauts qui le faisaient haïr.

La consternation qui régnait autour du chef, contrastait avec l'insouciance des soldats: étrangers à un malheur que la plupart ignoraient encore, ils préparaient gaîment leur repas, tandis que les musiciens de la garde, aux extrémités du carré, célébraient les événemens de la journée. Tantôt, par des hymnes funèbres, ils cherchaient à partager le chagrin de Napoléon, tantôt ils s'efforçaient de le consoler par ces chants guerriers qui élèvent l'âme, pour ne la rendre sensible qu'au sentiment de la gloire. Ce tableau paraîtra encore plus imposant si l'on songe que, tout près de là, campaient le Souverain du plus vaste des empires, maître de vingt nations différentes, et un Roi son allié, dont la couronne allait dépendre de cette seule campagne; l'un et l'autre aussi inquiets pour la conservation et le salut de leur peuple, que Napoléon pouvait l'être pour la perte de son influence. L'Europe était partagée en deux parties : chacune d'elles combattait pour son affranchissement; mais ce qu'il y avait de remarquable, c'est que dans le camp des anciennes monarchies, on ne parlait que d'indépendance et de patrie ; tandis que dans une armée, naguères républicaine, il fallait, pour électriser les soldats,

l'appât des récompenses et les regards d'un Empereur.

Dès que les postes furent placés, et que l'armée eut pris ses bivouacs, Napoléon alla visiter le duc de Frioul qui, depuis plusieurs heures, était en proie à des souffrances si cruelles, qu'il attendait la mort comme un bienfait. Cependant, Napoléon assura, dans son bulletin, qu'il l'avait trouvé avec toute sa connaissance, et conservant le plus grand sang-froid. La conversation qui, à ce sujet fut rapportée, est trop invraisemblable pour qu'on ne soit pas tenté de la regarder comme imaginée, dans l'intention d'inspirer à tous ceux qui lisaient les bulletins, un servile respect pour le chef du gouvernement. De même, le désir qu'exprima Duroc en lui souhaitant trente ans de vie, pour triompher de ses ennemis et réaliser les espérances de la patrie, n'était que le vœu personnel de Napoléon; et il employa cet artifice, dans l'espoir que les accens prophétiques d'un guerrier à son heure suprême, en feraient regarder l'accomplissement, comme un arrêt du destin.

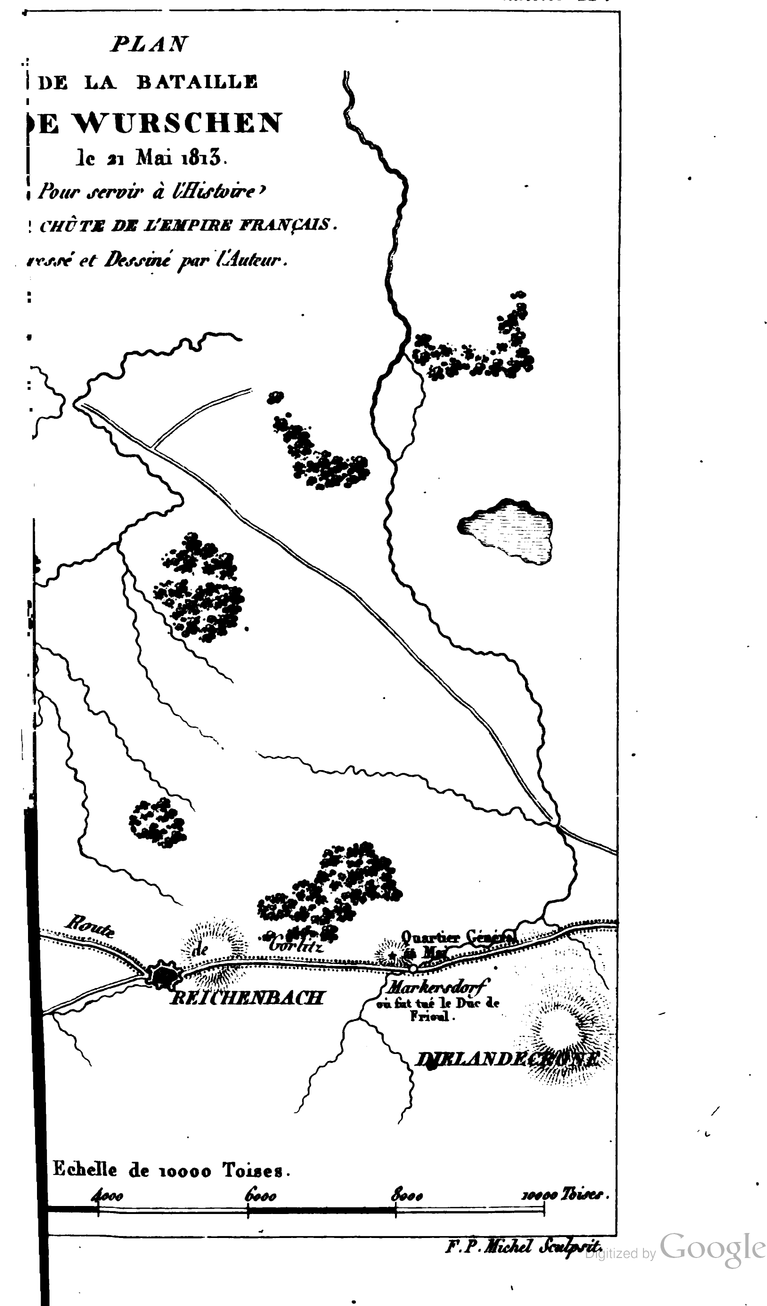
Mais ce qui, dans cet entretien, doit frapper davantage, c'est l'aveu que fit Napoléon de sa croyance religieuse, en disant à son favori: *Duroc, il est une autre vie, c'est là que nous nous reverrons!* Paroles sublimes, et qui furent peu senties par le vulgaire, mais que l'histoire doit faire remarquer, puisqu'elles sont un hommage rendu à la Divinité. Il est consolant de penser

que l'homme, dont la vie sera l'éternel entretien des générations futures, et dont les passions ont été le plus opposées aux principes de la morale, n'a pu s'empêcher, dans un moment si solennel, de reporter toutes ses pensées vers celui qui, par l'étendue de sa puissance et l'immortalité de ses œuvres, nous prouve chaque jour, le néant de nos plus vastes entreprises.

L'Empereur, accompagné du duc de Dalmatie et du duc de Vicence, paraissait tellement oppressé, qu'il demeura long-temps sans ouvrir la bouche. Enfin, après avoir promis à Duroc, de servir de père à sa fille, il lui serra la main, et le quitta sans lui dire autre chose que ces mots: « *Adieu donc, mon ami.* » Immédiatement après, il rentra dans sa tente où il passa la nuit, sans recevoir personne.

Toutes les hauteurs, au-delà de Markersdorf, ayant été le soir même, occupées par nos troupes, le 4e corps, dont le général Bertrand venait de reprendre le commandement, prit possession le lendemain, du cercle de Queiss. Les flammes qui s'élevèrent du côté de Gœrlitz, furent la preuve certaine que l'ennemi brûlait le pont, et abandonnait toute la rive gauche de la Neiss. Les Saxons, commandés par Reynier, étant ce jour-là d'avant-garde, entrèrent dans Gœrlitz. Les habitans de cette jolie petite ville, à l'arrivée de leurs compatriotes vainqueurs, se livrèrent à la joie,

Planche II.



F.P. Michel Sculpsit.

et nous apprirent que les ministres russes, prussiens et anglais, le jour de la bataille de Wurschen, étaient dans leurs murs, attendant avec anxiété, quelle en serait l'issue; lorsque les résultats furent connus, ils partirent de grand matin. Alexandre ne passa point par cette ville; le roi de Prusse s'arrêta à Lœwenberg (23 mai), d'où il publia une proclamation, dans laquelle il déguisait mal sa défaite, et recommandait à son peuple de montrer la même constance qui lui fit supporter, sous le règne de Frédéric, plusieurs années de calamités, pour arriver à un terme heureux et à une paix glorieuse.

Les Alliés, mécontens des combinaisons de Wittgenstein, lui retirèrent le commandement en chef qu'ils donnèrent à Barclay de Tolly. Néanmoins, on lui confia l'aile gauche, et l'aile droite fut dévolue à Blucher. Ainsi réorganisés, ils parurent vouloir se maintenir sur la rive droite de la Neiss; mais nos troupes, maîtresses des passages, jetèrent à la hâte plusieurs ponts, et elles passèrent en assez grand nombre pour poursuivre l'arrière-garde russe. A midi, Napoléon entra dans Gœrlitz; après avoir reconnu la rivière et les routes principales, il ordonna de rétablir les anciens ponts de la Neiss. De retour de son inspection, il s'enferma dans son cabinet, où il travailla toute la journée et celle du lendemain (23 et 24 mai).

Dès la veille, le duc de Reggio, avait été dirigé de Bautzen, par la route de Luckau, pour attaquer

les corps de Bulow, de Thumen et de Woronzow, et les empêcher de s'avancer vers la Silésie. Il paraît que cette marche avait encore pour but de dissiper des corps nombreux de partisans, protégés par des troupes qui bloquaient Magdebourg et Wittenberg. Ces partisans, à la tête desquels étaient les généraux Czernischew, Thielmann et le major Lutsow, répandus dans la basse Lusace et le cercle de Wittenberg, interceptaient nos convois, détruisaient nos hôpitaux, nos magasins, et s'emparaient de nos remontes.

En arrivant à Hoyerswerda, le duc de Reggio eut un engagement sérieux avec le général Bulow; quelques jours après, les divisions Pactod et Raglowich (bavaroises) livrèrent un nouveau combat, mais beaucoup plus sanglant, où elles déployèrent une rare valeur, sans pouvoir néanmoins enlever la ville de Luckau, dont les murailles furent vigoureusement défendues. A la suite d'une action opiniâtre qui dura jusqu'à la nuit, le 12e corps fut forcé de se retirer sur Ubigau, avec une perte considérable. La résistance des Prussiens devenant plus vive, à mesure qu'on approchait de Berlin, nous prouvait que leur énergique patriotisme rendrait difficiles et meurtrières, toutes les attaques ultérieures qu'on tenterait sur cette capitale.

Pendant ce temps, le duc de Bellune, quoique n'ayant encore qu'une division, se rapprocha de l'armée, pour flanquer notre extrême gauche, et

favoriser l'avant-garde qui s'avançait toujours. Napoléon entra à Buntzlau le 25 mai, et y établit son quartier-général: la satisfaction qu'il en ressentit était d'autant plus vive, qu'outre l'avantage de quitter la haute Lusace, entièrement épuisée, il avait encore celui de porter la guerre dans la Silésie, qui appartenait au roi de Prusse dont il brûlait de se venger, et où il allait trouver des ressources que son système nécessitait d'employer sans aucun ménagement.

Le jour même où Napoléon séjourna à Buntzlau, Blucher tendit à notre avant-garde, un piége funeste. La division Maison qui marchait en tête, n'avançait qu'avec circonspection; le maréchal Ney, au lieu d'approuver cette prudence, fit sortir la division de Haynau. A peine deux de ses bataillons avaient dépassé le village de Michelsdorf, qu'ils tombèrent dans l'embuscade de vingt escadrons de cavalerie. Nos braves, surpris par une attaque aussi brusque et par des forces si nombreuses, furent rompus, mis en désordre, et perdirent quatre pièces avec leurs caissons; mais, cette cavalerie crut surprendre de même, le 153e régiment, et fut à son tour battue, et sur tous les points vivement repoussée. Napoléon, alarmé de cet échec, le lendemain matin, courut à Haynau, avec une promptitude qui décelait son anxiété. Pour le consoler, on lui montra le cadavre et les décorations du colonel prussien qui avait dirigé cette entreprise.

Depuis que nous étions sur le territoire de la Prusse, Napoléon montrait beaucoup de gaîté; elle devait être naturelle, par la certitude qu'il avait acquise, que les Alliés étaient sur le point de consentir à la trève qu'il avait proposée. Outre cela, son amour-propre éprouvait une grande joie en voyant l'armée ennemie fuir devant la sienne, et lui abandonner la Silésie qu'il voulait donner à l'Autriche, persuadé que cette puissance ne pourrait refuser une offre aussi séduisante, et, qu'en l'acceptant, elle serait pour toujours irréconciliable avec la Prusse. D'ailleurs, cette province était fertile, et l'abondance des subsistances devait, pendant la durée de la guerre, faciliter ses entreprises; aussi s'informait-il souvent de la distance de Liegnitz à Breslau. En route, il frédonnait des fragmens de chansons italiennes et françaises, s'occupant de tous les objets qu'il voyait, comme aurait pu faire un homme libre de tous soucis. En sortant de Michelsdorf, il trouva quelques régimens de cavalerie ennemie en position. L'infanterie s'arrêta pour l'attendre, lorsque les Russes envoyèrent un parlementaire sous un prétexte spécieux, mais dont le but véritable était de s'assurer si le prince de la Moskowa avait reçu des renforts, ou si l'Empereur était aux avant-postes. Le parlementaire ne fut pas reçu, et on le renvoya sans vouloir l'entendre.

Les ennemis s'avançant de très-près, Napoléon mit pied à terre, et leur tourna le dos. Sur l'ob-

servation qu'on lui fit qu'ils approchaient, il répondit au prince de Neuchâtel, par un mot semblable à celui de Léonidas (1): *s'ils avancent, nous avancerons aussi.* Mais lorsque les Russes virent arriver notre infanterie, ils se retirèrent vers Liegnitz. Napoléon manœuvra dans ce jour, avec une précision extrême et une rare prudence. Lui-même dirigeait les troupes qui se portaient en avant; allant de hauteur en hauteur, il examinait tous les environs, et faisait le tour de chaque ville et village, pour en reconnaître les positions; enfin, il ne laissait rien échapper pour s'instruire sur un pays qui, à chaque instant, lui rappelait les célèbres campagnes de Frédéric II. Plein de ces souvenirs, et persuadé que l'ennemi lui disputerait Liegnitz, où jadis les Prussiens remportèrent une grande victoire, il dit en souriant: *nous renouvellerons d'anciennes connaissances à Liegnitz.*

L'ennemi ne défendit point cette ville, et Napoléon la trouva abandonnée. Avant d'y entrer, il en examina avec soin les alentours. Ces précautions étaient attribuées par certains, au souvenir que lui inspiraient des lieux qui furent le théâtre d'une guerre que tous les militaires instruits aiment à étudier; beaucoup d'autres, croyaient

(1) *Voilà les Perses qui s'approchent de nous*, s'écrièrent les Spartiates; *et nous d'eux*, répondit Léonidas, en marchant à leur rencontre.

que tant de réserve et de retenue venait de la crainte qu'il éprouvait, en se trouvant dans un pays dont il ne connaissait ni les hommes ni les lieux, et dont toute la population avait fait éclater un grand enthousiasme pour sa patrie et son Souverain.

Au sortir de Liegnitz, l'armée alliée se divisa en deux parties; l'une prit la route de Breslau, et l'autre, celle de Schweidnitz. Ainsi, les Prussiens manifestaient l'intention de se renfermer dans les places de la Silésie, afin d'attaquer et de harceler les derrières de notre armée, si elle tentait de se porter plus avant. Le duc de Bellune, ayant dirigé vers Glogau, la cavalerie du général Sébastiani, celui-ci, aux environs de Sprottau, s'empara d'un convoi de vingt-deux pièces de canon et des cinq cents hommes qui l'escortaient (18 mai). Le même jour, le général Bertrand reçut l'ordre de s'avancer sur Jauer; il fut aussitôt suivi par Napoléon, qui attachait une haute importance aux renseignemens que lui donnerait cette reconnaissance. Il s'agissait de savoir si les troupes qui se retiraient dans la haute Silésie, étaient assez considérables pour l'empêcher de se porter en avant, ou bien si, vu leur petit nombre, il fallait se borner à les contenir dans cette contrée montueuse, remplie de places fortes, et où chaque hauteur est susceptible de défense. Après un violent combat livré par la division wurtembergeoise, on reconnut que les forces

opposées étaient trop considérables pour se hasarder de l'attaquer avec un seul corps; nos troupes reprirent leur position de Jauer, et l'ennemi resta dans la sienne.

L'Empereur était à Liegnitz, cherchant à prendre des informations qui pussent le tirer d'incertitude sur la marche des ennemis, lorsque dans la journée du 29 mai, au moment où l'ordre de départ était donné, et que la garde impériale allait se mettre en marche, on répandit le bruit qu'un parlementaire russe s'était présenté aux avant-postes du général Reynier, pour remettre au prince de Neuchâtel, une dépêche de M. Stadion, ministre autrichien qui, sous l'apparence de traiter de la médiation, résidait au quartier-général d'Alexandre. Par cette dépêche, datée du 22, et qui ne fut remise que le 28, les Alliés acceptaient l'armistice, pour se préparer aux négociations du congrès qu'avait proposé l'empereur des Français, annonçant que dans ces vues, les Souverains de Russie et de Prusse étaient prêts à envoyer aux avant-postes, des officiers munis de pleins pouvoirs. Immédiatement après, le duc de Vicence partit pour Walstadt, où il eut une conférence avec le comte de Schouwalow, aide-de-camp de l'empereur de Russie, et avec le général Kleist. Sur ces entrefaites, Napoléon était en proie à la plus grande agitation; ayant enfin quitté Liegnitz, il se dirigea vers le lieu où se tenaient les conférences; impatient d'en connaître les résul-

tats, il alla tout auprès de ce même Walstadt qui, trois mois plus tard, donna son nom à Bluecher, en l'honneur d'une victoire qui fut plutôt le résultat de cette trève fatale, que le fruit de ses combinaisons militaires.

Napoléon se portait aux avant-postes, autant pour s'informer de la marche des négociations, que pour ne pas laisser soupçonner aux Alliés, qu'il désirait l'armistice. Dans cette promenade, il affecta de prendre sur tous les points, les dispositions les plus hostiles. La prudence ne lui permettant pas de s'avancer davantage sur la route de Breslau, il s'arrêta à la mauvaise petite ferme de Rosnig, où, dans la nuit, le duc de Vicence vint le trouver. Immédiatement après, ce dernier repartit avec son porte-feuille, pour aller à Gœbersdorf, où les diplomates échangèrent leurs pouvoirs. Ces conférences furent renouvelées à Striegau, et enfin à Pleiswitz. Le comte Bubna ne tarda pas de revenir à notre quartier-général, où il eut de longs entretiens avec le duc de Bassano, et lui annonça, en termes diplomatiques, que sa Cour était prête à renouveler son alliance avec la France, pourvu que celle-ci consentît à modifier les anciennes stipulations qui ne se trouvaient plus en rapport avec les circonstances. Ce langage modeste mais évasif, était l'effet de nos dernières victoires. Lorsqu'elles furent connues à Vienne, elles consternèrent nos ennemis, encore plus que nos désas-

tres ne les avaient enorgueillis; et si l'Autriche ne s'était trop avancée, peut-être serait-elle revenue sur ses pas.

Le plus grand mouvement régnait à Liegnitz: on expédiait de tous côtés, des aides-de-camp, des officiers d'ordonnance; ces missions, se succédant les unes aux autres, ne laissèrent plus de doute qu'un armistice, précurseur de la paix, était sur le point de se conclure. On assure que, selon les bases de cette trève, Napoléon voulait que la ligne de l'Oder servît de démarcation entre les deux armées, condition à laquelle la Prusse ne voulut pas adhérer, parce qu'alors Berlin aurait été occupé par nos troupes; mais, Napoléon n'aurait jamais dû s'en départir, autrement son flanc gauche se trouvait à découvert du côté de la Prusse, tandis que son flanc droit était aussi menacé, en supposant que l'Autriche se déclarât. Malgré ces hautes considérations, l'Empereur n'insista point sur sa première idée; ce qui doit faire soupçonner que l'Autriche lui fit des menaces sérieuses, s'il continuait à s'enfoncer dans la Silésie. Au reste, soit qu'il ait été trompé ou intimidé, il commit la faute de souscrire à un armistice qui allait le miner sourdement, et amener sa ruine.

Avant de quitter la ferme de Rosnig, pour aller à Neumarck, il survint un accident qui, quoique léger en apparence, eut, dit-on, les suites les plus graves. Quatorze fourgons de l'Empereur,

chargés des effets les plus indispensables et les plus précieux, furent dévorés par l'incendie de la ferme où on les avait renfermés. Dans les négociations diplomatiques, il est d'usage de répandre avec profusion, de grandes richesses. Napoléon, n'ayant plus les portraits, les tabatières et les colliers enrichis de diamans, ne put, comme autrefois, distribuer ses largesses; il se persuada que le hasard, en le privant de ces moyens ordinaires de séduction, l'avertissait d'être économe, et qu'en faisant peu de sacrifices pour faire cesser la guerre, il ne paraîtrait que mieux en état de la soutenir. Enfin, plusieurs de ses confidens m'ont assuré que la parcimonie qu'il adopta par calcul, et qui contrastait avec la munificence d'Alexandre, fut aussi une des causes qui contribuèrent le plus à la défection de nos Alliés.

Pendant que les négociateurs rédigeaient les articles qui devaient régler les conditions de l'armistice, Napoléon était à Neumarck, distant de huit lieues, de Breslau. Après s'être livré aux travaux diplomatiques, il se récréait en parcourant les bivouacs établis aux environs de la ville. En route, il causait familièrement avec les gens du peuple; il les interrogeait tantôt sur les ressources du pays, tantôt sur la nature de leurs occupations. Dégagé de tout souci, et sans appréhension sur l'avenir, son humeur était fort agréable, et son caractère très-enjoué. Enfin, tout décelait en lui

combien il était satisfait de l'espérance d'une paix prochaine. Sa joie était d'autant plus grande, qu'il apprit, le 1er juin, que le général Lauriston était entré sans résistance, à Breslau. Les magistrats de cette capitale de la Silésie vinrent en députation lui présenter les hommages de leur ville ; il les reçut avec affabilité, et leur recommanda de tranquilliser les habitans, en leur assurant que quelque chose qu'ils eussent faite pour seconder l'esprit des Stein, des Scharnhorst et des Kotsbue, il leur pardonnait à tous. Avec des procédés aussi sages, il eût fini par gagner les cœurs de ces mêmes habitans qui, naguères, étaient irrités contre lui. Comme il savait que le Roi était cher à ses sujets, il voulut l'excuser en disant à ces députés : *Je sais qu'il a été égaré.*

Quoique la conduite du roi de Prusse ait été justifiée par les événemens, l'histoire, invariable dans ses principes, lui reprochera de n'avoir su affranchir sa couronne qu'en usant d'une dissimulation indigne de l'autorité souveraine. Jusqu'au dernier instant, par excès de faiblesse, il se réserva la faculté de pouvoir rejeter sur ses ministres, ou sur ses généraux, tout ce que la marche de sa politique offrait de louche et d'irrégulier ; car, si Napoléon eût triomphé, Yorck et Hardenberg auraient été sacrifiés, comme Thielmann le fut par la Cour de Saxe, et à peine la Russie eût été assez vaste pour les dérober au ressentiment du vainqueur.

Le même jour où nous entrâmes à Breslau, les hostilités cessèrent aux avant-postes; trois jours après, l'armistice fut signé et ratifié à Pleiswitz (4 juin). Napoléon écrivit aussitôt au roi de Saxe, pour lui annoncer, qu'il venait de conclure une trève de cinquante-deux jours, qu'un congrès aurait lieu à Prague, et que la Saxe serait bientôt délivrée de tous ses fardeaux. Le motif de cette apparente consolation fit au contraire présager les nouvelles calamités dont ce malheureux pays allait être accablé; car, d'après le traité, la majeure partie de l'armée française devait être cantonnée dans la Saxe, destinée à devenir le théâtre de la guerre, si les hostilités recommençaient.

D'après les conditions de cet armistice, nous ne devions occuper qu'une petite partie de la Silésie; la ligne de démarcation, en partant des montagnes de la Bohême, passait par Kamnitz, Læhn, Goldwitz, Liegnitz, jusqu'à l'embouchure de la Katsbach avec l'Oder; puis, suivant la rive gauche de ce fleuve, à partir de Crossen, on reprenait les frontières de la Saxe; après avoir dépassé les principautés d'Anhalt, la rive gauche de l'Elbe servait de limite jusqu'aux positions que le prince d'Eckmühl tenait devant Hamburg, et qui devaient demeurer dans la situation où elles se trouvaient le 8 juin à minuit. On traça de même, pour l'armée prusso-russe, une ligne qui, passant par Landshut, Striegau, et Canth, allait joindre l'Oder, derrière Breslau. Cette ville, et l'espace de la

Silésie compris entre les deux lignes, restaient libres, et ne devaient être occupés par aucune des puissances belligérantes. D'après les articles de la suspension d'armes, nous avions la faculté de faire entrer des approvisionnemens de bouche, dans les forteresses défendues par nos troupes et bloquées par les Alliés.

Des officiers français furent envoyés aux garnisons de Dantzig, de Modlin et de Zamosck, ainsi qu'à celles qui gardaient Custrin et Stettin, pour leur communiquer la nouvelle de l'armistice, et leur annoncer qu'elles seraient ravitaillées tous les cinq jours. La jeune garde se dirigea vers Glogau: en occupant son territoire conjointement avec la cavalerie du général Sébastiani, elle délivra cette place où se trouvaient les restes de l'ancien quatrième corps. Les braves défenseurs de Glogau, après avoir repoussé constamment les démonstrations hostiles des assiégeans, se souvinrent de leur noble origine; ils reçurent avec mépris, les sommations qui leur furent faites, et prouvèrent, par leur fermeté, que l'étendue de nos malheurs n'avait point fait oublier à des soldats français, ce qu'ils devaient à leur ancienne renommée.

Les conditions de la trève ainsi réglées et exécutées, Napoléon se hâta de quitter Neumarck; il en partit le 5 juin, au soir, et se rendit à Liegnitz où le duc de Vicence le rejoignit, le lendemain matin. De-là, il se dirigea à petites journées, vers

la capitale de la Saxe, examinant, dans ce voyage, toutes les positions qui, dans la guerre de sept ans, avaient été le théâtre de quelque action signalée. A Gœrlitz, il dormit dix heures sans interruption, et sans faire appeler personne. C'était une chose inouie, et qu'il faut remarquer, pour prouver que l'armistice avait momentanément dissipé ses inquiétudes. Enfin, après cinq jours de marche, il arriva à Dresde, le 10 juin. Afin d'être plus libre, et de ne point déranger les paisibles habitudes de la famille royale, il voulut habiter le palais Marcolini (1). Cette habitation, située dans le faubourg de Frédéric-Stadt, par sa solitude et la beauté de ses jardins, paraissait convenablement disposée pour la situation morale et physique de l'Empereur.

Une question importante à décider, serait de savoir s'il nous convenait de conclure un pareil armistice. Pour résoudre ce problème difficile, il faudrait être assuré que Napoléon était dans la ferme intention de travailler à la paix. Les négociations ayant prouvé qu'il voulait continuer la guerre, il commit une grande faute de la suspendre, au moment où il la faisait avec une supériorité marquée. Les Russes agirent comme ils avaient fait à Moskou; en flattant les désirs de notre chef, ils lui firent croire qu'ils avaient celui

(1) Le comte Marcolini est Modenais, et favori du roi de Saxe.

de pacifier l'Europe, tandis que la suspension d'armes n'avait été acceptée, qu'afin d'attendre l'arrivée de leurs armées de réserve. A la vérité des corps de partisans, à la tête desquels étaient le prince de Brunswick, le général Thielmann et le major Lutzow, s'étaient portés le long de la Saale, et menaçaient, en nous coupant toute communication, d'intercepter les secours qu'on attendait de la France. Peut-être aussi l'Autriche, se sentant perdue, si elle ne s'opposait aux triomphes d'un ennemi qui dissimulait son ressentiment pour en tirer une plus haute vengeance, lui déclara-t-elle que son armée de Bohême attaquerait ses derrières, s'il pénétrait en Pologne. Quoi qu'il en soit, des considérations bien puissantes l'obligèrent à accepter cette trève, et le firent consentir à se laisser enfermer dans une contrée qui, par sa position topographique, ne pouvait manquer de lui devenir funeste. En suspendant les hostilités, il n'éludait les dangers du présent, que pour accroître les dangers de l'avenir. Il perdait surtout l'initiative des mouvemens, et tous les avantages que donnait à ses troupes, la chaleur de l'offensive qu'il avait la certitude de conserver jusqu'en Pologne. Outre l'ascendant que donne la victoire, il avait alors sur ses ennemis, une supériorité numérique de trente mille hommes. Les renforts qu'il attendait, balançaient à peine ceux que la Prusse et la Russie allaient recevoir. Du côté de la politique, ses

espérances étaient encore moindres : toutes les négociations ne tendaient qu'à détacher les Souverains de notre alliance. D'ailleurs, laisser à l'Autriche et à la Suède la facilité de s'entendre, c'était favoriser la ligue qu'elles formaient, et leur donner le temps de jeter dans la balance, le poids énorme qui devait la faire pencher contre nous.

Si, au lieu d'adopter un plan de conduite aussi timide, Napoléon, par une marche hardie, fût arrivé en huit jours, de Breslau à Warsovie, son entrée dans cette capitale réveillait le courage, l'ardeur et le patriotisme des valeureux Polonais qui, sur-le-champ, lui auraient offert des hommes, des lances et des chevaux. Alors il reprenait possession de toutes ses conquêtes, et s'établissant sur la ligne de la Vistule, moins étendue que celle de l'Elbe, il séparait la Russie de la Prusse, débloquait toutes les places fortes, et grossissait ainsi son armée de plus de cent mille hommes. Par ce coup de tonnerre, il paralysait l'Autriche qui, naturellement lente et timide, serait demeurée interdite. Cette entreprise audacieuse la replongeait dans l'indécision où elle était jusqu'alors demeurée. Enfin, par un acte de sage politique, Napoléon achevait de se l'attacher, en lui rendant les provinces illyriennes, non comme un sacrifice imposé par la force, mais comme un hommage rendu aux vertus de son beau-père. Alliant ainsi la valeur à la prudence, lui-même avait la gloire de faire à chaque

peuple, la part qui convenait à ses mœurs et à son caractère; l'Angleterre soumise par nécessité, était alors vaincue; et l'empire français, assis sur des bases inébranlables, arrivait d'âge en âge, brillant et majestueux, jusqu'aux siècles les plus reculés.

Dès qu'on fut informé sur quels faibles gages la paix était fondée, les espérances s'évanouirent et les inquiétudes redoublèrent. C'était la première fois qu'un traité nous faisait rétrograder en-deçà des contrées que nous avions conquises; non-seulement on ne gagnait point de terrain, mais on abandonnait la meilleure portion de la Silésie, pour ne conserver que la plus aride. Ce n'était pas ainsi qu'avaient été réglés les armistices conclus à la suite de Marengo, d'Austerlitz et de Wagram. Cependant on avait dit que Lutzen et Bautzen devaient faire oublier ces mémorables victoires.

Lorsque Napoléon rentra dans Dresde, et qu'il fut livré à ses propres réflexions, il dut cruellement souffrir en songeant aux difficultés qu'il avait à vainere, et que son malheureux traité dévoilait aux yeux de tous les peuples étonnés. Sa position devait d'autant plus irriter son caractère, qu'il était accoutumé à ne jamais céder aux circonstances. Cependant la nécessité le forçant à se contraindre, il voulut faire croire que toutes ses actions étaient alors dirigées par une haute

sagesse et par une touchante philantropie. Il feignait de déplorer les maux de l'humanité, et de vouloir réparer des malheurs qu'il aurait pu prévenir, si, dans ses beaux momens de gloire, au lieu de vouloir dompter les nations, il eût seulement songé à se dompter lui-même. En vain il dissimulait, son caractère était connu; tous les cabinets se tenaient en garde contre sa mauvaise foi, et toutes les ressources que lui donnait jadis la politique, n'étaient alors d'aucune utilité, tant l'expérience avait appris à lire dans son jeu, et à se méfier de toutes ses manœuvres.

L'homme qui fut le vainqueur de l'univers, n'ayant jamais pu triompher d'une passion aussi vaine que malheureuse, regrettait alors la force qu'il avait perdue, plus encore que les occasions où il aurait pu faire tant de bien. Soupirant après le passé, craignant pour l'avenir, il se livrait à la tristesse d'une ambition déçue. Renfermé dans son palais, il ne s'occupait qu'à méditer de vastes projets, pour en former ensuite de nouveaux qu'il abandonnait à leur tour. Son unique délassement se bornait à des promenades solitaires, au milieu des bosquets les plus rians; et, lorsque la nature entière était dans son plus grand éclat et que tout jouissait des douceurs de ses bienfaits, on le voyait en proie aux plus violentes agitations; morne et pensif, il errait au milieu de ses jardins, exhalant par intervalle, des

mots entrecoupés et de profonds soupirs qui exprimaient à la fois, l'étendue de ses désirs et l'impossibilité de les satisfaire.

Cependant, le système et la conduite de Napoléon auraient été plus odieux et moins prolongés, si tous ceux qui combattaient son despotisme et ses injustices, eussent cherché à le vaincre par les vertus opposées à ses vices. Les Anglais donnant à la guerre qu'ils soutenaient, une apparence de haute moralité, l'histoire doit recueillir tous les faits qui peuvent dévoiler la foi britannique, et en perpétuer le souvenir. A l'époque où les Anglais se montraient les plus ardens réparateurs de toutes les tyrannies de Napoléon, et lorsqu'ils lui faisaient la guerre, pour avoir usurpé sur les Bourbons, le trône d'Espagne, ils punissaient en Sicile, le roi Ferdinand, de sa soumission à leurs volontés, et lui ravissaient le pouvoir, en semant la discorde au milieu de sa famille. Afin de s'emparer de l'autorité, ils tinrent ce Prince captif, et reléguèrent la Reine dans l'intérieur de l'île. Cette infortunée Princesse, également persécutée par ses ennemis et par ses libérateurs, fut calomniée au point que lord Bentinck osa l'accuser d'avoir méconnu les intérêts de la couronne, elle qui les défendit avec cette courageuse persévérance qui semblait alors avoir abandonné l'âme de tous les Princes, pour se réfugier dans le cœur d'une femme. L'espoir de se soustraire à tant

d'iniquités, et d'en obtenir vengeance, força Caroline, après quarante-cinq ans d'union, d'abandonner son malheureux époux, et d'aller implorer la protection du Grand-Turc, pour se rendre à Vienne, et raconter à la cour d'Autriche, les attentats inouis dont elle et sa famille étaient les augustes victimes. Ainsi Palerme, usurpé par les Anglais, sous prétexte de venger l'occupation de Naples et de Madrid, présente la preuve la plus frappante de l'immoralité de cette odieuse politique qui, sous le voile de l'alliance, n'offre ses secours que pour s'approprier les dépouilles de l'opprimé.

LIVRE QUATRIÈME.

L'ARMISTICE.

Les victoires de Lutzen et de Bautzen donnèrent aux Russes et aux Prussiens, la plus haute idée de notre puissance; elles leur démontrèrent l'impossibilité de la renverser sans de nouveaux auxiliaires. Etonnés du dévouement qu'avait manifesté la France, et surtout de la promptitude et de l'ordre avec lesquels tout concourait au raffermissement de l'empire, ils en furent effrayés; et l'avenir ne se montra plus à eux que sous les couleurs les plus sombres. Jamais ils n'avaient cru qu'une nouvelle armée serait aussitôt organisée, et ils auraient renoncé aux espérances que leur fit concevoir notre désastreuse retraite de Moskou, s'ils n'avaient eu la certitude que l'Autriche contribuerait à faire rentrer la France dans ses anciennes limites. Une conformité de vues entre ces trois Puissances rendait prochaine leur union, et elle devait être solide, étant naturelle et favorable à chacune.

Malgré ce grand concours de forces, ils se méfiaient encore du succès de leurs armes, tant leur

paraissait grande la témérité de leurs desseins. Convaincus que les nations, si long-temps affligées des malheurs de la guerre, ne voulaient plus souffrir la continuité de leurs infortunes, ils s'associèrent à elles, et promirent de les délivrer. Ils eurent alors la force de l'opinion. Cette force irrésistible entraîna les princes qui, sous le titre de confédérés du Rhin, supportaient depuis plusieurs années, les fléaux d'une guerre qui, à l'ouverture de chaque campagne, remettait en problème leur existence. Quoique redevables à Napoléon de leur agrandissement, ils étaient au fond peu reconnaissans d'une couronne que compromettait chaque jour, l'imprudence de celui qui la leur avait donnée. Affligés d'une ambition déplorable pour les peuples, ils songèrent à les affranchir dès qu'ils purent, sans danger, se montrer sensibles aux cris de leurs sujets malheureux. Rendus aux devoirs de rois, ils conjurèrent Napoléon, avant de l'abandonner, d'adopter un nouveau système qui aurait limité sa puissance, sans ternir l'éclat de son nom. Ils manifestèrent enfin des vues pacifiques, que leur oppresseur regarda comme des actes de rébellion.

Dans une si grande lutte, la force des armes était insuffisante pour maintenir notre domination. Les hautes vues sociales devaient être préférées aux plans de campagne, et la sagacité de nos ambassadeurs devenait plus nécessaire et plus utile que le courage de nos guerriers. Malheu-

reusement la France, si féconde en grands généraux, n'était plus qu'une terre stérile en hommes d'état. Et quand même elle en aurait produit, l'expérience avait appris aux Cours étrangères, à se méfier des manœuvres de Napoléon; il fallait, par conséquent, que la prudence, la pénétration, et surtout la bonne foi, devinssent les qualités distinctives de ses relations diplomatiques, ou bien c'en était fait de notre gloire. Quelle perspective affligeante pour les Français! victimes des écarts d'une fausse ambition, ils touchaient au moment de perdre le fruit de vingt-cinq ans de travaux, eux qui, jadis, livrés à leurs propres forces et guidés par leur seule énergie, avaient fait trembler tous les Souverains de l'Europe.

Pour lire avec fruit l'histoire que je traite, il importe d'analiser et d'approfondir les ressorts que la politique fit jouer durant l'armistice, et qui amenèrent des résultats inouïs. Rien n'ayant dévoilé ces ressorts, j'ai pensé qu'il serait intéressant d'en montrer la marche secrète, et de faire connaître, après beaucoup de recherches, les raisons d'état qui cumulèrent tant de haines contre notre chef, et rendirent sa chute inévitable. Pour remplir cette tâche difficile, je développerai les vues de chaque puissance, et les principes par lesquels elles étaient gouvernées; je remonterai aux sentimens de haine et d'indignation qu'inspirait l'ennemi commun; je ferai valoir la persévérance des princes et l'enthou-

siasme des peuples. On verra la part active que prit l'Angleterre, pendant toute la durée de cette crise; comment elle parvint, malgré l'énormité de ses dépenses, à solder ses subsides, et à jouer, jusqu'au dénouement, le rôle difficile qu'elle s'était imposé. Je dirai quelle conduite tint, en cette occasion, la Cour de Suède, dirigée par un prince familiarisé avec notre système de guerre, qui s'en fit un mérite auprès des Alliés, et reçut d'eux, en retour, la promesse de consacrer son élévation. Enfin, j'exposerai quelle était la position de l'Autriche, et la manière habile dont elle profita d'une circonstance unique, pour sortir de l'abaissement où elle était plongée, et faire dépendre le sort de l'Europe, de la direction de sa politique.

Le parti de l'opposition avait pris, en Angleterre, beaucoup de consistance, depuis que la nouvelle guerre contre les Etats-Unis, ajoutait encore aux charges énormes de la Grande-Bretagne. L'élection de M. Madisson à la présidence, était une forte probabilité pour la continuation des hostilités, et faisait craindre la perte du Canada où les Anglais avaient peu de troupes réglées. En même temps, la grande réputation qu'acquérait Wellington, devenait un sujet de jalousie pour les fiers généraux Castillans, et un objet de crainte pour tous les sincères amis de la charte anglaise.

Sous le prétexte que les ressources de l'état allaient être épuisées, le parti de l'opposition vou-

lait qu'on profitât de la circonstance où de grands désastres pouvaient avoir ramené Napoléon à un système plus modéré. A ce sujet, M. Withebread déclara, au nom du parti dont il était le chef, qu'il voulait soumettre au parlement, une motion tendante à demander la paix. Mais, les ministres, qui se voyaient à la veille de recueillir le fruit de leurs travaux, prouvèrent que l'ambition de Napoléon l'avait jeté dans un péril éminent, qu'il marchait à grands pas, vers sa ruine. « Voilà le mo» ment, dirent-ils, que choisit le parti de l'oppo» sition, pour nous solliciter de tendre la main » à notre plus implacable ennemi. En lui propo» sant la paix, n'est-ce pas lui offrir les moyens » de se tirer encore de la circonstance où il s'est » placé? C'est à cette seule faute que l'Europe doit » attribuer tous ses malheurs; et si les mêmes » puissances qu'il a tant outragées, au mépris de » leur expérience, le laissent encore en repos pour » lui donner le temps de se relever, elles ne pour» ront un jour accuser qu'elles-mêmes de leur » propre destruction. »

Puisque j'ai parlé des chances favorables que donnait à Napoléon, l'esprit d'opposition formé contre le ministère anglais, et de l'espérance qu'il avait de voir éclater la guerre civile, parmi le peuple dont il redoutait le plus l'inimitié, je devrais faire mention du procès scandaleux de la princesse de Galles, l'épouse du régent d'Angleterre, dont retentissaient les gazettes de Londres, et que Napo-

léon publiait avec affectation, dans la double vue, de distraire les esprits des grands événemens politiques, et de faire croire à ceux qui s'en occupaient, que la discorde survenue entre les membres de la famille régnante d'Angleterre, produirait un bouleversement dans ce royaume. Mais, je me dispenserai de raconter des intrigues qui ne doivent trouver place que dans un roman scandaleux. Précieux avantage d'une monarchie représentative, aussi fortement constituée et fondée sur des lois immuables! La conduite de ses princes n'influe point sur les destinées de l'état, et l'histoire de la famille royale n'a aucun rapport avec celle de son gouvernement.

La mauvaise foi de Napoléon, et une suite non interrompue d'actes attentatoires aux libertés de l'Europe, avaient excité une telle indignation, que tous ses ennemis, ou, pour mieux dire, ceux qui connaissaient son véritable caractère, s'exprimaient avec force sur le danger de faire la paix avec lui. « N'a-t-il pas, » disait-on, des ministres pour promettre, des » négociateurs pour tromper, des orateurs pour » exciter les esprits, et, surtout, un caractère » assez perfide, pour engager sa foi et se jouer » de sa parole? » Ils citaient, comme une confirmation de ce qu'ils avançaient, la violation récente de l'armistice à l'égard du major Lutzow qui, se retirant par Leipzig, selon l'esprit du traité, fut indignement assailli, et dont presque toute la

troupe fut tuée, blessée ou faite prisonnière, tandis que quelques jours auparavant, Woronzow et Czernischew, sur le point d'enlever Leipzig, renoncèrent à leur entreprise, sur la seule parole du duc de Padoue qui leur notifia l'armistice. A la demande faite en réparation de l'attentat commis sur Lutzow, Napoléon répondit, que c'était un malentendu ; qu'au reste, ce major, ayant persisté à douter de l'armistice, avait continué les hostilités. Et, lorsque les commissaires russes et prussiens, chargés de veiller à l'exécution du traité de Pleiswitz, eurent demandé qu'une commission d'enquête fit des recherches sur cet événement, la seule satisfaction que donna le prince de Neuchâtel à Barclay de Tolly, fut de proposer l'échange des soldats de Lutzow, comme si on les avait légalement faits prisonniers. « Après une pareille insulte au droit des gens, » disaient les mêmes hommes, peut-on se flatter » d'obtenir la paix avec celui qui viole l'armistice? » La paix avec lui serait la plus dangereuse de » toutes les trèves. Jadis l'Europe était excusable: » elle cédait à la nécessité; mais retrouvera-t-elle » jamais une occasion plus belle? Quelle faute si » on la laissait échapper! Profitons de l'enthousiasme des peuples pour la liberté; toute la Germanie demande l'indépendance; et cet accord » miraculeux, suscité par l'intérêt commun, ex- » citera contre l'oppresseur des nations, une haine » universelle; il donnera à la coalition, une unité

» parfaite, et la fera sortir triomphante d'une » lutte qui doit enfin décider de nos biens, de nos » vies et de nos libertés. »

S'il est vrai que Napoléon ait dit : Un homme de moins, et j'étais le maître du monde; il n'y a pas de doute que cet homme, dont la puissance semblable à celle de la divinité, a pu mettre un frein à ses passions déchaînées, doit être celui qui, regardé comme un de nos meilleurs généraux, fut appelé au trône par la volonté d'un peuple libre. Ce digne choix a prouvé que le républicanisme est la meilleure école des rois, et que les principes sur lesquels se fonde l'amour de la chose publique, doivent être les premières maximes de la souveraineté. Ici chacun reconnaîtra Bernadotte : ce guerrier magnanime possédait l'accord heureux d'un grand talent uni à une belle âme; son courage dans les combats égalait sa sagesse dans les conseils; en approchant du trône où il allait être élevé, il se livra tout entier à ses devoirs, et n'eut plus d'autre ambition que d'assurer la prospérité de la Suède qui, généreusement, lui confiait ses destinées; sa grande réputation militaire était honorée par des vertus privées, qui le firent particulièrement chérir et estimer des nations étrangères chez lesquelles il se conduisit plus en protecteur qu'en conquérant. Tous ses subordonnés étaient flattés d'être sous ses ordres; et, par une faveur bien rare, due à son heureux caractère, il sut se faire aimer de

tous ceux dont il devait se faire craindre. Napoléon, alarmé de cette haute renommée, le redoutait à l'égal de Moreau; aussi lui destinait-il une ambassade lointaine, espèce d'ostracisme; sur son refus, on le laissa dans l'oubli; cette honorable disgrâce fut regardée comme l'effet du ressentiment jaloux qu'inspiraient ses victoires. Quant à ses titres et à ses dignités, il les devait moins au hasard de son alliance qu'à l'éclat de ses services.

Personne, mieux que lui, n'avait été à même d'étudier le caractère de Napoléon; tout en appréciant ses talens, il avait su démêler ses défauts. Son système militaire, surtout, lui était si connu qu'il n'y avait ni manœuvre, ni stratagème, contre lesquels il ne fût prémuni. Dans le principe, on l'avait regardé comme un voisin dont la cour de Pétersbourg concevrait de l'ombrage. Cette cour n'embrassa point l'erreur vulgaire qui attribuait à l'empereur des Français, l'élévation de Bernadotte. Mieux instruite que nous, elle rechercha son alliance dès qu'elle eut la certitude que Napoléon concevait un dépit secret de ce que la noble nation suédoise osait se choisir un roi, sans le consulter, et lui enlevait un de ses lieutenans, pour en faire un chef indépendant qui ne tarderait pas à se mettre hors de tutelle.

La sagacité des ministres russes leur rendit favorable un événement qui pouvait leur devenir funeste. Ils se ménagèrent l'alliance du Prince

royal de Suède, en lui accordant la considération dont il était jaloux, et dont, à son égard, Napoléon avait toujours été trop avare. Dès-lors, il s'établit entre le cabinet de Stockholm et celui de Pétersbourg, des relations qui permirent aux puissances du Nord, d'éviter les fers qu'on leur forgeait; bientôt après, elles devinrent encore plus intimes par les conférences d'Abo, où l'empereur Alexandre et le Prince royal de Suède, en se dévoilant leur cœur, se vouèrent une estime réciproque : gage d'union d'autant plus sincère, qu'en cette occasion, les deux princes avaient besoin d'un mutuel appui, et que tous les deux redoutaient les excès d'un pouvoir dont ils voulaient à tout prix, s'affranchir.

Ainsi ce fut l'accord de la Russie avec la Suède qui arracha ce grand empire à sa destruction. Il eût été, pour ainsi dire, refoulé vers l'Asie, si, pendant que Napoléon marchait sur Moskou, le Prince royal fût entré dans Pétersbourg; et s'emparant du Littoral, jusqu'à l'embouchure de la Dwina, il eût coupé toute communication entre les Moskowites et les Anglais. La promesse que lui fit Napoléon, de faire restituer la Finlande, ne put être mise en balance avec celle d'Alexandre par laquelle il consentait à la cession de la Norwège.

Notre alliance avec la cour de Copenhague, donnait à Napoléon l'espoir de former dans cette vaste province, des établissemens maritimes, susceptibles de menacer à la fois l'Angleterre et la

Russie. Ce fut l'unique raison pour laquelle il s'opposa toujours à la réunion que désirait vivement la Suède; et lorsqu'il eut la certitude que cette puissance allait entrer dans la coalition formée contre lui, il la fit menacer, par le duc de Bassano, d'envoyer quarante mille hommes au secours du Danemarck. Le prince Charles-Jean lui répondit, par une lettre célèbre (23 mars), dans laquelle il lui exposait les griefs que le cabinet de Stockholm reprochait à celui des Tuileries. Il prouvait que la Suède avait été sacrifiée à la Russie qui s'empara de la Finlande, pendant que Napoléon pénétrait en Espagne. Il l'accusait de vouloir, à son égard, user de la même perfidie qui lui avait facilité l'occupation de Madrid. « En possession de la plus belle monarchie de » la terre, lui disait-il dans cette lettre, voulez- » vous sans cesse en étendre les limites, pour » laisser, à un bras moins fort que le vôtre, un » héritage de guerres interminables? Ah! plutôt, » guérissez les plaies d'une révolution dont il ne » reste à la France, que le souvenir de sa gloire mi- » litaire, et la réalité des maux qui la tourmentent » dans son intérieur. Les leçons de l'histoire re- » jettent la pensée d'une monarchie universelle; » le penchant à l'indépendance peut être com- » primé, mais il ne s'éteint jamais dans le cœur » des peuples. » Il finissait par l'exhorter à souscrire au vœu des puissances du continent, qui

toutes aspiraient aux bienfaits d'une paix générale dont le nom profané avait fait verser tant de sang.

Il paraît qu'à cette époque, un vaste plan de campagne fut donné par le Prince royal de Suède, et que la Russie, d'accord avec l'Angleterre, se chargea de l'exécuter. Ce plan, dont le but tendait à renverser Napoléon avec le secours des Français, reposait sur le rappel de l'illustre Moreau qui, depuis plus de dix années, expiait, dans un autre hémisphère, le tort d'avoir eu trop de talens et d'admirateurs, aux yeux d'un homme qui ne voulait point souffrir de rivaux. Les Alliés se flattaient qu'à la voix de ce guerrier, beaucoup de ses anciens compagnons d'armes refuseraient à Napoléon le secours de leurs bras, et, qu'avec le grand nombre de nos prisonniers à qui l'Angleterre et la Russie offriraient la liberté, on pourrait former à Moreau, une armée toute française qui, sous ce grand capitaine, combattrait, non pour asservir la patrie, mais bien pour l'affranchir d'un joug dont la prolongation ne présageait que désastres et calamités.

C'était dans les Etats-Unis, aux pieds de la chute du Delaware, qu'on alla chercher Moreau pour rendre la paix à la France. Dans ces contrées lointaines, ce héros philosophe trouvait en partie le bonheur que la jalousie de son cruel rival avait voulu lui ravir. Oubliant l'injustice dont il était victime, il parlait rarement de l'au-

teur de ses maux. Cependant il ne détournait point ses pensées ni ses régards de sa patrie; et, lorsqu'on raisonnait avec lui, sur la manière de délivrer la France d'un chef qui, par ses imprudences, allait la précipiter dans un gouffre de maux, il répondait : « Les Français ne savent » pas conspirer, jamais ils ne sauront se défaire » de lui; mais je connais un conspirateur auquel » il n'échappera point; c'est lui-même, il se » perdra par ses propres folies. » Lorsqu'il apprit que l'armée française, dont il avait été le père, venait de périr en Russie, il sentit son cœur vivement ému, et, dans sa juste indignation contre l'auteur de ce désastre, il s'écria, en soupirant: « cet homme réserve à mon malheureux pays, la » haine et les malédictions de l'univers. » L'expression de ses sentimens, étant connue du prince Charles-Jean qui, toujours, avait conservé pour lui la plus vive amitié, il ne balança point d'en faire part à l'empereur Alexandre qui, sur-le-champ, expédia auprès de Moreau, un de ses agens fidèles, pour le ramener sur le continent, certain qu'il ne refuserait point le concours de ses talens au succès d'une cause qu'on lui faisait entrevoir comme l'accomplissement du plus cher de ses vœux, la délivrance de sa patrie.

Le ministère anglais, qui voulait à tout prix le renversement de Napoléon, applaudit à cette idée; et pour témoigner au Prince royal de Suède, la satisfaction qu'il éprouvait de sa loyauté, et

l'importance qu'il attachait à sa coopération dans le grand plan qu'allaient exécuter les puissances du nord, il souscrivit un traité d'alliance et de subsides (3 mars 1813) avec la Suède, par lequel l'Angleterre non-seulement garantit à cette puissance la cession de la Norwège, mais lui donna encore la Guadeloupe, dans l'espoir de rendre la Suède irréconciliable avec la France; de plus, on lui assurait vingt-quatre millions à titre de subsides, payables par cinquièmes, de mois en mois, à compter du jour où trente mille Suédois, commandés par le prince Charles-Jean, auraient débarqué sur le continent, pour agir de concert avec la Prusse ou la Russie.

Le roi de Danemarck, voyant qu'on le destinait à payer une partie des frais de la coalition, dissimula son mécontentement tant que pâlit l'étoile de Napoléon, d'autant qu'on lui promettait, s'il voulait séparer sa cause de celle des Français, de l'indemniser avec les provinces voisines de son royaume, que l'Empereur avait annexées à ses vastes états. C'est alors que Napoléon, indigné de ce projet, déclara que, quand même les armées ennemies seraient campées sur les hauteurs de Montmartre, pas un village des provinces réunies à l'empire ne serait cédé (1). Des protestations aussi solennelles, imprudem-

(1) Voyez les journaux publiés à cette époque.

ment avancées dans une circonstance où la politique lui imposait le devoir de parler avec plus de retenue, frappèrent de consternation la cour de Danemarck; elle se voyait enlever une propriété ancienne et légitime, pour n'être indemnisée qu'avec des possessions usurpées, et qu'il fallait arracher à un homme puissant qui protestait ne vouloir pas s'en dessaisir.

Les Danois étaient dans cette cruelle incertitude, lorsque les ennemis, après s'être emparés de Hamburg, menacèrent d'envahir le Holstein. Outre cela, les Anglais, en préparant pour le Nord des armemens considérables, menacèrent cette capitale d'un bombardement pareil à ceux qu'elle avait éprouvés. En proie aux plus vives alarmes, et contrainte par une rigoureuse nécessité, la cour de Copenhague fut sur le point de se soumettre aux dures conditions qu'on lui imposait. Dans une situation si critique, M. de Kaas, ministre de l'intérieur, fut envoyé à Altona. Les Alliés lui firent des propositions qu'il n'était pas éloigné d'accepter; mais, dans l'attente des succès de Napoléon qui s'avançait rapidement en Saxe, ce diplomate feignit une indisposition passagère, et ralentit les négociations jusqu'au résultat des événemens militaires.

Immédiatement après la bataille de Lutzen, le roi de Danemarck fit passer en Norwège, le prince Chrétien-Frédéric, pour empêcher que cette

que les circonstances obligeraient de traiter ce royaume avec plus de circonspection, il expédia pour Copenhague, un bâtiment parlementaire qui se présenta devant le port (31 mai). Ce parlementaire, ayant remis les dépêches de l'ambassadeur, et du chancelier de cour, Wetterstadt, annonça que le général russe Suchtelen se trouvait à bord du bâtiment, pour participer aux conditions de paix que la Grande-Bretagne faisait au Danemarck.

D'après ces nouvelles propositions, on sommait ce royaume d'entrer dans la coalition, de fournir contre la France, un contingent de vingt-cinq mille hommes, et de céder à la Suède, au lieu de toute la Norwège, le seul bailliage de Drontheim. En retour, on promettait au roi de Danemarck, une indemnité et la restitution de ses colonies, sauf Heliogoland. Ces propositions arrivées lorsque les victoires de Napoléon donnaient à la politique danoise une nouvelle direction, furent rejetées comme incompatibles avec la dignité du monarque et les intérêts de la couronne.

La conduite du cabinet de Copenhague influait sur les résolutions de celui de Stockholm; quoique depuis plus de trois mois, son traité avec l'Angleterre eût été conclu et ratifié, néanmoins, les armemens de la Suède n'avançaient point au gré des Alliés. A la vérité, une de ses divisions s'était portée au secours de Hamburg; mais, à l'arrivée de Vandamme, elle avait rétrogradé vers Stralsund, sans vouloir engager le combat; et de trente mille

hommes qu'elle devait fournir, à peine la moitié était débarquée en Poméranie. Les lenteurs de la Suède pouvaient avoir de graves conséquences pour la coalition. L'union la plus intime régnait entre elle et l'Autriche, et toutes deux s'étaient promis d'agir d'après les mêmes principes. Cette intimité donnait un grand relief au Prince royal, à qui la cour de Vienne accordait beaucoup de considération.

Cette cour avait trop contrarié Napoléon, pour ne pas redouter son ressentiment. Ne pouvant effacer l'impression de sa conduite, elle renoua ses relations avec les cours du Nord, et s'assura de leurs véritables desseins. Revenue du premier effroi que lui causa le bruit de nos victoires, l'Autriche entrevit que la coalition nouvelle produirait une alliance solide, et qu'elle pourrait cette fois, soit par les traités, soit par les armes, affaiblir l'Empire français. Toutefois notre attitude imposante la rendait encore timide; reprenant sa politique accoutumée, ses démarches devinrent tortueuses, et ses prétentions incertaines; mais Napoléon, fier de ses victoires, devina cet artifice, et lui déclara qu'il la laissait maîtresse de renoncer à notre alliance, qu'il n'en serait pas blessé, mais qu'il ne voulait point de ces moyens termes, ressource ordinaire de la ruse et de la faiblesse.

Cependant, ce système offrait à l'Autriche les chances les plus séduisantes : désirant la paix, et également en garde contre la France et la Russie,

elle espérait profiter d'une occasion unique pour rétablir l'équilibre entre elle et ces deux états, au moyen de son appui que chacun désirait, et qu'elle offrait au dernier enchérisseur; mais il y avait une énorme différence entre ceux qui cherchaient à la captiver. Pour prix de sa médiation que pouvait-elle attendre de Napoléon, qui ne voulait rien céder après l'avoir spoliée? tandis qu'en s'alliant avec la Russie, elle était sûre d'obtenir les dépouilles de l'ennemi commun.

Napoléon s'obstinait à refuser la médiation de son beau-père, avec un insultant mépris, au lieu que les autres puissances qui l'avaient acceptée, flattaient la cour de Vienne, pour l'entraîner dans la coalition. Au système de guerre perpétuelle qu'avait adopté la France, elles opposaient leurs déclarations pacifiques; et lorsque l'ambassadeur d'Autriche fut arrivé à Londres, pour engager la Grande-Bretagne à prendre part aux négociations de paix, ce gouvernement répondit qu'il ne concevait point comment l'empereur François II se flattait de ramener son gendre à des intentions sages et modérées. L'Autriche, perdant l'espoir de rendre le repos à l'Europe, et convaincue que l'équilibre politique était l'unique base sur laquelle devait être fondée cette tranquillité tant désirée, se vit dans la nécessité d'opposer à l'immense puissance de Napoléon, une barrière qui pût l'arrêter dans ses desseins perturbateurs.

Lorsque par la retraite des Alliés, l'empereur d'Autriche vit le théâtre de la guerre se rapprocher de ses états, il dut d'autant plus s'en alarmer, qu'il s'intéressait au sort de la monarchie prussienne, dont il regardait la restauration comme le premier pas vers le rétablissement du système politique. Cependant, cette puissance eut à peine abandonné Napoléon, que celui-ci déclara à François II, qu'il regardait le partage de la Prusse comme une conséquence de sa félonie, et lui fit pressentir qu'il pourrait profiter de cette occasion pour réunir à ses états, une ancienne et belle province qui lui avait appartenu. Cette insinuation, au lieu de séduire la cour de Vienne, fut pour elle un sujet d'alarme; elle comprit qu'il fallait, à tout prix, sauver la Prusse, soit par les voies de la conciliation, soit par la force des armes.

Sur cette entrefaite, M. Bubna revint de Dresde, avec une dépêche de l'empereur Napoléon qui exprimait le désir de réunir à Prague, un congrès pour la paix générale, et d'y appeler non-seulement les ambassadeurs du Danemarck, de l'Espagne et de l'Angleterre, mais encore ceux des Etats-Unis et des provinces de l'Amérique méridionale. L'Autriche considéra cette idée comme un écart d'imagination, ou bien comme un stratagème politique. Comment concilier tant d'intérêts opposés, sans qu'un plan fixe et arrêté eût préludé à ce grand œuvre? Il fallait d'avance

indiquer quels seraient les préliminaires de la paix proposée ; et Napoléon avait solennellement annoncé qu'il ne voulait faire aucun sacrifice. On connaissait aussi sa répugnance invincible à se rapprocher de l'Angleterre, et sans ce rapprochement, la paix ne pouvait se négocier. Malgré tant d'obstacles, cette communication engagea l'Autriche à proposer aux Russes et aux Prussiens, une suspension d'armes.

Lorsque l'armistice eut été signé, l'empereur d'Autriche, accompagné de M. de Metternich et des princes Colloredo et Schwarzenberg, quitta sa capitale, et se rendit en Bohême ; il se fit suivre par des équipages de chasse et de pêche. De si futiles amusemens, dans une pareille circonstance, ne pouvaient déguiser le but véritable de ce voyage auquel se rattachaient les destinées de l'Autriche, et le changement des plus beaux gouvernemens de l'Europe. L'empereur François II et ses ministres, soit pour accélérer le résultat des négociations diplomatiques, soit pour hâter les préparatifs de la guerre, si elle devenait nécessaire, établirent leur résidence à Gitschin, petite ville peu éloignée de Prague, mais plus rapprochée du quartier-général des Russes que de celui des Français.

L'Europe était déterminée à déployer des forces immenses pour restreindre l'autorité de Napoléon ; nos alliés, effrayés ou intimidés par ces imposans préparatifs, commençaient à douter de sa for-

tune. Lui seul paraissait ferme dans ses desseins, invariable dans sa politique. Dédaignant toutes les voies de conciliation, il aimait à faire parade de ses préparatifs militaires. De tous côtés, il appelle de nombreux bataillons; il crée d'autres régimens, pour former de nouvelles divisions; il double les forces de son artillerie, et s'occupe à créer une immense cavalerie. Chaque chef de corps faisait palissader la plupart des villes où ses troupes étaient cantonnées. Auprès de la forteresse de Kœnigstein, on jeta deux ponts sur l'Elbe. Le rocher de Lilienstein, situé sur la rive opposée, fut occupé et fortifié; auprès de Pirna on forma un camp retranché. Le vieux château de Sonnenstein, quoique dominé par les hauteurs voisines, était mis en état de défense. Napoléon donna une attention toute particulière aux places de Torgau et de Wittenberg qu'il considéra comme les dépôts de la Saxe : les fortifications de la première furent augmentées; et le tracé de la seconde étant jugé défectueux, il la rendit plus régulière en la faisant couvrir de trois couronnes.

Il envoie des ingénieurs sur toutes les frontières de la Bohême, pour reconnaître les différentes routes qui, de ce royaume, conduisent en Saxe; il fait garder et observer les débouchés, et la capitale où il était renfermé, devient le réduit de son camp retranché. Cette résidence souveraine, comptée parmi les plus belles villes de l'Europe,

jadis paisible et florissante, riche par la fertilité de son territoire, par l'industrie de ses habitans, et, surtout, par les précieux objets d'arts qu'elle renfermait, et qui rendaient ses musées et ses cabinets les plus célèbres de tous ceux d'Allemagne; l'heureuse ville de Dresde enfin, dont la beauté des environs semblait faire le séjour de la paix et du bonheur, devint une immense place d'armes, autour de laquelle campaient les armées de l'Europe. En avant de Neustadt, s'élevait un fort, destiné à battre l'avenue des routes de Bautzen, de Grossenhayn et de Kœnigsbrun. Les travaux, autour de la vieille ville, se poussaient avec une activité sans exemple. Tous les faubourgs étaient entourés de palissades et de redoutes qui dominaient le chemin des délicieuses vallées de Plauen et de Tharand. Les vieux remparts et les bastions, à moitié démolis, furent réparés; chaque porte fut fermée par des ponts-levis et défendue par des demi-lunes. De toutes les parties de la Saxe, des milliers d'ouvriers et de paysans furent arrachés à leurs métiers et à l'agriculture, pour se livrer à des travaux qui présageaient la ruine des villes et la dévastation des campagnes.

C'est du sein de cette capitale, transformée en une véritable forteresse, que Napoléon, si habile dans ses dispositions guerrières, montrait si peu de sagacité dans sa conduite politique, et nulle profondeur dans les calculs de la diplomatie.

Roidi par l'amour-propre, il dédaignait tout ce qui n'était pas purement militaire, et il eût cru s'avilir en usant de souplesse. Malgré la ligue des esprits qui, en Bohême, se formait contre lui, malgré l'effervescence des peuples prêts à secouer son joug, il croyait pouvoir impunément tout braver, par cela seul qu'une fausse grandeur lui permettait encore de transmettre ses ordres depuis Lubeck jusqu'à Corfou.

A cette époque, l'opinion publique était le principal mobile de la coalition, et Napoléon commettait une grande faute en n'appelant pas à son secours, l'affection des Français prompts à s'enflammer au seul nom d'indépendance et de patrie; dédaignant les lumières et l'énergie d'un grand peuple, il ne voulut point l'associer à ses entreprises; bien plus, il l'humilia en lui cachant ce qui l'intéressait. Lorsque la nation entière cherchait à recueillir, avec avidité, tout ce qui pouvait l'instruire sur ses destinées, et entretenir en elle des espérances de paix, les journaux, composés sur les matériaux qu'il envoyait lui-même, n'étaient remplis que d'anecdotes sur la princesse de Galles, ou d'extraits des mémoires publiés pendant la longue durée d'un procès scandaleux. Honteuse politique, digne des mœurs de l'orient, où souvent un Sultan, pour faire triompher sa volonté, cherche, par des intrigues de sérail, à distraire le peuple des affaires publiques.

La grande leçon que lui donna Kutusow, fut

encore perdue pour Napoléon ; et, pour la seconde fois, la ruse des Grecs triompha du guerrier le plus obstiné. Renfermé dans les jardins du palais Marcolini, son arrogance lui fait renouveler à Dresde, les mêmes fautes qu'à Moskou. Affectant la plus parfaite indifférence sur la marche des événemens, il fait venir, à grands frais, des acteurs ; et, pendant qu'en Bohême, on met tout en jeu pour former une coalition formidable, il ne s'en inquiète point, et s'amuse à faire jouer sur les bords de l'Elbe, les chefs-d'œuvre de Molière et de Racine. Au lieu de publier un manifeste, pour instruire la nation de la nature de ses devoirs et de l'étendue de ses dangers, il prouvait par ses bulletins, qu'il était frappé de la même cécité qui l'aveugla au Kremlin ; et quand il fallait parler aux Français un langage propre à exciter l'imagination et animer les cœurs, il annonçait, avec un flegmatique orgueil, qu'il était satisfait des rois de la confédération du Rhin. Dédaignant d'expliquer le retard des négociations sur lesquelles on fondait la paix, il n'exprime pas même le regret de voir un temps si précieux, perdu en mutuels détours. Il répète à satiété, que l'Angleterre, la Prusse et la Russie, ne pourront, par défaut d'argent, continuer la guerre, et que ces trois puissances, pour consolider leur crédit, ont eu besoin de se garantir réciproquement leur papier. Comme si l'Europe avait oublié cette époque mémorable où la France, battant monnaie dans

ses arsenaux, trouva, grâce au courage et à l'enthousiasme de ses citoyens, des ressources inépuisables. Enfin, après avoir fait l'énumération pompeuse et exagérée de son grand développement de puissance, il annonce que le jardin Marcolini a des bassins magnifiques, et une belle cascade ornée d'une statue de Neptune; qu'au milieu du corps de logis, sont deux salons bien décorés, et qu'on compte quarante-cinq fenêtres sur les deux ailes latérales (1). Ainsi, au lieu de nous instruire des événemens qui vont changer la face des états, les bulletins ne paraissent plus que pour apprendre dans quel lieu a dîné l'Empereur, ou, quel a été le spectacle du jour.

Les ambassadeurs de chaque puissance manifestaient de hautes prétentions, et très-peu de vues conciliantes. Ils cherchaient réciproquement à se tromper. Ceux des Alliés voulaient, à tout prix, affaiblir notre empire, et les nôtres voulaient toujours conserver la même suprématie. Les ouvertures qui, de part et d'autre, furent faites, renfermant toutes une arrière-pensée, excitèrent une telle méfiance que, dès le principe, on prévit que les tentatives de négociation n'amèneraient aucun heureux résultat. Napoléon, toujours plus irascible, n'aspirait qu'à se venger des Anglais; ne pouvant les atteindre, après

(1) Journal de l'Empire du 26 juin 1813; article Dresde. Et du 4 juillet, article Paris.

s'être emparé de leurs créances et avoir fait brûler leurs marchandises, il fit encore saisir dans Leipsig, les denrées coloniales, et les produits de leurs manufactures. Ces mesures, prises pendant l'armistice, exaspérèrent les envoyés de l'Angleterre, et firent sentir de plus en plus aux peuples d'Allemagne, la nécessité de s'affranchir de notre domination.

A peine la cour d'Autriche fut-elle arrivée en Bohême, qu'une foule de généraux russes et prussiens allèrent intriguer auprès d'elle, et cherchèrent à séduire l'armée autrichienne, par tous les mobiles qui peuvent entraîner la détermination des hommes. Sous les auspices d'une union qu'autorisaient leurs Souverains, ils reconnaissaient ensemble les montagnes et les défilés, ils observaient les positions, et préparaient tout pour exécuter leur plan de campagne; tandis qu'au mépris de l'usage établi, l'Autriche refusait l'entrée de la Bohême aux voyageurs français munis de passe-ports. Tous ces faits constituaient un véritable état d'aggression contre nous, et Napoléon en profitait pour justifier son aversion pour la paix.

Les Alliés, plus pénétrans que lui, devinèrent de quelle manière on devait employer la suspension des hostilités. Leurs ressources étant plus grandes et moins éloignées que les siennes, chaque jour, ils acquéraient sur lui la supériorité du nombre qu'il avait eue, lors de l'ouverture de

la campagne. Sans parler de cet énorme avantage, ils comprirent que dans une lutte de cette nature, il fallait, pour triompher, recourir à la ruse et à la séduction. C'est à la faveur de cette tactique, à laquelle Napoléon ne savait plus s'assujettir depuis sa grande prospérité, qu'il allait se trouver vaincu, avant d'avoir concentré son armée sous les murs de Leipsig.

La princesse de Weimar, et la grande duchesse d'Oldemburg, furent, dans cette circonstance, les meilleurs auxiliaires de la coalition. Ces deux jeunes princesses, sœurs d'Alexandre, joignaient à toutes les qualités aimables, ce mâle caractère qui, rarement, est réuni aux grâces de leur sexe. L'une était l'épouse de l'héritier du duc de Weimar; l'autre, regardée comme la plus belle femme de l'empire où elle était née, possédait une grandeur d'âme qui l'avait rendue ennemie mortelle de celui qui, en la privant de sa souveraineté, précipita la fin des jours de son époux. Remplie d'instruction, possédant les manières les plus séduisantes, on retrouvait en elle les talens de Catherine unis aux vertus d'Alexandre. Indignée de voir l'empire de son frère saccagé par Napoléon dont elle avait toujours réprouvé l'élévation, elle forma le projet de le détrôner; depuis lors, personne n'agit contre lui d'une manière plus efficace, que cette femme extraordinaire. Ses lumières lui avaient donné les idées les plus relevées; elle s'exprimait avec tant de charme

et d'éloquence, qu'il lui fut facile d'exciter l'indignation des cours d'Allemagne, contre celui qui en était le fléau. Par les séductions de son esprit, et l'entraînement de son grand cœur, plusieurs des généraux confédérés, placés dans nos rangs, furent déterminés à la servir contre nous. Sa suite était composée de guerriers connus par leur bravoure et leur capacité, ou d'hommes de lettres, retenus auprès d'elle par l'admiration qu'elle inspirait, et dont la plume incorruptible n'était consacrée qu'à nourrir la haine du despotisme et l'amour d'une noble indépendance. C'est en propageant de pareils sentimens que la puissance de la pensée, plus terrible que le fer et l'airain, produisit, sur l'esprit des peuples d'Allemagne, un enthousiasme contre lequel devaient échouer la force des baïonnettes et toutes les combinaisons du génie de la guerre.

Ces deux princesses se rendirent aussi en Bohême, sous le prétexte d'aller aux eaux de Tœplitz qui devenaient le rendez-vous de tous les personnages puissans, ennemis de Napoléon. Elles allèrent ensuite à Prague et à Gitschin, et eurent de longues conférences avec l'empereur d'Autriche. Peu de jours après, elles vinrent à Opotschna, petite ville voisine de Kœnigratz, où Alexandre, leur frère, ne tarda pas à se rendre (15, 16 juin), accompagné des comtes Tolstoy et Nesselrode, connus comme les deux ministres russes les plus contraires à Napoléon. Cette en-

trevue servit à masquer celle que durent avoir les empereurs d'Autriche et de Russie ; ce dernier demeura dix à douze jours à Opotschna, qui n'était éloigné que de quelques lieues de Gitschin, où résidait François II, et dont celui-ci se rapprocha encore, sous prétexte d'aller visiter une de ses places fortes. Alexandre, en retournant à son quartier-général, inspecta la forteresse de Josephstadt, et parcourut plusieurs débouchés qui conduisaient en Silésie. Toutes ces circonstances ne laissaient plus de doute que l'Autriche n'entrât dans la coalition. Cependant ces menées eurent lieu avec le plus grand secret, et, sur des faits aussi importans, les gazettes allemandes gardèrent un profond silence. Le journal officiel de Vienne voulut seul, réfuter le bruit de l'entrevue entre les deux empereurs; mais, elle était si naturelle, que tout ce qu'on disait à ce sujet, était plutôt fait pour la confirmer que pour la contredire.

Pendant que les Alliés se préparaient à la guerre, ils employaient tous leurs efforts pour contraindre Napoléon à accéder aux conditions qu'ils cherchaient à lui imposer ; et, par l'intermédiaire de l'Autriche, ils lui firent demander qu'il voulut fixer les bases sur lesquelles devaient reposer les négociations. M. de Metternich alla lui-même à Dresde, afin de décider Napoléon à se soumettre à l'empire des circonstances. Son séjour au quartier-général donna lieu à l'échange de

plusieurs notes, où le duc de Bassano éluda toujours de spécifier la nature des sacrifices que devait faire la France; en même temps, le ministre autrichien réitéra qu'il fallait suspendre les stipulations de l'ancienne alliance. Napoléon s'éleva contre cette subtilité qui renfermait implicitement, l'injonction de souscrire à tout ce que demandait l'Autriche; il déclara fièrement, qu'il ne voulait point que son alliance fut onéreuse à ses amis, et qu'il renonçait à celle qui le liait à la cour de Vienne.

Dans toutes ces conférences, M. de Metternich faisait pressentir que les indemnités réclamées par l'Autriche, étaient à prendre sur la France. Napoléon voulait, au contraire, qu'elles fussent prises sur la Prusse dont l'empereur François désirait la conservation. Les Alliés abondaient d'autant plus dans les vues de la cour de Vienne, que la restitution des provinces revendiquées devait amener l'affaiblissement de l'Empire français. Napoléon, comme détenteur de toutes ces provinces, ne pouvait se résoudre à des sacrifices qui, à ses yeux, auraient été envers l'Autriche, la plus humiliante des capitulations.

Enfin, le résultat de la mission de M. de Metternich (30 juin) fut la promesse de l'empereur des Français, d'accepter son beau-père comme médiateur, mais sans préciser les conditions auxquelles il consentait à se soumettre; car, touchant cet article, il était impossible de lui ar-

racher rien de fixe et de positif. Cependant, pour ne pas faire avorter les espérances de paix, on l'invita à envoyer au château de Gitschin, un négociateur, assurant que la même demande allait être faite à l'empereur de Russie et au roi de Prusse. Napoléon se refusa à cette proposition, disant qu'il consentait à ce que l'Autriche se présentât pour concilier les partis, mais non pas pour en être l'arbitre. Quant à la manière de traiter la paix, la France demandait qu'elle fût générale, et qu'on la discutât en congrès, et dans les formes consacrées par l'usage, sans, néanmoins, suspendre le cours des hostilités. L'Autriche, dont les armées n'étaient point encore rassemblées, profita du vœu qu'émettait Napoléon, pour demander et obtenir une prolongation d'armistice que M. de Metternich se chargea de faire accepter aux Alliés, avec la promesse que, cinq jours après, le congrès ouvrirait ses séances. Dans cet intervalle, l'empereur d'Autriche qui, de bonne foi, désirait le repos de l'Europe, fit une nouvelle tentative auprès du gouvernement Britannique; mais, quoique Napoléon eût offert de laisser passer les courriers par la France, il rétracta cette offre pour apporter des entraves aux négociations avec l'Angleterre.

Un des plus grands obstacles à la paix, était la haine irréconciliable que Napoléon avait jurée aux Anglais; ceux-ci en étaient violemment irrités, et pour se venger, cherchaient à resserrer de plus

en plus les liens de la coalition. Quoiqu'ils n'eussent aucun corps de troupes réuni aux grandes armées Russes et Prussiennes, ils n'en avaient pas moins leurs agens auprès du grand quartier-général, qui toujours actifs, veillaient aux intérêts de la Grande-Bretagne, et ne cessaient de présenter les opérations de Wellington, en Espagne, comme devant opérer une diversion puissante contre Napoléon. Aussi les ministres anglais attendaient-ils avec impatience, le résultat des efforts qu'ils faisaient sur cette péninsule, sur-tout depuis que le duc de Dalmatie l'avait quittée, et que cinquante mille hommes d'élite avaient repassé les Pyrénées, pour être dirigés au-delà du Rhin. Les Russes, imitateurs du système de guerre des Espagnols, avaient déjà témoigné à cette nation, ainsi qu'aux Anglais, *la satisfaction qu'ils éprouvaient des effets de leur héroïque persévérance, avouant qu'eux seuls avaient appris aux peuples, le secret de vaincre celui qui voulait les asservir.* Cette noble émulation formait du Nord au Midi, une union sincère et cordiale, pour l'affranchissement commun.

Le Prince régent, résolu de s'opposer avec vigueur à une usurpation qui devait être la ruine de celui qui osa la tenter par la plus atroce perfidie, avait demandé et obtenu qu'on renforçât l'armée de Wellington, afin d'affranchir totalement l'Espagne d'une domination sacrilége. Cette délivrance était ardemment désirée par tous les amis

de la justice. Mais, dans la chaleur de leurs vœux, ils commençaient à murmurer contre le vengeur de l'Espagne. L'impatience les rendant injustes, ils se plaignaient de ce que, depuis près d'un an, il n'avait pas profité de la victoire des Aropiles pour se porter en avant, et nous rejeter par-delà les Pyrénées; de là ils concluaient qu'il était au-dessous de sa réputation. On poussa même l'inconséquence jusqu'à vouloir donner un successeur au capitaine habile qui, le premier, commença à donner aux armées anglaises de terre, une réputation méritée. Pour lui, méprisant ses obscurs détracteurs, il justifia la confiance des Alliés, dès qu'il lui fut permis de reprendre les hostilités, avec l'espérance du succès.

Joseph Buonaparte croyait avoir toute la capacité d'un habile général, par cela seul qu'il était revêtu de l'autorité souveraine. Amolli par le trône dont il ne connaissait que les voluptés, privé des talens du duc de Dalmatie qui, jusqu'à son départ, lui avait assuré sa Capitale, et sur le point d'être cerné par Wellington, il se décida à quitter son palais, et vint enfin se mettre à la tête des armées qui, depuis six ans, versaient leur sang pour le maintenir dans l'exercice d'une autorité constamment repoussée par la volonté du peuple qu'on s'obstinait à gouverner en bravant ses opinions et ses vœux.

Joseph et le maréchal Jourdan arrivèrent dans la province de Zamora, lorsque les armées fran-

çaises battaient en retraite. Ils cherchèrent à les réunir autour de Walladolid, mais, ce mouvement de concentration n'était pas encore achevé que l'armée anglo-portugaise menaça de les envelopper, et par Burgos et par Madrid. Dans cette conjoncture, on persuada à Joseph qu'il fallait se retirer dans la Navarre, après s'être réuni aux généraux Clauzel et Foi. Des ordres leur furent envoyés pour qu'ils eussent à se porter en toute hâte sur Vittoria, où devait s'opérer leur jonction avec l'armée principale. La marche de celle-ci fut retardée par l'innombrable bagage que Joseph traînait à sa suite, ainsi que par une foule de réfugiés espagnols qui fuyaient le ressentiment de leurs compatriotes. Les Anglo-Portugais, auxquels s'étaient joints plusieurs corps espagnols, avaient déjà passé l'Ebre, et occupaient la grande route qui conduit de Bilbao à Vittoria, lorsque l'armée française, renforcée par les divisions Maucune et Sarrut, arriva auprès de cette dernière ville, et campa sur les hauteurs qui dominent la rivière de Zadora. Le 20 juin, elle resta en position pour attendre le général Clauzel qui, par Logrono, se dirigeait aussi sur Vittoria. Cette journée fut consacrée à faire parquer en arrière de la ville, les fourgons et les équipages.

Depuis que l'ennemi avait passé l'Ebre, tous ses mouvemens nous étaient cachés. Cependant, l'ordre envoyé au général Foi faisait espérer que notre droite serait en sûreté; mais cet ordre ne

lui étant pas parvenu, ce général n'arrivait point; tout faisait craindre que l'ennemi ne se fût avancé sur la route de Bilbao, et ne cherchât à déborder cette aile pour nous couper la route de Mont-dragon. Si, alors, le signal de la retraite eût été donné, on pouvait l'effectuer sans éprouver de grandes pertes. Mais la crainte d'exposer les généraux Foi et Clauzel, en abandonnant une position où on leur avait donné rendez-vous, nous obligea d'attendre jusqu'au lendemain; cette circonstance força le maréchal Jourdan d'accepter la bataille, avec une armée inférieure de moitié à celle de l'ennemi.

Ce maréchal, quoique tourmenté par une maladie cruelle, sortit de Vittoria, et se porta sur notre gauche où le général Gazan était attaqué et tourné par le général Hill, malgré la division Villate qu'on avait envoyée pour le soutenir. Le maréchal Jourdan ordonna à la division d'Erlon, qu'il supposait être encore en réserve, de se porter sur ce point; mais ce général se trouvait aux prises avec l'ennemi. En même temps, un corps de vingt mille hommes enfonçait notre droite, avec l'intention manifeste d'intercepter la route de Bayonne. Le général Reille, pénétré de l'importance de cette manœuvre, ordonna au général Sarrut d'en prévenir les effets; mais ce brave militaire reçut un coup mortel, au moment où sa troupe s'élançait sur l'ennemi.

Le maréchal Jourdan, ne pouvant plus soutenir l'aile gauche qui allait être tournée, la fit rapprocher du centre. Les Anglais en profitèrent pour se porter en avant. Quarante-cinq pièces de canon, dirigées contre eux, jetèrent le désordre dans leurs rangs. Mais, une de nos divisions, au lieu de saisir cette circonstance pour s'arrêter à la position indiquée, continua sa retraite, et, en découvrant le flanc de la division d'Erlon, laissa un vide dont le général Hill profita, pour achever d'enfoncer notre aile gauche (1).

La division Sarrut, privée de son chef, quoique ralliée et soutenue par les dragons du général Dijon, après la plus glorieuse résistance, perdit sa position. Dans cet instant critique, il ne restait plus qu'à donner le signal de la retraite. La route de Bayonne étant coupée, on ne pouvait plus se retirer que par celle de Pampelune. Quoiqu'elle ne fut qu'un étroit défilé, formé au milieu d'un terrain marécageux, et traversé par de nombreux fossés, la nécessité força de s'y engager. Des fourgons s'étant brisés, la route fut obstruée, et l'artillerie ni les bagages ne purent passer. En vain voulut-on surmonter les obstacles, afin de sauver un parc de quatre-vingts pièces d'artillerie, les voitures de Joseph et

(1) Pour l'intelligence de cette bataille, on doit observer que la *droite* et la *gauche* sont prises au moment où l'armée en retraite, se retourne contre l'ennemi.

celles où se trouvaient les Espagnols fugitifs produisirent un encombrement tel, qu'il barra tous les passages. Alors, l'effroi et la consternation s'emparèrent des esprits, et produisirent une terreur si forte, qu'il ne fut plus possible d'en empêcher les effets désastreux.

Cependant, le danger devenait effrayant; le bruit du canon, qui se rapprochait sans cesse, ajoutait à la crainte dont tous les cœurs étaient saisis. Le désespoir fut à son comble quand les boulets et les obus tombèrent au milieu de cette foule éperdue, où se trouvaient des femmes, des enfans et des vieillards. Deux régimens de hussards ennemis, s'étant glissés à travers les intervalles que laissaient les colonnes, arrivèrent sur ce champ de désolation, où l'on n'entendait partout que des cris et des gémissemens : affreux tableau qui, entre nations civilisées, rappelait les guerres atroces que se livrent les peuples barbares! Ces malheureux proscrits, en butte à la vengeance de leurs compatriotes, se préparaient à mourir sous le fer de leurs parens, de leurs anciens amis; frappés d'une terreur profonde, ils fuyaient de tous côtés, et sur tous les points trouvaient la mort, ou des traitemens humilians, mille fois plus cruels que le trépas. On voyait des mères éplorées sortir de leurs voitures, et abandonner leurs richesses pour ne songer qu'à secourir l'enfant qu'elles allaitaient, ou pour protéger le vieillard qui leur donna le

jour. Les unes embrassaient les genoux des soldats, et, les yeux baignés de larmes, les suppliaient d'avoir compassion de leurs innocentes familles. En présentant leur poitrine au fer ennemi, elles cherchaient à garantir leurs filles qu'elles serraient dans leurs bras. D'autres, à qui l'orgueil du sang faisait dédaigner de recourir aux auteurs de leur misère, s'apprêtaient froidement à recevoir les coups d'un vainqueur irrité. Parmi les victimes de cette déplorable mêlée, il y avait des personnages d'une haute naissance, qui, égarés par faiblesse, ou trompés par leur opinion, expiaient, dans ce moment affreux, toutes les horreurs d'une révolution qu'ils avaient imprudemment désirée. La vue de leur misère toucha la sensibilité des Anglais, et, beaucoup d'entre eux, émus par le cri de la nature, employèrent leur autorité, pour dérober ces êtres infortunés à une mort certaine. Mais le plus grand nombre ne put fuir, et perdit la vie dans cette journée qui affranchit à jamais l'Espagne, du joug étranger. Exemple mémorable du courage d'une grande nation luttant contre la tyrannie, et qui, justement indignée de l'insulte faite à sa loyauté, prouva que toutes les foudres de la guerre sont impuissantes contre les généreux sentimens de patrie, de religion et de liberté !

La division Clauzel, après avoir quitté Logrono, arriva auprès de Vittoria, le jour même de la bataille ; mais, les Anglais étant maîtres de cette

ville, et l'armée française se retirant en désordre, il revint sur ses pas, traversa la Navarre, passa par Jacca, et couvrit les frontières de France, en prenant position le long du Gave d'Oléron. Le général Foi, ayant appris la défaite de notre armée principale, rassembla les troupes qu'il avait en Biscaye, et marcha sur Tolosa, où il arriva en même temps que l'ennemi : on voulut lui disputer le passage, et, de part et d'autre, on se battit avec acharnement. Enfin, nos troupes se firent jour, et le général Foi, brave, actif et plein de talent, campa devant Irun. Les conséquences de la bataille de Vittoria forcèrent aussi le duc d'Albuféra, d'abandonner le royaume de Valence; mais, ce maréchal, pendant que toute la péninsule était évacuée, se maintint encore dans l'Aragon, où le bruit de ses exploits et la sagesse de son administration lui avaient concilié l'estime des fiers et généreux Castillans. Sa conduite confirmait cette vérité, qu'on aurait pu dompter les Espagnols non par la force, mais par l'ascendant des vertus qui subjuguent les grandes âmes.

A la nouvelle de la défaite de Vittoria, Napoléon fut consterné; il entrevit que cette journée marquait le terme de sa domination dans une contrée, dont il avait été le maître par le seul éclat de sa renommée, et qui devint son tombeau, dès qu'il voulut s'en emparer par tous les crimes qu'engendre l'usurpation, lorsqu'elle est avide

de régner en dépit de la justice et de la volonté des peuples. Sur-le-champ, il fait appeler le duc de Dalmatie dont la présence avait autrefois comprimé la discorde que le ciel suscita, parmi nos généraux, pour le salut de l'Espagne. Il lui ordonne de voler vers les Pyrénées pour rallier, sur les frontières, ses aigles dispersées; mais, il ne s'agissait plus d'envahir la péninsule. Des cinq cent mille hommes qu'il y avait envoyés, il lui en reste à peine soixante mille, avec lesquels il espère que ce général habile préservera nos provinces méridionales, des vengeances d'une nation qui, avant d'avoir été trahie, lui fournissait des auxiliaires contre les peuples du Nord coalisés pour renverser son trône.

Les événemens survenus en Espagne, eurent la plus grande influence sur les affaires politiques: Napoléon n'en fut que plus obstiné, et les Anglais n'en devinrent que plus superbes. Ils communiquèrent leur enthousiasme aux Russes et aux Prussiens, qui trouvèrent dans la bataille de Vittoria, une compensation à celles de Lutzen et de Wurschen; ils se promirent de rouvrir la lice avec une ardeur nouvelle, dès que le ministère britannique leur eut assuré que les victoires des armées anglaises et espagnoles opéreraient vers le midi de la France, une diversion en leur faveur.

Le Prince royal de Suède, appelé à jouer un si grand rôle dans tout le cours de cette nouvelle campagne, depuis la fin de mai était dans la Po-

méranie suédoise, où il s'occupait de l'organisation de son armée qui n'était pas encore sortie de cette province. Son zèle pour la coalition paraissait s'être refroidi par les difficultés qu'il éprouvait à prendre possession de la Norwège. Les Souverains de Prusse et de Russie, afin d'engager ce prince à agir d'une manière efficace, l'invitèrent, durant l'armistice, à se rendre en Silésie, pour se convaincre de la brillante situation de leurs armées, et des espérances que pouvaient donner leurs opérations combinées. Le lieu du rendez-vous fut fixé à Trachenberg. En cette circonstance, le prince Charles-Jean se rattacha d'autant plus volontiers aux Alliés, que leurs affaires politiques prenaient une tournure favorable, et qu'à peu près à la même époque (9 et 10 juillet), le baron Alquier et le ministre de Rosencratz venaient de signer un traité d'alliance offensive et défensive, entre la France et le Danemarck qui, réciproquement, se garantissaient leurs états.

Les Souverains alliés, joyeux d'avoir dans leur camp, un des meilleurs capitaines qu'eût formés l'armée française, l'accueillirent avec une prévenance extrême, et se hâtèrent de lui demander des conseils, persuadés qu'instruit du système militaire de Napoléon, personne mieux que lui ne pouvait indiquer le secret d'en triompher. Cette haute confiance, à laquelle on ajouta les protestations d'amitié les plus rassurantes, eurent un nouveau poids, lorsqu'on lui eut promis des

secours pour consommer la réunion de la Norwège à ses futurs états. On lui fit entrevoir combien cette récompense du service rendu à la cause européenne, serait agréable aux Suédois, et qu'il acquitterait ainsi la reconnaissance qu'il leur devait pour sa future couronne.

Ces motifs, favorables à la fois à son amour-propre et à ses intérêts, décidèrent enfin le Prince royal à donner l'assurance que ses troupes entreraient en ligne, à l'expiration de l'armistice. M. de Metternich se trouvait aussi à Trachemberg, sous le prétexte apparent de demander la continuité de la trève, mais dans le but réel de tout préparer pour unir l'Autriche à la coalition, si, avant le terme demandé, il n'était parvenu à inspirer à Napoléon, des idées plus conciliantes. Les Souverains hésitaient à accorder cette prolongation, d'autant plus qu'ils n'étaient pas encore certains que le cabinet de Vienne payerait cette condescendance, en agissant avec eux d'une manière active. Mais, le Prince royal annonça qu'il fallait y souscrire, puisque M. de Metternich lui avait garanti que, si l'empereur des Français n'était ramené à la modération, pendant l'armistice, l'Autriche agirait simultanément avec toutes les forces de la coalition, aussitôt que l'armée suédoise aurait pris part aux opérations de la campagne (1). Alors, la Russie et la Prusse consen-

(1) Note communiquée par le général suédois Skjoldbrand.

tirent à prolonger l'armistice jusqu'au 10 août, mais elles voulurent que l'ouverture du congrès fût, pour tout délai, remise au 12 juillet.

Pendant ce temps, l'empereur d'Autriche s'était établi au château de Kosmonos, près de Jung-Buntzlau ; le grand nombre d'illustres personnages, et d'habiles généraux, qui des cantonnemens alliés se rendaient sur ce point, ne laissait plus de doute sur la nature des intentions de l'Autriche, et devait dévoiler la propension qu'elle avait à faire dépendre la paix ou la guerre, de sa seule détermination. Napoléon insistait sur l'anéantissement de la Prusse, qu'il regardait comme la conséquence juste et nécessaire de sa conduite envers lui, et crut séduire l'Autriche, en lui renouvelant l'offre de la Silésie, si elle voulait seulement rester neutre dans une lutte dont l'issue n'aurait pas été douteuse. Mais la cour de Vienne, guidée par le souvenir du passé, ajoutait peu de foi aux promesses de Napoléon; elle redoutait surtout le châtiment qu'il faisait subir, tôt ou tard, à ceux qui avaient entravé ses desseins, ou seulement contrarié sa politique; aussi ne pouvait-elle plus trouver sa sûreté que dans l'affaiblissement de celui qu'elle avait offensé.

Outre ces hautes considérations, la différence qu'il y avait entre la moralité d'Alexandre et celle de Napoléon, firent pencher l'Autriche en faveur de la Russie. Celle-ci l'excitait à réclamer la resti-

tution de toutes les provinces qui lui avaient été enlevées, plus précieuses que la Silésie, et dont la légitime possession lui aurait été un jour contestée. Napoléon, placé dans la dure nécessité de tout sacrifier, pour empêcher que l'Autriche ne se tournât contre lui, devait étouffer son ressentiment contre la Prusse, et consentir à tous les dédommagemens que la position de la cour de Vienne lui donnait le droit d'exiger. Les sacrifices étaient inévitables, il fallait du moins, les combiner de manière à les rendre un sujet de discorde pour nos ennemis. Nos diplomates y seraient parvenus, en exigeant que la Russie rendît également une portion de ce qu'elle avait acquis. Car, cette puissance, à Austerlitz et à Friedland, agit avec une telle dextérité que, quoique *battue*, tous les traités qu'elle conclut lui valurent une augmentation de territoire, acquise aux dépens de ceux dont elle était ou allait être l'alliée. Trop de fierté envers le plus ancien des Césars, perdit Napoléon : s'abusant sur sa position, et sur celle de ses ennemis, il commettait une faute majeure, en ne songeant point au degré d'ascendant que les événemens et sa situation géographique donnaient à l'Autriche, qu'il voulait encore traiter comme il la traita, peu de jours après la bataille de Wagram. S'il eût, de bonne foi, uni sa politique à celle des Autrichiens, alors il obtenait la paix, qui lui était offerte sincèrement. Il pouvait l'accepter sans crainte : Lutzen et Wur-

schen lui avaient restitué sa puissance et sa gloire.

A cet orgueil déplacé, Napoléon ajoutait encore des procédés injurieux envers la Russie. Par une note insérée dans les journaux (20 juillet), il louait l'empereur d'Autriche d'avoir fait choix, pour le congrès de Prague, de diplomates estimés; mais il insultait la Russie, en traitant de la manière la plus outrageante, le baron d'Amstett, conseiller intime de l'empereur Alexandre, disant que c'était avilir la majesté souveraine, que d'en déléguer la représentation à des individus réprouvés par l'opinion publique. Ce ministre étant né Alsacien, il alléguait que les lois de l'empire ne souffraient pas qu'un Français, au service de l'Etranger, pût entrer, comme plénipotentiaire, dans un congrès où nos intérêts devaient être discutés. La cause véritable de la haine que Napoléon avait vouée au baron d'Amstett, prenait sa source dans la conférence qu'il eut à Warsovie avec Schwarzenberg, à la suite de laquelle le corps autrichien se retira, et abandonna aux Russes tout le territoire du grand Duché. Outre cela, il n'ignorait pas que ce négociateur était le même qui, en 1805, avait été le principal agent de l'Angleterre, pour exciter l'Autriche à menacer la France, afin de délivrer les îles Britanniques, des dangers que leur faisait craindre la tentative d'une descente. De plus on savait que, huit jours après l'armistice de Pleiswitz, il avait signé avec lord Cathcart, un nouveau traité qui resserrait les liens

d'amitié entre l'Angleterre et la Russie. Il est facile de concevoir que le choix d'un pareil diplomate ne laissait aucun espoir à la ruse et à la séduction.

Napoléon ne put aussi s'empêcher de manifester contre les Prussiens, la plus violente animosité : chaque jour, paraissaient, dans les feuilles publiques, des réflexions dont le but était d'outrager ce peuple, et de lui faire perdre son crédit et sa considération. Cet emportement, dans une circonstance où il aurait fallu user de beaucoup de sagesse et de retenue, indiquait assez qu'on ne devait rien attendre que d'hostile, d'une réunion formée sous de pareils auspices. Les Alliés ne respiraient que la guerre, et pour s'y préparer, le roi de Prusse hâtait, par de nouveaux moyens, l'armement de ses sujets; il les invitait, en supposant que les Français envahissent leurs provinces, à se résoudre aux mesures violentes que prêchaient dans leurs écrits, les Kotzbue, les Schelegel et les Stein, et dont les Espagnols et les Russes leur offraient de si glorieux modèles. Nos publicistes crurent flétrir cet enthousiasme en le comparant à celui de la France, en 1793. Mais, la Prusse alors, n'imitait de notre sanglante et fougueuse énergie, que le noble élan qu'enfante l'amour de la patrie, et qu'inspire l'horreur du joug étranger.

L'Empereur de son côté, ne négligeait rien pour donner à ses armées, une attitude imposante. Tous les jours, il arrivait de la France, de nouvelles troupes qu'il passait en revue, et dont il

grossissait le nombre, pour effrayer ses ennemis. Quantité de pièces d'artillerie, traînées par de beaux attelages, équipés et harnachés à neuf, avaient renforcé notre artillerie. Une infinité de détachemens de cavalerie, appartenans aux différens régimens, et venus de toutes les parties de l'empire, avaient mis nos escadrons sur un pied si respectable, que cette arme, naguères exterminée, s'éleva en peu de temps, à plus de trente mille chevaux; l'infanterie était aussi belle que nombreuse, et prouvait combien il fallait peu de temps aux Français, pour devenir de bons soldats. L'organisation des gardes d'honneur s'était faite aussi, avec une diligence extrême. Déjà, ses premiers escadrons se rassemblaient à Mayence.

A la même époque, Napoléon parcourait, en toute hâte, la rive gauche de l'Elbe, depuis Dresde jusqu'à Magdeburg. En inspectant cette ligne, il passa par Torgau et Wittenberg, où il fit entrer d'immenses approvisionnemens. Après avoir passé en revue le corps du duc de Bellune, campé autour de cette dernière place, il se dirigea vers Magdeburg, où se trouvait le premier corps qu'avait amené de Hamburg, le général Vandamme. Toutes ces troupes étaient cantonnées dans les villes et villages de la Westphalie. La principauté d'Anhalt fut tellement foulée, par le long séjour des troupes, que le malheureux prince de ce pays, jadis si fortuné, fut obligé, par un ordre du jour, de se recomman-

der à la commisération de ses propres soldats : manière ingénieuse de faire connaître aux Alliés, ainsi qu'à son oppresseur, toute l'étendue de ses souffances. De retour à Dresde, Napoléon alla, quelques jours après (20 juillet), à Luckau et à Lubben, pour passer en revue le 12e corps, commandé par le duc de Reggio. S'instruisant par lui-même, de la situation de ses troupes, il examinait aussi les points de défense que lui offraient ces contrées, destinées à devenir le théâtre des combats les plus sanglans.

Le jour même où l'armistice de Pleiswitz devait expirer (26 juillet), les commissaires restés à Neumarck, pour le faire exécuter, après de longues discussions avec le général Barclay de Tolly, signèrent un nouveau traité, par lequel, jusqu'au 10 août, tous les articles de la première convention devaient être exécutés, tels qu'on les avait réglés primitivement, avec cette seule clause, désavantageuse pour Napoléon, qu'on donnerait communication du nouvel armistice, à toutes les places situées au-delà de l'Oder, par des dépêches cachetées du prince de Neuchâtel, et dont des officiers russes seraient les seuls porteurs.

Napoléon profita de la prolongation de la trève, pour avoir une entrevue avec Marie-Louise qui l'attendait à Mayence. L'affection et la tendresse furent étrangers aux motifs de ce voyage, entrepris dans des vues si cachées que toutes

mes recherches pour les découvrir, n'ont servi qu'à me convaincre combien ces vues avaient été soigneusement dissimulées. Il quitta Dresde dans le plus grand secret; pour mieux donner le change sur sa direction, il prit le chemin de la Silésie, mais, à Meissen, il repassa l'Elbe et joignit la grande route de Nossen à Francfort. Le prince de Neuchâtel, et les aides-de-camp Mouton et Drouot, furent ses seuls compagnons de voyage. Il arriva dans la nuit à Mayence (27 juillet), où depuis deux jours, Marie-Louise l'attendait. Au bruit de son arrivée, les grands-ducs de Bade et de Francfort, ainsi que les princes de Hesse et d'Isembourg, accoururent pour le complimenter. A la suite d'une entrevue de trois jours, Napoléon rejoignit son quartier-général. En passant par Wurtzburg et Bamberg, il s'arrêta sur les points où il y avait des troupes, et les passa en revue. Il donna surtout une attention particulière au corps d'observation du duc de Castiglione, dont une partie reçut l'ordre de s'avancer vers la Saxe. Ainsi, l'unique but apparent de ce voyage se réduisit à presser l'arrivée des renforts qui devaient compléter l'armée.

L'entrevue avec Marie-Louise ne réalisa point l'espérance qu'on avait conçue, que cette archiduchesse irait à Prague, pour concilier les intérêts de son père et de son époux. Outre que de pareils moyens de rapprochement ne sont guère

usités entre les têtes couronnées, il est encore certain que Napoléon était trop fier et trop vain, pour recourir à des supplications qu'il regardait comme indignes de sa puissance. D'un autre côté, la tendresse de François II pour sa fille, ne lui aurait point fait oublier ses devoirs de Souverain; en la mariant, il avait prouvé que son amour pour son peuple, l'emportait sur les sentimens de la paternité.

Pendant que Napoléon s'était rendu à Mayence, François II s'était établi à Brandeis, pour se rapprocher de Prague. Il passait aussi ses troupes en revue, et après les avoir inspectées, il les dirigeait sur les frontières de la Saxe; tandis que vers celles de la Silésie, se réunissaient des colonnes de troupes russes et prussiennes qui devaient opérer conjointement avec les Autrichiens. En même temps, le bruit se répandit à Dresde, que la fête de Napoléon qu'on devait célébrer le 15 août, le serait le 10. Cette nouvelle fut regardée comme le présage certain de l'imminente reprise des hostilités.

Les Souverains de la Russie et de la Prusse avaient envoyé les barons d'Amstett et Humboldt auprès du congrès, et les avaient munis d'instructions très-précises. Ces plénipotentiaires arrivèrent à Prague, le 12 juillet, jour fixé pour l'ouverture. En arrivant, ils annoncèrent que les circonstances politiques et militaires où se trouvaient les Alliés, la position de leurs armées, et

l'ardent désir qu'avaient leurs Souverains de mettre fin à une inquiétante incertitude, ne permettaient plus d'autres délais; que la durée des négociations ne devait pas dépasser le terme de l'armistice; enfin, que Napoléon n'ignorait pas que l'issue du congrès dépendait de sa seule volonté, et qu'on jugerait de ses intentions pacifiques, par sa franchise à se départir de ses prétentions exagérées.

Depuis le 9 juillet, M. de Narbonne était à Prague, et l'on s'empressait d'entretenir avec lui les rapports les plus suivis, lorsqu'il déclara qu'il ne pouvait rien entreprendre jusqu'à l'arrivée du duc de Vicence : pour justifier l'inexcusable retard de celui-ci, on donna le ridicule prétexte, que réunissant les fonctions de grand-maréchal à celles de grand-écuyer, il avait des arrangemens à prendre, avant de quitter Dresde. Aussi n'arriva-t-il à Prague, que seize jours après l'ouverture du congrès.

Alors, M. de Metternich signifia que le temps perdu pour les négociations, ne devait pas être mis sur le compte de la puissance médiatrice qui avait rempli dans toute leur étendue, les engagemens contractés envers la France, ni être imputé aux Alliés, dont les plénipotentiaires étaient arrivés au jour convenu. Napoléon voulut se justifier du retard qu'il avait occasionné, en assurant que des pouvoirs suffisans avaient été

donnés au comte de Narbonne ; mais, il expliqua mal les coupables lenteurs du duc de Vicence.

Le public n'étant pas informé de l'esprit qu'apportaient les négociateurs, nourrissait encore des espérances de paix. L'ardent désir de l'obtenir, contribuait à donner du poids aux plus vagues conjectures. Les sacrifices que paraissait vouloir faire Napoléon, n'étaient rien, si on les compare à l'étendue de ceux qu'on exigeait de lui; et son manque de foi nécessitait des garanties supérieures encore à tous les sacrifices. Des deux côtés, régnaient la ruse et la défiance; et cette raison fut ce qui empêcha les diplomates rassemblés à Prague, de poser les bases d'un traité que chacun désirait, mais avec des prétentions totalement opposées. Napoléon, pour dissimuler le dépit qu'il éprouvait d'être obligé de céder à l'empire des circonstances, crut en proposant une réconciliation générale, ennoblir ses motifs; il aurait en effet, intéressé le monde à sa cause, en cherchant à abaisser l'Angleterre sur mer, au même degré qu'on voulait le réduire sur terre. Malheureusement, cette Puissance n'avait point de rivale : la guerre avec les Etats-Unis ne lui avait pas été assez nuisible pour qu'elle subît les conditions que Napoléon cherchait à lui faire imposer par le gouvernement américain. La grande victoire que Wellington venait de remporter en Espagne, en rehaussant l'éclat des ar-

mes britanniques, donnait à la nation anglaise, l'espérance fondée de sortir triomphante, d'un système suivi avec persévérance, depuis nombre d'années.

L'Autriche n'ayant rien à revendiquer auprès de l'Angleterre, dont elle reçut souvent des subsides, et jamais aucun outrage, était éloignée de partager les passions vindicatives de Napoléon, à qui elle redemandait les provinces illyriennes et le Tyrol; elle exigeait l'indépendance de l'Italie, et que la France s'astreignit au Rhin pour limites; à ce prix, elle offrait la paix, avec la promesse de la faire accepter. Mais, Napoléon qui aspirait encore à rétablir le royaume de Pologne, après en avoir laissé échapper l'occasion, ne voulait pas consentir à abandonner Dantzig, ni laisser crouler le trône de Westphalie. Il n'osait non plus renoncer au protectorat de la confédération du Rhin, dans la crainte que cette ligue ne se tournât contre lui, sous une dénomination nouvelle. Il ne renonçait pas même à ses prétentions sur l'Espagne, puisqu'il osa demander que les agens de son frère Joseph vinssent s'asseoir dans un congrès, en face des envoyés de la généreuse junte de Cadix : enfin, il ne pouvait se résoudre à céder une seule ville de cet empire incohérent, qui s'étendait depuis la Baltique jusqu'au royaume de Naples.

L'arrivée du duc de Vicence à Prague, au lieu de lever les difficultés, ne fit qu'envenimer les

discussions diplomatiques. La France et l'Autriche s'accusèrent réciproquement, de susciter sans cesse des incidens et des obstacles nouveaux. Les formalités qui devaient avoir lieu touchant les communications, et sur lesquelles on semblait être d'accord, fournirent matière à de nouveaux débats. Le ministre de la puissance médiatrice, dès l'ouverture du congrès, proposa un mode de négociation semblable à celui qui fut suivi au congrès de Teschen, qui, en excluant tout rapport direct avec les plénipotentiaires, n'admettait point de discussion, et bornait le rôle des négociateurs à remettre les propositions au ministre autrichien, pour les communiquer à la partie adverse qui devait ensuite transmettre dans la même forme, la réponse à ces projets. Par ce moyen, M. de Metternich se constituait arbitre et non conciliateur, quoiqu'on lui eût déclaré que la France acceptait une médiation impartiale et non un arbitrage. Les diplomates français s'opposèrent à un mode de négociation qui plaçait les ambassadeurs sous la tutelle de l'Autriche; cependant, ceux de Russie et de Prusse y consentirent, en disant que la forme écrite était la seule convenable, et que l'accepter, c'était donner une preuve d'amour pour l'équité, puisqu'à la lecture des pièces, les injustes prétentions retomberaient sur leurs auteurs.

Le duc de Vicence et le comte de Narbonne

proposèrent alors une autre manière de traiter, qui conciliait toutes les prétentions, en admettant concurremment les négociations par écrit et les conférences, laissant au plénipotentiaire russe, s'il le voulait, la faculté de négocier par la seule voie de la correspondance. Mais, comme il était dit dans cette note, que l'empereur Alexandre avait adhéré à l'ouverture d'un congrès, moins dans le but d'amener la paix, que dans la vue de compromettre l'Autriche et de prolonger les malheurs de la guerre, les plénipotentiaires russes et prussiens regardèrent cette assertion comme offensante pour le caractère d'un Souverain qui, malgré la plus injuste aggression, avait constamment préféré au sentiment de la vengeance, le pur et noble désir de ramener la paix. Aussi MM. d'Amstett et Humboldt rejetèrent-ils la proposition des ambassadeurs français, en protestant que la postérité jugerait lequel des deux partis s'était le plus opposé au rétablissement de la concorde; si c'était les cours alliées qui ne perdirent pas un seul des instans précieux que le repos des armes accordait à l'œuvre de la pacification, ou bien, si c'était le gouvernement qui, après avoir différé, sans aucun prétexte plausible, le commencement des négociations, n'avait pas hésité à faire remettre, quatre jours avant l'expiration de l'armistice, une note injurieuse au point qu'on avait décidé qu'il était au-dessous de toute dignité d'y répondre.

Enfin, après diverses notes inutilement échangées, les plénipotentiaires russes et prussiens annoncèrent, le 10 août, qu'ils n'étaient point autorisés à dépasser ce terme, et qu'en conséquence, le congrès était dissous. Le même jour, à la même heure où le ministre de la puissance médiatrice faisait cette déclaration, les troupes russes et prussiennes entrèrent dans la Bohême où, depuis un mois, les préparatifs étaient faits pour les recevoir. Alors, Napoléon reconnut, mais trop tard, que l'Autriche avait toujours été sa plus dangereuse ennemie, qu'il aurait dû la détruire avant de marcher sur le Kremlin; et dans sa colère, il s'écria : qu'il aurait fait la paix avec Alexandre, sans la funeste influence d'un cabinet qui, en compromettant la dignité de son Souverain, avait prostitué ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes : un *médiateur*, un *congrès*, et le nom de *la paix*.

Le congrès dissous, les Souverains de Russie et de Prusse, réunis à l'empereur d'Autriche, publièrent un manifeste pour annoncer que la voie des armes était la seule qui pût contribuer au rétablissement de l'équilibre européen, et amener un ordre de choses nécessaire au bonheur de l'humanité. Ils protestèrent solennellement qu'ils allaient recommencer la guerre, non par inimitié personnelle contre Napoléon, mais bien par l'effet d'une dure et terrible nécessité; qu'une alliance étroite, cimentée par les intérêts les plus

sacrés, devait être protégée par la Providence, qui ne pouvait manquer d'être favorable à ceux qui combattaient pour le repos, la justice et la stabilité.

Napoléon, ayant pressenti que le jour de sa fête pourrait être celui de la reprise des hostilités, ordonna qu'elle serait anticipée, et qu'on la célébrerait le 10 août. Ce jour-là, toutes les troupes cantonnées aux environs de Dresde, se présentèrent en grande tenue, dans la vaste plaine de l'Ostra-Gehege, pour être passées en revue au milieu d'un concours immense d'habitans qui, dans cette circonstance, cherchaient une distraction à l'excès de leurs maux. La garde impériale où se trouvaient environ quinze mille hommes d'infanterie et plus de cinq mille cavaliers rangés en bataille, offrait un superbe coup-d'œil. Napoléon, avec le roi de Saxe et tous les princes de la famille royale, parcourut les rangs et fit défiler toutes les troupes. La revue finie, les soldats de la garde furent servis sous les allées du cours qui traverse Neustadt. Mais, tandis que ces soldats étaient excités par la joie que leur inspirait la fête de leur Empereur, celui-ci rentra dans son cabinet où il travailla tout le jour, et ne parut que le soir. Après avoir dîné en grand gala, avec la famille royale de Saxe, il passa dans les appartemens de la Reine, qui donnaient sur le pont de pierre, pour assister au

feu d'artifice que dirigeaient les artilleurs français.

Ces jeux et ces divertissemens paraissaient causer à Napoléon, plus d'ennui que de plaisir; il était morne et pensif, et son humeur donna à cette fête, l'aspect le plus lugubre. Aucune proclamation, aucun ordre du jour, rien ne fut fait pour enflammer les soldats, et parler à leur imagination. Cette tristesse ne provenait point de la crainte; elle était étrangère à des guerriers qui, par leurs derniers succès, paraissaient être invincibles; mais, l'air soucieux du chef se communiquait à ceux d'un grade inférieur, et passait ensuite dans tous les rangs. La plupart des généraux, réfléchissant sur les graves conséquences d'une guerre interminable, se voyaient condamnés à des privations qui contrastaient avec leur opulence; éloignés des jouissances de la vie, ils pensaient que la paix seule pouvait leur procurer le bonheur qu'ils attendaient de leur fortune, de leurs dignités, et de la haute considération qu'ils devaient à leurs exploits. D'autres à la vérité, mais ne formant pas le plus grand nombre, avaient une confiance inébranlable dans le génie de leur Empereur, et ils espéraient le voir triompher de toutes les difficultés, persuadés que, du sein d'une pareille coalition, naîtrait la discorde, et qu'elle produirait des fautes dont notre chef saurait habilement profiter.

Les Alliés, durant l'armistice, avaient fait de prodigieux efforts pour la réussite de leur entreprise. Les capitaines les plus célèbres des nations réconciliées, furent appelés de toutes les parties de l'Europe, pour combiner avec prudence et maturité, un plan de campagne qui devait donner à la direction de leurs masses imposantes, une force irrésistible. Napoléon avait la certitude que des intrigues sourdes et cachées tendaient à détacher de notre alliance, les Souverains de la confédération du Rhin qu'il avait élevés au trône ; et quoique tout lui prouvât qu'un changement s'opérait dans la politique de ces Princes, il ne fit rien ni pour les ramener, ni pour les contenir. Outre cela, la séduction amenait aussi des défections partielles : quelques officiers étrangers, durant l'armistice, désertèrent nos drapeaux, pour aller offrir leurs services aux ennemis qu'ils avaient juré de combattre. Aucune considération ne pourra justifier la conduite de ces militaires dont Napoléon appréciait le mérite; et si l'ambition déçue excitait leur mécontentement, n'étant pas français, ils pouvaient sortir de nos rangs, sans trahir l'hospitalité que nous leur avions donnée, ni violer la foi qu'ils nous avaient jurée.

Enfin, le 15 août, jour de la naissance de Napoléon, tout était préparé pour son départ. Le roi de Saxe se disposait aussi à partir, mais dans

la crainte qu'il n'allât de nouveau, se placer sous la protection de l'Autriche, l'Empereur employa les plus belles promesses pour le rassurer, et il parvint à le retenir. La présence de ce Prince vénéré, contenait seule les Saxons; accablés par des maux de toute espèce, ils étaient aussi fidèles à leur Souverain que celui-ci l'était à sa fatale alliance. Cependant, pour intimider la nation et dissiper les craintes du monarque, l'Empereur fit répandre le bruit, que cent mille hommes resteraient en Saxe pour faire face à l'Autriche, tandis que cinquante mille rassemblés autour de la Capitale, veilleraient à sa défense.

Les équipages de Napoléon venaient d'être dirigés vers la Silésie, lorsqu'au moment de monter en voiture, arrive le roi de Naples, qu'il avait eu l'adresse d'attirer à lui, sous le prétexte que les intérêts de sa couronne seraient discutés au congrès de Prague. Trompé par cette ruse, Joachim, aussi confiant que mauvais politique, se plaça de nouveau sous la dépendance de celui qui l'avait insulté, à la face de l'Europe. Pendant qu'ils se promenaient ensemble à grands pas, dans le jardin Marcolini, on vint annoncer à Napoléon, que M. de Narbonne, de retour du congrès, demandait à être introduit : qu'il vienne de suite, répondit-il, d'un ton sec et froid qui semblait annoncer le calme le plus imperturbable. Quelques minutes après, le roi de Naples se retira, et

à la grande surprise de l'armée, reprit le commandement de la cavalerie.

M. de Narbonne s'étant présenté, le duc de Bassano fut mandé : il s'engagea, entre Napoléon et ces deux hommes d'état, une longue conversation. Ensuite le roi de Naples revint, reçut ses instructions, et prit la route de Bautzen. Enfin Napoléon, à six heures du soir, sortit de Dresde, et passant par Pirna, se rendit à la position de Lilienstein, que la déclaration de guerre de l'Autriche rendait si importante; il la visita sur les neuf heures du soir, à la lueur des bivouacs, et continua sa route vers Bischofswerda; il y passa la journée du lendemain; sur le soir, il partit pour Gœrlitz, d'où il comptait, avec son activité ordinaire, diriger le plan de ses opérations. Le duc de Vicence ne le rejoignit dans cette ville, que le 18. Alors Napoléon, pleinement instruit de la conduite du cabinet de Vienne, durant les négociations du congrès, déclara que l'état de guerre ouverte avec l'Autriche, était pour la paix, une complication de moins, et qu'il avait fait proposer à M. de Metternich, l'ouverture d'un congrès, où toutes les puissances seraient appelées, et où l'Autriche traiterait comme ennemie; que là, toutes les questions seraient franchement discutées, afin de travailler avec sincérité, à l'œuvre d'une pacification générale. Cette ouverture n'ayant été communiquée au Sénat, qu'après nos désastres

de Culm et d'Interbock, on doit penser qu'elle fut imaginée pour justifier Napoléon; rien ne le prouve mieux que le prétendu manifeste de l'empereur François II, publié à la même époque, et qui diffère essentiellement du véritable, dont nous n'avons eu connaissance qu'après la chute du gouvernement impérial. L'altération de cet acte prouve qu'il faut se méfier même des pièces diplomatiques qui semblent porter avec elles le caractère le plus officiel, et que Napoléon, en ne nous instruisant de notre situation, que deux mois après la rupture du congrès de Prague, trompa évidemment la nation, puisqu'il cherchait à faire croire qu'il avait voulu la paix, quand tout démontre qu'il ne la désira que lorsque l'adversité lui en eut fait sentir le besoin.

Comme il avait toujours fait la guerre en spoliateur, il dut se reprocher d'avoir commis la grande faute de laisser sur le trône, des Souverains qu'il avait tant humiliés. Ses yeux s'étant dessillés, il entrevit qu'au déclin de sa puissance, ces mêmes Souverains ne poseraient les armes, qu'après l'avoir renversé. La guerre allait recommencer, mais sous de tels auspices, qu'aucune probabilité ne s'élevait en faveur de celui que la prospérité avait accoutumé à tout soumettre à l'ascendant de sa fortune. C'était, en effet, la première fois, depuis la fondation de l'empire, qu'on voyait l'Europe étoitement unie

contre un homme qui, après avoir soulevé l'univers contre nous, étouffa dans nos cœurs, les vertus généreuses qui jadis nous firent triompher d'une pareille coalition. Ces Puissances instruites par l'adversité, et convaincues qu'il fallait pour leur propre bien, renoncer à tout ce qui serait pour elles un sujet de discorde, luttèrent de générosité, afin de mieux cimenter leur union; tandis que Napoléon, par son opiniâtreté, blessait tous les intérêts, et opprimait de plus en plus ceux dont il se disait le protecteur. Ayant commis l'énorme faute de renoncer à cette heureuse témérité qui l'avait toujours fait triompher, il tomba dans toutes les erreurs qui jadis perdirent ses ennemis; s'étant laissé enlever l'offensive, pour laquelle il avait un génie particulier, il n'eut plus l'avantage inappréciable d'être le maître des opérations militaires; il fut forcé de s'astreindre au système dont ses victoires avaient assez démontré le danger. C'est ainsi, qu'au grand étonnement de l'Europe, on vit les vaincus prendre l'audace du vainqueur, et le vainqueur retomber dans toute la timidité des vaincus.

LIVRE CINQUIÈME.

DRESDE.

L'OUVERTURE apparente d'un congrès n'avait été qu'un prétexte, pour cacher les apprêts effectifs d'une coalition générale. Les prétendus plénipotentiaires n'étaient que des agens chargés d'arrêter le plan de la campagne déjà résolue, et non des ambassadeurs portés à l'accomplissement d'une paix désirée. On peut affirmer que ce congrès n'a jamais existé, et que les conférences de Prague furent seulement proposées comme un moyen de se préparer à soutenir une lutte plus terrible. Napoléon, toujours passionné, en appelait aux armes et à la force, au lieu de se soumettre à la justice et à la raison; d'avance, il avait résolu de ne rien accorder: et, comme par le passé, il croyait pouvoir dicter une capitulation au lieu de discuter un traité.

Toute espérance de paix étant évanouie, la guerre seule, par ses résultats allait décider, quel serait le vainqueur qui imposerait ses conditions aux vaincus. La France avait fait de grands efforts pour sauver l'honneur national, mais ils ne suf-

fisaient point pour asservir l'Europe. Pendant la durée de l'armistice, l'armée française ne s'était pas augmentée en proportion de celle des Alliés. On élevait la totalité de nos forces, à trois cent mille hommes d'infanterie et à trente-deux mille de cavalerie : sur ce nombre, quarante mille fantassins étaient renfermés dans les places fortes, et environ soixante-mille, dont six de cavalerie, faisaient partie du 13e corps que le prince d'Eckmühl commandait, dans les environs de Hamburg, ou bien, se trouvaient à celui d'observation que le duc de Castiglione rassemblait auprès de Wurzburg. Les Russes venaient de recevoir des renforts d'autant plus précieux, qu'il se composaient de vieux soldats laissés dans les hôpitaux, à la suite des fatigues inouies de la dernière campagne d'hiver. La Prusse, brûlant de laver ses affronts et de recouvrer son indépendance, avait fait des efforts prodigieux, et mis sur pied des armées qui, réunies à celles d'Alexandre, étaient aussi considérables que les nôtres. Ainsi, les cent cinquante mille hommes fournis par l'Autriche, et les vingt mille Suédois qu'amenait le Prince royal, donnèrent à la coalition, une armée supérieure de moitié à celle des Français, et elle obtint par cette nouvelle alliance, une base d'opérations qui offrait la ligne la plus avantageuse, pour empêcher Napoléon d'avancer, et le cerner dans Dresde, en supposant qu'il voulût se maintenir dans une po-

sition que la défection du reste de l'Allemagne allait isoler de la France.

Une chose digne de remarque dans l'histoire de cette guerre, c'est l'accord parfait des Alliés. Leur harmonie était due à l'abnégation qu'ils firent de l'intérêt particulier, en faveur du bien général. Les Russes qu'on accusait de tant d'orgueil et d'ambition, malgré leur supériorité sur les autres armées réunies à la leur, n'élevèrent point de prétentions lorsqu'il fallut maintenir l'union si nécessaire au succès de la cause commune. Alexandre, exempt de méfiance et de vanité, en formant une ligue européenne, loin de s'en déclarer le chef, parut n'agir que comme auxiliaire ; il subordonna ses généraux à ceux des Alliés ; Langeron et Sacken furent placés sous les ordres de Blucher, dont les défaites seules avaient, à cette époque, constaté l'existence. Les Prussiens agissaient avec une égale sagesse. Dans leur enthousiasme, l'intérêt de la patrie leur fit étouffer les considérations personnelles qui pouvaient nuire à ce noble sentiment. Bulow, Tauenzien et même Blucher, excités par un généreux patriotisme, obéirent, sans répugnance, aux ordres du vainqueur de Iéna et de Lubeck, devenu Prince royal de Suède. Enfin, les Russes et les Prussiens, dans toutes les occasions, cédèrent la préséance aux Autrichiens, et prirent pour généralissime un de leurs généraux, quoiqu'ils en eussent beaucoup dont la réputa-

tion était supérieure à celle du prince de Schwarzenberg, jusqu'alors connu seulement, pour avoir été notre prisonnier à Kehl, et par la prédilection que lui accorda Napoléon, après son second mariage. Ce fut par l'oubli de soi-même et par cette humilité, si rare chez les princes, qu'Alexandre et Frédéric-Guillaume parvinrent à établir l'intelligence parfaite qui fut la cause première des succès de la coalition.

La guerre étant résolue, toutes les armées de l'Europe se mirent en mouvement. Les calamités qui affligeaient la Saxe, désolaient aussi les nombreuses contrées qui, à cette époque, étaient le théâtre de la guerre. En Espagne, le duc de Dalmatie, utilisant toutes les ressources de son génie pour suppléer au manque de troupes, s'efforçait de conserver la Navarre, jusqu'à ce que Napoléon eût décidé sur l'Elbe, du sort de l'Europe; mais, après plusieurs tentatives infructueuses pour ravitailler Pampelune, il ne put se maintenir par-delà les Pyrénées; et sa retraite sur la Bidassoa, fit entrevoir avec douleur, que nos contrées méridionales éprouveraient bientôt les représailles d'une injuste agression.

Les villes anséatiques, jadis si florissantes, étaient aussi la proie de toutes les violences militaires. Hamburg, pleurant sur ses malheurs, voyait démolir chaque jour ses plus beaux édifices, pour transformer en forteresse une ville renommée par son commerce, et qu'on estimait

si heureuse d'avoir jusqu'alors, échappé aux calamités de la guerre. L'armée bavaroise, forte de vingt mille hommes, dès qu'on l'eut exercée, se dirigea sur les frontières de l'Inn, sous les ordres du général de Wrède qui, dans ses proclamations, ne disait plus que les intérêts de la Bavière étaient liés à ceux de la France. Quoique l'Autriche eût formé sur cette frontière, un corps de troupes commandé par le prince de Reuss, ces deux corps ne se considéraient point comme ennemis. Les Bavarois, effrayés de la formidable coalition qui s'élevait contre Napoléon, se rapprochèrent de la puissance dont les dépouilles avaient agrandi leur royaume, et cessèrent de seconder les vues de celui qui les constitua en nation. Cependant le Vice-Roi, arrivé dans l'Illyrie, n'attendait que leur coopération pour former, avec les Napolitains, une diversion puissante sur la capitale de l'Autriche. Mais, tandis que le roi de Bavière protestait encore de son attachement à Napoléon, et que Joachim combattait à ses côtés, tous deux, en secret, entamaient des négociations qui ne firent qu'éloigner les événemens dont ils redoutaient les conséquences.

Lorsque les hostilités furent sur le point de recommencer, on crut que Napoléon allait exécuter un nouveau plan de campagne dont les habiles combinaisons, en renversant celui des ennemis, lui conserveraient l'initiative des combats. Durant la suspension d'armes, on s'était

étonné de l'indifférence avec laquelle il avait vu s'amasser l'orage qui, de tous côtés, allait fondre sur lui. Chacun se demandait : comment pourra-t-il soutenir les immenses efforts que l'Autriche fera peser sur notre droite, en débouchant par la Bohême ? Notre gauche donnait aussi les mêmes inquiétudes : là était une forte armée chargée de couvrir Berlin ; elle était commandée par le Prince royal de Suède, capitaine expérimenté qui, après avoir appris dans nos rangs l'art de vaincre, possédait le précieux avantage de connaître le caractère de nos soldats, et de savoir apprécier les combinaisons de nos meilleurs généraux. Enfin, vis-à-vis nous était l'armée de Silésie, grossie de nombreuses recrues que la Russie et la Prusse avaient rassemblées, durant l'armistice.

Mais, rien n'était à craindre pour Napoléon, comme la coalition des esprits que son despotisme avait soulevés. Tout ce que ses ennemis pouvaient recueillir de haine, de vengeance et de sujet de discorde, ils l'accueillaient avec transport, et en formaient des auxiliaires pour les aider à vaincre. Après avoir gagné le Prince royal de Suède, à qui le souvenir de ses victoires, et surtout ses talens et son aménité, avaient donné en France de si nombreux partisans, ils fondaient de nouvelles espérances sur l'arrivée du général Moreau. Ce héros, pour qui tous les Souverains, et, en particulier, l'empereur Alexandre profes-

saient l'estime la plus profonde, venait d'être rappelé d'Amérique, dans l'espoir qu'il dirigerait une lutte si terrible; on se flattait que sa présence abrégerait la guerre, et ferait avorter les projets d'un homme avec qui la paix n'était plus possible.

A peine Moreau fut arrivé dans la Baltique, que tous les habitans des provinces du Nord regardèrent sa présence comme *un renfort de cent mille hommes* (1). En débarquant à Stralsund, il fut reçu par le Prince royal, avec tous les honneurs militaires, et aux cris de joie d'une population qui l'accueillait comme son libérateur. En se revoyant, Moreau et Bernadotte volèrent dans les bras l'un de l'autre, et se prodiguèrent les démonstrations de la plus vive amitié. Cette entrevue touchante fit couler des larmes à tous ceux qui en furent les témoins. Chacun contemplait avec vénération ces deux guerriers d'une si haute réputation, mais dont la destinée fut si différente, et qui, appelés à venger l'Europe, songeaient à délivrer leur patrie du joug de fer qui la tenait opprimée.

Ces deux grands capitaines passèrent trois jours ensemble, sans se quitter; tous leurs momens étaient consacrés à méditer le plan qui devait donner la paix au monde. Le général Moreau, en traversant la Prusse, pour se rendre au quartier

(1) Propre expression du maréchal suédois d'Essen.

des Souverains alliés, fut reçu partout avec enthousiasme. Les aubergistes refusaient son argent, les maîtres de poste lui donnaient leurs meilleurs chevaux, et s'il s'arrêtait un instant, sa voiture était entourée d'une foule immense, avide de le voir et de l'applaudir. A Berlin, la renommée, publiant son arrivée, l'avait déjà devancé; toutes les rues qui aboutissaient à son hôtel, se remplirent d'une multitude empressée de lui témoigner son amour par les plus vives acclamations. Les princes et les généraux, qui étaient alors dans cette capitale, vinrent le visiter. Sur sa route, il trouva beaucoup de prisonniers et de déserteurs, allemands et italiens, qui demandèrent à servir sous lui. Enfin, arrivé à Ohlau sur l'Oder, le général Pozzo-di-Borgo lui apprit que l'Autriche s'était jointe aux Alliés, et avec quelle impatience il était attendu.

Moreau, en se rendant à Prague, se trouva au milieu des rangs de la garde impériale russe. Son nom, volant de bouche en bouche, fit sur tous ces vétérans, la plus vive impression. Les officiers supérieurs accouraient pour le complimenter, et les moins avancés en grade s'avançaient aussi, pour contempler le guerrier qui devait leur servir de modèle. A Kœnigratz, le jeune Prince royal de Prusse le reçut, avec des manières charmantes; il lui exprima la joie qu'il éprouvait de le voir, et lui parla de ses campagnes qu'il paraissait avoir très-bien étudiées. Enfin Moreau, étant arrivé à

Prague, dans la nuit, reçut un rendez-vous de l'empereur Alexandre pour le lendemain matin. Au moment où il se disposait à s'y rendre, le Monarque parut; en abordant le vainqueur d'Hohenlinden, il l'embrassa et lui dit les choses les plus affectueuses; il ne le quitta qu'après deux heures de conversation qui émurent le général, à tel point qu'à la suite de cet entretien, il dit d'une voix attendrie : « les bontés d'Alexandre » m'imposent le devoir de mourir pour lui; ah! » combien l'idée avantageuse que je m'en étais » formée, est au-dessous de cet ange de douceur » et de modération. » Lorsqu'il vit les duchesses de Weimar et d'Oldenbourg, il fut ravi de leur esprit, de leurs connaissances, et surtout de cette affectueuse dignité qui, plus puissante que les armes, leur faisait faire la conquête de tous les cœurs. Ces princesses s'exprimèrent sur le compte de Moreau, dans les termes de l'admiration la mieux sentie, disant qu'elles n'avaient jamais vu un homme si digne de sa renommée, et qui, à de si grands talens, réunît autant de modestie et de simplicité.

En paraissant devant l'empereur d'Autriche, il reçut une marque de distinction que reçoivent rarement les généraux vainqueurs : il fut remercié par ce Souverain, de la sévère discipline qu'il avait maintenue, en occupant ses états; François II ajouta, que le caractère personnel du général avait beaucoup contribué à diminuer les

malheurs de la guerre; éloge d'autant plus flatteur, qu'à cette époque, la France entière gémissait sous un gouvernement immoral qui, avide de dilapidations, prescrivait à ses généraux d'opprimer et de dépouiller les vaincus.

L'empereur Alexandre se présenta de nouveau chez Moreau, avec le roi de Prusse qui venait d'arriver. Celui-ci, en l'abordant, lui témoigna combien il s'estimait heureux qu'un général si renommé par ses talens et ses vertus, voulût bien aider la coalition de ses sages conseils. Ces deux Souverains eurent avec lui, une longue conférence sur les opérations de la campagne qui allait s'ouvrir. En traitant Moreau avec tant de distinction, les Souverains alliés prouvèrent que leur cœur était fait pour captiver celui d'un grand homme. Toutes les dignités, toutes les décorations dont il était privé, ne valaient pas cet accueil touchant où l'on voyait tant de Princes oublier leur rang suprême, pour rechercher les conseils de celui qui fut leur vainqueur, et s'empresser de rendre un juste hommage à sa vertu trop long-temps méconnue.

Moreau, et le Prince royal de Suède, ainsi que la plupart des généraux alliés, avaient parfaitement senti l'avantage que la position géographique de la Bohême offrait à la coalition, pour porter les premiers coups sur les derrières de notre armée. Plusieurs généraux qui avaient servi parmi nous, et qui alors étaient au service de la Russie,

opinaient tous pour l'exécution d'un plan si hardi ; ils s'appuyaient sur ce principe, que pour vaincre Napoléon, il fallait l'imiter. Les Souverains alliés, pénétrés de cette idée, arrêtèrent que leurs troupes seraient réparties en trois armées principales. L'une, de quatre-vingt-dix mille hommes, était destinée à couvrir Berlin, sous le commandement du Prince royal de Suède, ayant avec lui les Suédois, et les corps de Tauenzien, de Bulow et de Winzingerode. La seconde armée, de cent mille hommes, formée du corps d'Yorck et de ceux de Langeron et de Sacken, devait opérer en Silésie, sous les ordres de Blucher ; tandis que quatre corps russes, avec celui de Kleist, réunis en Bohême, aux cinq corps de l'armée autrichienne, formaient une armée principale de cent soixante mille fantassins et de trente mille cavaliers, commandée par le prince Schwarzenberg, nommé généralissime de la coalition. Cette dernière armée allait agir sur notre flanc droit, par la rive gauche de l'Elbe, et sous les yeux des Souverains alliés. Napoléon, plus faible que ses ennemis de cent cinquante mille hommes, divisa ses troupes en quatre armées ; l'une campée sur la rivière du Bober, pour faire face à Blucher, comptait quatre-vingt mille combattans ; l'autre, à cheval sur l'Elbe, observait les débouchés de la Bohême, avec soixante-dix mille hommes ; la troisième, de même force, placée entre Wittenberg et Torgau, devait menacer Berlin ; enfin la qua-

trième, de cinquante mille hommes d'élite, où se trouvait la garde et la grosse cavalerie, était en réserve, pour faire pencher la balance partout où elle se porterait (1).

Les Alliés, ayant dénoncé l'armistice le 10 août, ne devaient au terme du traité, commencer les hostilités que le 16. Mais, en Silésie, ils se prévalurent de quelques légères infractions de nos avant-postes, pour traverser le territoire neutre, dès le 12. Le 14, ils nous attaquèrent, leur droite commandée par Sacken, le centre par Yorck, et la gauche par Langeron. Cette violation fut commise afin de nous prévenir dans l'occupation de Breslau, que les Prussiens tenaient à cœur d'épargner, et où nous aurions trouvé des ressources dont la perte leur eût été très-sensible.

Le même jour où le général Sacken occupa cette ville, Blucher porta son quartier-général à Jauer, et attaqua le poste qu'occupait la division Charpentier, ainsi que la position de Goldberg sur la Katzbach, défendue par le général Lauriston, et que celui-ci abandonna; le prince de la Moskowa jugea aussi qu'il n'était pas prudent

(1) Le relevé de toutes ces forces, est le terme moyen des états de situation publiés par les deux partis. Si le total, autant pour nous comme pour les Alliés, n'est pas égal à celui des forces entières, c'est qu'on n'a pas compris les petits corps détachés pour lier les armées entre elles, et qui ont opéré hors des lignes principales.

de se maintenir dans Liegnitz, et se retira sur Hainau. La gauche de l'armée de Silésie marcha sur le Bober et força le passage à Lahn, malgré la vive résistance qu'opposa la brigade italienne du général Zucchi. Cette rivière fut forcée à Zobten, par l'avant-garde du corps de Langeron qui, auprès de Helle, prit de l'artillerie et beaucoup d'équipages. Mais le général Lauriston, de Lœwenberg accourut sur ce point, et obligea cette avant-garde à se replier sur Zobten.

Le prince de la Moskowa, qui avait voulu diriger sur Lœwenberg la division Albert avec la cavalerie de Sébastiani, fut prévenu et contrarié par Yorck; ces troupes se réunirent vers Buntzlau, à tout le 3e corps, dont la marche était protégée par le duc de Raguse qui, campé près de Kreibau, arrêta le général Sacken; à la suite d'un combat très-animé, il évacua sa position et se retira derrière le Bober, après avoir fait sauter et détruit le pont et les retranchemens de Buntzlau.

En quittant Gœrlitz, Napoléon voulut, avant de se porter en Silésie, pousser une forte reconnaissance sur la Bohême. Arrivé à Zittau, par où passe la route la plus courte de la Lusace à Prague, il franchit les défilés du Riensenbourg, et à la tête du corps de Poniatowski, se porta sur Gabel. Cette reconnaissance procura à Napoléon des renseignemens utiles; ses éclaireurs poussèrent jusqu'à seize lieues de Prague, et lui apprirent qu'il avait devant lui, une division de troupes

légères, commandée par le comte Bubna qui venait de quitter ses fonctions diplomatiques pour reprendre celles de général; et que l'élite de l'armée russe et prussienne traversait la Bohême, pour se réunir aux Autrichiens.

Napoléon, au lieu de rassembler toutes ses forces sur le point où il se trouvait, et d'envahir la Bohême, pour attaquer sur ses derrières, le gros de l'armée qui espérait le surprendre, entreprit une opération moins hardie, moins décisive et aussi dangereuse. Il calcula qu'il aurait le temps nécessaire pour éloigner Blucher, et le battre, s'il avait l'imprudence d'accepter le combat. Pour appuyer le général Desnouettes, le 1er corps commandé par Vandamme fut laissé à Rumburg, tandis que celui de Victor où se trouvaient alors quatre divisions, campé à Zittau, soutenait celui de Poniatowski qui venait d'être affaibli par la désertion de deux régimens westphaliens.

Ces dispositions prises, Napoléon avec ses gardes et la cavalerie de Latour-Maubourg, quitta Gabel (20 août), et le lendemain, au point du jour, arriva à Lœwenberg; aussitôt, il fit jeter des ponts sur le Bober, et en ordonna le passage. La division Maison, qui l'effectua la première, chassa les Alliés et les poursuivit jusqu'à Goldberg. Auprès de cette ville, il s'engagea un violent combat où la gauche et le centre des ennemis prirent une part très-active. En vain le prince de Mecklenburg saisit un drapeau pour rallier ses

bataillons, ils furent obligés d'abandonner Goldberg. En même temps, le prince de la Moskowa attaquait Sacken, en avant de Buntzlau, et le duc de Raguse se portait contre Yorck. Ces attaques soutenues par la garde impériale, eurent un plein succès, et forcèrent l'armée de Silésie à se retirer derrière la Katzbach; tandis que Lauriston, à la suite d'un combat acharné, où le 135e fit preuve d'une grande valeur, s'empara de Wolfsberg, et repoussa jusqu'à trois fois, la cavalerie prussienne qui protégeait la retraite de Blucher. Ce général rentré dans ses anciennes positions de Jauer, fut rejoint par le corps de Sacken.

La Saxe étant le pivot des opérations de Napoléon, et l'Elbe sa meilleure ligne de défense, il ne voulut pas pousser plus loin ses succès en Silésie; instruit que la grande armée alliée marchait sur Dresde, il ne lui restait pas un instant à perdre, pour conserver une Capitale qu'il regardait comme le centre de son camp retranché. Le cours de l'Elbe, formant une courbe autour de ce grand camp, faisait que ses deux flancs allaient être sans cesse menacés. Malgré les forteresses de Torgau et de Wittenberg, sa gauche devait rester à découvert, tant que le duc de Reggio ne se serait pas emparé de Berlin. Afin d'être tranquille sur ce point, Napoléon, en quittant Gœrlitz, avait envoyé au duc de Reggio, les ordres les plus positifs pour s'emparer de cette capitale (18 août). Ce maréchal, ayant réuni ses trois corps

d'armée (4e, 7e et 12e) avec la cavalerie du duc de Padoue, se porta de Dahme, sur Baruth. Le Prince royal de Suède, à qui les Prussiens avaient généreusement confié la défense de Berlin, augura que ce maréchal n'était pas en force pour entreprendre une expédition aussi importante; il en profita pour ordonner les meilleures dispositions. Outre vingt mille Suédois campés à Potsdam, il avait encore avec lui, quarante mille Prussiens et vingt mille Russes; le reste devait observer Custrin et Magdebourg.

Le duc de Reggio, ayant quitté la route de Torgau, se porta sur celle de Wittenberg à Berlin, et attaqua les avant-postes de Nunsdorf et de Trebbin: sur le soir, ses trois corps d'infanterie prirent position autour de cette petite ville (21 août.) Le lendemain, le Prince royal de Suède concentra son armée, et avec des troupes légères, nous déroba tous ses mouvemens. Les Russes formèrent sa droite, les Suédois son centre, et la gauche était composée de Prussiens. En même temps, les corps isolés qui observaient Magdeburg et les places de l'Oder, se rapprochèrent du champ de bataille. On prescrivit aussi au général Czernischew, de se porter sur nos derrières, avec ses kosaques, dans l'espoir d'enlever Napoléon; de faux rapports avaient fait croire au prince Charles-Jean, qu'il devait se trouver à Baruth, pour diriger l'expédition de Berlin.

Vers midi, l'action s'engagea, le général prus-

sien Thumen fut battu à Trebbin, et obligé d'aller rejoindre le corps de Bulow. Le lendemain (23 août), notre droite commandée par Bertrand, repoussa le général Tauenzien qui s'était avancé pour couvrir le côté affaibli par la perte d'une redoute que nous avions enlevée la veille. Aussitôt Bulow s'avança au secours de Tauenzien. A peine arrivé à Lichteurade, il reçut du Prince royal, l'ordre de reprendre sa première position; néanmoins, Tauenzien, livré à ses propres forces, parvint à repousser les attaques de notre 4ᵉ corps, dont la perte fut considérable.

Vers cinq heures du soir, le corps saxon chassa les Prussiens; le Prince royal, malgré la violence de la pluie, dirigea toutes ses vues contre notre centre, dont la défaite devait entraîner la retraite des ailes; il ordonna à Bulow, de s'avancer, et d'attaquer les Saxons; soixante pièces de canon placées en avant de son front, engagèrent l'action; notre artillerie y répondit avec la même vivacité, pendant que la gauche des Prussiens canonnait aussi notre droite, et commençait à la faire plier. Mais, comme au centre l'artillerie ne décidait rien, Bulow fit avancer son infanterie; la nôtre la reçut à bout portant; la pluie empêchant les fusils de partir, on combattit à la baïonnette avec acharnement. Enfin, les Prussiens emportèrent le village de Gross-Beeren, et sur ce point, la victoire allait se déclarer pour eux, lorsque la division Guilleminot et les escadrons

du général Fournier arrêtèrent l'ennemi. L'obscurité, cachant notre force réelle, intimida la cavalerie prussienne qui, après plusieurs charges fournies et reçues, se retira en laissant à nos divisions, le village de Gross-Beeren qu'elles venaient de conquérir glorieusement. Mais, ce succès sur notre droite, ne répara point la défaite du centre dont la retraite sur Trebbin avait entraîné celle de notre aile gauche, et décidé la perte de la bataille. Les Russes ne prirent point part à cette action; du corps suédois, il n'y eut que l'infanterie légère d'engagée. Notre perte consista en treize pièces de canon et en un nombre considérable de tués et de blessés : quinze cents prisonniers saxons servirent de noyau à la légion saxonne que la Prusse commençait à former.

La garnison de Magdeburg, qui n'était contenue que par quelques bataillons de landsturm, fit une sortie sous les ordres du général Girard, dans l'intention d'effectuer une diversion en faveur de notre marche sur Berlin; mais, ce général arrivé à Belzig, au moment où nous battions en retraite, fut harcelé sur toutes les directions. Après avoir reçu une blessure, il rentra dans la place, ayant perdu ses bagages, six pièces de canon et douze cents hommes.

Napoléon avait fait à l'armée, un tel secret de l'adhésion de la Suède à la coalition, qu'à la suite de cette bataille, plusieurs de nos officiers prisonniers furent dans une surprise extrême de se

voir amenés devant le Prince royal sous lequel la plupart avaient servi. Les bulletins suédois ont rapporté que ces officiers versèrent des larmes de joie, en revoyant leur ancien général; circonstance qu'il est permis de révoquer en doute, lorsqu'on songe que les Français, dans leur captivité, pleins d'amour pour leur patrie, ne s'attendrissent jamais à la vue de ceux qui l'ont abandonnée.

Si, après avoir gagné la bataille de Gross-Beeren, l'armée du Nord se fût rapprochée de Dresde pour agir simultanément avec celle de Bohême, Napoléon restait enfermé entre l'Oder et l'Elbe, et toutes ses relations avec la France étaient interceptées. Aussi se demandait-on avec surprise, comment un général aussi habile et aussi expérimenté, s'obstinait à se maintenir au milieu d'une contrée enclavée entre les deux grands Etats contre lesquels il était en guerre. Le vice de cette position était si sensible que les militaires étrangers ne cessaient de dire dans leurs conseils, qu'il fallait renfermer Napoléon et le forcer dans le réduit qu'il s'était choisi. Ce plan de campagne, dès la reprise des hostilités, aurait eu un succès infaillible si les armées alliées se fussent mises en mouvement le même jour, ou, si à défaut de cet ensemble, Napoléon n'avait eu la prudence de s'arrêter dans sa poursuite contre Blucher qui, intéressé à l'éloigner de Dresde, cherchait à l'attirer au fond de la Silésie.

Napoléon revint sur la capitale de la Saxe, le lendemain du jour où le duc de Reggio perdit la bataille de Gross-Beeren. Dès la veille, il avait ordonné à sa garde et aux corps de Victor, de Marmont et de Latour-Maubourg, de se diriger vers Dresde, où il allait se rendre en toute hâte, accompagné du prince de la Moskowa. En même temps, Vandamme se portait sur Kœnigstein, avec ordre de s'emparer du camp de Pirna. La défense de la Silésie fut confiée au duc de Tarente, ayant sous ses ordres les 3e, 5e et 11e corps d'infanterie, avec la cavalerie du général Sébastiani. Toutes ces troupes prirent position sur la Katzbach.

La grande armée alliée, après avoir franchi les montagnes de l'Erz-Gebirge, entra en Saxe par Marienberg, Sayda, Altenberg et Gottliebe (1). Le 24 août, la colonne de droite, commandée par Wittgenstein, en débouchant par cette dernière ville, attaqua Gouvion Saint-Cyr; ce maréchal, trop expérimenté pour tenir la campagne devant des corps si nombreux, ne voulut point hasarder le combat; il se borna à disputer le terrain, pied à pied, afin de donner à nos renforts, le temps d'arriver; rentré dans le camp retranché que formait la ville de Dresde, il garnit de tirailleurs les palanques qui environnaient les faubourgs, et se disposa à recevoir les attaques.

---

(1) Voyez le plan de la bataille de Dresde, où l'on a tracé la marche des colonnes ennemies.

La partie intérieure des fortifications, qui n'était pas entièrement démolie, se trouvait rétablie; les murs des jardins, et les bâtimens, jugés avantageux pour la défense, avaient été crénelés. Des ouvrages considérables s'étendaient dans la campagne, et se liaient à des redoutes parfaitement armées.

Tandis que le corps russe de Wittgenstein s'emparait de Pirna, le gros de l'armée alliée arrivant à Dippoldiswalde, se divisa en plusieurs colonnes, pour se porter sur Strehlen, Recknitz et Plauen. Le quartier-général de l'empereur de Russie et du roi de Prusse s'établissait au village de Reichstadt. L'empereur d'Autriche n'avait point encore rejoint l'armée. Le lendemain au soir, quatre grandes colonnes ennemies parurent sous les murs de Dresde. Celle de Wittgenstein fit halte derrière le *grand jardin*. Les autres colonnes s'arrêtèrent aussi pour attendre le corps de Klenau et les réserves russes et prussiennes qui se trouvaient en arrière. L'extrême gauche de l'armée ennemie, en occupant la grande route de Chemnitz et de Freyberg, coupait toute communication entre la France et notre armée. Les Alliés devaient d'autant moins hésiter à exécuter leur plan, que tout leur annonçait que Napoléon ne tarderait pas à voler au secours de Dresde. Le général saxon Langenau, passé au service des Alliés, ayant une connaissance parfaite de cette ville, était d'avis d'en

brusquer l'attaque. Mais, le prétexte spécieux d'agir avec plus de vigueur et d'ensemble, fit qu'on suspendit l'action pour la remettre au lendemain; cependant, si on l'eût hasardée, il n'y a pas de doute que la garnison aurait succombé, et que, la place prise, l'armée française se trouvait réduite à la plus fâcheuse extrémité.

L'artillerie et la cavalerie, sous les ordres du roi de Naples, avaient été dirigées sur Dresde, un jour avant le départ de l'Empereur, et arrivèrent dans cette Capitale, en même temps que lui. En partant de Gœrlitz, Napoléon ignorait encore le rude échec qu'avait éprouvé le duc de Reggio, et, en route, il dit plusieurs fois, au prince de Neuchâtel, avec le ton de la plus entière confiance: *Nous gagnerons une belle bataille, nous marcherons sur Prague..... sur Vienne..... sur Berlin....*

(26 août.) Au point du jour, on entendit quelques coups de canon sur la direction des villages voisins de Dresde. C'était le prélude de l'attaque que Schwarzenberg ne pouvait se décider à tenter sans le corps de Klenau. Napoléon qui, la veille, s'était arrêté à Stolpen, pour attendre sa garde, au bruit de cette canonnade, courut à l'embranchement des routes de Pilnitz et de Bautzen; là, il mit pied à terre, et jeta ses regards sur la plaine voisine de la porte de Pirna; après avoir observé la marche des ennemis, il remonte à cheval, et, au grand galop, traverse

le chemin, pendant que nos redoutes de la rive droite lançaient des obus sur la rive opposée, particulièrement sur le *grand jardin* dont les troupes légères ennemies venaient de s'emparer.

C'était un spectacle imposant et terrible de voir les quatre nations les plus belliqueuses de l'univers, combattre pour la possession d'une Capitale de laquelle devait dépendre le sort de Napoléon, et par conséquent, du monde entier. Les habitans et la malheureuse famille royale, en butte aux coups furieux qu'allaient se porter les combattans, attendaient avec anxiété, l'issue de cette crise, lorsque l'empereur des Français parut devant le château royal, suivi de son invincible armée qui, semblable à un torrent impétueux, traversait la ville en courant, pour aller à la rencontre de l'ennemi. Jamais les fastes de la guerre ne présentèrent un tableau digne d'un plus grand intérêt. Tous les soldats de l'Europe allaient lutter les uns contre les autres, et Dresde, qu'on citait jadis comme l'asile d'une tranquille paix, était le lieu choisi pour leur champ de bataille. Dans ses murs était Napoléon, ayant pour allié le Souverain le plus vertueux de la terre; et, sur les hauteurs voisines, un Roi et un Empereur dont les armées, unies à celles de l'Autriche, menaçaient de mettre fin, par un coup inattendu, à la prodigieuse carrière du plus grand monarque de l'univers. On le supposait encore éloigné de Dresde : cette croyance don-

nait aux assiégeans, une audace surnaturelle, et, malgré la valeur de la garnison, ils espéraient se rendre bientôt maîtres de la place. Mais, dès qu'on apprit l'arrivée du guerrier tant de fois couronné par la victoire, cette espérance s'évanouit; ses ennemis furent attérés en le voyant à la tête de ses légions qui, depuis plusieurs heures, défilaient sur le pont, et accouraient pour délivrer la ville, sauver la garnison, et dissiper les alarmes du roi de Saxe qu'on croyait prisonnier.

Napoléon avait été le rassurer par une courte visite; puis, à mesure que les troupes arrivaient, il les dirigeait vers la porte de Pirna et sur Frédéric-Stadt; déjà, une colonne ennemie s'était portée sur Priesnitz, de sorte que la vieille ville était totalement cernée. Accompagné du duc de Vicence et d'un seul officier d'ordonnance, il reconnut depuis la barrière de Pilnitz jusqu'à celle de Freyberg. Après cette inspection, il revint au château, et parut fort tranquille, quand l'attente des événemens causait une vive anxiété aux âmes les plus intrépides. Les troupes françaises filaient toujours vers les faubourgs, et leurs colonnes serrées refluaient jusqu'aux avenues du château.

Enfin, à quatre heures après midi, le prince Schwarzenberg, en qualité de généralissime, ordonna à Wittgenstein d'attaquer. Au signal convenu de trois coups de canon, six colonnes ennemies, précédées par une nombreuse artillerie

descendirent dans la plaine, et se dirigèrent sur nos redoutes pour les enlever d'assaut; des hauteurs de Recknitz et de Zschernitz, de nombreuses batteries tiraient sur Dresde, avec un fracas épouvantable. Depuis Plauen jusqu'à Strehlen, plus de cent bouches à feu ne cessaient de lancer des obus et des boulets qui volaient dans les rues et sur les places. Pendant ce temps, l'avant-garde du corps de Klenau, commandée par le feld-maréchal-lieutenant Metzko, arrivait par Freyberg, et canonnait les troupes françaises, rangées en bataille, en avant de la même plaine où, peu de jours auparavant, Napoléon avait célébré sa fête.

Les attaques des Alliés redoublaient de vivacité. Favorisés par le terrain, ils s'avancèrent avec assurance du côté du *grand jardin*, et contre la grande redoute élevée devant l'enclos Mocsinsky. L'infanterie légère autrichienne s'empara deux fois, de cette redoute; une autre, placée près la porte du Faucon, et défendue par des troupes saxonnes, fut enlevée à la faveur du feu meurtrier de plusieurs batteries et des tirailleurs qui s'étaient logés dans une maison voisine.

Dans cette importante journée, le succès dépendait de l'art de bien diriger les colonnes à mesure qu'elles entraient en ligne; Napoléon y veillait lui-même, et à la faveur du talent particulier qu'il avait d'apprécier d'un coup-d'œil la force des armées, et le temps qu'il fallait pour

les faire manœuvrer, toutes ses combinaisons s'exécutèrent avec un ensemble parfait. Lorsqu'on lui eut appris que l'ennemi s'avançait vers Frédéric-Stadt, il dirigea sur ce point, son artillerie de réserve. Quoique la perte des deux redoutes de Mocsinsky et du Faucon l'eussent vivement contrarié, il ne se laissa point abattre par cet échec, et, de suite, il ordonna à la jeune garde de se porter sur les deux flancs de l'attaque. Une moitié de ce corps, commandée par le prince de la Moskowa, déboucha par la porte de Plauen, tandis que le duc de Trévise, avec l'autre moitié, sortait par la porte de Pirna. Il était impossible de trouver des soldats disposés à braver la mort avec plus d'intrépidité et de courage, et qui, au milieu des difficultés et des dangers, se montrassent plus dévoués à leur chef. Après avoir lutté contre la fatigue et la disette, et bivouaqué dans des champs inondés par la pluie, ils couraient au combat comme à une fête.

Les quatre divisions de la jeune garde ayant tout culbuté devant elles, le feu se ralentit, et les Alliés se replièrent. Les Prussiens établis dans le *grand jardin* et dans la redoute Mocsinsky, en furent délogés, et toute l'armée ennemie se trouva rejetée en arrière des collines dont elle s'était emparée. Si la nuit ne fût survenue, cette seule journée aurait suffi pour décider de la victoire. Napoléon, en apprenant ce premier succès, affirma que dans peu, la Saxe serait délivrée. Le

prince Schwarzenberg et tout le conseil de l'armée combinée, étonnés de la résistance d'une ville qu'ils avaient cru surprendre, craignirent d'échouer devant des retranchemens si bien défendus, et renoncèrent à leur premier dessein; mais, se reposant sur l'innombrable quantité de leurs masses, ils résolurent de se porter sur les hauteurs environnantes, pour nous attirer en rase campagne.

Notre aile gauche bivouaquait dans le *grand jardin* dont elle s'était glorieusement emparée; l'aile droite s'était un peu avancée sur la route de Freyberg; derrière elle, le roi de Naples se tenait en réserve, avec le corps du duc de Bellune et la cavalerie de Latour-Maubourg. Enfin, notre centre avait pris position en avant des faubourgs de Plauen et de Pirna. Quelques jours auparavant, la chaleur fut excessive; mais alors, par un dérangement subit dans l'atmosphère, d'épais nuages couvraient l'horizon; le désordre et la confusion des élémens mêlaient leur fureur à celle des combattans; la pluie tombait par torrens lorsque Napoléon, éclairé par le feu des bivouacs, parcourait tous les points qui avaient été attaqués, depuis la porte de Pirna jusqu'au jardin Mocsinsky.

Cette nuit fut pour les habitans de Dresde, la plus cruelle de toutes celles qu'ils avaient passées, depuis quatre mois que leur malheureuse ville était le théâtre des plus grands fléaux. L'effroi

que causèrent les événemens de la journée, et les inquiétudes nouvelles qu'inspiraient ceux qu'on préparait pour le lendemain, jetaient les âmes dans une affreuse perplexité. Un tumulte effroyable régnait dans les rues; sur tous les points, des images révoltantes causaient au cœur les plus pénibles émotions. Les faubourgs étaient saccagés, et les malheureuses victimes de la guerre, refluant dans la ville, transformaient chaque maison en hôpital, où l'on entendait de tous côtés, des cris et des gémissemens.

Au point du jour (27 août) Napoléon se rendit dans le faubourg de Plauen où, la veille, on s'était battu avec tant d'opiniâtreté. Sur la terre, couverte de boue, on voyait des lambeaux tout sanglans arrachés aux blessés, et de son sein, fraîchement remué, sortaient les membres à demi enterrés des morts qu'on avait ensevelis à la hâte. Là, il fit dresser un grand feu, et observa, avec le prince de Neuchâtel la position des ennemis. Leur extrême gauche, placée entre la vallée de Plauen et Priesnitz, ne pouvait communiquer avec leur centre, ni même en être secourue; une disposition aussi vicieuse était une faute impardonnable, et ceux qui la conseillèrent, préparèrent la défaite de l'armée combinée. Elle n'échappa point à l'Empereur qui, vers sept heures du matin, ordonna au roi de Naples, de faire filer notre droite, le long du ravin de Plauen. Cette manœuvre habile, dérobée à l'ennemi, par

la pluie qui tombait avec violence, devait couper toutes les troupes qui s'étaient avancées vers Gorbitz et Priesnitz. Ces dernières se composaient du corps d'Ignace Giulay, et de l'avant-garde du corps de Klenau qui n'était pas encore arrivé, et dont l'absence priva cette aile d'un appui. Enfin Napoléon, pour mieux assurer ses succès, fit manœuvrer sur l'extrême droite ennemie, les corps du duc de Trévise et du général Nansouty, tandis que lui-même attaqua le centre, avec les corps de Marmont et de Gouvion Saint-Cyr.

Le roi de Naples, ayant pressé sa marche, malgré un temps affreux, avec les cuirassiers de Latour-Maubourg, chargea les Autrichiens, les rompit, et les tailla en pièces; tandis que le corps du duc de Bellune, composé de conscrits, en s'emparant du village et du vallon de Plauen, coupait à cette aile gauche, ses communications avec son centre. Aussi éprouva-t-elle des pertes accablantes, et, malgré les secours que voulurent lui porter les généraux Chasteler et Bianchi, elle fut forcée de se rendre par bataillons entiers, avec ses drapeaux et ses canons. Enfin, le feld-maréchal-lieutenant Metzko qui la commandait, fut fait prisonnier avec trois généraux-major.

Schwarzenberg, au lieu de changer son ordre de bataille pour secourir cette aile, acheva de la sacrifier en ordonnant la retraite. Cette résolution timide fut pour Napoléon, le plus beau résultat de ses combinaisons. Lorsqu'on lui apprit

la fuite de l'ennemi et la victoire éclatante que venait de remporter le roi de Naples, il montra, dans ce moment de prospérité, le calme qui caractérise un grand cœur. Les succès qui, à chaque instant, lui étaient annoncés, il les recevait comme le résultat naturel de ses talens et de sa prédestination. Pendant qu'il déjeûnait avec le prince de Neuchâtel, on lui amena le général Metzko tout couvert de sang; il le reçut avec bonté, le fit asseoir, et ordonna qu'il fût promptement pansé. Ensuite il demanda son cheval, et, quoique la pluie ne cessât de tomber, il parcourut toute la ligne au milieu des cris de joie et des applaudissemens de l'armée. Malgré un temps affreux, on peut dire que jamais journée n'avait paru aussi belle. La perte de l'ennemi s'élevait à près de quarante mille hommes, dont quinze mille prisonniers, presque tous Autrichiens. Vingt-six pièces de canon, cent trente caissons et dix-huit drapeaux, furent les glorieux trophées de cette mémorable victoire qui, par sa nature, était une des plus merveilleuses qu'on eût encore remportées.

Mais, une circonstance qu'on doit regarder comme le coup de fortune le plus étonnant de tous ceux qui, jusqu'alors, marquèrent l'heureuse étoile de l'Empereur, fut la mort de Moreau. L'armée apprit cette nouvelle avec une sorte de superstition, et parut attacher une croyance religieuse au bonheur de Napoléon, lorsque ce

bonheur, parvenu à son apogée, allait rapidement marcher vers son déclin. Le général Moreau, depuis qu'il était arrivé au quartier-général allié, restait constamment auprès d'Alexandre; il ne s'en éloignait que pour diriger les attaques, et reconnaître nos positions. Le Monarque, intéressé à conserver ses jours, le conjurait sans cesse de ménager une vie sur laquelle reposaient les plus chères espérances. Vers midi, l'état-major des Souverains était rassemblé aux environs de Recknitz; la violence de la pluie permettait à peine l'usage de l'artillerie, quand un boulet, parti de la redoute du jardin Moczinsky, fracassa le genou de la jambe droite de Moreau, et, traversant le cheval, emporta le mollet de l'autre jambe. L'empereur Alexandre, auquel il communiquait alors des observations militaires, touché jusqu'aux larmes de son malheur, se hâta de lui prodiguer les secours et les consolations qu'il pouvait lui donner. L'aide-de-camp Rapatel se précipita vers son ancien général pour le recevoir dans ses bras; afin d'adoucir ses derniers momens, il lui disait qu'un homme comme lui, pourvu qu'il conservât la tête et le cœur, rendrait encore de grands services, et achèverait glorieusement sa carrière. Mais Moreau prouvait, par son silence, que déjà sa grande âme voyait approcher la mort sans effroi.

Sur-le-champ, on fit un brancard avec des lances de kosaques qu'on couvrit de quelques

manteaux et d'un peu de paille; on le porta à Nœtlitz, où le chirurgien de l'empereur Alexandre lui fit d'abord l'amputation de la jambe droite. Quand il vit qu'on ne pouvait lui sauver l'autre jambe, il la tendit froidement, en disant, *coupez-la donc.* Tous les témoins de cette scène douloureuse versaient des larmes; Moreau seul, souffrait avec une résignation stoïque, et regardait ces larmes comme les marques d'une amitié pusillanime.

On voulut d'abord cacher cette funeste catastrophe : malgré le soin qu'on mit à la dissimuler, la nouvelle s'en répandit promptement, et causa une consternation générale. Cependant les Alliés se retiraient, à mesure que nos succès devenaient décisifs. Pour empêcher que Moreau ne fût fait prisonnier, on le transporta à Passendorf, et le lendemain, il continua sa route. Des Kosaques et des Croates portaient le vainqueur d'Hohenlinden qui fuyait alors, devant ceux qu'il avait autrefois conduits à la victoire. Enfin, après six jours de souffrances inouies, il rendit le dernier soupir à Laun, dans les bras de ces mêmes Autrichiens dont il fut si long-temps la terreur.

Ainsi finit un guerrier, célèbre dans nos annales, et que beaucoup de justes appréciateurs du mérite militaire n'hésiteront pas à placer au-dessus de son heureux rival. Parvenus l'un et l'autre, au faîte de la renommée, par des talens égaux, mais dirigés par des principes opposés, tous les deux étaient faits

pour s'estimer, et paraissaient mériter une destinée pareille. Mais, combien elle fut différente! L'un, parvenu au comble de la fortune, ne put souffrir la gloire modeste de son compétiteur; du haut de son trône, il le traduisit sur le banc des criminels, pour le perdre et le flétrir. L'autre, vainqueur d'une trame si odieuse, et d'une imputation si étrange pour son âme franche et loyale, ne devant ses malheurs qu'à sa haute renommée, quitte l'Europe et va chercher un asile dans le Nouveau-Monde; il en est rappelé, pour affranchir l'ancien de l'oppression qu'y exerce son plus cruel ennemi. Napoléon triomphe, Moreau succombe, et pour comble de malheur, il expire sur une terre étrangère, emportant au tombeau le regret d'avoir en apparence combattu sa patrie, lorsqu'il n'avait pris les armes que pour la délivrer..... Ici, l'esprit national m'oblige de ne pas prolonger l'éloge de ce guerrier, tant je craindrais qu'on ne m'accusât d'approuver la dernière action de sa vie; mais, qu'il me soit du moins permis de déplorer une mort d'autant plus fatale, qu'elle empêcha la justification de ce grand homme. S'il eût vécu jusqu'au dénouement de ce drame terrible, les Français se seraient convaincus qu'il ne se rendit aux vœux des étrangers, qu'afin d'être médiateur entre eux et nous. Aussi doit-on regarder la conduite magnanime que tint par la suite Alexandre, comme l'effet naturel des conseils généreux que lui donna

Moreau qu'on destinait à opérer une révolution dont le résultat, à cette époque, devait se borner au changement d'un seul homme.

Quoique le prince Schwarzenberg eût été renforcé par l'arrivée du corps de Klenau, il n'en persista pas moins à rentrer en Bohême; et cette expédition, dont le plan était aussi hardi que bien conçu, échoua par la timidité et les fausses manœuvres de ceux qui l'effectuèrent. Dans cette bataille, regardée comme le fruit des combinaisons des premiers tacticiens de l'Europe, on vit de nouveau triompher Napoléon, parce qu'il était encore le seul qui joignît au mérite de concevoir, le grand art d'exécuter, fondé sur une âme forte et qui pouvait compter sur une obéissance passive. Les combinaisons des Alliés au contraire, étaient toujours combattues par des systèmes opposés, et il n'y a pas de doute que la discorde les aurait divisés, si, instruits par l'expérience d'une longue adversité, ils n'avaient senti qu'il fallait à tout prix, demeurer unis. Aussi, dans leur conseil, où se trouvaient des têtes couronnées et des princes souverains, on agissait comme dans une république: les défaites et les victoires étaient communes à tous; personne ne pouvait en éprouver de l'humiliation, ni en concevoir trop d'orgueil. Cet esprit de sagesse, en conservant l'harmonie parmi les chefs, devait à la longue assurer le succès de cette grande confédération.

Dans la nuit du 27 au 28 août, l'armée alliée,

divisée en trois colonnes, reprit la route de la Bohême. La première, aux ordres de Barclay de Tolly, se dirigea sur Furstenwalde; la seconde, sous Colloredo, se retirait par Altenberg; et Klenau, avec la troisième, sur Marienberg; Wittgenstein protégeait la retraite. A notre extrême gauche, le corps de Tolstoi-Ostermann se repliait sur Peterswalde. Vandamme dont la marche était parfaitement calculée, s'étant dirigé de Kœnigstein sur Pirna, le poursuivait avec vigueur, et menaçait de couper la retraite en Bohême, à toute l'aile droite de l'armée alliée.

Au point du jour, Napoléon se rendit à l'endroit où, la veille, il avait passé une partie de la journée. Voyant que l'arrière-garde ennemie ne se retirait qu'avec peine, à travers les montagnes et par des chemins affreux, il ordonna de la poursuivre dans toutes les directions. Le roi de Naples, après avoir rétabli nos communications avec le Rhin, arrivait à Freyberg. Les généraux Doumerc, Castex et d'Audenarde prirent des bagages, des munitions, et beaucoup de prisonniers. Le duc de Raguse à Dippoldiswalde, Gouvion Saint-Cyr à Maxen, le duc de Trévise à Pirna, et Vandamme à Hollendorf, livrèrent plusieurs combats qui attestèrent la vivacité de leur poursuite.

Pendant ce temps, Napoléon se rendit à Recknitz, où il examina avec attention, la place qu'on lui indiquait, comme celle où Moreau fut atteint du coup mortel. Il observa que ce général n'a-

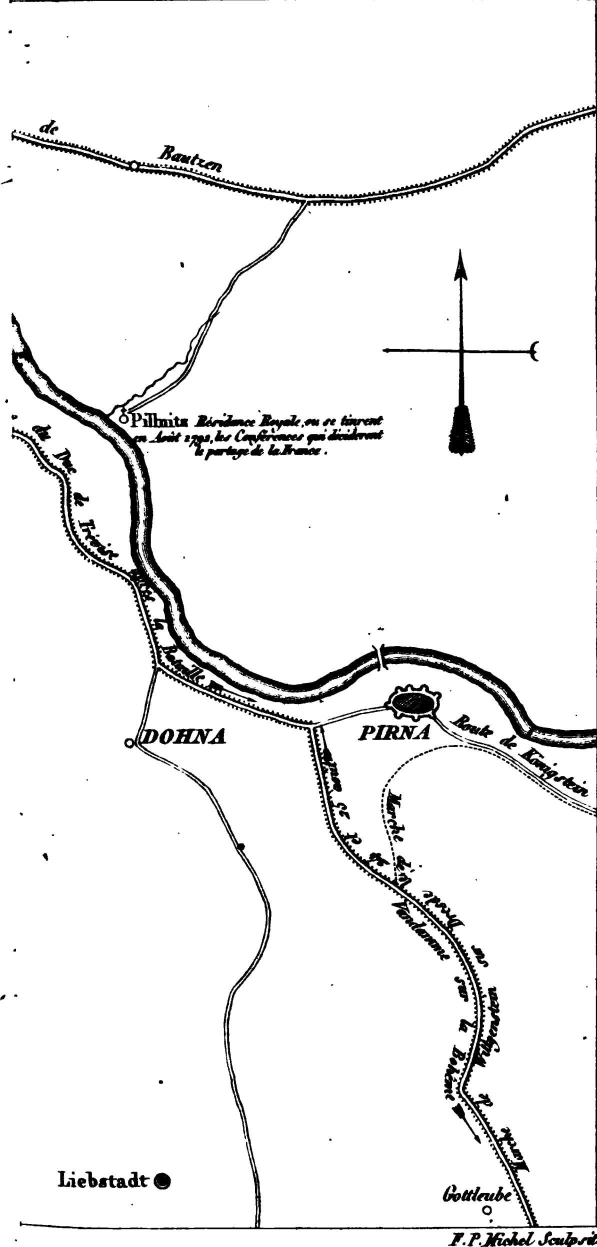
vait jamais été blessé en servant sa patrie, et qu'il avait été tué à la première affaire où il prit les armes contre elle. L'empressement que mettait Napoléon à publier la catastrophe survenue à son ennemi, dont il avait soigneusement caché l'arrivée, faisait que plusieurs personnes n'osaient encore y ajouter foi, lorsqu'un paysan amena un chien sur le collier duquel était écrit le nom de Moreau. Cette circonstance, au grand regret de tous les bons français, prouva que ce guerrier était au camp des ennemis; et ils furent douloureusement affectés de l'idée qu'il pouvait avoir péri, en combattant des soldats dont il avait été le père.

Les kosaques couvraient encore les hauteurs voisines, pendant que les Alliés suivaient, avec beaucoup d'ordre, leur mouvement de retraite, par la route de Maxen. Napoléon, étant remonté à cheval, traversa une plaine couverte de cadavres, et alla jusqu'aux environs de Pirna, où il se fit raconter par les habitans, tout ce qu'ils avaient appris sur la retraite de l'ennemi. Auprès de cette ville, le prince Eugène de Wurtemberg s'était battu, dans la matinée, contre le général Vandamme, et avait fait habilement sa retraite, en prenant la route de Tœplitz. Napoléon, au lieu de s'emparer des défilés avec son impétuosité accoutumée, et changer la retraite de l'ennemi en une véritable déroute, commit l'erreur de croire que l'armée alliée était anéantie, que

tout était fini, et qu'il lui suffisait de s'avancer pour pénétrer en Bohême. Dans cette persuasion, il envoya l'ordre au roi de Naples, d'entrer dans ce royaume pendant que Vandamme y pénétrerait par Peterswalde; promettant à ce dernier d'être là pour le secourir, s'il éprouvait de la résistance.

La détermination qu'il prit tout à coup de retourner à Dresde, et surtout de laisser un corps de vingt mille hommes aux prises avec une armée six fois plus forte, eut une influence funeste sur tous les autres événemens. Beaucoup de contes ont été débités à ce sujet; tant cette inconcevable résolution est difficile à expliquer, surtout lorsqu'on songe qu'elle fut prise par un guerrier qui, la veille, avait donné de si grandes preuves de talent. A ce sujet, je crois devoir raconter une anecdote qui motiverait l'apathie où resta Napoléon, dans une occasion où son génie aurait dû déployer toute son activité. Comme elle est fort bizarre, je ne me hasarderais pas à la publier, si elle ne m'avait été communiquée par un des généraux attachés à l'Empereur, et qui ne le quitta pas dans toute la durée de cette campagne.

Lorsque Napoléon se porta sur Pirna, et qu'il ordonna à Vandamme de pénétrer en Bohême, il avait réellement l'intention de le suivre avec le reste de son armée; mais, pressé par une faim excessive, il demanda qu'on lui apportât à man-



F. P. Michel Sculpsit

ger. Ses équipages étant restés à Dresde, il ne se trouva dans les *cantines*, qu'on avait épuisées la veille, qu'un gigot à l'ail que Napoléon n'aimait guères. Malgré cela, il en mangea, et avec beaucoup d'appétit; bientôt après, pendant qu'il lisait des dépêches, il ressentit un malaise si violent, qu'il se mit à dire plusieurs fois : je n'y puis plus tenir, retournons à Dresde. Il fit son entrée dans cette capitale, au milieu des acclamations universelles, suivi d'un train considérable de canons et de caissons autrichiens, conduits par leurs artilleurs, et tirés par leurs propres chevaux. Venaient ensuite des colonnes de prisonniers qui se succédaient les unes aux autres, et les drapeaux enlevés que des sous-officiers de la garde portaient en triomphe.

Si le parti que prit Napoléon de rentrer dans Dresde, quand tout lui prescrivait de surveiller ses opérations en Bohême, ne fut pas motivé par une indisposition physique, il est du moins certain qu'il dut être nécessité par les nouvelles qu'il reçut des ducs de Reggio et de Tarente qui, pressés vivement par l'ennemi, réclamaient avec instance son secours. Tandis qu'il triomphait à Dresde, le premier de ces maréchaux s'était retiré sous le canon de Wittenberg, et l'autre éprouvait de rudes échecs sur le Bober; telle est, je crois, la cause véritable pour laquelle l'Empereur perdit un instant de vue l'invasion de la Bohême, après avoir ordonné à Vandamme

d'y pénétrer. Avant de reprendre le récit des opérations de l'armée principale, je vais raconter les événemens malheureux qui eurent lieu en Silésie.

L'inaction dans laquelle demeuraient les quatre corps, commandés par le duc de Tarente, annonçait le départ de l'Empereur, prévu d'ailleurs par la marche de la grande armée sortie de la Bohême. Pour s'en convaincre, Blucher se détermina à faire une reconnaissance; son intention n'était pas d'engager une affaire générale; il voulait, dit-on, se borner à repousser des postes qui se trouvaient entre lui et la Katzbach. Mais, le même jour où Napoléon délivrait Dresde (26 août), le duc de Tarente reçut l'ordre d'attaquer, et dirigea ses trois corps d'infanterie sur Jauer, tandis que le général Sébastiani, avec sa cavalerie, se portait par la rive gauche de la Wusthende-Neisse. Ainsi, la bataille n'aurait pas eu lieu, si nous ne l'avions provoquée (1).

Une pluie horrible qui, depuis le point du jour, ne cessait de tomber, dérobait aux deux partis leurs mouvemens respectifs. A peine les Alliés se furent-il mis en marche, qu'on vint annoncer à Blucher que nous passions la Katzbach, et que sa gauche était attaquée par Lauriston. Aussitôt, le général prussien donna ordre à ses

(1) Campagne d'automne de 1813, en Allemagne, page 21.

colonnes de s'arrêter derrière le plateau d'Eichholz, tandis que le général Sacken le fit couvrir par des batteries. Le duc de Tarente, voyant que l'ennemi se disposait à accepter la bataille, déploya ses lignes entre Weinberg et Klin-Tintz, appuyant sa droite sur Wusthende-Neisse; mais, sa gauche n'était soutenue que par de la cavalerie. Blucher s'en aperçut, et ordonna à celle des Russes de charger en masse, avant que la nôtre fût formée; précisément alors, le corps de Sébastiani, s'étant présenté pour traverser le défilé de Kroitsch à Nieder-Crain, le trouva encombré par l'infanterie et par toute l'artillerie du 3ᵉ corps qui, retardée dans sa marche, voulut se presser d'entrer en ligne, conjointement avec le corps de Sébastiani; celui-ci, au lieu de se placer en échelons jusqu'à ce que le défilé fût libre, rompit ses colonnes, passa de droite et de gauche, et ses escadrons n'arrivèrent que partiellement sur un plateau, où il furent chargés avant d'avoir pu se ranger en ordre de bataille. En vain deux brigades d'infanterie voulurent les soutenir pour leur donner le temps de se rallier; elles furent rejetées dans le défilé, où les Russes s'emparèrent d'un parc d'artillerie. Dès-lors toute notre ligne plia et fut culbutée dans la Katzbach et la Wuthende-Neisse, grossies par des orages continuels, et dont le passage était devenu très-difficile.

Quoique la bataille n'eût commencé qu'à trois

heures après-midi, elle aurait été terminée à l'entrée de la nuit, si un incident n'était venu la ranimer. Le duc de Tarente, voyant que l'inexécution des mesures qu'il avait prescrites pouvait amener la déroute complète de son armée, voulut réparer l'échec qu'elle venait d'éprouver, et fit donner le 3e corps qui était à l'entrée du défilé de Kroitsch. Conduits par le chef d'état-major Taraire, les soldats gravirent les hauteurs, et s'avancèrent sur le flanc des Alliés; les Russes firent avorter cette entreprise, digne d'un meilleur succès, et forcèrent le 3e corps à quitter le champ de bataille, avec une perte considérable. La retraite s'effectua le lendemain; mais, la pluie n'ayant pas discontinué, les torrens couvrirent d'eau tous les chemins, et rendirent la marche si difficile, que le général Lauriston, harcelé par Langeron, laissa sur la route de Goldberg, dix-huit pièces de canon et beaucoup de prisonniers.

La Katzbach étant abandonnée, notre armée se retira sur le Bober; mais, la crue de cette rivière enleva tous les ponts, et rendit le passage impraticable; il fallut que toutes nos colonnes se dirigeassent séparément vers Buntzlau. La division Puthod, qui la veille avait été détachée sur Jauer pour se porter sur les derrières de l'ennemi, en apprenant la retraite de notre armée, se replia sur Hirschberg. Ce général, ayant trouvé le pont rompu, longea la rive droite du

Bober, et, après trois jours de marche, arriva vis-à-vis Lœwenberg, où il fit des tentatives pour rétablir le pont. Pendant qu'on y travaillait, Langeron se présenta: le général Puthod voulut l'éviter; mais, soit qu'il revînt sur ses pas ou qu'il se dirigeât sur Buntzlau, la route lui était coupée par le corps du prince Czerbatow et par toute la cavalerie du général Korff. Notre brave division cernée de toute part, prit position sur les hauteurs de Plagwitz : généraux, officiers et soldats jurèrent de vendre chèrement leur vie; tous furent fidèles à ce serment; mais, écrasés par le nombre, rompus, et précipités dans le Bober, beaucoup s'y noyèrent. Le général Puthod, avec cent officiers et trois mille soldats, furent faits prisonniers; deux aigles, et les canons de la division, tombèrent aussi au pouvoir des vainqueurs qui, touchés de la belle défense de ces guerriers malheureux, leur accordèrent des honneurs mérités.

Dans ces six jours de combat, notre armée de Silésie, de quatre-vingt mille hommes fut réduite à soixante mille; elle perdit quinze mille prisonniers, cent bouches à feu, et plus de deux cents caissons. Le 3e corps avait le moins souffert; mais, chargé de l'arrière-garde, il effectua sa retraite avec si peu d'ordre, qu'il abandonna, ainsi que la cavalerie, une partie de ses canons et quantité de bagages. Enfin nos quatre corps, après avoir franchi la Queiss, se rallièrent der-

rière le Zobaner-Wasser. Blucher, retenu par la timidité, ne poursuivit ses succès qu'avec lenteur; tout lui faisait craindre que Napoléon n'accourût avec sa garde; car, partout où celui-ci se présentait avec ce corps d'élite, l'ennemi fuyait en désespérant de la victoire.

L'Empereur était encore à Dresde, vivement affecté de l'échec qu'avait essuyé le maréchal Oudinot, quand il apprit les désastres que venait d'éprouver le duc de Tarente. Il dut alors se reprocher d'avoir voulu, avec des forces inférieures, triompher sur tous les points à la fois, tandis que d'après son système, le résultat de la campagne devait dépendre des opérations que lui-même tenterait contre l'armée de Bohême; et il venait d'obtenir sur elle des avantages si importans, qu'aucune autre considération n'aurait dû le détourner d'en poursuivre le cours. En contradiction avec les principes qui jadis lui avaient réussi, il voulait sur trois points différens, remporter au même moment la victoire; ainsi, au lieu d'ordonner à ses maréchaux de se tenir sur la défensive, lorsqu'il n'était pas avec eux, il leur prescrivit à tous, les mouvemens les plus téméraires. Loin d'être corrigé par les revers qu'il venait d'essuyer devant Berlin et sur la Katzbach, il commit encore la faute d'abandonner le corps de Vandamme qui, sur l'assurance d'être secouru, exécuta l'ordre qu'on lui avait donné, avec un courage digne d'un meilleur sort.

Le roi de Naples, comme nous l'avons observé, de Freyberg s'avança vers Lichtenberg et Fraustein, pour pénétrer en Bohême. Pendant ce temps, le duc de Raguse allait à Falkenhayn, et Gouvion St.-Cyr à Reinhards-Grimma; mais Vandamme, plus rapproché de la chaîne de montagnes qui sépare la Saxe de la Bohême, se porte sur Peterswalde, chasse tout devant lui, et avec la fureur d'un lion, culbute le corps de Tolstoi-Ostermann qu'il force, malgré la résistance la plus opiniâtre, à se retirer jusque sous Tœplitz que venait d'abandonner en toute hâte, le corps diplomatique.

Si Vandamme eût occupé Tœplitz, toute la partie de l'armée combinée qui s'y portait par Altenberg et Zinnwald, aurait été obligée d'abandonner son artillerie pour gagner par les montagnes, la grande route de Brix. Cette défaite eût achevé la déroute de l'armée ennemie qui, avant de se rallier sur la rivière d'Eger, aurait été dans un état de désorganisation complète. Lorsqu'on songe que vingt mille hommes faillirent opérer tant de prodiges, on ne peut assigner où se serait arrêtée la marche victorieuse de Napoléon, s'il eût en même temps fondu sur la Bohême, avec sa garde et tous les corps réunis de sa formidable armée.

Le général Tolstoi-Ostermann sentit les dangereuses conséquences de la perte de Tœplitz, et prit position, à deux lieues en avant de cette ville, avec la ferme résolution de combattre jus-

qu'à ce que les colonnes qui devaient déboucher sur ce point, fussent arrivées. Cependant, l'intrépide Vandamme savait que de l'énergie de ses résolutions, pouvait dépendre la conquête de la Bohême; enflammé par cette idée, il attaque les Russes, et son impétuosité les aurait accablés, s'ils n'eussent opposé à ses efforts, la résistance la plus héroïque. Cette opiniâtreté donna le temps aux ennemis, d'arriver et de se rallier. Vers le soir, un corps de grenadiers et deux divisions de cuirassiers russes amenés par Barclay de Tolly, accoururent au secours des troupes engagées, et obligèrent Vandamme à rétrograder jusqu'auprès de Culm. La nuit seule mit fin à ce combat acharné, où le comte Tolstoi-Ostermann eut un bras emporté.

Pour soutenir la lutte terrible qu'il avait engagée, Vandamme fit rapprocher de lui, les réserves qu'il avait placées sur les montagnes afin de garder les défilés. Il persistait à se maintenir en Bohême où il avait fait une irruption si brillante, persuadé que d'autres corps viendraient le soutenir. De leur côté, les Alliés étaient vivement inquiets sur le sort du général Kleist qui, dans la retraite de Dresde, avait reçu l'ordre de se retirer sur Peterswalde, et qui se trouvait ainsi coupé par le corps de Vandamme. Pour le dégager, les Alliés résolurent d'accabler ce général avec les énormes masses qu'ils avaient réunies, et de le placer dans la même situation où

se serait trouvé le général prussien, en supposant que Vandamme eût triomphé.

Vers midi (30 août), Barclay de Tolly recommença le combat avec les troupes qui avaient combattu la veille, renforcées des divisions de Bianchi et de Colloredo. Vandamme, toujours en avant de Culm, se défendit avec la plus rare intrépidité. Son artillerie surtout faisait de grands ravages dans les rangs ennemis. Mais, son aile gauche ébranlée succomba sous les efforts de l'infanterie de Colloredo qui, en poussant son mouvement offensif sur Culm, enfonça le centre de notre position. En même temps, la cavalerie russe se porta sur le village d'Arbesau, et coupa la retraite à Vandamme, lorsqu'il se disposait à l'effectuer. La situation de ce général devenait alarmante : une circonstance imprévue la rendit désespérée. Au milieu de l'action, loin de recevoir les secours que Napoléon lui avait promis, il vit venir sur ses derrières, une colonne prussienne formant l'avant-garde du corps de Kleist, fort de plus de vingt mille hommes.

L'apparition des Prussiens, sur les derrières d'un corps déjà accablé par des forces nombreuses, devait nécessairement achever sa destruction. Pour sortir du pas dangereux où l'avait jeté son excès de courage, Vandamme ordonne de se faire jour sur Peterswalde; l'ennemi s'en aperçoit, se précipite aussitôt sur nos colonnes qui, débordées par la cavalerie et pressées par l'artil-

lerie et l'infanterie, furent mises dans une déroute complète. Déjà elles avaient abandonné plusieurs canons, aux pieds des hauteurs de Nollendorf, lorsqu'elles trouvèrent au défilé de Tœplitz, le corps de Kleist qui leur barrait le passage.

Alors l'audacieux Vandamme, préférant la mort à la honte de mettre bas les armes, rassembla l'élite de ses troupes et marcha contre les Prussiens. Terrible effet d'un noble désespoir! Ces soldats, que l'on croyait perdus, fondent sur ceux qui osent les arrêter, et par un choc impétueux, les culbutent, leur enlèvent une partie de leur artillerie, et parviennent à passer sur le corps palpitant de ceux qui espéraient les faire capituler. Malgré ce triomphe, les généraux Corbineau, Dumonceau et Philippon, accablés par des combats sanglans, furent contraints d'abandonner leur artillerie avec celle des Prussiens qu'ils venaient d'enlever.

Dans cette journée, de triste mais d'honorable mémoire, il éclata des traits de valeur qui n'ont pas été recueillis par nous, et que nos ennemis racontent avec admiration. Après avoir célébré le bouillant courage de l'impétueux chef de cette entreprise hardie, je dois citer comme un fait glorieux, la conduite héroïque d'un régiment de lanciers français qui se battaient encore près de Culm, pendant que Vandamme se retirait. Ignorant la défaite de notre infanterie, il fut sommé de se rendre; quoique cerné par plusieurs régi-

mens, le brave colonel, dont je regrette d'ignorer le nom, se reposant sur la valeur de ses intrépides soldats, fait sonner la charge, se précipite sur les masses ennemies, les enfonce, puis il gravit une montagne, et rejoint notre infanterie, avec les deux tiers de son régiment.

Nous perdîmes dans cette sanglante affaire, deux aigles, trente pièces de canon et sept mille prisonniers, au nombre desquels se trouva le général Vandamme qui fut forcé de céder au nombre, après avoir prouvé de quel excès de courage est capable un grand cœur, mûri par l'expérience et la longue habitude des combats. Les généraux Haxo, Guyot et Montesquiou, se trouvèrent au nombre des prisonniers. Notre perte fut énorme en tués et blessés. Parmi les premiers, on regretta le général Hemrod, officier badois, d'un rare mérite. Les Alliés perdirent peu de monde, et, par le succès inattendu que leur donna l'insouciance de Napoléon, ils reprirent leur ascendant sur l'esprit des soldats, et leur influence sur le moral des peuples. Il leur fallait cet heureux fait d'armes pour changer en cris de joie, l'alarme que leur déroute sous Dresde répandit jusqu'au cœur de la monarchie autrichienne. Les états du royaume de Bohême, reconnaissans d'avoir été sauvés par le général Tolstoi-Ostermann, lui en témoignèrent leur gratitude par des présens qui, quoique mag-

nifiques, répondirent faiblement à la grandeur du service.

Pendant que Vandamme était écrasé à Culm, les autres corps français, qui auraient dû le secourir, étaient encore très-éloignés. Le jour même où ce général fut défait, le roi de Naples s'arrêta à Zetau; le duc de Raguse, entravé par les bagages abandonnés de l'armée alliée, ne put dépasser Falkenhayn, et Gouvion St.-Cyr, de Reinhards-Grimma prit position tout près de Dittersdorf. C'est là qu'il recueillit les débris du corps de Vandamme. A la nouvelle de cette défaite, nos maréchaux suspendirent leur marche et prévirent le danger qu'il y aurait à descendre dans la plaine de Tæplitz, où l'ennemi nous attendait, après avoir concentré ses forces.

La perte que l'armée venait d'essuyer par la destruction du corps de Vandamme, causa une douleur si vive que les militaires mêmes ne pouvaient dissimuler l'impression que leur faisait éprouver un désastre survenu, peu de jours après que le duc de Reggio eût été repoussé de Berlin, et presque en même temps que le duc de Tarente essuyait des revers sur le Bober. Napoléon, qui aurait élevé jusqu'aux cieux l'intrépidité de Vandamme, si elle eût réussi, la blâma très-amèrement lorsqu'il apprit que le succès n'avait point couronné son audace. Les courtisans, à l'exemple de leur maître, censurèrent aussi cet excès de

courage ; ils prétendirent que Vandamme aurait dû s'arrêter, ou bien se borner à occuper les défilés. Enfin, une expédition que le bâton de maréchal aurait à peine dignement récompensée si elle eût été secondée par la fortune, lorsqu'elle eut échoué, fut regardée comme une action téméraire, suggérée par l'ambition, l'imprévoyance et l'opiniâtreté.

Napoléon, en rentrant à Dresde, avait été si affecté des revers du duc de Reggio, qu'il manifesta l'intention d'aller lui-même les réparer et de marcher sur Berlin, plutôt que de se jeter dans la Bohême. Ce plan, conçu en haine de la monarchie prussienne, lui offrait aussi des avantages : il étouffait le foyer d'insurrection contre la France ; il étendait le théâtre de nos opérations ; il diminuait les ressources de l'ennemi et agrandissait les nôtres en nous permettant de délivrer les garnisons des places de l'Oder ; de plus, il faisait rentrer en ligne, le corps renfermé dans Magdeburg, et nous mettait à même de lier nos opérations avec celles du prince d'Eckmühl. Mais la défaite de Macdonald et de Vandamme, que l'Empereur apprit bientôt après, lui fit différer l'exécution de ce plan, pour laquelle il montra la même insouciance que pour l'invasion de la Bohême. Au lieu de marcher en personne sur Berlin, il s'occupa à former des régimens polonais avec les Galliciens qui se trouvaient parmi les prisonniers. Il réorganisa le 1er corps qu'il donna

au comte de Lobau, en y ajoutant une des divisions (42e) du corps d'observation de Wurtzburg, d'où il tira également trois divisions pour former le 14e corps qu'il confia au maréchal Gouvion St.-Cyr qui, jusqu'alors, n'avait commandé que la garnison de Dresde.

Cependant, le Prince royal de Suède profitait peu de sa victoire de Gross-Beeren; il n'avançait qu'avec une lenteur extrême, surtout depuis que la tentative faite par le général Woronzow sur Interbock, eut pleinement échoué par la bravoure de nos troupes. La reddition de la petite place de Luckau, dont la garnison forte de mille hommes se rendit prisonnière, fut l'unique résultat de sa victoire, et quoiqu'il n'y eût que dix-sept lieues du champ de bataille aux bords de l'Elbe, il mit onze jours avant d'arriver à Rosslau où il rassembla les matériaux nécessaires à la construction d'une tête de pont dont il voulait s'assurer; sa prudence lui faisait craindre de franchir l'Elbe à travers les places fortes qui faisaient pour nous, de ce fleuve, un rempart inexpugnable.

Napoléon, toujours épris de son système d'attaque générale, envoya le prince de la Moskowa prendre le commandement de l'armée du duc de Reggio, et lui prescrivit de marcher sur Berlin, pendant que lui-même irait repousser l'armée de Silésie. Ce maréchal arriva sous Wittenberg, le 4 septembre, passa les troupes en revue, et le lendemain, reprit l'offensive; le 12e corps, dont

le maréchal Oudinot conserva le commandement, après s'être emparé de Zahna, rejeta l'ennemi au-delà de Sayda, lui prit trois drapeaux, plusieurs pièces de canon et quelques centaines de prisonniers. De son côté, le 4e corps força Tauenzien à rétrograder jusqu'à Dennewitz; mais ce général fut secouru par Bulow, en attendant l'arrivée des Suédois et des Russes.

Le 6 septembre, les trois corps d'infanterie que commandait le prince de la Moskowa, devaient se porter sur Interbock; celui de Bertrand fut le seul qui se mit en marche, à l'heure indiquée. Les autres ne s'ébranlèrent que vers les dix heures du matin, et cette circonstance dérangea les dispositions du maréchal (1). L'avant-garde ennemie fut d'abord repoussée par la division Morand qui, dans cette occasion, déploya une grande valeur. Mais, la troisième division de cavalerie, ayant été battue, aurait jeté le désordre dans l'armée, si l'infanterie n'était parvenue à rétablir les affaires. Pendant que le Prince royal de Suède accourait par notre gauche, avec les Russes et les Suédois réunis, le général Tauenzien, retranché en arrière de Dennewitz, démasqua une batterie, et la fit jouer contre la division italienne qui se formait en avant de ce village, tandis qu'une partie des Wurtembergeois se porta sur la route

(1) Voyez le rapport du prince de la Moskowa. Moniteur du 20 septembre 1813.

d'Interbock ; toute l'artillerie, sous la protection de ces deux divisions, battait la plaine, et se trouvait appuyée par le 3e corps de cavalerie.

Dès le principe, le combat s'engagea en notre faveur, et nous gagnions du terrain, quand le général Bulow accourut pour dégager Tauenzien ; une de ses brigades s'empara de Nied-Gersdorf, en avant de Dennewitz, et nous rejeta dans Rohrbeck. Jusque-là, le 4e corps seul avait pris part à l'action. Le 7e, formé à la gauche de Dennewitz, attendait l'arrivée du 12e. Ce dernier corps étant entré en ligne, la division Guilleminot déborda l'aile droite des ennemis. Le prince de la Moskowa, alarmé sur le 4e corps qui commençait à plier, le fit soutenir par les Saxons. Cette attaque générale, secondée par soixante pièces d'artillerie qui tiraient à mitraille, semblait promettre un succès complet. Mais, à l'arrivée des réserves ennemies, les deux divisions saxonnes faiblirent, et, dans leur marche rétrograde, laissèrent à découvert Golsdorf que venait d'enlever la division Guilleminot ; afin de protéger cette division, le duc de Reggio fit avancer celle du général Puthod ; en se déployant, elle eut affaire à une brigade prussienne que le Prince royal de Suède avait dirigée en toute hâte, pour renforcer ce point, et qui parvint à reprendre Golsdorf pendant qu'au centre, Bulow enlevait Dennewitz.

La victoire paraissait encore indécise, et les

Français, conservant une attitude imposante, repoussaient toutes les charges de cavalerie et bravaient le feu de la mitraille, lorsque le Prince royal se réunit aux Prussiens, avec les Russes et les Suédois. Ces renforts de soixante bataillons, de dix mille chevaux et de cent cinquante bouches à feu, achevèrent de rendre nos efforts impuissans, et nous obligèrent de céder partout où nous opposions encore de la résistance. Le prince de la Moskowa, qui n'avait pu triompher des seuls Prussiens isolés, désespéra de la victoire. Ne pouvant plus regagner Wittenberg, il ordonna la retraite par la route de Torgau. Harcelé dans sa marche, il chargea le 7e corps de la protéger. Ce corps, composé en grande partie de Saxons et de Hessois, lâcha le pied, et permit à l'ennemi de séparer le 12e corps du 4e. La cavalerie du duc de Padoue voulut rétablir les affaires; mais, elle fut chargée par quatre mille chevaux russes et suédois qui la culbutèrent sur notre infanterie.

Dans cette déroute, l'armée fut divisée en deux parties : l'une, sous le maréchal Ney, composée du 4e corps et de la cavalerie d'Arrighi, se porta vers Dahme; l'autre fut amenée auprès de Schweinitz, par le duc de Reggio; en même temps, le général Wobeser, qui se trouvait à Luckau, poursuivit notre arrière-garde, et, à Dahme, lui fit quinze cents prisonniers, tandis qu'une des colonnes du maréchal Oudinot perdit, à Hertzberg, six cents hommes et huit pièces de canon. Ces

pertes auraient été plus considérables, si le prince Charles-Jean n'eût agi, en cette occasion, comme il avait fait après la bataille de Gross-Beeren. Trois jours après sa victoire d'Interbock, son quartier-général se trouvait encore dans ce village. Pendant ce temps, notre armée rompait les ponts de la Schwartz-Elster, et se réfugiait sous la tête de pont de Torgau où elle repassa l'Elbe, et parvint à se rallier.

Cette armée, pour la seconde fois, battue et dispersée, quoique commandée par l'un de nos plus habiles maréchaux, prouva que tous les efforts de la valeur devaient être impuissans contre une masse de soldats combattant pour leur indépendance, et pleins de ce courage irrésistible que donne l'amour de la patrie et de la liberté. La bataille de Dennewitz (ou, selon nous, d'Interbock) valut au général Bulow qui l'avait soutenue, le titre de comte avec le nom du lieu où elle avait été remportée. Nous éprouvâmes, dans cette sanglante journée, une perte de dix mille hommes tués, blessés ou prisonniers. Vingt-cinq pièces de canon et trois drapeaux tombèrent au pouvoir des Prussiens qui avouèrent avoir acheté ces trophées, par six mille hommes hors de combat.

Dès que le prince de la Moskowa eut reçu l'ordre de se mettre à la tête de l'armée qui devait marcher sur Berlin, Napoléon, au lieu de concentrer ses forces vers le point principal où

il était sûr de porter des coups décisifs, quitta Dresde, le 3 septembre, pour aller, en même temps, attaquer Blucher avec sa garde, le corps du duc de Raguse et la cavalerie de Latour-Maubourg. Sur sa route, il trouva quantité de fantassins désarmés et mourant de faim; il les rassemble, et, faisant ouvrir des caissons, il leur distribue des fusils au lieu de pain que ces malheureux demandaient. Plus loin, il vit les débris d'un grand convoi de munitions que les kosaques avaient fait sauter, le jour précédent. A la vue d'un spectacle aussi triste, il tomba dans une profonde rêverie. A Bautzen, il trouva le duc de Tarente qui se disposait à abandonner la position d'Hochkirch, pour se retirer derrière la Sprée; il donna ordre aux colonnes de s'arrêter; accompagné du maréchal, il se rendit sur la route de Lobau, où il fit ses dispositions pour reprendre l'offensive. Auprès d'Hochkirch, l'Empereur reçut fort mal le comte Sébastiani. Tous les malheurs du Bober, il les attribua à la cavalerie, et lui donna les épithètes les plus injurieuses. En cette occasion, le général se conduisit avec beaucoup de dignité; au lieu de se justifier personnellement, il prit avec chaleur la défense des braves qu'il commandait, et prouva, par sa fermeté, qu'il ne sacrifiait point à la crainte d'une disgrâce, la réputation de ses compagnons d'armes indignement calomniés.

Lorsque Blucher s'aperçut que nos forces s'é-

taient accrues, il ne douta plus de l'arrivée de Napoléon, il fit retirer une partie de son armée sur Gœrlitz, et le reste, vers Lœbau et Herrnhut. Son infanterie légère embusquée dans les bois, nous forçait de n'avancer qu'avec précaution; Napoléon même approuvait cette retenue; tant il soupçonnait les piéges des Alliés qui reculaient toutes les fois que nous paraissions vouloir en venir à une action décisive.

Napoléon passa la nuit dans le presbytère d'Hochkirch; des fenêtres de ce lieu pacifique, il voyait ses gardes campés dans le cimetière, et allumant leurs feux avec les croix de bois que la piété des fidèles avait élevées sur le tombeau de leurs parens. Le lendemain, il se porta vers une ferme abandonnée; accablé de fatigue, il s'assied sur un peu de paille, et la main appuyée sur le front, il se livre long-temps aux réflexions les plus sombres et les plus mélancoliques. Le bruit du canon avait cessé, le calme le plus parfait régnait autour de celui qui ébranlait le monde, rien n'annonçait une bataille, les troupes marchaient sans but et sans dessein; devant elles on voyait seulement quelques régimens de kosaques qui, pour protéger leur retraite, détruisaient tous les ponts établis sur les ruisseaux.

Enfin, Napoléon fit avancer des forces considérables; mais, dès qu'il vit le général prussien éviter la bataille, comme à Lœwenberg, il ne douta plus que cette retraite ne fût calculée

dans le but de le fatiguer, et de le surprendre s'il était assez mal avisé que de poursuivre sa marche. D'ailleurs, le pays entièrement saccagé, n'offrant plus de ressources, il se décida à revenir sur Dresde, après avoir poussé quelques troupes jusqu'à Gœrlitz.

Les Souverains alliés, apprenant que Napoléon s'était porté en Silésie, craignirent un moment qu'il n'eût l'intention d'envahir le nord de la Bohême. Pour l'en empêcher, le prince Schwarzenberg dirigea plusieurs divisions sur Zittau; mais, arrivées à Aussig, la nouvelle du retour de Napoléon les fit revenir sur Toeplitz. Les ennemis, excités par l'inaction des corps français, résolurent de franchir de nouveau l'Erz-Gebirge, et de pénétrer en Saxe. Wittgenstein, commandant l'avant-garde, se porta sur Peterswalde (5 septembre), et, le lendemain, arriva à Hollendorf; tandis que les généraux Pahlen et le prince Eugène de Wurtemberg s'avançaient sur un autre point, et obligeaient nos troupes à aller s'abriter sous les retranchemens de Dresde.

En approchant de cette ville, Napoléon reçut la nouvelle de la défaite du prince de la Moskowa. C'était par conséquent le troisième de ses maréchaux qui venait d'être battu. Tant de désastres l'affectèrent vivement et auraient dû le porter à sortir du système de concentration qu'il avait adopté, et dont la ligne était trop étendue pour pouvoir alternativement secourir chaque point

menacé. Wittgenstein, continuant sa marche, vint occuper Pirna. A l'approche des nouveaux malheurs qui menaçaient les habitans de Dresde, ils conservèrent la plus grande tranquillité; on eût dit que l'étendue de leurs maux les rendait insensibles. Pour arrêter les progrès de l'ennemi, Napoléon sortit de la ville (8 septembre), à midi, il marcha contre l'avant-garde ennemie qui fut chassée de Dohna par les flammes et par le corps du maréchal Saint-Cyr; la division Bonnet occupa les hauteurs voisines; alors les Russes se retirèrent près de Zehist et de Pirna.

Dans l'espoir d'acculer le corps de Wittgenstein contre l'Elbe, et de lui fermer l'entrée de la Bohême, Napoléon, le lendemain, se porta sur Liebstadt. Pour éviter ce danger, le général russe se replia en toute hâte sur Peterswalde, où il joignit le corps prussien de Kleist. L'armée autrichienne, en se rapprochant, obligea les autres corps, qui s'étaient portés sur la route de Chemnitz, à rentrer en Bohême et à se concentrer entre Culm et Tœplitz. Leur arrière-garde n'avait été laissée que pour tromper Napoléon et l'exciter à s'avancer. Long-temps il s'arrêta sur la hauteur de Borna, pour observer sa direction; mais, l'ennemi se retirant toujours, il se rendit au vieux château de Liebstadt, pour y passer la nuit. Ce monument gothique, adossé à un rocher escarpé, domine un riant vallon parsemé de jolies maisons de campagne. Les habitans, ruinés

par les maux de la guerre, vinrent solliciter la pitié de Napoléon; il n'y fut point insensible, et avant de partir, il leur fit distribuer des sommes considérables.

L'incertitude avec laquelle il opérait, annonçait une irrésolution jusqu'alors étrangère à son caractère. Il le sentait lui-même, aussi en était-il inquiet; avide de surmonter les obstacles où les autres avaient échoué, il cherchait à faire une incursion en Bohême; mais, le pays lui était peu connu; les cartes topographiques sur lesquelles il réglait ses opérations, ne s'étendaient pas au-delà des frontières de la Saxe, et ne pouvaient l'instruire des difficultés sans nombre qu'il rencontrerait dans cette périlleuse entreprise. Les Alliés, en se retirant, avaient tout détruit sur leur passage, et à force d'aller et de revenir, leur dévastation présentait partout l'affreux spectacle des horreurs de la guerre. Les nuits d'automne commençaient à être froides, et il fallait bivouaquer sur le terrain humide des vallées qui recevaient les eaux de tous les torrens gonflés. Les maisons en pierre étaient ravagées, et celles en bois avaient été démolies pour entretenir le feu des bivouacs. Le sol fraîchement remué, on le fouillait de nouveau, dans l'espoir d'y trouver quelques racines, unique nourriture des soldats. Les chevaux souffraient encore davantage; au milieu de ces hautes montagnes, il n'y avait point

de fourrages, ni aucune facilité pour s'en procurer.

On était dans l'attente sur ce qu'allait faire Napoléon, lorsqu'il quitta Breitenau, et prit la petite route de Tœplitz, accompagné d'un corps considérable faisant partie de celui du maréchal Saint-Cyr. Il fit faire des reconnaissances du côté d'Altenberg, pendant qu'une division du comte Lobau se portait vers Petersswalde, et que celle du général Bonnet cherchait à déboucher dans la plaine de Tœplitz. Napoléon; arrivé auprès d'une haute montagne qu'il avait remarquée de Dresde, comme un des points les plus élevés de la chaîne de l'Erz-Gebirge, fit annoncer au roi de Saxe que l'ennemi était repoussé en Bohême. Enfin, marchant toujours avec circonspection, il arriva au premier village de la frontière, appelé Ebersdorf (ou Libersdorf). Alors, s'offrit devant lui l'immense bassin que forme la Bohême, contrée riche, fertile, et l'unique sur le continent européen, qui, dans le cours de notre révolution, n'eût pas été foulée par nos troupes victorieuses. Sur sa gauche, était la fatale vallée où Vandamme avait succombé, et par laquelle on n'osait pas descendre, quoiqu'elle fût la moins longue et la plus praticable. Sur ces mêmes lieux, encore couverts des débris de ce corps que la défaite illustra à l'égal de la victoire, on voyait la puissante armée combinée, rangée sur deux lignes; plus loin, s'a-

vançaient vingt-cinq mille autrichiens de renfort, accourus au feu de nos bivouacs qui, s'élevant du haut des montagnes, semblaient être le signal de notre prochaine invasion.

La route que prenait l'armée, située sur le Geyersberg, était escarpée, couverte de bois. En se retirant, les Alliés avaient coupé les ponts des ruisseaux et placé des obstacles sur tous les endroits resserrés. Napoléon ordonna au général Drouot de descendre la vallée pour aller la reconnaître; sur le soir, cet officier revint avec la nouvelle que les chemins étaient tout à fait impraticables. Napoléon, convaincu que la route de Peterswalde était la moins mauvaise, malgré sa répugnance, se décida à la prendre.

Un nombreux parti de cavalerie ennemie l'attendait au débouché d'Hollendorf (11 septembre.) Aussitôt il fit avancer la sienne; à la suite de ce combat qui fut tout en notre faveur, les braves lanciers polonais lui amenèrent prisonnier le colonel Blucher, fils du maréchal; il lui parla peu, tant il était préoccupé des efforts qu'il avait à faire pour franchir Peterswalde et arriver à la montagne de Nollendorf. Le premier corps n'y parvint que très-tard, et s'arrêta pour prendre les précautions qu'exigeait le passage d'un long défilé. Quoique maître de cette position importante, Napoléon n'osa pas pénétrer plus avant, et s'en revint à Pirna, où il employa deux jours à la construction d'une tête de pont, et à distri-

buer la jeune garde dans de nouveaux cantonnemens. L'armée qu'il avait dirigée sur Berlin, était repoussée jusqu'à Torgau; le duc de Tarente, ne pouvant plus se maintenir en Lusace, se rapprochait de Dresde; enfin, les ennemis arrivaient de nouveau par la route de Freyberg. Irrésolu sur le point qui exigeait davantage sa présence, il était forcé d'attendre, sans y être préparé, les coups qu'on allait lui porter.

Dès que les Alliés furent informés qu'il avait quitté l'armée, ils franchirent le défilé de Peterswalde, attaquèrent le premier corps dans sa forte position de Gieshubel, et l'obligèrent à l'évacuer. Alors, Napoléon revint (15 septembre), avec sa garde, et se porta sur la position qu'on venait d'abandonner. Le 1er corps et une division de celui de Gouvion Saint-Cyr atteignirent Wittgenstein, et, à la faveur d'une manœuvre habile, tombèrent à la baïonnette sur le flanc droit de ce général, pendant qu'on l'attaquait vivement de front. Au même instant Napoléon arrive; sa présence électrise les troupes qui, redoublant d'ardeur, forcèrent Wittgenstein à se replier jusque sous Nollendorf.

L'avant-garde alliée s'étant retirée, nos troupes s'avancèrent avec la plus grande impétuosité, à travers l'abatis qui se trouvait sur la route de Nollendorf. Afin de gagner du terrain, elles attaquèrent vivement Telnitz, Kinnitz et Arbesau. Notre armée était forte de plus de cent mille hom-

mes; celle des Alliés, sur ce point, en avait près du double, et se rangea en bataille autour de Culm, sur le même terrain où elle avait triomphé de la bravoure de Vandamme.

Quoique maître de la montagne, notre chef ne se dissimulait pas la difficulté qu'il y avait à déboucher dans la plaine. Il paraissait résolu à tenter une entreprise aussi hardie, persuadé que son audace en imposerait aux ennemis et les forcerait à quitter leur position sans combattre. La retraite de l'avant-garde prussienne, laissée en avant de Culm, vint accroître cet espoir. Dans l'après-midi (17 septembre), le général Ziethen fut attaqué par la cavalerie de la garde; tandis que le général Mouton-Duvernet entretenait un feu meurtrier, elle pénétra jusque dans la plaine, où le combat s'engagea avec une grande vivacité. Insensiblement, les difficultés parurent diminuer; Napoléon crut d'abord que tout fuyait à l'aspect de sa garde, et s'attendait à recevoir d'heureuses nouvelles, lorsqu'une terrible canonnade recommença, et vomit la mort et la destruction sur nos braves qui, pour la seconde fois, paraissaient sur le sol de la Bohême. Le bruit de l'artillerie retentissait avec fracas dans ces vallons, où l'écho le répétait et le multipliait à l'infini. Pendant que Wittgenstein nous contenait, les Autrichiens s'avançaient sur notre gauche, et en renouvelant la manœuvre employée contre Van-

damme, menaçaient de nous couper la retraite par Nollendorf.

Aussitôt Napoléon remonta sur la hauteur. Une division restée en réserve occupa le village de Kinnitz, à l'embranchement du chemin d'Aussig, par où l'on craignait que l'ennemi n'arrivât. Notre retraite étant assurée par la possession de ce village, nos troupes marchaient sur Culm, lorsqu'une pluie horrible tomba. Le feu des canons, qui resplendissait à travers cette atmosphère humide, indiquait seul la place des combattans. Napoléon, craignant d'engager le combat sous des auspices si peu favorables, se détermina à retourner à Peterswalde; et le comte de Lobau, à la faveur de la nuit, regagna les hauteurs de la montagne, sans néanmoins abandonner le village de Telnitz : cette affaire coûta beaucoup de monde aux deux partis. Napoléon la qualifia de reconnaissance, faite pour s'assurer si l'armée combinée était concentrée auprès de Tœplitz (1). Les Alliés, dans leur rapport, annoncèrent que c'était une nouvelle tentative faite pour envahir la Bohême, et dans laquelle nous avions échoué.

Pour se procurer des informations plus précises, Napoléon (18 septembre) s'avança encore une fois vers la montagne de Nollendorf, et alla à cheval jusqu'à Kinnitz; de là il gravit une des

(1) Bulletin de l'armée du 19 septembre 1813.

hauteurs principales, et après avoir long-temps observé les forces alliées, il revint à Pirna, bien convaincu que son armée n'était pas assez forte pour tenter une entreprise contre laquelle l'ennemi était prémuni.

Tous ces combats partiels ne faisaient qu'affaiblir les combattans, sans produire de résultats. Etant les moins nombreux, nos pertes devaient être plus sensibles; difficilement nous recevions des renforts, tandis que les Alliés attendaient trente mille Russes, amenés par Benningsen qui déjà avait dépassé Breslau. Aussi décidèrent-ils que jusqu'à l'arrivée de ce puissant secours, on n'entreprendrait aucune opération majeure, et qu'on se bornerait à resserrer Napoléon, à intercepter ses communications et à empêcher ses approvisionnemens. La position des deux armées était donc bien différente. Celle des Alliés, pleine de force et d'espérance, pouvait compter sur l'avenir; la nôtre, au contraire, n'entrevoyait que des malheurs dans la marche naturelle des événemens. L'espoir de battre l'ennemi en détail, s'était évanoui; partout il était supérieur en nombre, et lorsque nous parvenions à égaliser les forces, la nature et l'art se prêtaient un mutuel secours pour accélérer notre ruine. Quand même l'Empereur fût parvenu à pénétrer sur un point, il n'aurait pas moins été forcé de revenir sur ses pas; s'il s'avançait vers la Bohême, on lui apprenait que l'armée du nord se préparait à passer

l'Elbe; s'il se portait en Silésie, il était aussitôt suivi par la grande armée alliée; et s'il cherchait à défendre tour à tour ses deux flancs, les nouvelles de la Lusace lui donnaient la triste certitude que le duc de Tarente ne pouvait plus contenir les efforts redoublés de Blucher. Cette terrible position attristait l'Empereur, et répandait la consternation au quartier général. Plus notre chef donnait des ordres pressans pour former autour de Dresde, de nouvelles fortifications, plus l'inquiétude s'emparait de tous ceux à qui l'expérience avait prouvé que la défensive nous avait toujours été fatale. Lassés de marches et contremarches, souvent sans but comme sans résultat, on était dans une attente pénible, surtout en songeant que nos communications avec la France devenaient de plus en plus difficiles. Toutes relations diplomatiques avaient cessé; nous n'avions plus d'espoir que dans les combinaisons de Napoléon, et malheureusement son inaction annonçait assez la lassitude de son génie.

Le motif de son incertitude était la difficulté de trouver un plan pour s'opposer à la jonction de Blucher avec le Prince royal de Suède. Depuis plusieurs jours, il avait détaché le roi de Naples et le duc de Raguse sur Grossenhayn, pour seconder le prince de la Moskowa ou le duc de Tarente, selon que les circonstances le nécessiteraient. Cette disposition, quoique tardive, néanmoins fut utile pour empêcher le Prince royal de

tomber avec toutes ses forces sur l'armée de Ney, et pour soutenir Macdonald; car, déjà Blucher s'était rendu maître de Bautzen et des deux rives de la Sprée.

Napoléon, déterminé à aller reconnaître par lui-même, la marche qu'allait suivre l'armée de Silésie, se porta sur Schmiedfeld. Pendant ce temps, notre avant-garde reprenait Harta, attaquait les Russes postés sur les hauteurs voisines, et les repoussait jusque derrière Bischofswerda. Napoléon, flottant entre tous les partis, et ne se décidant pour aucun, courut le soir, vers Neustadt, d'où le général Lauriston venait de chasser le général autrichien Neipperg; s'étant avancé sur ce point, il fit annoncer à Dresde, que nous étions à Bautzen, et que l'ennemi se retirait en Bohême.

Depuis deux jours il était à Harta, lorsqu'à la suite d'un orage affreux, le duc de Tarente vint lui annoncer que le général Sacken s'avançait par Camenz, et qu'en se portant à sa rencontre, notre flanc droit serait menacé par Blucher; à cette nouvelle, Napoléon se rendit à Bischofswerda où il attendit qu'on l'attaquât. L'ennemi n'ayant fait aucune démonstration hostile, il revint à Dresde. On ne savait comment interpréter son brusque départ, mais, lorsqu'on vit que notre armée se rapprochait de l'Elbe, on en conclut que la jonction de l'armée de Silésie à celle du Nord était inévitable.

Ce plan, qui bientôt forcera Napoléon d'en

venir à une bataille décisive, devait, dès son commencement d'exécution, presser les deux flancs de l'armée française, et la renfermer entre l'Elbe et l'Elster. Blucher, n'ayant laissé en Lusace que le corps russe de Czerbatow, avec la division légère de Bubna, marcha rapidement sur la rive droite de l'Elbe, et força le roi de Naples, qui était en observation à Grossenhayn, à repasser cette rivière auprès de Meissen; puis, il remonta jusqu'au confluent du Schwartz-Elster; entre Prestch et Wittenberg, les divisions Morand et Fontanelli opposèrent aux corps de Blucher, la plus vive résistance, mais, elles furent forcées de céder à des forces si supérieures : d'autant plus qu'un régiment wurtenbergeois et les chevau-légers de la garde westphalienne, après s'être vaillamment défendus, furent écharpés ou faits prisonniers. Onze pièces de canon tombèrent au pouvoir de Blucher qui, après avoir jeté deux ponts auprès de Wartenburg, franchit l'Elbe, pendant que le prince Charles-Jean construisait une tête de pont à Rosslau. Les deux armées réunies agirent de concert pour attaquer notre gauche, pendant que notre flanc droit allait être pressé par l'armée de Schwarzenberg qui, de nouveau allait envahir la Saxe.

Tandis que les Alliés préparaient leur attaque simultanée, Napoléon épiait les mouvemens de ses adversaires, et se flattait que dans ces grandes et difficiles manœuvres, ils feraient quelques

fautes dont il pourrait profiter. Aux approches de l'instant décisif, il voulut attirer à lui tous les renforts ; mais, depuis qu'il avait quitté la France, les levées d'hommes ne s'effectuaient que lentement; il ne lui restait plus que le corps d'Augereau où, malgré les secours qu'il en avait tiré, se trouvaient encore quinze mille fantassins et trois mille cavaliers, et auquel il donna l'ordre de venir, en toute hâte, se réunir à lui. Cette armée, quoique faible, jusqu'alors avait tenu en respect la Bavière. Dès que la cour de Munich n'eut plus à craindre notre ressentiment, elle entama des négociations avec nos ennemis, et, sous prétexte qu'elle était abandonnée par la France, elle se disposait à faire cause commune avec sa plus dangereuse ennemie.

Le corps qu'amenait Benningsen devait se réunir à l'armée de Bohême et manœuvrer contre notre droite, tandis que le prince Charles-Jean et Blucher opèreraient contre notre gauche. L'égalité de force entre ces deux armées fut jugée nécessaire, parce que tout faisait augurer que Napoléon, se trouvant pressé sur un de ses flancs, se porterait sur l'autre avec furie, et que, par une résolution désespérée, il pourrait se faire jour par Vienne ou par Berlin. Cette considération influa beaucoup sur le plan de campagne des Souverains alliés qui, presque toujours, voulurent assujettir leurs opérations militaires à la sûreté de leurs états ; nouvelle preuve que Napoléon, im-

médiatement après la victoire de Dresde, aurait dû à tout prix, envahir la Bohême; il savait que l'Autriche n'était entrée dans la coalition, que sous la condition expresse que les troupes alliées couvriraient cette riche contrée, vierge des calamités de la guerre; et tout lui donnait l'assurance que François II n'aurait pas tardé à implorer la paix, se voyant accablé par cette fatalité qui, pour la quatrième fois, aurait été attachée à ses armes.

Napoléon, informé que l'armée de Silésie était réunie à l'armée du Nord, sentit le danger de son inaction. Quantité de soldats, accablés de fatigues et de besoins, par des chemins écartés, arrivaient chaque jour à Dresde, et se montrant à l'Empereur, lui dévoilaient le danger de sa cruelle position. Il était temps enfin qu'il sortît de son apathie, et que par une entreprise hardie, il ranimât les esprits découragés par tant de défaites. Après quarante-cinq jours d'une ténacité sans exemple, il résolut enfin d'aller à la rencontre de l'ennemi, et de chercher à rejeter Blucher derrière l'Elbe, pour retarder la concentration des armées alliées, pendant que les 1er et 14e corps, forts d'environ trente-cinq mille hommes, garderaient Dresde, sous les ordres du maréchal Gouvion Saint-Cyr.

La position des habitans de cette ville devint alors effrayante: la certitude d'un nouveau siége les plongeait dans la douleur, et glaçait d'effroi une population à qui des maux sans nombre

firent croire qu'elle avait atteint le dernier période du malheur. Tout donnait à penser à ces infortunés, que le Roi persisterait à demeurer l'allié de celui qui l'avait défendu jusqu'alors, et dont les talens et la persévérance semblaient promettre la délivrance de la patrie. Aux manières séduisantes et aux procédés généreux de Napoléon envers le roi de Saxe, se joignait encore la profonde impression qu'il produisit sur l'esprit de tous les Saxons, lorsqu'il accourut de la Silésie, par une marche précipitée, et défit, en un clin-d'œil, la redoutable armée alliée. Cette insigne faveur de la fortune, qui éclata avant qu'on eût été informé des revers essuyés à Gross-Beeren et sur le Bober, avait résserré l'alliance du roi de Saxe avec Napoléon. Elle fut pour lui, une chaîne dont la reconnaissance et la nécessité lui faisaient supporter le poids avec résignation. Ce Prince vertueux, asservi à un système politique auquel il était contraint par l'empire des circonstances, ne pouvait plus reculer. Toutes les tentatives faites pour s'affranchir de ce joug, auraient été comprimées par la force qui le tenait sous sa dépendance. D'ailleurs, Napoléon persuadait à ce bon Roi que ses affaires étaient dans l'état le plus prospère, qu'il était riche en ressources, puissant par ses armées, et qu'il ne fallait qu'une seule victoire pour délivrer la Saxe. Entraîné par ces assurances, et par une inévitable fatalité, le Monarque se disposa à suivre Napoléon qui l'exi-

geait, afin qu'il lui servît d'ôtage et lui garantît la fidélité des Saxons.

Pendant toute la nuit qui précéda son départ, Napoléon demeura renfermé dans le même cabinet où, en 1812, il avait travaillé à ses plans gigantesques contre la Russie. Avant de partir, il envoya à Freyberg, pour annoncer au roi de Naples qu'il allait se porter vers Leipsig, et qu'il lui laissait trois corps d'infanterie (2e, 5e et 8e), pour contenir la grande armée alliée; il fit ensuite appeler le gouverneur de Dresde et plusieurs maréchaux. Enfin, après avoir travaillé, sans relâche, jusqu'au point du jour (7 octobre), il prit un bain, et monta en voiture, à sept heures du matin. Le roi de Saxe ne tarda pas à le suivre, escorté par un nombreux détachement de la garde impériale, avec laquelle un bataillon de grenadiers saxons partageait le service.

Il fut ordonné aux généraux qui repassaient l'Elbe, de ne faire qu'un désert de tout le pays qu'ils abandonnaient (1): grâce à leur humanité, cet ordre ne fut pas exécuté, et les Français, après leur départ, furent encore estimés de ceux dont ils avaient involontairement fait couler les larmes. Ces troupes occupaient les environs de Meissen, avec une tête de pont au-dessus de la ville. Napoléon vint de Dresde, visiter cette

(1) Mémoires sur la campagne de 1813, en Saxe, par M. le baron d'Odeleben, tome Ier, page 292.

position, accompagné du roi de Saxe qui le suivait à petites journées ; pendant son court séjour, il voulut passer le pont de bateaux, pour toucher encore une fois cette rive droite de l'Elbe qu'il avait tant ravagée, et qu'il ne devait plus revoir. Ensuite, il continua sa marche avec le projet de se porter en toute hâte, sur la Mulda, pour voler à la rencontre de Blucher, tandis que les corps du Prince royal de Suède qui avaient également passé sur la rive gauche de l'Elbe, obligèrent le prince de la Moskowa à évacuer Dessau et Bitterfeld, pour se retirer sur Leipsig.

Quoique depuis près de deux mois l'Autriche nous eût déclaré la guerre, et que plusieurs batailles sanglantes en eussent marqué les hostilités, ce ne fut que le 7 octobre, que Napoléon fit communiquer au Sénat cette importante déclaration; en même temps, il publia son alliance avec le Danemarck, comme une compensation pour les dangers et les sacrifices auxquels il fallait nous résigner. L'impératrice Marie-Louise, en qualité de Régente, fut chargée de ce pénible message. Son discours, en peu de mots, exprimait de grandes choses ; il semblait être écrit d'inspiration; chaque phrase renfermait une haute pensée qui, en la méditant, faisait connaître toute l'étendue du motif qui l'avait dictée. Cette jeune Princesse, placée entre son père et son époux, et forcée de se prononcer contre sa patrie en faveur du grand peuple dont elle était la souve-

raine, inspirait par sa position, le plus tendre intérêt ; une scène aussi touchante était faite pour électriser tous les cœurs, si vingt-cinq ans de révolution, et le caractère connu de Napoléon, n'avaient donné à tous les Français, cette indifférence que l'on éprouve à la vue d'un homme qui, obstiné à vouloir être l'artisan de sa ruine, ne doit ses malheurs qu'à sa propre inconduite.

LIVRE SIXIÈME.

LEIPSIG.

A l'époque où Napoléon réunissait ses corps d'armée, et les faisait marcher sur les bords de la Mulda, pour livrer une bataille qui devait mettre fin à sa domination, ou la rendre universelle, les différentes parties de l'Europe qu'il voulait conserver, étaient également la proie de ses fureurs guerrières. Depuis les Pyrénées et le golfe de Venise jusqu'à la mer Baltique, tout était couvert de combattans qui cherchaient à renverser, ou à soutenir cette domination. En Espagne, pendant que les Anglais s'emparaient de St.-Sébastien, à la suite d'un siége long et sanglant, où ils commirent des horreurs que le temps n'effacera jamais, le duc de Dalmatie, campé sur la Bidassoa, s'efforça vainement de reprendre l'offensive. Malgré les talens de ce maréchal, et malgré les prodiges de génie, de courage et d'activité du duc d'Albuféra, nos troupes ne purent exécuter les plans que conçurent ces habiles capitaines. Leurs armées réduites ne pouvaient plus lutter contre celles de l'ennemi devenu hardi par notre affaiblissement.

En Italie, le prince Eugène réunissait au titre de général en chef et de magistrat suprême, des attributions encore plus étendues qui venaient de lui être concédées, pour faire face à de nouveaux événemens. Dans l'espace d'un an, trois armées, formées en Italie, allèrent renforcer celles du Nord, et laissèrent le royaume sans défense. Ce dénuement de troupes, sur un point si éloigné du théâtre de la guerre, n'aurait pas eu de conséquences fâcheuses, sans les instigations de l'Autriche. Pour former une nouvelle armée, le Vice-Roi n'eut que les conscrits des provinces italiennes récemment réunies à la France; mais là, comme ailleurs, la foule des mécontens croissait avec nos dangers. Les Piémontais regrettaient leur ancienne cour, et leur indépendance comme nation. Gênes et Venise, déplorant la ruine de leur commerce, se figuraient que le rétablissement de leur république amènerait le retour de leur prospérité. Les Florentins, si heureux lors du règne de Léopold, se rappelaient que sous ce bon prince, ils jouirent d'une liberté parfaite, et qu'on les citait comme le peuple le plus fortuné de la terre. Rome, faiblement dédommagée par son titre de seconde ville de l'empire, veuve de son vénérable pontife, était privée des offrandes qu'apportaient les fidèles. Les Milanais pouvaient seuls s'applaudir de la domination française, et cependant leur ingratitude brûlait de s'affranchir du poids de la reconnaissance. Enfin, des agita-

teurs répandus dans toute l'Italie, excitaient les habitans par de flatteuses promesses, à secouer le joug de notre autorité.

Telle était la situation de cette contrée, lorsque les Autrichiens, sous les ordres du général Hiller, se préparaient à l'envahir; mais, la Bavière étant encore alliée de la France, ils ne pouvaient s'avancer vers la haute Drave, sans se trouver entre deux armées ennemies. Les Croates, toujours attachés à la maison d'Autriche, par les priviléges que cette cour leur avait accordés, cédèrent aux instigations du baron Hiller; et l'insurrection de ce peuple fut l'acte par lequel commencèrent les hostilités. Le Vice-Roi, menacé sur ses flancs, malgré ce pressant danger, se maintint sur sa ligne d'opération. D'abord, il eut des succès marqués auprès de Tarvis et de Feistritz; mais, auprès de Kraimburg et de St.-Marein, il éprouva des échecs qui l'obligèrent à se tenir sur la défensive. Une circonstance plus impérieuse le forçait à resserrer sa ligne. A cette époque (fin de septembre), tout annonçait un prochain changement dans les vues politiques de la Bavière. Ses négociations avec la cour de Vienne firent augurer que son armée se réunirait bientôt à celle de l'Autriche. Déjà les troupes bavaroises, pour condescendre au vœu de cette puissance, évacuaient le Salzburg et le Tyrol supérieur; elles ouvrirent ainsi à nos ennemis la vallée de la Drave, et lui donnèrent accès dans celle du

Gaïl. Cette conduite de la Bavière eut une haute influence sur les dispositions militaires du Vice-Roi; attaqué sur ses derrières, il se retira sur l'Isonzo, et fit garder par son aile gauche, les routes qui de la Karinthie conduisent dans le Frioul.

Avant de reprendre le récit des opérations de notre grande armée avec celle des Alliés, je vais raconter en peu de mots, les événemens survenus autour des places assiégées depuis la reprise des hostilités, ainsi que les faits d'armes qui eurent lieu sur le Bas-Elbe, pendant que Napoléon combattait en Saxe. A l'expiration de l'armistice, les Alliés reprirent le siége de Dantzig, avec une ardeur nouvelle. Plus de quarante mille hommes, réunis sous ses remparts, étaient secondés par une flotte Anglo-Russe dont les voiles croisaient à l'embouchure de la Vistule. Le nombre des Français au contraire, diminuait chaque jour. Huit mille hommes, partagés en plus de deux cents postes, formaient à peu près toute la garnison. Mais, l'idée d'être bientôt délivrés par Napoléon dont ils connaissaient les brillans débuts, ajoutait à leur courage; par un excès de confiance, tous croyaient le voir voler jusqu'aux extrémités de la Prusse, et la flatteuse espérance leur faisait embrasser cette illusion. Du haut des remparts, les soldats en sentinelle regardaient vers l'horizon, si des nuages de poussière n'annonçaient pas l'arrivée de leurs frères. La nuit, ils prêtaient l'oreille;

mais le bruit de nos canons, qui retentissaient dans toute l'Europe, ne pouvait se faire entendre à la garnison de Dantzig.

Après que les Russes eurent ouvert la première tranchée, ils voulurent s'emparer de deux hauteurs d'où l'on découvrait la ville et les faubourgs. Aussitôt nos troupes font une sortie et rejettent les assiégeans vers leur ligne de circonvallation. Ceux-ci reviennent à la charge; on les repousse une seconde fois; ils se présentent encore, et, la flamme à la main, livrent au feu les villages qu'on cherchait à défendre. Le général Rapp, pour épargner un sang précieux, ordonne d'évacuer des postes qu'on ne pouvait plus conserver. Bientôt, aux malheurs de l'incendie, se joignent les désastres des inondations; la Vistule, grossie par une pluie continue, couvre les environs et forme une mer écumante. Plus terrible que les béliers, elle renverse les redoutes et les fortifications, pénètre dans les ruines des faubourgs et jusqu'au sein de la ville éplorée; les citoyens, victimes de ce nouveau fléau, se réfugient sur le toit de leurs maisons où des bateaux viennent les délivrer. Pendant ce temps, la flotte ennemie bombardait les forts situés à l'embouchure du fleuve. En trois jours et trois nuits, plus de trois mille projectiles furent lancés contre la garnison (1). Enfin cette crue subite, et qui dura

(1) Siége de Dantzig en 1813, par M. M..., page 60.

deux semaines, causa le désespoir des habitans; et leurs souffrances qui paraissaient être arrivées à leur dernier période, lors de la contagion et de l'incendie, trouvèrent encore des expressions de douleur pour déplorer de nouvelles calamités.

Les places fortes de l'Oder faisaient aussi la plus vigoureuse résistance; leurs garnisons combattaient avec d'autant plus d'ardeur, qu'animées du même courage que celles de Dantzig, elles avaient l'espoir mieux fondé, que la première victoire de Napoléon amènerait leur délivrance. La ville de Hamburg, défendue par le prince d'Eckmühl, était un point important vers lequel chacun portait les yeux. Dès la reprise des hostilités, ce maréchal sortit de ses cantonnemens, attaqua les troupes alliées, et après *les avoir* battues, les contraignit de se retirer. Le général Walmoden qui les commandait, se replia sur Grabow, laissant sur sa droite, le général suédois Vegesack, fortement compromis par cette retraite et qui, harcelé par la division Loison, se retira sur Rostock. Comme il avait été prescrit au prince d'Eckmühl, de subordonner ses opérations à celles de la grande armée française qui marchait sur Berlin, il s'arrêta à Schwerin, pour attendre le résultat de l'expédition que le duc de Reggio allait tenter contre cette Capitale.

La bataille de Gross-Beeren ayant renversé nos espérances, la division Loison évacua Wismar,

et le prince d'Eckmühl se retira avec les troupes françaises, derrière les retranchemens élevés près de la Stecknitz. Pour faire cesser les alarmes que causaient les excursions des partisans, sur la rive gauche de l'Elbe, le maréchal détacha cinq bataillons avec six pièces d'artillerie, afin de maintenir ses communications avec Magdeburg et la grande armée française. L'expédition fut confiée au général Pécheux, officier prudent, doué d'un grand sang-froid, et très-versé dans la théorie des grandes manœuvres. Mais, un de ces mêmes partis que Walmoden avait détachés sur la rive gauche de l'Elbe, intercepta une dépêche qui lui dévoila le but et la marche de cette division. Aussitôt il laisse à Vegesack, le soin de contenir Davout, puis il réunit l'élite de ses troupes, passe l'Elbe à Dœnitz (15 septembre), où il apprend par Tettenborn, que le général Pécheux s'avançait avec sa colonne.

Walmoden, profitant des avantages que lui offraient les localités, le lendemain, engagea le combat contre les troupes du général Pécheux. D'abord, elles firent bonne contenance; mais, tournées par le général suédois Ahrenschild, avec six mille hommes de la légion russo-allemande, elles furent mises en déroute, malgré l'intrépidité de trois bataillons chargés de protéger la retraite. Le général Miacsinski et dix-huit cents hommes appartenant à cette division, furent pris, ainsi que toute l'artillerie et les bagages.

Les restes de la division Pécheux, poursuivis par Tettenborn, se formèrent en carré, soutinrent de front toutes les charges, et rentrèrent dans Hamburg, tandis que Walmoden repassa l'Elbe, pour venir observer le prince d'Eckmühl qui n'était pas sorti de la défensive qui lui avait été prescrite.

Dans cet intervalle, les Alliés inondaient nos derrières, de plusieurs corps de partisans. Lefebvre-Desnouettes, qu'on avait dirigé contre eux, atteignit auprès de Merseburg, le général Thielmann, et l'obligea d'abandonner nos soldats prisonniers. Mais Platow, à la nouvelle de l'échec que venait d'éprouver Thielmann, dans l'espoir de le secourir, se porta sur Altenburg; leur jonction opérée, ils forcèrent Desnouettes à se retirer derrière la Saale; en même temps, *l'intrépide* Czernischew, détaché par le Prince royal de Suède, avec cinq mille cavaliers, pénétra jusque dans la capitale du royaume de Westphalie; lorsqu'il eut semé des germes de défection dans ce royaume mal affermi, il se replia sur l'Elbe, sans avoir essuyé aucune perte (4 octobre). Peu de jours après, Tettenborn, en se portant sur Brême, se signala par un coup de main non moins hardi. Le colonel Thuilier, gouverneur de cette ville, fit pendant deux jours, la plus vigoureuse résistance: mais, ce brave officier ayant été tué, sa troupe perdit courage, et capitula, avec la faculté de se retirer derrière le Rhin. Après

avoir fait sauter les remparts de cette place, Tettenborn apprit que la garnison de Nienburg était allée secourir le royaume de Westphalie: aussitôt il courut vers Nienburg, et après en avoir ruiné les fortifications, il repassa l'Elbe pour aller rejoindre le corps de Walmoden.

Sur ces entrefaites, notre grande armée concentrée sur les bords de la Mulda, s'avança jusqu'à Eilenburg. Blucher était alors à Duben, et n'avait avec lui que les corps de Langeron et d'Yorck. Instruit que Napoléon s'avançait pour le combattre, il se dirigea (9 octobre) vers le Prince royal de Suède, sans attendre le corps de Sacken qu'il avait laissé entre Eilenburg et Torgau. Ce général, ayant trouvé Duben occupé par nos troupes, descendit la Mulda, et se réunit enfin à Blucher qui venait d'opérer sa jonction avec le prince Charles-Jean.

Napoléon, au lieu de marcher contre les armées du Nord et de Silésie pour livrer une bataille dont toutes les chances étaient en sa faveur, s'arrêta sur les bords de la Mulda; le Prince royal de Suède et Blucher profitèrent de cette inaction; ils laissèrent le corps de Tauenzien à Dessau, pour couvrir les ponts qu'ils avaient sur l'Elbe, et surveiller la garnison de Wittenberg; ensuite, ils se portèrent rapidement derrière la Saale, afin d'établir leurs communications avec la grande armée de Bohême et de couper celles de Napoléon avec la France.

Alors, l'Empereur comprit la faute qu'il avait commise, de laisser échapper Blucher et le Prince royal, dans l'espoir de les ramener sur l'Elbe; il feignit de menacer Berlin, en ordonnant à Reynier de débloquer Wittenberg, et au prince de la Moskowa de reprendre Dessau. Tauenzien qui veillait à la conservation de cette ville, accablé par l'armée française, éprouva une perte considérable en voulant nous disputer le passage de la Mulda; forcé de repasser l'Elbe à Roslau, il fit couper le pont, et continua sa retraite sur Postdam et Berlin; malgré cet avantage, Reynier et Ney ne s'éloignèrent pas des bords de l'Elbe.

Les Souverains alliés, informés que Napoléon avait quitté Dresde, détachèrent sur cette capitale le corps de Benningsen et de Colloredo, et s'avancèrent avec leur armée, vers les plaines de Leipsig. L'avant-garde commandée par Wittgenstein, après avoir chassé d'Altenburg le corps de Poniatowski, vint se placer entre le roi de Naples et Napoléon, pendant que le corps de Klénau enlevait Penig, vaillamment défendu par la division du prince Sulkowski. A la nouvelle de cette attaque, Joachim se porta de Freyberg sur Œderan, avec le 2e corps d'infanterie, et força la division autrichienne du général Murray à se replier sur Marbach, avec une perte de plusieurs bataillons; il l'aurait entièrement anéantie, si cette division n'eût été bientôt secourue par le comte Giulay.

Le roi de Naples, pour ne pas se laisser séparer de Napoléon qui était toujours à Duben, évacua sa position d'Augustusburg et alla à Mittweida. Les Polonais, chargés de couvrir sa marche, reçurent l'ordre de reprendre la ville de Penig; ils s'en emparèrent à la suite d'un combat très-acharné. Mais, tournés par le corps de Klénau, ils se retirèrent sur Rochlitz. Pendant que le prince Schwarzenberg établissait son quartier-général à Chemnitz, le roi de Naples cherchait à contenir le comte Pahlen qui débouchait par Frohburg; menacé sur sa gauche par Wittgenstein, il se retira sur Eyla, pour se mettre en communication avec les troupes que Napoléon rassemblait entre l'Elster et la Mulda. Les nombreux corps des Alliés s'avançaient sur ce point, et tout donnait la certitude qu'une bataille générale allait être la suite nécessaire de cette commune concentration.

Nous avons vu que l'Empereur avait donné l'ordre au duc de Castiglione, de venir le rejoindre avec la cavalerie du général Milhaud. Les Alliés, informés de sa marche, détachèrent une division autrichienne, sous les ordres de Maurice de Lichtenstein qui, de concert avec Thielmann, s'empara du village de Wethau, situé sur la grande route. Le lendemain, le duc de Castiglione balaya tout ce qui osait s'opposer à son passage, et, après avoir fait éprouver des pertes considérables

aux corps prussiens et autrichiens (1), arriva deux jours après, à Leipsig où il fit sa jonction avec la grande armée (12 octobre). Quoique ce renfort fût agréable à Napoléon, il ne pouvait néanmoins compenser les funestes conséquences qu'entraîna l'éloignement de cette armée des frontières de la Bavière. Par une convention conclue à Ried (8 octobre) entre le comte de Wrède et le prince de Reuss, le cabinet de Munich accéda à la coalition; et le royaume, que Napoléon avait créé, se trouva conjuré contre lui. Pour motiver son changement de conduite, le roi de Bavière publia un manifeste : quoique conçu en termes très-mesurés, il n'en était pas moins un acte contraire à la reconnaissance, et que la politique même n'approuvera jamais. Par sa déclaration, Maximilien annonçait que, depuis la funeste campagne de 1812, toutes les familles de ses états étaient en deuil; que malgré tant de désastres, il avait fourni un nouveau contingent pour aider Napoléon à conquérir la paix; et qu'après d'éclatans succès, se retrouvant dans une position qui lui permettait d'être modéré sans s'exposer à être soupçonné de faiblesse, ce Souverain avait refusé de souscrire aux vues pacifiques de son beau-père; qu'enfin, le corps d'armée de Wurtzburg ayant reçu une autre destination, le royaume de Bavière se

(1) Bulletin autrichien du combat du 10 octobre 1813.

trouvait exposé aux aggressions de l'Autriche, depuis qu'elle avait accédé à la coalition, et qu'au milieu de cette crise, le Roi avait dû se ranger dans le parti de ceux qui combattaient pour le repos des nations.

A la nouvelle de cet événement, l'Empereur fut d'autant plus affecté, que de toutes ses alliances aucune ne lui paraissait aussi sûre que celle de la Bavière; se faisant illusion sur les calamités qu'il avait attirées à ce royaume, il se croyait en droit de tout exiger, par cela seul qu'il l'avait agrandi. Il sentit alors que sa puissance, en s'étendant n'avait fait que s'affaiblir; mais, puisque les souvenirs de l'histoire lui rappelaient sans cesse l'ingratitude des peuples, comment pouvait-il compter sur la reconnaissance des rois?

La défection de la Bavière changea notre situation politique et militaire. Non-seulement l'Autriche ne fut plus menacée sur sa frontière la plus accessible, mais, le corps que commandait de Wrède, réuni à celui du prince de Reuss, procura à la coalition un renfort de trente mille combattans qui, aussitôt après la signature du traité, se mirent en marche pour couper à notre grande armée, les communications avec la France. Napoléon se montra grand dans le malheur : dès qu'il fut informé de la conduite des Bavarois,

il fit sortir de ses rangs, tous ceux qui s'y trouvaient, et les renvoya avec dignité.

(14 octobre). La cavalerie du comte Pahlen, s'étant avancée pour reconnaître notre position (1), se portait vers la plaine de Wachau que défendait le corps polonais du prince Poniatowski, tandis que celui de Klénau se dirigeait sur Liebert-Wolkwitz. Alors le roi de Naples, avec cet élan courageux digne de nos plus beaux momens de gloire, rassemble six régimens de vieille cavalerie, venue d'Espagne, et les lance sur celle des Russes qui, sans une réserve de cuirassiers prussiens, aurait été enfoncée.

Joachim, poussé par sa valeur accoutumée, s'avança si près de la mêlée qu'à son costume éclatant, il fut reconnu par un chef d'escadron prussien. Aussitôt cet officier se précipite avec sa troupe sur l'escorte du Roi, en lui criant de se rendre; et il allait l'atteindre et le frapper, lorsqu'un cavalier nommé Narcisse, resté auprès de Joachim, lui passe son sabre au travers du corps, et délivre ainsi le roi du plus grand péril où il se fût trouvé depuis qu'il faisait la guerre. En récompense de ce service, ce brave soldat

(1) Voyez le champ de bataille de Leipsig; il suffit pour toutes les opérations militaires qui eurent lieu du 14 au 19 octobre. Quant à la position des troupes, on a choisi celle du 18 où la bataille fut décidée.

fut nommé écuyer, et reçut de la ville de Naples, des récompenses et des honneurs mérités. Cette affaire, sanglante pour les deux partis, nous donna quelques prisonniers qui, en confirmant l'arrivée de l'armée de Bohême, nous prouvèrent que Napoléon allait se trouver cerné par toutes les forces alliées.

Depuis le 10 octobre jusqu'au 14, Napoléon resta à Duben ; on ne peut concevoir comment, en arrivant dans cette ville, il ne chercha pas à réparer par beaucoup de célérité, la faute qu'il avait commise en laissant échapper derrière la Saale, les armées du Nord et de Silésie. Tous les militaires qui ont le mieux approfondi cette période décisive d'une aussi importante campagne, ne savent comment expliquer son séjour à Duben. D'abord, il eut l'intention de passer l'Elbe à Wittenberg et de prendre Magdeburg, comme centre de ses opérations : dans ce dessein, cette place avait été approvisionnée en munitions de toute espèce; mais, quand il apprit la défection du roi de Bavière, il prévit que les autres Princes de la confédération ne tarderaient pas à suivre cet exemple. Après avoir tenu un conseil de guerre, il renonça à ses projets sur Magdeburg et marcha sur Leipsig, pour se rapprocher des bords du Rhin.

Il arriva auprès de cette ville, avec sa garde et le corps du duc de Tarente, suivi du roi de Saxe (15 octobre); aussitôt on alluma un grand feu,

et il bivouaqua auprès de Reudnitz. En apprenant la belle conduite qu'avait tenue la veille, le corps polonais, il lui fit distribuer un grand nombre de décorations. Pour donner à ces sincères alliés, une marque particulière de sa reconnaissance, il imagina d'investir le chef qui les commandait, de la plus haute dignité de l'armée française, pensant qu'elle consolerait de son exil, celui qui ne combattait que pour la gloire et l'affranchissement de son pays. Dans cette idée, il nomma le noble et généreux Poniatowski, maréchal de France (1).

Napoléon, au lieu de profiter de la réunion de toutes ses forces, pour attaquer successivement les corps alliés qui se trouvaient encore à deux journées les uns des autres, demeura dans sa position, et ordonna au général Bertrand d'occuper Lindenau, pour faire face à l'ennemi dont une forte colonne, venant de Lutzen, menaçait d'enlever sur ce point, la ville de Leipsig, tandis que Blucher, de Halle, s'avançait sur Lindenthal, contre les corps de Marmont, de Souham, et la cavalerie du duc de Padoue. Cette armée, improprement appelée l'aile gauche, devait faire face à celles de Blucher et du prince Charles-Jean; elle était commandée par le prince de la Moskowa, et

(1) Il est à remarquer que Charles XII, après sa défaite en Ukraine, conserva parmi ses plus fidèles compagnons d'infortune, un Poniatowski, dont celui-ci était le digne petit-fils.

se trouvait séparée de l'armée principale, par une distance de trois lieues.

Celle-ci où se trouvait l'Empereur, appuyait sa droite sur la Pleiss, aux villages de Connewitz, Dœlitz et Mark-Kléberg qu'occupaient les Polonais. Auprès du village de Dösen était le duc de Castiglione, et, en arrière de Wachau, se trouvait le duc de Bellune. Ces corps étaient flanqués par la cavalerie des généraux Milhaud et Kellerman. Le général Lauriston défendait Liebert-Wolkwitz; à sa gauche était le duc de Tarente, avec la cavalerie des généraux Latour-Maubourg et Sébastiani. Au centre, campait la garde impériale, en réserve auprès de Probstheide.

Les Souverains alliés, ayant laissé au corps de Tolstoï le soin de continuer le blocus de Dresde, rappelèrent auprès d'eux, ceux de Benningsen et de Colloredo. Cette prévoyance eut pour la coalition, un résultat d'autant plus heureux, que l'arrivée de ces renforts arracha la victoire que Napoléon était sur le point de remporter, après trois jours de combats acharnés. Cependant, les différens corps alliés n'étaient point encore assez rapprochés pour agir simultanément, lorsque dans la soirée du 15 octobre, des fusées rouges et blanches s'élevant à une grande hauteur, partirent à la fois du côté de Pegau, de Lutzen et de Halle. Ces signaux donnèrent la certitude aux Souverains alliés, que les corps de Merfeldt, de Giulay et de Blucher, étaient arrivés aux lieux

indiqués. Dès-lors, quoique le Prince royal de Suède ne fût encore qu'aux environs de Zörbig, ils se décidèrent à livrer bataille le lendemain.

On a lieu de s'étonner qu'un général aussi habile, aussi expérimenté que Napoléon, soit demeuré dans la partie orientale des plaines de Leipsig, et qu'au lieu de multiplier les ponts sur la Pleiss et sur l'Elster, il ait fait couper ceux qui s'y trouvaient, et par lesquels il pouvait, en supposant qu'il fût battu, se retirer sur Lutzen et sur Mersburg. Son point d'appui était une ville où plusieurs routes aboutissaient pour l'attaquer, et pour sa retraite, il n'en avait qu'une seule, longue, étroite, et tracée à travers des marais. De tous côtés, il fallait faire face à l'ennemi, et si l'une des deux armées placées dos à dos, cédait du terrain, elle laissait l'autre à découvert. Sans doute les fausses dispositions des Alliés déterminèrent Napoléon à accepter la bataille : car, si les environs de Leipsig lui étaient défavorables, sous plusieurs autres points, ils lui offraient aussi des avantages. Sur la gauche des Alliés, les rivières de la Pleiss et de l'Elster se partageant en plusieurs branches, coupaient la communication des différens corps de l'armée ennemie. D'après ces mêmes dispositions, toute l'armée autrichienne, si ce n'est le corps de Klénau, se trouvait séparée par deux rivières fangeuses. Le conseil de guerre jugeant vicieux cet ordre de bataille, voulut le changer; mais, comme il était favorable aux Autri-

chiens, en cas de défaite, le prudent Schwarzenberg non-seulement n'y voulut point consentir, il demanda encore que les réserves russes et prussiennes fussent placées derrière ces défilés. L'empereur Alexandre s'y opposa, et exigea que ces troupes d'élite restassent au lieu même où devait se décider la victoire (1).

Le 16 octobre, Napoléon se rendit de grand matin, auprès de Liebert-Wolkwitz qu'il avait visité la veille. Placé sur un tertre, avec le roi de Naples, ils observèrent, malgré un brouillard très-épais, trois immenses colonnes ennemies, disposées pour l'attaque. L'une autrichienne, se portait entre l'Elster et la Pleiss contre Dœlitz; l'autre, formée du corps de Kleist, marchait sur Wachau; la troisième était dirigée contre Liebert-Wolwitz. Ces trois colonnes étaient précédées par une immense artillerie. De suite, Napoléon remonte à cheval et se dispose à les arrêter, lorsque trois coups de canon, tirés par intervalles réguliers, annoncent que l'action allait s'engager. Ce signal était à peine donné, qu'une canonnade effroyable retentit sur toute la ligne, et avec une telle violence, que la terre semblait être ébranlée par le roulement de longs coups de tonnerre. Les troupes de Wittgenstein attaquèrent

(1) Tableau de la campagne d'automne de 1813, en Saxe, page 111.

les premières, sous les ordres de Kleist, du prince Eugène de Wurtemberg et de Klénau; elles firent plier notre première ligne qui s'étendait depuis Mark-Kleberg jusqu'à Liebert-Wolkwitz.

Pour arrêter les progrès des Prussiens sur la rive droite de la Pleiss, Napoléon fit avancer du côté de Mark-Kleberg, la cavalerie qui eut un engagement très-meurtrier contre deux régimens de cuirassiers russes : ceux-ci, maîtres du champ de bataille, obligèrent les nôtres à se retirer. Sur le centre et sur la gauche, les ennemis ne purent avancer; nos soldats se défendirent avec tant d'opiniâtreté que, malgré les efforts des assaillans, ils restèrent maîtres de Wachau. De même, à Liebert-Wolkwitz, Klénau fut chassé de ce bourg, par le feu de notre artillerie que Napoléon dirigea lui-même. Alors, *Wachau et Liebert-Wolkwitz* devinrent le point de mire des Alliés; ils en firent la clef de la position; mais, leurs six attaques consécutives furent constamment repoussées. Pendant ce temps, le duc de Tarente, se portait d'Holzhausen, sur la hauteur appelée la redoute suédoise qui, pour nous, était un des points les plus importans, et la fit enlever au pas de charge.

Il était onze heures du matin, lorsque Napoléon crut que les tentatives de l'ennemi étaient épuisées, et que la victoire penchait de son côté: pour achever de l'attirer à lui par un coup décisif, il ordonna à la vieille garde de se porter sur

Dœlitz. En même temps, le duc de Reggio, à qui l'on avait confié deux divisions de la jeune garde, depuis que les restes du 12e corps avaient été amalgamés avec le 4e, marcha sur Wachau, et le duc de Trévise, avec deux autres divisions, manœuvra sur notre gauche, pour appuyer le maréchal Macdonald qui s'avançait au-delà de la redoute suédoise. Le duc de Bellune, avec soixante bouches à feu de l'artillerie de la garde, marchait en avant du maréchal Mortier. De nouveau, elles firent trembler la terre et causèrent à l'ennemi, un dommage inexprimable. C'étaient les mêmes pièces sous lesquelles Moreau avait succombé; le soldat attachait à cette artillerie, une importance superstitieuse, mais d'autant plus naturelle, qu'elle avait porté des coups décisifs dans toutes les principales batailles.

Le corps du prince Eugène de Wurtemberg ne put résister à des dispositions aussi vigoureuses; il plia, et fut poursuivi par la garde qui, dans son ardeur, allait enfoncer le centre des Alliés, si l'élite des grenadiers russes n'était arrivée à temps pour retarder ses progrès. Dans ce moment, Napoléon ordonna au général Kellerman de fondre avec six mille chevaux, sur les escadrons ennemis. Cette manœuvre exécutée avec précision, produisit le plus heureux effet; les Russes et les Autrichiens furent culbutés, et ils allaient être écharpés, lorsque des réserves de cavalerie accoururent à leur secours. Trois escadrons de cuiras-

siers qui avaient été enfoncés par les Polonais, cherchaient à s'échapper par le plateau de Dösen, mais les dragons de la garde les firent tous prisonniers.

Au même instant, le valeureux corps de Latour-Maubourg, à la tête duquel se trouvait le roi de Naples, se porte sur la gauche de Wachau, pendant que notre infanterie s'emparait de la ferme d'Auenheim, où les Autrichiens avaient placé une forte batterie, et où, à notre tour, nous en établîmes plusieurs autres. Maîtres de cette ferme, toutes les chances pour la victoire étaient en notre pouvoir. L'ennemi ne pouvait plus conserver sa position (1), et son centre allait être enfoncé; déjà les grenadiers de Rayewski commençaient à plier, et vingt-six pièces d'artillerie étaient tombées en notre pouvoir; *enfin, la bataille allait être perdue pour les Alliés*, si l'empereur Alexandre, à la nouvelle d'un danger si pressant, n'était accouru avec les kosaques de sa garde (2), appuyés par les grenadiers de Moskou; ils enlevèrent la ferme d'Auenheim à la baïonnette, et, par ce brillant fait d'armes, reprirent l'offensive qu'ils avaient momentanément perdue. Dans cette action sanglante, le brave Latour-Maubourg eut une jambe emportée (3).

---

(1) Relation officielle autrichienne des batailles de Leipsig, des 16 et 18 octobre.

(2) Tableau de la campagne d'automne en Saxe, page 117.

(3) Pendant qu'on amputait cet intrépide militaire, son

Pendant ce temps, le duc de Tarente, secondé par Lauriston, forçait le général Klénau à se replier sur Gross-Pösna, où celui-ci ne pouvait plus se maintenir, tant il était pressé par l'élan que Sébastiani donnait à ses escadrons. Déjà Napoléon avait envoyé dire au roi de Saxe que la bataille était commencée d'une manière favorable; à la suite des succès du maréchal Macdonald, il fit dire de nouveau à ce Monarque que tout allait très-bien, et que nous avions pris des villages et des hauteurs. Depuis plusieurs heures, il était derrière le centre, près de la bergerie de Meisdorf, d'où il apercevait les lignes ennemies qui luttaient avec une bravoure extrême, contre l'impétuosité de nos soldats, lorsque des cris terribles furent le signal d'une attaque furieuse entreprise sur notre flanc droit, près du village de Mark-Kleberg.

C'était le dernier effort que tentait l'ennemi : n'ayant plus de réserve pour rallier son centre, la victoire aurait été à nous, si dans cet instant décisif, Napoléon eût fait donner la vieille garde et les deux divisions du corps de Souham que le maréchal Ney avait laissées disponibles. Attaqué seulement par Blucher, et le Prince royal n'étant pas encore arrivé, ce maréchal les

---

domestique se livrait aux excès d'un violent désespoir, il lui dit avec sang-froid : pourquoi te désoler? tu n'auras plus qu'une botte à cirer.

envoyait au secours de l'Empereur; mais, celui-ci troublé à la vue de quelques partis de cavalerie qui s'étaient glissés sur ses derrières, s'arrêta dans ce moment décisif, et, loin d'utiliser ces précieuses réserves, il fit rétrograder les deux divisions et forma de sa garde, un carré, pour sa sûreté personnelle (1). Ce faux mouvement, exécuté à la vue du reste de l'armée, ralentit l'ardeur des troupes, quand elles auraient dû redoubler de courage pour fixer la victoire qui penchait en notre faveur.

En effet, le prince Schwarzenberg, toujours séparé par la Pleiss, du champ de bataille, crut que toutes nos forces étaient occupées à Wachau, et qu'il fallait passer la rivière, pour soutenir ses troupes engagées; n'ayant plus à sa disposition que le corps de Merfeld et la réserve du prince de Homburg, il leur ordonna de forcer le passage et de prendre part à l'action. La nature du terrain apporta de grands obstacles à cette entreprise, et confirma combien était défectueuse la position que Schwarzenberg avait choisie. Le brave maréchal Poniatowski gardait la Pleiss; et tous les efforts que firent les Autrichiens pour forcer cette rivière, échouèrent devant la valeur des fidèles Polonais. Cependant sur le soir, le général Merfeld parvint à franchir un gué, auprès

(1) Considérations sur l'Art de la guerre, par le baron Rogniat, lieutenant-général, page 295.

de Dölitz, à la tête de mille hommes d'élite; il eut à peine mis le pied sur la rive droite, que le général Curial l'attaqua avec les grenadiers de la vieille garde, le culbuta dans la rivière et le fit prisonnier avec tout un bataillon.

Les corps autrichiens avaient été repoussés derrière la Pleiss, et Napoléon venait d'établir son bivouac non loin de la ferme de Meisdorf, lorsqu'on lui amena le feld-maréchal Merfeld qui venait d'être pris. Cette circonstance lui causa une joie extrême; long-temps il s'entretint avec ce général de la manière la plus affectueuse; dans la même soirée, il l'envoya chargé d'une mission au quartier-général autrichien. Le reste de la nuit se passa dans une agitation extrême. Pendant que Napoléon était couché, plusieurs généraux furent mandés auprès de lui. A chaque instant, il demandait des nouvelles de tous les différens points de la ligne. Le canon tirait par intervalle, du côté de la Pleiss qu'il avait habilement fait servir de barrière entre lui et l'armée autrichienne dont les efforts sur ce point, se trouvèrent paralysés. Enfin, c'était avec la plus grande anxiété qu'on attendait le lendemain.

Le corps de Bertrand s'était battu toute la journée, du côté de Lindenau, contre les corps de Giulay et de Thielmann; mais, forcé de se replier en-deçà de la tour des Vaches (Kuththurm), c'en était fait de notre armée, si l'ennemi eût coupé les ponts de Lindenau. Napoléon le craignit et

se rendit sur les lieux, pour observer l'état des choses. Après avoir vivement réprimandé le général Bertrand, il lui prescrivit de reprendre à tout prix, ce village duquel dépendait la conservation du défilé par où devait passer l'armée. Aussitôt ce général forme ses colonnes d'attaque et les conduit avec vigueur; l'ennemi, pour conserver Lindenau, fait des efforts égaux aux nôtres. Nos soldats en triomphent par leur courage, et surmontent avec agilité les difficultés du terrain; non-seulement le village est repris, mais les Autrichiens sont forcés d'abandonner le champ de bataille.

Le maréchal Ney, chargé de défendre la plaine située au nord de Leipsig, dès qu'il entendit l'effroyable canonnade de Wachau, avait dirigé, comme nous l'avons vu, deux divisions sur ce point; il ne lui resta plus alors que vingt-cinq mille hommes pour contenir Blucher qui s'avançait sur Mæckern, avec soixante mille. D'abord, le combat s'était soutenu avec des succès balancés. Sur le soir, l'ennemi ordonna à ses réserves de se porter en avant, il enleva le village de Mæckern, et après quatre attaques consécutives, nous força de prendre position à Gohlis. La légère blessure du duc de Raguse ayant causé du désordre parmi ses troupes, le prince de la Moskowa envoya la division Delmas pour les ranimer; l'arrivée tardive de cette division ne servit qu'à protéger le parc du 3e corps. Aux approches de la

nuit, il fallut passer sur la rive gauche de la Partha. Auprès de Leipsig, la cavalerie d'Arrighi et la division Dombrowski, livrées à leurs propres forces, se maintinrent long-temps dans leur position; forcées de se retirer jusque sous les murs de la ville, elles perdirent une aigle, vingt canons et près de deux mille prisonniers.

Quoique le prince de la Moskowa eût essuyé de grandes pertes, elles étaient plus qu'effacées par les avantages que Napoléon avait obtenus, sur un point beaucoup plus décisif. Sous lui, la valeur réfléchie de Macdonald fut couronnée par des succès éclatans. Au centre, tous les efforts des Russes furent rendus vains par l'intrépidité de nos troupes. Sur notre droite, les Autrichiens avaient été rejetés derrière la Pleiss. Mais, par la ténacité de l'ennemi et la difficulté de triompher de son obstination, on devait s'attendre à quelques grands désastres, si l'on ne livrait bataille avant que le Prince royal de Suède, Benningsen, et Colloredo fussent arrivés; et tous les trois n'étaient qu'à une journée de marche de Leipsig.

Au lieu d'utiliser cette circonstance, soit pour attaquer, soit pour opérer sa retraite, Napoléon consuma la journée du dimanche (17 octobre), en préparatifs qui lui furent plus défavorables qu'avantageux. Les Souverains alliés profitèrent avec habileté de ce jour de repos. Pendant que leurs renforts s'avançaient, ils s'instruisirent de la nature du terrain, ils reconnurent quels

étaient nos points vulnérables, et donnèrent au plan de la bataille fixée pour le lendemain, cette perfection qui l'a particulièrement caractérisée.

Pendant que l'armée combinée allait être accrue de cent mille hommes, Napoléon *ne* se renforça que du corps de Reynier qui, après avoir débloqué Wittenberg, revenait d'Eilenburg; mais, composé d'alliés peu sincères, nous verrons que ce corps en portant le désordre dans nos rangs, devint pour nos ennemis, le secours le plus efficace. Dans la pénible situation où se trouvait l'armée française, rien ne fut fait pour parer à la catastrophe que faisait présager son repos; à l'exception d'un engagement assez vif qu'eut la cavalerie de Langeron avec celle du général Arrighi, tout demeura dans l'*inaction*; les postes se touchaient sans oser s'attaquer; ce repos solennel de quatre cent mille combattans, destinés à prononcer sur le sort du monde, inspirait aux esprits méditatifs, des pensées à la fois lugubres et sublimes.

Enfin, sur le soir, les Souverains alliés eurent la certitude que le corps de Colloredo était réuni à leur grande armée, que ceux du Prince royal de Suède arrivés à Breitenfeld, en se portant sur Taucha, pourraient prendre part à l'action conjointement avec Blucher, et que les vingt-quatre mille hommes de Benningsen, de Naunhof, pénètreraient par le vide laissé entre la grande ar-

mée française et celle que commandait le prince de la Moskowa. Si Napoléon n'avait pu la veille, fixer la victoire, comment pouvait-il espérer de l'obtenir, après que ses adversaires eurent reçu de si puissans secours? L'on s'étonne, qu'étant maître du défilé de Lindenau, il n'ait pas ordonné la retraite qu'il pouvait alors effectuer avec ordre, et sans essuyer de grandes pertes. Le regret d'abandonner un champ de bataille, où il avait si glorieusement combattu, le détermina à demeurer pour y décider du sort de son empire. Entouré de toutes parts et menacé sur tous les points, il se borna à faire rétrograder ses troupes de deux lieues, afin de prendre une position concentrique, et de se rapprocher du prince de la Moskowa qui combattait derrière lui.

Inquiet sur sa ligne de retraite, il se lève au milieu de la nuit, et se rend en personne à Lindenau, pour ordonner au général Bertrand de se porter sur Weissenfels, et de s'assurer de l'important passage de la Saale. Cet ordre eut une exécution d'autant plus facile, que les Alliés, s'apercevant que nous avions retiré nos postes pour prendre une position plus rapprochée de Leipsig, crurent que nous nous disposions à la retraite, et prescrivirent à Giulay de ne point s'y opposer, et de se borner à nous harceler avec ses troupes légères. Schwarzenberg, prévoyant que cette retraite tardive ne pouvait plus s'effectuer sans danger, fit ses dispositions d'attaque. Il di-

visa son armée en trois colonnes, commandées par Benningsen, Barclay de Tolly et le prince de Hesse-Homburg. Quant à Blucher et au Prince royal de Suède, ils faisaient aussi leurs préparatifs. Le premier se chargeait de faire face à nos troupes qui n'avaient point encore passé sur la rive gauche de la Partha; et le second, se réunissant au corps de Langeron, devait forcer cette rivière, sur la droite du maréchal Ney.

Enfin, le 18 octobre, à huit heures du matin, la colonne, conduite le long de la Pleiss par le prince de Hesse-Homburg, nous attaqua dans les villages de Dösen, Dölitz et Lössnig. Dès le commencement de l'action, ce prince fut blessé et céda ses fonctions au général Bianchi. Cette colonne s'étant portée sur Connewitz, les maréchaux Oudinot et Poniatowski, appuyés par la jeune *garde*, lui firent éprouver des pertes si considérables, que Schwarzenberg envoya les corps de Giulay et de Colloredo pour soutenir Bianchi. Quoique les batteries autrichiennes, placées sur des éminences, eussent de très-grands avantages sur les nôtres qui se trouvaient dans des bas-fonds, néanmoins cette ligne fut vaillamment défendue par les Polonais, qui la conservèrent toute la journée.

La colonne ennemie du centre, après avoir dépassé la ferme de Meisdorf, se rangea en bataille vis-à-vis Probstheide; derrière elle, étaient en réserve les gardes russes et prussiennes. Le duc de Tarente, sur notre extrême gauche, sou-

tenait les efforts de la troisième colonne que commandait Benningsen; mais, pour n'être pas débordé par les manœuvres que ce corps faisait sur sa gauche, il se retira sur Stötteritz. Alors notre armée, par sa position concentrée, forma une ligne circulaire. Nos phalanges, de tous côtés, présentaient un front inaccessible; la garde impériale surtout, rangée en bataille, autour d'un moulin à tabac, s'offrait dans toute sa majesté. A cet aspect l'ennemi parut intimidé; mais le mouvement étant donné, l'action s'engage; elle devient terrible, et les résultats vont être décisifs. Le village de Probstheide, devenu l'angle saillant de notre ligne de defense, avait été confié au duc de Bellune soutenu par le corps de Lauriston. Deux formidables batteries défendaient ses flancs, et tiraient avec une furie telle, qu'on ne distinguait plus les coups de canon; tous, partant à la fois, ne formaient qu'un seul roulement. Les Prussiens attaquèrent les premiers ce village, et furent culbutés avec une grande perte. Loin d'être découragés par cet échec, ils sont ramenés au combat par le prince Auguste, et parviennent à pénétrer dans Probstheide; de nouveau, ils sont repoussés par l'indomptable ardeur de nos soldats. De même, le feu de notre artillerie écrasa la division prussienne du général Ziethen, qui voulait, sur notre flanc gauche, enlever le village de Stötteritz.

Le courage invincible et l'admirable constance

que montrèrent nos troupes dans cette célèbre journée, étonnèrent les Alliés. Quoiqu'ils eussent des forces doubles des nôtres (1), ils doutèrent long-temps de la victoire, et se décidèrent, au milieu de l'action, à suspendre une attaque qui leur coûtait tant de monde, pour recourir à un nouveau plan. Toute leur artillerie, placée en avant de leurs troupes, fut dirigée contre nous, de sorte qu'alors on ne vit plus qu'un immense cercle enflammé, d'où sortaient des milliers de projectiles qui portaient le ravage et la mort au milieu de nos régimens entassés; tandis que nos coups, partant d'une ligne plus resserrée, n'étaient pas aussi nombreux, et, en divergeant, devenaient beaucoup moins meurtriers que ceux de l'ennemi. Ecrasés sous le feu d'une foudroyante artillerie, nos guerriers résolus à braver la mort plutôt que de l'attendre, sortent de leur immobilité, et débouchent à plusieurs reprises de Probstheide; mais, une grêle de mitraille éclaircit leurs profondes colonnes, et ces braves tombent et meurent plutôt que d'hésiter à faire leur devoir. Cette horrible boucherie dura jusqu'à la nuit, et coûta la vie aux généraux Vial et Rochambeau.

Pendant que l'armée, commandée par l'Empereur, repoussait les attaques sanglantes et réitérées de celle de Schwarzenberg, le prince de la

(1) Voyez le plan du champ de bataille, où l'on a indiqué la force des combattans.

Moskowa recevait, de son côté, avec un imperturbable sang-froid, les efforts que tentait le général Blucher pour forcer la ligne de la Partha. Les corps du Prince royal de Suède, agissant de concert, cherchaient à s'emparer de Leipsig, et débouchèrent par la route de Taucha. Ce point, formant la droite du maréchal Ney, était gardé par un bataillon saxon que le général Reynier avait laissé en revenant d'Eilenburg. Ce bataillon, au lieu de défendre un poste si important, mit bas les armes, et permit au corps de Winzingerode d'effectuer le passage de la Partha, peu au-dessous de Taucha; les Suédois traversaient aussi la rivière auprès de Plaussig, et les Russes à Mockau, où on ne leur opposa qu'une faible résistance. Le corps, chargé de garder ce passage, s'étant retiré sous les murs de Leipsig, la Partha fut franchie, et l'armée de Blucher et celle du Prince royal agirent de concert sur le même terrain.

Alors le prince de la Moskowa répéta la manœuvre de l'Empereur; il fit rétrograder toutes ses troupes, de sorte que le corps de Reynier, composé en grande partie de Saxons, liait la droite de ce maréchal à la gauche de l'Empereur. Tous les corps d'armée français, rangés en avant de Leipsig, achevèrent de former autour de cette ville, une demi-circonférence. On était dans cette position dont tous les points paraissaient invulnérables, tant ils étaient liés et présentaient une chaîne indissoluble, lorsqu'une brigade de cava-

lerie saxonne, chargée de garder les avenues de Taucha par où s'avançaient les Russes, alla au-devant d'eux et, au lieu de les combattre, leur servit d'avant-garde; bientôt après, chose inouie dans les fastes de la guerre, sept bataillons avec trois batteries commandés par le général de Russel, réunis à une brigade de cavalerie wurtembergeoise, allèrent aussi se confondre avec l'ennemi, en menaçant de tourner leur artillerie contre la division Durutte qui voulut s'opposer à leur défection; depuis près de deux années, les Saxons fraternisaient sur les champs de bataille avec cette même division.

A ce spectacle, nos braves cuirassiers, saisis d'indignation, veulent punir une aussi lâche perfidie; mais ils ne peuvent résister à l'immense cavalerie de l'hettman Platow qui, après avoir reçu le corps Saxon, au bruit d'un joyeux *hourra,* les força de se retirer, moins abattus de leur perte qu'affligés d'une trahison qui sera un monument de honte et de reproche, tant que l'honneur militaire animera les armées des peuples civilisés. Si l'inflexible, mais équitable histoire, flétrit cette ignominieuse conduite, elle célébrera celle du général Zeschen qui, resté fidèle avec 500 Saxons, eut pour récompense dans cette triste conjoncture, d'être l'unique soutien de son Roi malheureux.

La défection des Saxons nous fit perdre la position de Paunsdorf, et obligea le prince de la

Moskowa à se retirer devant les colonnes de Bulow qui s'avançaient sur la route de Taucha; le prince Charles-Jean chargea avec la cavalerie russe, pendant que Langeron s'efforçait de nous débusquer de Schœnfeld. Ce beau village, voisin de Leipsig, fut long-temps disputé. Deux fois, les Russes s'en rendirent maîtres, et deux fois, ils en furent chassés par le corps de Marmont qui, faute de munitions, l'abandonna. Mais, le prince de la Moskowa, connaissant l'importance de cette position, fit relever le corps du duc de Raguse par celui du général Souham. Malgré la valeur que déployèrent en cette occasion, les divisions Ricard et Brayer, Schœnfeld en flamme, tout jonché de cadavres, resta au pouvoir de Langeron qui acheta cet avantage par la mort des généraux Manteufel et Reven, et de quatre mille soldats.

Sur le point que devaient défendre les Saxons, il n'y avait plus que la division Durutte; les braves dont elle était composée soutinrent seuls les efforts réunis de toute l'armée du Nord. Secourus par la division Delmas et la cavalerie légère du 3e corps, ils reprirent le village de Kohlgœrten. Bientôt assaillis de toutes parts, ils furent forcés de rétrograder, après avoir perdu l'intrépide Delmas. Napoléon, informé de la défection des Saxons, et voyant que sa retraite allait lui être coupée, se porta aux lieux où le combat paraissait le plus acharné, suivi d'un corps de cuirassiers et de grenadiers à cheval. Il recueillit la di-

vision Delmas, et sur ce point, parvint à reprendre Reudnitz, et à ralentir les progrès des ennemis.

Après avoir rempli, avec la vieille garde, le vide qu'avait laissé la défection de huit mille Saxons ou Wurtembergeois, il ordonna au général Nansouty de se porter, avec une partie de la cavalerie de la garde et vingt pièces d'artillerie, entre l'armée de Benningsen et celle de Charles-Jean. Au moment où ce général débouchait sur Molkau, il fut reçu d'un côté par une brigade prussienne, et de l'autre, par les divisions de Bubna et de Neipperg. Néanmoins, le Prince royal de Suède, alarmé de nos progrès et manquant d'artillerie, fit prier le commandant des batteries saxonnes de faire usage de ses pièces. Cet officier, qui avait servi sous les ordres du Prince pendant la campagne de Wagram, s'empressa de lui obéir (1), et vingt-six bouches à feu qui comptaient dans nos rangs, furent tournées contre nous. Cette attaque, secondée par une batterie de fusées à la Congrève, produisit un grand effet sur l'esprit de nos soldats peu accoutumés à cette sorte de projectiles. Enfin, malgré la résistance et l'opiniâtreté de nos troupes, le corps de Bulow parvint à s'emparer des villages de Stuntz et Sellerhausen, situés sur le

(1) Voyez les bulletins suédois de la campagne de 1813, publiés à Liége par le prince Charles-Jean.

ravin qui, jusqu'alors, avait arrêté la marche de l'ennemi sur Leipsig. Ce succès décida en sa faveur, de l'issue de la journée; car, quoique Blucher et Sacken n'eussent pu nous chasser du faubourg de Rosenthal, néanmoins Napoléon reconnut alors l'impossibilité de se maintenir plus long-temps devant Leipsig, sans s'exposer à une ruine totale.

Les pertes énormes qu'éprouva le maréchal Ney, eurent les conséquences les plus fâcheuses. Quoiqu'auprès de Probstheide, nous eussions soutenu toute la journée un combat acharné, il fallut abandonner ce village, après avoir plusieurs fois repoussé les assauts de l'ennemi. Nos braves soldats, pour attester que ni le feu de l'artillerie, ni les baïonnettes prussiennes ne les avaient contraints à quitter cette position, ne consentirent à l'évacuer que lorsqu'ils eurent enterré tous leurs morts et quarante pièces de canon qui avaient été démontées (1).

Napoléon, pendant la durée de la bataille, se montra calme et réfléchi. En vain cherchait-on à lire sur son visage des signes de découragement, il ne changea point de maintien, et rien ne parut troubler son esprit ni déranger ses résolutions. Sur la fin du jour, il alla trouver le roi de Naples qui, depuis la matinée, essayait

(1) Relation officielle autrichienne, des batailles de Leipsig, des 16 et 18 octobre 1813.

de rudes attaques sans reculer d'un pas : tous deux dirigèrent de l'artillerie sur les points où l'ennemi tentait les plus violens efforts. Partout où l'Empereur commandait, nos soldats étaient demeurés inébranlables. Ce n'était que sur le point abandonné par les Saxons, que l'ennemi avait pénétré. Cette circonstance a fait dire que, *sans leur* trahison, Napoléon aurait pu cueillir de nouveaux lauriers, en luttant contre des troupes doubles des siennes, et qui formaient la réunion de toutes les armées du continent.

Lorsque la nuit fut avancée, l'artillerie cessa de gronder, la terre se couvrit du feu des bivouacs, dont la lueur enflamma l'horizon. Napoléon aurait encore le lendemain prolongé sa défense, si les généraux d'artillerie Sorbier et Dulauloi ne lui eussent annoncé que deux cent vingt *mille coups* de canon tirés depuis cinq jours, avaient épuisé les munitions. Placé auprès d'un grand feu avec le prince de Neuchâtel, il fit appeler plusieurs officiers, et dans les termes les plus concis, dicta des ordres de retraite; il s'assit ensuite sur une chaise de bois, et parut accablé par le sommeil ou épuisé par les fatigues de la journée. Ses lieutenans rangés autour de lui, observaient un morne silence, tandis que dans le lointain, on entendait le bruit des voitures, les cris des conducteurs, et l'affreuse rumeur qu'excitait le tumulte des troupes encombrées autour de Leipsig. Au bout d'un quart d'heure d'assoupissement, Napoléon se ré-

veille en sursaut, et jette un regard de surprise sur tous ceux qui l'entouraient. Se rappelant que de toute la journée, il n'avait envoyé au roi de Saxe qu'un seul message, il charge un de ses officiers d'aller instruire ce Prince des événemens survenus, et de lui annoncer qu'il ne pourrait l'aller visiter ce jour-là.

Il faut avoir été en proie aux vicissitudes que fait éprouver l'ambition déçue, pour se faire une idée des mouvemens impétueux qui devaient alors agiter l'âme de Napoléon. Souvent il s'était trouvé dans des positions critiques; mais, jamais sa fortune et sa gloire n'avaient été aussi compromises, et son amour-propre autant humilié. Battu sous les yeux et au centre de l'Europe civilisée, il eût en vain imaginé des subterfuges pour pallier sa défaite. L'idée qu'un seul jour allait détruire la puissance la plus colossale dont l'histoire puisse conserver le souvenir, tourmentait vivement son âme, et dissipait les chimériques espérances que lui donnaient encore sa grandeur déchue, et l'orgueil d'avoir uni son sort au pur sang des Césars.

Jusqu'à neuf heures du soir, Napoléon demeura au bivouac. D'abord, il avait établi son quartier-général dans une maison voisine du moulin à tabac; mais, incommodé par la multitude de troupes réunies sur ce point, et surtout par l'innombrable quantité des blessés, il se rendit à Leipsig, et alla loger à l'auberge appelée l'hôtel de Prusse. Toute

la nuit, il travailla avec le prince de Neuchâtel, le grand-écuyer, et son ministre des relations extérieures; les ordres étaient donnés pour se tenir prêt à partir au premier signal. Cependant l'évacuation de Leipsig, par les difficultés du défilé de Lindenau, ne s'opérait qu'avec une lenteur extrême; les troupes qui arrivaient de quatre portes différentes, n'en avaient qu'une pour sortir et vers laquelle tout affluait. La confusion qu'apportaient les convois de toute espèce, était accrue par une nombreuse artillerie. Au tumulte que produisait cet encombrement, Blucher jugea que notre retraite était décidée, et envoya le corps d'Yorck sur la route de Halle, pour tâcher de nous devancer sur la rive gauche de la Saale; mais, le corps de Bertrand prévint ce mouvement.

Afin de contenir l'ennemi, on proposa de garder la ville comme tête de pont, d'incendier les faubourgs, et de placer sur les remparts soixante bouches à feu, pour foudroyer tout ce qui oserait en approcher. Quoique l'odieuse trahison des Saxons permît à Napoléon d'en tirer vengeance, il ne voulut pas détruire une de leurs plus belles villes, et la livrer à toutes les horreurs auxquelles ce genre de défense l'aurait exposée : d'ailleurs, le roi de Saxe avait généreusement consenti à accompagner l'Empereur; profondément affecté de la conduite de son armée, il se trouvait dans Leipsig, et il eût été horrible de le rendre témoin de la ruine de ses sujets. Toutes

ces considérations, également honorables pour Napoléon, le déterminèrent à rejeter un projet barbare, au risque d'en adopter un très-périlleux.

Le lendemain matin, au point du jour, Napoléon, d'une de ses fenêtres, regarda de sang-froid défiler son armée dans le plus affreux désordre. Ce mouvement continuait sans relâche, lorsque vers neuf heures du matin, on entendit le canon du côté de la porte de Grimma; aussitôt, il monte à cheval et se fait conduire à la demeure du Roi, pour lui annoncer qu'il le laissait libre de le suivre, ou de rester; il lui conseilla d'accepter la paix aux meilleures conditions, et le pria de faire veiller au soin des blessés. Leipsig était livré au plus grand désordre, et tout était dans une confusion inexprimable. Dans les faubourgs, il n'y avait pas un endroit qui n'offrît des traces de cette sanglante bataille. Les habitans couraient de toutes parts, chercher un abri; leurs gémissemens se mêlaient aux cris des officiers qui voulaient ramener leurs soldats au combat; la garde saxonne morne, impassible, et les armes baissées, réunie aux cinq cents hommes que commandait le vertueux Zeschen, était rangée devant le palais du Roi, dans une attitude à la fois noble et touchante.

Les généraux ennemis, certains des difficultés qu'éprouvait notre retraite (19 octobre), et sachant que Leipsig formant tête de pont pour la Pleiss et l'Elster, était l'unique position qui pût

protéger notre armée, mirent aussitôt leurs troupes en mouvement. Les faubourgs de Grimma et de Halle sont entourés d'une muraille, mais dès qu'on s'est emparé de ce dernier, celui de Rozenthal n'est plus tenable. La ville a pour enceinte, une vieille chemise en maçonnerie, au pied de laquelle sont des fossés presque comblés, et tout autour, de jolis boulevards. Le faubourg de Mark-Ranstedt, qu'il faut traverser pour aller à Lutzen, n'a d'autre issue qu'une rue qui conduit à une chaussée pratiquée au milieu des marais, et fréquemment coupée par des ponts. C'est ce défilé que l'armée française cherchait à franchir.

Notre infanterie occupait encore des positions avantageuses sur les principaux débouchés des faubourgs de Leipsig, et paraissait disposée à une vigoureuse résistance. Les maréchaux Macdonald et Poniatowski étaient chargés de former l'arrière-garde. Dans l'impossibilité de contenir l'ennemi qui s'avançait sur tous les points, ils envoyèrent un parlementaire aux Souverains alliés, pour proposer d'épargner la ville, et d'y laisser tout ce qu'il y avait de troupes saxonnes, si on leur permettait de l'évacuer sans être inquiétés. Mais les Souverains qui, la nuit précédente, doutaient encore du succès de leurs armes, avaient couché à Rotha, éloigné de deux lieues du champ de bataille. Lorsqu'ils furent assurés de la victoire, ils n'écoutèrent aucune

proposition, et ordonnèrent à leurs colonnes d'entrer de vive force, dans Leipsig.

Nos généraux chargés de l'arrière-garde, voyant que cette ville allait être enlevée d'assaut, et désespérant de sauver leurs parcs d'artillerie, mirent le feu à des caissons vides, parqués près la porte de Dresde. La vue de cet incendie redoubla l'ardeur des colonnes ennemies; Blucher, qui vainement avait fait une sommation au général Souham, ordonna à Sacken d'attaquer le faubourg de Halle. Les braves soldats du 3e corps, retranchés dans les premières maisons de ce faubourg, firent une résistance si vive, que le corps de Sacken fut repoussé. Celui de Langeron s'avança pour le seconder; cette tentative, exécutée avec une ardeur qui tenait de la furie, eut pour les Russes un résultat encore plus funeste que la première. Sur tous les points, ils furent abîmés, et la presque totalité du régiment d'Archangel périt à l'entrée du faubourg dont il avait voulu nous chasser (1).

Le général Langeron, à la vue de tant de difficultés, essaya de faire filer un corps de troupes entre la Partha et la chaussée; mais notre artillerie le fit renoncer à ce projet. Les Russes tentèrent alors un dernier effort contre la fabrique de Pfaffendorf qui défendait l'entrée du pont de la Partha; ils parvinrent à s'en emparer lorsqu'elle

(1) Campagne d'automne en Allemagne, page 147.

n'était plus qu'un monceau de ruines. Nos troupes, retirées derrière la rivière, mirent en batterie, sous la porte de Halle, deux pièces de canon qui, tirant à mitraille, vomirent la mort sur tout ce qui osait s'avancer. Les Russes méprisant la vie, à force de sacrifices, parvinrent à pénétrer dans la grande rue du faubourg; mais, les soldats du 3e corps, dont la valeur réalisa tout ce que les temps fabuleux offrent de plus héroïque, ne reculèrent point dans cette cruelle extrémité; réfugiés dans les maisons, ils les défendirent l'une après l'autre, faisant pleuvoir une grêle de balles sur les ennemis dont les progrès étaient achetés par des pertes énormes. L'armée du Prince royal de Suède, maîtresse des défilés qui conduisaient au faubourg de Dresde, engagea un combat sanglant à la barrière de ce faubourg qu'on avait fortement palissadée. Les Prussiens, soutenus par six bataillons suédois, et par quelques régimens du corps de Woronzow, forcèrent le passage, toutefois sans pouvoir débusquer nos soldats retranchés dans les rues d'où ils firent un feu très-vif et long-temps prolongé.

Le nord et l'ouest de la ville étaient défendus avec une persévérance admirable, lorsque l'avant-garde de Benningsen et celle de la grande armée alliée forçaient les autres barrières, et pénétraient dans les faubourgs situés au midi; les corps chargés de leur défense, surpris de tous côtés, dans un lieu ouvert de toute part, à force d'intrépidité,

suppléèrent aux retranchemens, et, de leurs corps, firent, pour ainsi dire, des murailles vivantes. Accablés par le nombre, ils se replient sur les boulevards qui, obstrués par l'artillerie et les équipages, ne leur laissent point d'espace pour se mettre en bataille. Adossés au pied des murs, ne pouvant plus se mouvoir, ils ne trouvent aucune issue, ni aucune position pour arrêter l'ennemi, tandis que les Saxons, restés dans Leipsig, tirent aussi sur eux du haut des remparts, et, par cette nouvelle trahison, plus lâche encore que la première, précipitent notre retraite, et augmentent le désordre du défilé de Lindenau. Enfin, les Russes et les Prussiens victorieux, maîtres des faubourgs de Halle et de Dresde, se réunissent, sur la grande place, aux troupes autrichiennes à qui une compagnie badoise venait d'ouvrir la porte qu'on lui avait confiée. Dans ce moment critique, Napoléon, accompagné d'une suite nombreuse, se fraya un passage à travers les jardins, et franchit le défilé de Lindenau où la confusion était si grande, qu'on peut mettre au rang des choses miraculeuses, la manière dont il parvint à s'échapper.

La ville de Leipsig, remplie de morts, de blessés et de malades, de débris de caissons ou de bagages abandonnés, présentait le hideux tableau d'un champ de bataille. Aux approches du faubourg de Mark-Ranstedt, les horreurs de la guerre se montraient sous un aspect effrayant;

la vue de ce gouffre, où tant de guerriers allaient être engloutis, rappelait avec effroi le passage de la Bérésina. Les cavaliers et les fantassins confondus, ne parvenaient à passer isolément qu'en se pressant à travers l'immense file de bagages et d'artillerie qui, depuis deux jours, ne discontinuait pas. Malgré cet effroyable désordre, les troupes chargées de protéger cette déplorable retraite, mouraient les armes à la main, plutôt que d'abandonner le poste qui leur avait été confié. La fusillade se prolongeait encore dans le faubourg de Halle, de Rosenthal, et jusqu'à l'extrémité du boulevard de l'ouest, où le prince Poniatowski avait jeté ses Polonais en tirailleurs, pour donner à nos troupes, le temps de franchir le défilé. Les Alliés, certains d'être bientôt maîtres de Leipsig, ne paraissaient pas vouloir sacrifier leurs soldats à l'appât du butin, ni exposer à une ruine totale, une ville que l'Allemagne avait tant d'intérêt à ménager; tout faisait espérer que notre arrière-garde se sauverait avec une partie de l'armée, si des tirailleurs russes du corps de Langeron, en remontant l'Elster jusqu'auprès du pont de Lindenau, n'avaient fait croire au chef des sapeurs qui l'avaient miné, qu'il ne devait plus hésiter à le faire sauter. C'est ainsi qu'environ vingt mille hommes et plus de soixante pièces de canon, restés entre le pont et Leipsig, se trouvèrent totalement séparés de l'armée, et ne purent plus la rejoindre.

Ces valeureux soldats, dont les vainqueurs ne pouvaient se lasser d'admirer la constance, entendant derrière eux sauter le pont par où ils devaient se retirer, crurent que l'ennemi s'en était emparé; un cri d'épouvante se propage parmi eux; nous sommes tournés, crient-ils, et les ponts sont coupés. Déterminés à vendre chèrement leur vie, ces vieux guerriers dont toute l'Europe avait éprouvé la valeur, plutôt que de subir l'affront d'être faits prisonniers, jurèrent de s'ensevelir sous les ruines des faubourgs qu'ils défendaient. D'autres, voyant que toute résistance devenait inutile, se jetèrent dans la Pleiss qu'ils franchirent sans difficulté. Mais, le lit de l'Elster, formé le long d'une plaine marécageuse, devint un véritable gouffre où périrent tous ceux qui ne savaient pas nager. Alors s'offrit un de ces désastres que les fureurs de la guerre ne reproduisent qu'à de longs intervalles, et que dans le cours d'une année, nous éprouvâmes deux fois: sur la surface de cette fatale rivière dont l'eau, naturellement bourbeuse, était encore troublée par ceux qui s'y précipitaient, on voyait flotter les pieds, les bras ou les têtes des cadavres qui s'élevaient au-dessus de l'eau. Spectacle d'autant plus lamentable, qu'il présentait l'horrible écueil où venaient échouer les débris de nos armées échappés à plus de vingt batailles.

Les Polonais, depuis la matinée, défendaient avec leur vaillance accoutumée, le faubourg de

Borna; lorsque Poniatowski vit que les deux mille braves qui lui restaient encore ne pouvaient plus résister contre les masses de fer que présentait l'ennemi, il tira son sabre, et quoique blessé au bras dans l'affaire du 16, il se tourna vers ses officiers, et leur dit avec noblesse : *Messieurs, c'est ici qu'il faut succomber avec honneur.* En achevant ces mots, il s'élance avec un petit nombre de cavaliers sur les colonnes des Alliés. Blessé de nouveau, entouré de toute part, et voyant l'impossibilité de se faire jour sur aucun point, il traverse la Pleiss, et gagne le bord opposé en se dégageant de son cheval. Epuisé par la fatigue et par ses blessures, il en remonte un autre, et s'avance vers l'Elster entièrement garni de tirailleurs russes et saxons.

Poniatowski pressentit que sa dernière heure était arrivée; s'estimant heureux de ne pas survivre à sa patrie pour laquelle il avait si long-temps combattu, il se résigne, et, abandonnant à lui-même le cheval fougueux qui l'entraîne, il se précipite dans la fatale rivière, content d'arracher, au prix de sa vie, un triomphe à ses ennemis, et d'épargner à sa grande âme, l'humiliation d'être amené désarmé devant ceux qu'il aurait toujours voulu combattre. Trait d'héroïsme, comparable sous quelques rapports, à celui du Romain qui, s'offrant en holocauste pour sa patrie, se jeta tout armé dans l'abîme qui devait l'engloutir. La cavalerie polonaise, de grand matin, avait franchi

le défilé, et recueilli les tristes débris du corps d'armée de Poniatowski; à la nouvelle de sa mort, ses soldats furent consternés; tous pleurèrent un héros, grand par sa haute naissance, mais plus encore par ses belles qualités, et qui, dans les rigueurs de l'exil, était à la fois leur père et leur consolateur. Une affliction générale honora les mânes de ce chef bien aimé, et le crêpe funèbre qui couvrait la Pologne, cachait à peine la douleur qu'éprouvaient ces martyrs de la gloire et de la fidélité.

Le duc de Tarente, aussi vaillant, mais plus heureux, après avoir déployé un courage héroïque en défendant Leipsig, ne trouvant aucune issue pour sa retraite, se jeta dans l'Elster, et parvint à joindre à la nage, le bord opposé qu'un officier de cuirassiers lui aida à remonter. Le général Dumoutier se noya. Les généraux Lauriston, Reynier, Aubri, Dorsenne et Bertrand (1), et environ quinze autres généraux, pour la plupart polonais, ou de la confédération du Rhin, tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Outre vingt mille hommes tués, dans cette bataille de trois jours, trente mille soldats, blessés ou malades, restèrent prisonniers. Enfin, deux cent cinquante pièces de canon et huit cents chariots furent les trophées des vainqueurs qu'ils achetèrent par une perte énorme, et par les blessures de vingt

(1) Général de brigade, gouverneur de Leipsig.

de leurs meilleurs généraux, dont huit restèrent sur la place, ou moururent peu de jours après. L'armée française, accablée par le nombre des légions qu'elle avait à combattre, succomba; mais, on peut affirmer que sa défaite fut un nouveau titre de gloire : jamais la valeur française n'a brillé d'un plus bel éclat que dans cette déplorable journée où nos braves furent mis à une si longue et si cruelle épreuve.

Après le passage de l'Elster, le duc de Reggio, chargé de l'arrière-garde, resta toute la journée du 19 à Lindenau, pour donner à Napoléon, le temps de recueillir les débris de son armée, dans la même plaine de Lutzen, où, cinq mois auparavant, il s'était enivré des espérances que donne la victoire. Obligé de renoncer à toute domination sur l'Allemagne, il fit remercier les deux régimens de cavalerie saxonne, du corps de Latour-Maubourg, qui étaient demeurés fidèles à leurs engagemens; on les conduisit avec distinction jusqu'aux avant-postes, d'où ils allèrent à Leipsig, dans l'espoir d'être utiles à leur malheureux Roi.

Toutes les rues de cette ville étaient remplies de troupes alliées qui, après avoir combattu les unes loin des autres, se réunissaient pour se féliciter d'une victoire aussi signalée. Les Souverains alliés ne tardèrent pas à faire leur entrée. Ils parurent sans pompe, avec l'uniforme de simples officiers, entourés des généraux Schwarzenberg,

Planche IV.



F. P. Michel Sculpsit.

Blucher, Bulow, Barclay de Tolly, Platow, Repnin, etc. Les acclamations du peuple se manifestèrent avec ivresse; des milliers de voix firent retentir l'air de *hourras!* et de *vivat!* Des mouchoirs blancs, symboles de paix, étaient agités à toutes les fenêtres. Les empereurs d'Autriche et de Russie retournèrent promptement à l'armée, ainsi que le Prince royal de Suède qui eut une longue conversation avec le roi de Prusse. Quant au Souverain de la Saxe, il ne parut point auprès des Monarques alliés; ceux-ci eurent à peine quitté Leipsig, qu'on l'envoya à Berlin, escorté par des kosaques.

La grande route de Weissenfels à Naumburg étant occupée par le corps de Giulay, Napoléon se retira vers Freyburg. Le général Yorck qui, depuis l'avant-veille, avait été dirigé sur Halle, déboucha sur ce point. Mais, notre arrière-garde, après avoir perdu près de deux mille prisonniers, reprit son énergie, et, malgré des désastres sans nombre, fit éprouver au corps d'Yorck, des pertes considérables. Du côté de Naumburg, la division Guilleminot se défendit vaillamment et conserva seule, l'importante position de Kösen, jusqu'à l'arrivée du général Bertrand qui rejoignit l'armée protégée par la rivière de la Saale qu'il avait glorieusement défendue.

Napoléon, après avoir couché à Eckartsberga, se dirigea vers Erfurt. A Ollendorf, il prescrivit au général Lefebvre-Desnouettes, d'aller chasser

les kosaques de Weimar; mais, l'hettman Platow, aidé par un corps de dragons autrichiens, préserva cette ville d'une invasion qui parut avoir été ordonnée en haine de la duchesse de Weimar, sœur d'Alexandre, et qui avait tant contribué à serrer les nœuds de la coalition. De là, Napoléon vint à Erfurt, toujours poursuivi par l'armée alliée, diminuée du corps de Klénau qui avait été joindre celui de Tolstoï pour accélérer la reddition du maréchal Gouvion St.-Cyr, et de l'armée du prince Charles-Jean à laquelle était unie celle de Benningsen, et qu'on dirigea sur la capitale de la Westphalie.

Le séjour de Napoléon à Erfurt (24 octobre), fit soupçonner qu'il cherchait à rallier son armée pour livrer une nouvelle bataille. Mais cette armée, en proie à toutes les horreurs de la faim, à l'intempérie des saisons et aux attaques continuelles de l'ennemi, était dans un trop grand délabrement pour rien entreprendre d'hostile. D'ailleurs Blucher la suivait pas à pas, sur la route de Teustadt et de Langensalza. Stimulé par l'ascendant de la victoire, il menaçait de lui couper sa retraite, en s'emparant de la route d'Eisenach, tandis que l'armée bavaroise, réunie à celle de l'Autriche, s'avançait aussi contre Napoléon, et l'obligeait à réserver ses forces pour regagner le Rhin dont le général de Wrède se proposait de lui fermer le passage.

L'armée française, en quittant Erfurt, se porta

sur Gotha où Blucher nous prit plus de mille prisonniers. Elle fit ensuite des marches si fortes que les troupes alliées cessèrent de la poursuivre. Passé la forêt de Thuringe, elle ne fut plus harcelée que par la cavalerie de Platow, de Czernischew et d'Orlow-Denisow qui, en voltigeant sur les flancs de nos colonnes, les devançaient, faisaient sauter les ponts, ou détruisaient les magasins placés sur les routes. Souvent même, l'ennemi nous attendait aux endroits où nous devions déboucher, et nous obligeait à défiler sous le feu de son artillerie; les voitures, les fourgons, les traînards qui ne pouvaient plus suivre, et tous ces petits corps isolés qu'on envoyait en avant, ou sur les côtés, pour éclairer la marche, ou pour chercher des vivres, chaque jour tombaient au pouvoir des kosaques.

Enfin, cette armée venue si belle et si menaçante, s'en retournait délabrée et silencieuse. Les chemins, impraticables par la fange, étaient jalonnés par une multitude de chevaux tombés de lassitude ou de besoin. Des milliers de guerriers pâles, décharnés, le regard morne et l'âme consternée, devenus hideux par des habits souillés de sang, se traînaient à peine; mourant de faim, accablés de fatigue, ils restaient en arrière, et périssaient avant d'atteindre les hôpitaux. Les forêts situées aux deux côtés de la route, étaient, à la distance de plusieurs lieues, remplies de

maraudeurs et de malades ; repoussés par les habitans des campagnes, ils étaient exposés à toutes les misères et en proie aux plus vives souffrances. Le peu de force qui restait à ces malheureux, ils l'épuisaient en recherches infructueuses pour découvrir quelques alimens ; ne pouvant rien trouver, la plupart succombaient de fatigue et d'inanition ; la mort, étendant sur eux sa faux destructrice, fit que, dans l'espace de quelques jours, les cadavres d'une foule de soldats n'eurent pour sépulture que les fossés des grandes routes. Enfin, de l'avis unanime de tous ceux qui avaient fait la campagne de Russie, cette marche, si l'on en excepte la rigueur du climat, offrait les mêmes tableaux de destruction que présenta la déplorable retraite de Moskou.

Parmi les soldats voués à Napoléon, et *qui*, par son changement de fortune, devaient être inquiets sur leur sort, les braves Polonais inspiraient le plus vif intérêt. L'amour qu'ils portaient à leur patrie, et l'espérance déçue de la voir renaître, les affligeaient bien plus encore que les douleurs de l'exil auquel ils étaient accoutumés depuis l'anéantissement de la Pologne. Pour comble de disgrâce, la discorde se mit parmi eux. A la mort de Poniatowski, plusieurs chefs briguèrent l'honneur de lui succéder, et, par un sentiment d'indigne jalousie, voulurent ravir à leurs compétiteurs, des récom-

penses méritées (1). Pour ramener le calme dans leur esprit, et donner des consolations à ceux qu'il regardait comme ses soldats, Napoléon, avant d'arriver à Fulde, rassembla les officiers sur un tertre peu éloigné de la grande route, et leur tint un long discours dont plusieurs d'entre eux m'ont transmis les phrases principales.

« Je n'ai rien à vous reprocher; vous en avez » agi loyalement envers moi; et loin de m'aban» donner, vous m'avez promis de me conduire » jusqu'au Rhin.... Aujourd'hui, je veux vous » donner de bons conseils. Pensez-vous retourner » chez votre Roi qui peut-être lui-même n'a plus » d'asile? Je vous l'ai donné, parce que d'autres » puissances ne voulaient pas que vous eussiez » un Roi d'un caractère énergique. Il fallait qu'il » fût allemand pour ne pas exciter la jalousie; » et comme il est honnête homme et mon ami, » je l'ai fait votre duc pour qu'il fût l'organe de » mes volontés. Je vous laisse les maîtres de re» tourner chez vous. Deux ou trois mille hom» mes, tout braves que vous êtes, ne changeront » rien à mes affaires. Mais, craignez que vos » compatriotes ne vous reprochent un jour l'a» néantissement de la Pologne. Si vous m'aban» donnez, pourrai-je parler pour vous? Songez

(1) Journal historique des Opérations Militaires de la septième division de cavalerie légère, par M. le général de division Sokolnicki.

» que je suis encore le plus puissant monarque
» de l'Europe. Les choses peuvent changer de
» face..... D'ailleurs, vous existez par les traités,
» et tant qu'il n'y en aura pas d'autres, votre
» grand-duché subsistera. Si je suis contraint
» de vous sacrifier, on fera mention de vous
» dans le traité ; alors, vous pourrez retour-
» ner chez vous. Maintenant, vous arriveriez
» chapeau bas. Qui sait même si un jour vous n'y
» rentrerez pas les armes à la main ? J'ai toujours
» tenu à votre existence, et pour vous en donner
» la preuve, lisez le *Moniteur* : il vous éclairera
» sur un traité de paix fait avec l'Autriche, par
» lequel j'échangeais l'Illyrie pour la Gallicie. Si
» je ne tenais pas si fort à vous, j'aurais pu faire
» la paix à Dresde, en vous sacrifiant. Dans les
» temps les plus critiques, vous avez *toujours*
» conservé de l'espoir ; aujourd'hui, s'il vous
» abandonne, on vous taxera d'inconstance et de
» légèreté. »

A ces mots, tous s'écrièrent qu'ils étaient prêts à suivre l'Empereur, et qu'ils ne cesseraient d'être fidèles aux principes qui les tenaient attachés à celui qu'ils avaient toujours regardé comme le libérateur de leur patrie, qu'ils désiraient seulement savoir comment serait traité le corps polonais dans les circonstances actuelles.
« Je vous regarde, reprit Napoléon, comme les
» troupes du duché de Varsovie, comme des trou-
» pes alliées, comme les représentans de votre

» nation. Vous aurez vos relations avec le mi-
» nistre des affaires étrangères.....» A ces mots, les cris de *vive l'Empereur* retentirent de toute part, et les protestations qu'on ne l'abandonnerait dans aucune circonstance, furent exprimées avec énergie, et se prolongèrent même longtemps après que Napoléon fut parti. De là il s'achemina vers Fulde (28 octobre), où il apprit que la route de Francfort était occupée par l'armée Austro-Bavaroise, et qu'il fallait, de vive force, s'ouvrir un passage.

Après le traité de Ried, par lequel la Bavière s'alliait à l'Autriche, l'armée que commandait le prince de Reuss, se réunit à celle du général de Wrède, et toutes deux se dirigèrent, en poste, sur les bords du Mein, avec l'intention de couper la retraite à Napoléon. Cette armée, en passant à Wurtzburg, somma le général Tharreau de se rendre. Sur son refus, la ville fut bombardée; on se disposait à l'enlever par escalade, lorsque ce gouverneur, avec douze cents hommes, se retira dans la citadelle, où il fut bloqué par une brigade Bavaroise. L'armée du comte de Wrède, après avoir perdu trois jours devant cette place, poursuivit sa marche; à peine son avant-garde arrivait devant Hanau, que les premières colonnes Françaises débouchèrent par Geluhausen et débusquèrent l'ennemi qui ne put, à son tour, nous en chasser qu'avec le secours de la division Bavaroise du général Lamotte.

Le lendemain matin, une nouvelle colonne de l'armée Française, forte de trois mille hommes, sortit de la forêt de Lamboï, et attaqua les Bavarois ; le général de Wrède, renforcé par une brigade Autrichienne, se porta à la rencontre de Napoléon. Vers midi, le gros de l'armée Bavaroise, en arrivant à Hanau, opéra sa jonction avec les troupes légères de Czernischew et d'Orlow-Denisow, qui précédaient l'armée Française. Cependant, la division Lamotte, attaquée par notre avant-garde, fut obligée de se replier en deçà du village de Langenselboden : Napoléon passa la nuit au château d'Isemburg, situé à cinq lieues de Hanau.

Le général de Wrède, ayant laissé une de ses brigades à Wurtzburg, et envoyé la division Rechberg à Francfort, sans raison légitime, *s'était* affaibli de quinze mille hommes. Malgré son infériorité, il résolut de nous barrer le passage; dans sa présomption, il croyait pouvoir effectuer le grand coup que Tschichagow avait manqué sur la Bérézina ; mais si, à force égale, il est dangereux de se placer sur l'unique ligne de retraite d'un ennemi à qui le désespoir inspire un courage irrésistible, n'est-il pas encore plus téméraire de le tenter lorsqu'on est inférieur en nombre ? Les troupes Bavaroises, placées à Ruckingan, furent attaquées par les divisions Friant et Charpentier qu'amenait le duc de Tarente, et par la cavalerie du corps de Sébastiani.

Obligé de se retirer, le général de Wrède rangea son corps principal en avant de Hanau couvert par une batterie de soixante pièces de canon; toute sa cavalerie protégeait son aile gauche, et se liait aux kosaques de Czernischew. Enfin, un corps de réserve se trouvait en arrière, et gardait la ville de Hanau. Telle était la position qu'avaient choisie les Bavarois, pour couper la retraite à ces mêmes Français qui, naguères, comptaient sur eux pour la sûreté de leurs communications, et qui la veille, leur avaient encore renvoyé généreusement des soldats que les lois de la guerre nous autorisaient à retenir prisonniers.

A midi, nos premières colonnes essayèrent de déboucher par la chaussée de Geluhausen. L'artillerie ennemie les ayant arrêtées, deux mille tirailleurs, commandés par le général Dubreton, engagèrent une vive fusillade. L'action se soutint jusqu'à trois heures, sans devenir plus vive, mais, dès que Napoléon eut réuni ses troupes et son artillerie, il ordonna d'attaquer la gauche de l'armée Bavaroise. En même temps, le général Curial, suivi de deux bataillons de la vieille garde, et protégé par cinquante bouches à feu que le général Drouot mit en batterie, se portant sur les tirailleurs alliés, les chassa d'un bois, et occupa ainsi le défilé qui empêchait notre armée de pénétrer dans la plaine. Cet obstacle surmonté, la cavalerie de la garde et celle de Sébastiani

renversèrent les escadrons Bavarois que quelques coups de canon à mitraille firent promptement reculer. En vain voulurent-ils se rallier derrière les kosaques; cette troupe, meilleure pour profiter de la victoire que pour résister dans la défaite, prit la fuite, et laissa écraser, par le feu de notre artillerie, l'armée Austro-Bavaroise, tour à tour, chargée par les dragons de la garde, par les cuirassiers de la division Saint-Germain et par deux escadrons des gardes d'honneur. Toutes ces charges opérées à la fois, produisirent un brillant résultat, et dispersèrent l'ennemi. Cette glorieuse journée mit en déroute l'aile gauche d'une armée qui, excitée par nos malheurs et par le ressentiment de son chef, s'était flattée qu'aucun de nos soldats ne repasserait le Rhin.

Le général de Wrède, ne pouvant plus arrêter nos forces toujours croissantes, ni lutter contre des troupes que sa conduite avait justement irritées, se décida, mais trop tard, à effectuer sa retraite. Pour la favoriser, il voulut faire un effort sur sa droite que repoussèrent deux bataillons de la vieille garde. Toute l'armée Austro-Bavaroise, obligée de plier, se rallia derrière la petite rivière de Kinsing, et se maintint sous la protection de Hanau.

Pendant cinq heures, on s'était battu avec acharnement, et l'on ignorait les forces de l'ennemi et ses projets pour le lendemain. L'armée campait sur

la grande route, au milieu des bois : elle n'avait pas un jour à perdre pour éviter d'être atteinte sur ses derrières. Le moindre retard pouvait livrer Napoléon aux Alliés qui le suivaient de près. Vers dix heures du soir, n'ayant reçu aucun renseignement positif sur la position des Austro-Bavarois, il voulut tenter si, à la faveur de l'obscurité, il pourrait s'approcher d'Hanau, pour rejoindre la route qui, d'Hochstadt conduit à Francfort. L'état-major devinant le projet de Napoléon, se rapprocha de lui et le suivit. La nuit était si épaisse que les objets les plus rapprochés étaient enveloppés par les ténèbres. Le ciel rembruni se distinguait à peine à travers les forêts qu'il fallait traverser; on marchait lentement, sans savoir sur quel point on se dirigeait. Les chevaux venant à rencontrer les soldats, les jetaient dans les fossés, souvent même les foulaient aux pieds, et forçaient ces malheureux à pousser des cris, quand le silence était nécessaire au succès de cette tentative.

Ce triste cortége s'avançait toujours : une seule torche, portée par le duc de Vicence, éclairait la marche d'un Empereur dont jadis les triomphes ne paraissaient jamais éclairés par un soleil assez brillant. Arrivés sous les murs de Hanau, au point où le chemin est resserré entre la rivière et une hauteur, Napoléon et sa suite furent assaillis d'une vive fusillade. À l'instant, la lumière s'éteint, le cortége recule, et s'égare au milieu des champs.

Après avoir erré pendant plus d'une heure, on se retrouve dans la forêt de Lamboï, d'où l'on était parti; les domestiques cherchent l'endroit le moins humide et le moins fangeux, ils allument un grand feu, et approchent une chaise pliante qui faisait partie des bagages. Napoléon s'y assied d'un air calme, mais triste et rêveur; ses mains étaient jointes, ses jambes allongées vers le feu, et sa tête inclinée sur sa poitrine. Sous son chapeau, il portait un bonnet de soie noir, rabattu sur ses yeux. On eût cru qu'il dormait, si des mouvemens convulsifs n'eussent laissé entrevoir qu'il réfléchissait sur son affreuse position. Plusieurs maréchaux et généraux, avec un grand nombre d'officiers, tenant leur épée nue, formaient un cercle autour de lui. Cette situation offrait un exemple si terrible des vicissitudes humaines, qu'en cherchant à la décrire, on affaiblirait l'effet d'une scène unique dans l'histoire d'un homme dont toutes les circonstances de la vie portent avec elles, quelque chose d'extraordinaire.

Le plus morne silence régnait autour de lui, lorsque le général Curial, accompagné d'un officier, vint frapper légèrement l'épaule de l'Empereur qui se retourna en sursaut : tous ses traits étaient décomposés, ses yeux enflammés semblaient sortir de leur orbite; sans jeter aucun éclat, son teint était d'une blancheur livide, et sa bouche entr'ouverte laissait avec peine échapper

sa respiration : « Je vous amène, lui dit le gé-
» néral Curial, un officier qui est entré dans les
» premières maisons de Hanau, par le trou d'un
» moulin : les habitans lui ont assuré que l'en-
» nemi allait évacuer la ville, et qu'ils étaient
» prêts à ouvrir leurs portes. »

A ces mots, Napoléon bondit sur sa chaise, et lui dit, avec vivacité, est-ce bien vrai ce que vous dites ? Oui, Sire, répliqua le général Curial, l'officier que j'amène vous le confirmera. Alors Napoléon fit un effort pour modérer sa joie, et avec l'apparence d'un calme parfait, il interrogea l'officier. Ensuite, il appela son secrétaire, et lui dicta ces mots. « Le duc de Raguse se portera à
» l'instant sur Hanau ; il fera jouer tous ses obu-
» siers, et si l'incendie de la ville est nécessaire,
» il la brûlera sans pitié. » A la faveur de la nuit, une partie de l'armée filait sur Wilhemstadt, pour regagner la route de Francfort. L'arrière-garde, commandée par le duc de Trévise, était encore éloignée, et aurait été coupée, si Hanau fût resté au pouvoir des Austro-Bavarois. Pour en presser la reddition, le duc de Raguse, avec les 3e, 4e et 6e corps, se disposait à exécuter l'ordre qu'il avait reçu, et déjà les obus pleuvaient sur la ville, lorsqu'à huit heures du matin, les portes furent ouvertes.

Le préfet de Hanau, avec plusieurs autres fonctionnaires, pour implorer la clémence de l'Empereur, allèrent le trouver dans la forêt où

il avait passé la nuit. En les voyant, Napoléon leur dit, d'un ton colère : « Hanau est la plus mauvaise ville d'Allemagne. Les bourgeois ont reçu les Autrichiens et les Bavarois, avec acclamations. Je ne puis pas les forcer à aimer les Français, quoique la prudence leur conseille d'être du parti de la France, puisqu'elle est la plus à portée de leur faire éprouver les bienfaits de son amitié, ou le ressentiment de sa vengeance. » Pour apaiser l'Empereur, le Préfet lui rappela l'accueil hospitalier que Hanau faisait depuis sept ans, aux militaires Français, et invoqua le témoignage du duc de Castiglione qui était alors présent; mais Napoléon l'interrompit pour se plaindre de nouveau des habitans; au reste, ajouta-t-il, je les laisse sous le joug des kosaques, mais s'ils ne changent pas de conduite, un jour viendra où je les punirai.

Le duc de Raguse ne repoussait les Austro-Bavarois qu'afin d'assurer le passage au duc de Trévise; après les avoir rejetés derrière le Mein, il prit la route de Francfort, et laissa, pour garder Hanau, les divisions Guillèminot, Fontanelli et Morand. Le général de Wrède s'apercevant de notre retraite, voulut, de vive force, rentrer dans Hanau. Les Italiens qui défendaient cette ville, se retirèrent derrière un pont. De Wrède, à la tête d'un bataillon de grenadiers, s'avança pour forcer le passage, et reçut une balle qui lui traversa le bas-ventre. A la vue des Bavarois

découragés, la division Fontanelli reprit une ardeur nouvelle, et soutenue par celle du général Morand, obligea les Bavarois à se retirer. Douze cents Autrichiens tentèrent, sur un autre point, de franchir la riviere de Kinzing, qui passe autour de Hanau, mais ils furent reçus à coups de baïonnettes, et jetés dans la rivière; un grand nombre se noya, le reste fut fait prisonnier.

Dans les affaires sanglantes livrées aux environs de Hanau, cinq colonels ennemis furent tués, et parmi les blessés, outre le général en chef, on compta six généraux et plusieurs officers supérieurs. Enfin, les Bavarois, pour châtiment de leur déloyale entreprise, eurent six mille hommes hors de combat, et laissèrent en nos mains, quatre mille prisonniers et plusieurs drapeaux. Une perte que nous fîmes, et à laquelle Napoléon se montra très-sensible, fut celle du jeune prince Dominique Radziwil; quoique parent par sa mère de l'empereur de Russie, un élan de patriotisme lui fit quitter sa femme, ses enfans et deux millions de revenu, pour suivre nos drapeaux. Après avoir échappé aux dangers de la retraite de Moskou et aux nombreux combats de la campagne de Saxe, il reçut un boulet qui, en brisant son schakos, parut l'avoir respecté. Bientôt après, il succomba à la violence du coup, léguant à ses compagnons, son amour pour la gloire, et à sa patrie, le plus parfait modèle des vertus héroïques.

La blessure du général de Wrède rendit plus circonspect le général Fresnel qui venait de lui succéder. Dès-lors, l'armée Austro-Bavaroise cessa de poursuivre le 4e corps qui, après s'être maintenu dans Hanau, continua sa marche sur Francfort, sans être inquiété. Il ne restait plus que l'arrière-garde, commandée par le duc de Trévise. Celui-ci crut que le 4e corps avait été anéanti, et évitant Hanau, il rejoignit l'armée par la route d'Hochstadt. La division bavaroise Rechberg, qui se trouvait à Francfort, à notre approche, se retira sur la gauche du Mein, et coupa le pont.

En arrivant à Francfort, Napoléon s'établit dans la maison de campagne des banquiers Bettmann, voisine de la ville. Quoique vaincu, il régnait autour de lui l'ordre le plus parfait. *On lui servit un souper magnifique* : quatre tables de cinquante couverts furent dressées avec promptitude, pour toutes les personnes de sa maison. Les aides-de-camp et les ministres venaient chacun à leur tour, travailler avec l'Empereur qui, durant la nuit, ne cessa d'écrire et d'expédier des courriers sur toutes les directions. Une vive fusillade s'étant engagée entre les Bavarois, à laquelle se joignit ensuite de l'artillerie, les Francfortois craignant pour leur ville, promirent d'engager les Bavarois à cesser leur feu, si les Français voulaient ne plus tirer; nous y consentîmes, et le combat cessa. Lorsqu'il prit congé de ses hôtes, Napoléon leur dit, d'un

air fort jovial, faisant allusion aux habitans : *conduisez-vous de manière à ce que je sois content de vous, lorsque je reviendrai.*

Après avoir passé le Rhin à Mayence (2 novembre), avec les restes de son armée, il laissa sur la rive droite, le corps de Bertrand. Ce général n'occupa que Cassel et Hocheim. Tous les débris des autres corps se retirèrent sur la rive gauche. Enfin, après avoir ordonné des dispositions peu proportionnées à l'étendue du danger, Napoléon quitta Mayence, non sans jeter plus d'une fois ses regards par delà ce grand fleuve, où des milliers de bras allaient s'armer contre son ambition effrénée, pour le faire descendre d'un trône d'où il avait opprimé l'Allemagne, en se disant son protecteur. Alors, comme au retour de Moskou, son armée était détruite; mais, il n'avait plus les ressources d'autrefois, et celles de ses ennemis, grossies de toute l'Europe soulevée, n'étaient point sur les bords de la Wistule, mais bien sur ceux du Rhin qui n'était plus gardé que par le souvenir de nos triomphes.

Les ennemis ne tardèrent pas à attaquer les deux faibles divisions, laissées auprès d'Hocheim, et les forcèrent de se réfugier dans les retranchemens de Cassel. Ce combat fut le dernier livré sur la rive droite du Rhin, et termina cette fatale campagne. Les Souverains alliés, impatiens de retourner dans leurs états, se proposaient d'offrir la paix à Napoléon, et s'il la refusait, il

fallait donner à leurs troupes une organisation nouvelle et réparer les pertes qu'ils avaient éprouvées, avant d'attaquer un empire qu'une croyance, justement établie, faisait regarder comme inexpugnable. Ces considérations, ajoutées à celle qui obligeait les coalisés à laisser des corps nombreux pour assiéger ou bloquer les forteresses de l'Allemagne, forcèrent les ennemis à prendre des cantonnemens le long du Rhin, depuis Coblenz jusqu'à la rive gauche du Necker. Renfermés dans cette ligne, en attendant l'arrivée de leurs renforts, ils cherchèrent par des intrigues diplomatiques, à tromper Napoléon; et, en manifestant leur amour pour la paix, ils espéraient détacher la nation qui la désirait, de l'homme dont l'inflexibilité était d'autant plus impatiente de tenter de nouveau le sort des armes, qu'il venait, pour la première fois, d'être trahi par elles.

Ainsi finit la célèbre campagne de 1813, qui, quoique féconde en grands désastres, était encore moins remarquable par les événemens qu'elle avait vu naître, que par ceux qu'elle avait préparés, digne effet du patriotisme qui, à cette époque, éclatait dans toute l'Allemagne. Jadis les coalitions des Souverains contre la France échouèrent, parce qu'ils voulaient arrêter le torrent de l'opinion. Mais, dans cette nouvelle croisade, instruits par l'expérience, ils descendirent ce torrent, devenu par le concours de

toutes les volontés, un fleuve majestueux. En s'abandonnant à son cours, ils naviguèrent à pleines voiles, aux acclamations de tous les peuples qui leur offraient avec transport, leur fortune et leur vie. Ceux qui, à cette époque, combattaient pour la délivrance de leur pays, s'élevèrent au-dessus des basses considérations de l'intérêt personnel, et quoique récemment ennemis, l'amour de la patrie réunit toutes les âmes, confondit toutes les ambitions, et forma une armée de frères. La bonne harmonie et l'union des esprits parmi les militaires Français, avaient créé les jours glorieux de la France républicaine: de même l'Allemagne, et plus particulièrement encore la Prusse, durent à cet accord heureux, les victoires qu'elles remportèrent sur le despotisme qui les tenait opprimées. Lorsque les Souverains s'associèrent aux nations pour combattre un seul homme, l'opinion changea de place; avec elle, la force déserta du camp du vainqueur pour passer dans celui des vaincus: et cet heureux triomphe, que l'esprit de liberté remporta sur la tyrannie, prouve qu'aucune force armée, si puissante qu'elle soit, ne pourra résister à l'énergie des peuples, lorsqu'ils seront pénétrés de la légitimité de leurs droits et de la justice de leur cause.

FIN DU PREMIER VOLUME.